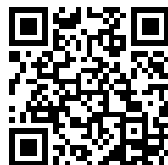

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

WIDENER



HN H88M 9

F427.3.90

HARVARD COLLEGE
LIBRARY

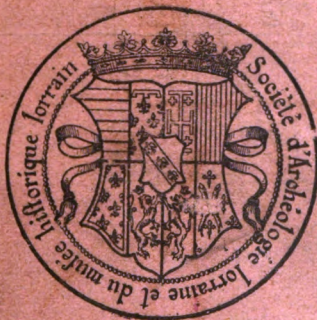


Communauté archéologique

BULLETIN MENSUEL
DE LA
SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE LORRAINE
ET DU
MUSÉE HISTORIQUE LORRAIN

2^e Série, Tome X^e (59^e Volume)

1910



NANCY
AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ
PALAIS DUCAL
GRANDE-RUE (VILLE-VIEILLE)

—
1910

SO

BULLETIN MENSUEL

DE LA

SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE LORRAINE

ET DU

MUSÉE HISTORIQUE LORRAIN

Dixième année — 1910



^c®
NANCY

A. CRÉPIN-LEBLOND, IMPRIMEUR DE LA SOCIÉTÉ
21, rue St-Dizier (Passage du Casino).

—
1910

F 27.3.90
~~F 27.3.90~~

Harvard College Library
Sept 10, 1912
F. O. Lowell fund

BULLETIN MENSUEL
DE LA
SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE LORRAINE
ET DU
MUSÉE HISTORIQUE LORRAIN

10^e ANNÉE. — NUMÉRO 1. — JANVIER 1910

Procès-verbal de la séance du vendredi 10 décembre 1909.

PRÉSIDENCE DE M. PIERRE BOYÉ, PRÉSIDENT.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Communications.

MM. Auguste Frühinsholz et le lieutenant Paul Roussel ont adressé des lettres de remerciements à l'occasion de leur admission comme membres titulaires.

M. le Maire a averti M. le Président du maintien pour 1910 de la subvention de 1 000 francs précédemment allouée au Musée historique lorrain.

Le 48^e Congrès de Sociétés savantes s'ouvrira à la Sorbonne le mardi 29 mars 1910. L'invitation à y prendre part est accompagnée des indications nécessaires pour obtenir la délivrance des billets à prix réduit.

Nécrologie.

Il est donné avis du décès de M. Jules Krug-Basse, conseiller honoraire à la Cour d'appel, mort à Nancy le

13 novembre 1909, dans sa 83^e année, membre de notre Société depuis 1884 ; de celui de M. Petit, receveur de l'enregistrement en retraite, à Verdun, membre depuis 1857.

Distinction honorifique.

S. G. Mgr Dubois, évêque de Verdun, vient d'être promu archevêque de Bourges.

Admissions.

MM. Léon Barbé, Georges Croisier, le commandant Florentin, Gaston May, le docteur E. Melchior, Jean Mercier et Jean de Roche du Teilloy sont admis comme membres titulaires.

Présentations.

Sont présentés en la même qualité : le **Lycée de Nancy**, par MM. Pierre Boyé, Justin Favier et Léon Germain de Maidy ; l'**École municipale et régionale des Beaux-Arts**, par les mêmes ; l'**École normale d'Instituteurs de Meurthe-et-Moselle**, par les mêmes ; la **Bibliothèque de la Ville de Saint-Mihiel**, par MM. Phasmann, Henri Bernard et Pierre Boyé ; la **Banque de Nancy**, rue Saint-Jean, par MM. Pierre Boyé, Justin Favier et Léon Germain de Maidy ; la **Compagnie du Gaz de Nancy**, par les mêmes ; MM. Charles **Bazoche**, capitaine au 112^e régiment d'infanterie, à Antibes, par MM. Pierre Boyé, Henri Bernard et Charles Sadoul ; Antoine **Hanus**, grande brasserie de Charmes, par MM. Pierre Boyé, Charles Sadoul, René Perrout ; Louis **Krug-Basse**, conseiller à la Cour d'appel de Grenoble, à La Tronche, Isère, par MM. Pierre Boyé, René Martz et Léon Germain de Maidy ; Mathieu **Mieg**, 48, avenue de Modenheim Mulhouse, par MM. Georges Demeufve, le comte Jules Beaupré et Charles Sadoul ; Albert **Rieder**, ingénieur, 13, rue des Glacis, par MM. Léon Germain de Maidy,

Pierre Boyé et Émile Duvernoy ; Edmond Stofflet, 80, rue de Laxou, par MM. Georges Pariset, Paul Perdrizet et Pierre Boyé ; le chanoine Zabel, 163, rue de Strasbourg, par MM. Crépin-Leblond, Justin Favier et Pierre Boyé.

Ouvrages offerts à la Société.

Canal de la Marne au Rhin et canal de l'Est. — Album des appareils de chargement et de déchargement en Meurthe-et-Moselle. (Envoi de la Ville.)

Notes pour servir à l'histoire du Val de Liepvre au XVII^e siècle, par J. BOURGEOIS. Rixheim, F. Sutter et C^{ie}, 1910, 78 p. in-8. (Extrait de la *Revue d'Alsace*.)

Vestiges du culte des eaux et des astres dans les rondes enfantines en Lorraine, par Henry LEROND. Metz, Imp. lorraine, 1909, 106 p. in-8. (Extrait des *Mémoires de l'Académie de Metz*.)

Réponse du président, M. Pierre Boyé, au récipiendaire, M. Georges Pariset. Nancy, Berger-Levrault et C^{ie}, 1909. (Extrait de 17 p. in-8 des *Mémoires de l'Académie de Stanislas*.)

Metz, la muse, le poète, poésie par Ferdinand DES ROBERT. S. l. n. d.

Lectures.

Le comte Jules BEAUPRÉ résume ses trois travaux sur *Une enceinte de l'âge du bronze (Gugney-sous-Vaudémont) ; Trois stations funéraires de l'âge du bronze, et L'oppidum de Sainte-Geneviève.* La Société en vote l'impression dans les *Mémoires* et nomme pour former la commission de révision : MM. Martz, Grenier et Poirot.

M. Ferdinand DES ROBERT commence la lecture de son étude sur *Charles IV, duc de Lorraine et de Bar, à Tolède (1654-1659), d'après les Archives nationales.*

MÉMOIRES

Un traité sur la maladie du cardinal Charles de Lorraine.

Au tome II de notre *Histoire de Nancy* nous racontons assez longuement les souffrances endurées par le cardinal Charles de Lorraine, fils de Charles III, et nous faisons mention, p. 676, d'un traité sur sa maladie dû au médecin Delorme (1). Nous avouions n'avoir point vu cet opuscule ; or, en fouillant dans l'armoire de la réserve à la bibliothèque du Musée lorrain, nous avons été tout surpris de le trouver. Le traité avait échappé à Beaupré et il constitue une rareté de bibliographie lorraine ; puis il nous apprend

(1) Nous l'avons nommé par erreur Charles Delorme. La lettre à M. de la Rivière est signée : J. De Lorme. Jean Delorme est le père de Charles Delorme qui rendit de grands services lors de la peste de Paris en 1619 et au siège de La Rochelle de 1628. Il était né à Moulins ; il reçut le bonnet de docteur à Montpellier en 1577. Il devint le premier médecin de la veuve d'Henri III, Louise de Lorraine, qui décéda à Moulins en 1601. Il fut vers cette date appelé en Lorraine, nommé médecin du duc Charles III et attaché spécialement à la personne du cardinal Charles. Au moment où il écrivait cette lettre, il soignait le cardinal, à ce qu'il nous apprend lui-même, depuis deux ans et demi. Nous n'avons point trouvé mention de lui dans le compte de 1601 (Arch. M.-et-M., B. 1263, fol. VIII^{ix}), où sont seuls cités, parmi les médecins du duc, Fournier, Le Pois, Levrechon et François Poirot. Ce dernier venait de mourir et les gages sont payés à sa veuve Anne Liégeois. De Lorme apparaît avec les trois premiers dans le compte de 1602 : « A Monsieur de l'Orme, aide médecin ordinaire, la somme de 600 francs pour ses gages de l'année de ce compte, appert de ses lettres de provision cy rendues en copple, datées du onzième janvier 1602. » (B. 1268, f^o VIII^{ix} X.) Il figure avec le même titre au compte de 1603 (B. 1274, f^o VII^{ix} III). Nous le retrouvons avec le titre de médecin au compte de 1604 (B. 1281, f^o VII^{ix} XI), en compagnie de Fournier, Le Pois, Levrechon, Cachet et Le Febvre, de même à celui de 1605 (B. 1285, f^o VII^{ix} X). Au compte de 1606, le nom de De Lorme disparaît et les médecins de S. A. sont Fournier, Le Pois,

sur le cardinal Charles quelques particularités curieuses. L'exemplaire du Musée lorrain provient du collège des jésuites ; il faisait partie de la bibliothèque de l'abbé Marchal. En voici le titre exact (1) :

LETTRES ENVOYÉES A MONSIEUR DE LA RIVIÈRE, CONSEILLER
Et premier Médecin du Roy Sur la délivrance d'un sortilège,
meslé parmy plusieurs estranges et griesves maladies, des
membres corporelz seulement, et par ce moyen couuert et caché
plusieurs années, en la personne Du Serenissime et Illustris-
sime CARDINAL de Lorraine, Legat du Saint Siège. PAR LE
SIEUR DE LORME, Conseiller et premier Medecin de la feue
Royne Louyze Douairière de France. A present Conseiller et
Medecin de SON ALTESSE et dudict Sieur CARDINAL son Filz.
A NANCY, PAR BLAISE ANDRÉ, Imprimeur ordinaire DE SON
ALTESSE, Avec Privilège. 1 vol. in-4° de 12 pages, plus le
feuillet du titre. La page 12 est imprimée en italiques.

Notre opuscule ne renferme qu'une lettre de Delorme qui porte cette date : A Nancy, ce 28 janvier 1604. Y eut-il encore d'autres missives imprimées et la page du titre servit-elle à une série de lettres ? La chose est probable, d'autant plus que la lettre que nous possédons, débute par ces mots : « Monsieur, vous aurez veu par mes autres lettres l'estat auquel hà esté Monseigneur le Serenissime

Levrechon, d'Aucy et Cachet (B. 1292, f° VIII^{rs}III). Sans doute, à la fin de 1605, de Lorme était rentré en France ; il fut attaché à la personne de la reine Marie de Médicis, sut défendre les jésuites sur lesquels on voulait rejeter la responsabilité de l'assassinat d'Henri IV (L'ESTOILE, *Mémoires journaux*, t. X, p. 235) ; devint ensuite médecin du roi Louis XIII ; il céda cette charge à son fils Charles en 1626 et se retira à Moulins où il mourut, à ce qu'on croit, fort âgé, en 1637. (ELOR, *Dictionnaire historique de la médecine*, 1778, t. III, p. 100 ; *Centre médical et pharmaceutique*, Gannat, 1902-1903, p. 159.)

(1) Le volume est signalé d'une façon très sommaire par l'abbé MARCHAL, *Petit supplément aux recherches de bibliographie lorraine*, dans le J. S. A. L., 1871, p. 106. L'exemplaire de l'abbé Marchal a aussi été connu d'Aug. Digoit qui reproduit le titre, *Histoire de Lorraine*, t. IV, p. 319 note.

Cardinal iusques au penultième Decembre dernier. Cestes seront pour vous représenter ce qui est encores depuis arrivé » ; mais nous ne connaissons pas d'autres mis-sives (1).

Delorme commence par décrire à son confrère La Rivière (2) les douleurs atroces que la goutte cause à son auguste malade, et il continue : « Le quatrième de ce moys et an (donc le 4 janvier 1604) arriva en cette Court un fort honneste et venerable vieillard, religieux de l'ordre de saint Ambroise (3), requesté iusques en Piedmont, aux fins de reconnoistre si ledit Seigneur Cardinal estoit ensor-celé. » Ce religieux de saint Ambroise qui a guéri naguère d'une langueur fort étrange Amédée, bâtard de Savoie, commence par faire changer tout ce qui touche au lit du

(1) La Bibliothèque nationale n'en possède pas, pas plus qu'elle n'a notre opusculé. Cet exemplaire du Musée lorrain paraît être unique.

(2) La Rivière, d'abord médecin du duc de Bouillon, devint médecin d'Henri IV, à la mort de M. Daliboust en 1594 (L'ESTOILE, t. VI, p. 219) ; il fut chargé en 1599 d'examiner Marthe Brossier qu'on prétendait possédée (*Id.*, t. VII, p. 353) ; en mai 1600, il soigna Du Plessis-Mornai, tombé malade au moment de sa conférence avec Duperron (p. 374). En 1603, comme il ressort de notre lettre, peu de temps après Pâques, il fut appelé par Delorme en consultation à Nancy auprès du cardinal Charles et s'intéressa toujours à ce cas singulier — voilà pourquoi Delorme lui donna à diverses reprises des nouvelles de son malade. — Il mourut à Paris, le 5 novembre 1605, en sa maison du faubourg Saint-Honoré. L'ESTOILE est dur pour lui : « On ne peut dire de lui autre chose, sinon que le proverbe de *Telle vie, telle fin*, est failli en lui et que c'a esté le bon larron que Dieu a regardé pour lui faire miséricorde » (t. VIII, p. 194).

(3) Le 15 août 1589, Sixte-Quint avait réuni l'ordre de Saint-Ambroise *ad nemus* et celui de Saint-Barnabé ou frères apostolins. Voilà pourquoi on parle parfois, à propos de ces exorcismes, de frères barnabites. La congrégation fut supprimée par Innocent X en 1650. A la suite de ces séances d'exorcisme, le cardinal Charles appela en Lorraine un certain nombre de religieux ambrosiens, et leur donna à desservir le pèlerinage de Saint-Nicolas-de-Port ; il leur abandonna les offrandes et leur assura une pension de 1200 francs barrois. Le traité fut signé le 4 décembre 1604 ; les ambrosiens restèrent à Saint-Nicolas jusqu'en 1613. Sachant médiocrement le français, ils avaient mal réussi. Ils furent remplacés par des bénédictins, en vertu d'un traité du 28 septembre 1613. DOM CALMET (*Notice de la Lorraine*, t. II, col. 149).

patient ; le lendemain, jour des rois, il fait des prières à haute voix, tout près de la couche, célèbre la messe dans l'oratoire, renouvelle l'après-midi ses prières auxquelles il ajoute « quelques graves et beaux exorcismes », recommence le mercredi suivant (7 janvier) et découvre ce jour-là « à par soy quelques indices du maléfice redouté ». Le lendemain, jeudi 8 janvier, il commande aux démons « qu'ilz ayent entièrement à monter à la teste et là donner tesmoignage certain et réel de leur présence ». L'expérience réussit après quelques tentatives ; il leur donne ensuite l'ordre « qu'ils se rendent à la langue », et l'on voit le malade, « faisant un hyat et ouverture estranges du gosier, mettre et pousser cette langue hors les dents et les lèvres en un instant fort à découvert et la tenir et exposer dehors ». Et tout ceci se passant malgré lui, c'étaient, de toute évidence, les démons qui se manifestaient. ;

Heureux de ces résultats, le R. P. Michel Murazane — tel était le nom du religieux ambrosien — continue sa lutte contre les démons. Le 10 janvier, « il commença le soir et continua depuis chacun jour d'appeler impérieusement aux doigts du pied droict toutes ces puissances ténébreuses, leur y marquer logis ou plustost les encarcérer, sans qu'il leur fut loisible d'en sortir ou s'estendre autre part ny faire aucun trouble ou mouvoir douleur là ny ailleurs ». Le malade se sentit mieux ; sur le commandement de l'exorciste, il put de nouveau remuer les doigts, les bras, les jambes, se retourner ; il put même écrire de nouveau son nom, le nom de Jésus ; et « ayant pris congé de cet exercice et n'y cuidant jamais retourner, il fut surpris et ravy d'une grande admiration ». Un jour même, il traça ce mot : mardi.

C'est que le mardi 20 janvier, jour de la saint Sébastien — et notre cardinal avait pour ce saint une vénération toute spéciale —, le religieux ambrosien devait chasser les démons. Le miracle se produisit : « Un bon nombre de

personnages pleins de foy, de doctrine et de mérite, rendront tesmoignage de cette vérité, et que l'heure précise fut pendant l'eslevation de l'Eucharistie, en une messe fort expressement celebrée ».

Le cardinal sentit dès lors un grand soulagement et fit chanter des louanges à Dieu. Mais, hélas, Delorme est bien obligé d'avouer que la guérison n'était pas complète; il parle en finissant des « reliquats » du mal; il avoue que le prince « retient encore ses premières imbecillitez et vitieuses conformations des membres ». Le jésuite Léonard Périn, qui prononça l'oraison funèbre du cardinal, reconnut aussi que les bras, jambes, mains et pieds étaient tellement estropiés qu'ils ne purent être rétablis par la rupture du sort. Le cardinal alla demander quelque soulagement à Notre-Dame de Montaigu; il fut un peu mieux; mais c'était simple répit à la maladie qui l'emporta le 24 novembre 1607, alors qu'il n'était âgé que de quarante ans (1).

CHR. PFISTER.

L'église de Domèvre près Haraucourt.

A plus d'un kilomètre de Haraucourt en allant à Buissoncourt (2), le voyageur, curieux des choses du passé, est tout surpris d'apercevoir au milieu des champs et des vignes un clocher solitaire sans église, n'ayant pour compagnie que les tombes d'un cimetière. Des érudits en explorant cette contrée se sont demandé s'ils ne se trouvaient pas en face d'un monument oublié du genre de ceux qu'on appelle *lanternes des morts*, assez rares en

(1) *Histoire de Nancy*, t. II, p. 678.

(2) Canton de Saint-Nicolas-de-Port.

France et dont on ne cite qu'un spécimen en Lorraine, celui d'Avioth (1).

Lepage, qui cite un extrait de l'*État du temporel des paroisses* dressé en 1712 par l'abbé Antoine Rice (2), nous ôte déjà de l'esprit cette conjecture erronée, en nous apprenant que cette tour isolée est le reste de l'ancienne église de Haraucourt appelée *Domèvre*, laquelle a été interdite par l'autorité épiscopale en 1689 à cause de son état de vétusté ; mais c'est à peu près tout ce qu'on savait des destinées de cette épave d'architecture romane. Dans le pays, on attribue généralement aux Suédois la ruine du village et de l'église de Domèvre. Cela n'est pas exact, comme on va le voir.

Les archives départementales des Vosges (G. 1987) conservent un court mémoire qui nous fournit quelques détails complémentaires assez précis. Ce mémoire qui est du 16 novembre 1693, a été rédigé à l'occasion d'un procès imminent entre les habitants de Haraucourt et les chanoinesses de Remiremont, à qui incombait la charge d'entretenir l'église paroissiale en tant que décimatrices du lieu. Les chanoinesses auraient voulu continuer à entretenir l'église de Domèvre comme d'ancienneté, et n'avoir aucune obligation envers celle de Haraucourt, que les paroissiens avaient bâtie récemment, uniquement pour l'avantage d'avoir à proximité leur maison de prière. Les habitants

(1) Avioth, canton de Montmédy. « Les lanternes des morts, dit C. Enlart, n'existent que dans certaines provinces : elles sont fréquentes dans le Limousin et le Périgord, sur les bords de la Loire et de la Charente, et l'on en trouve quelques-unes en Auvergne, Languedoc et Provence, une dans chacun des départements de la Sarthe, de la Seine, de Seine-et-Oise et de la Meuse ; le reste de la France n'en a pas. » (*Manuel d'archéologie française*, Paris, Picard, 1902, in-8, t. I, p. 797.) Dans l'antiquité, on entretenait des lumières sur les sépultures ; l'Église s'est assimilé ce rite profane et l'a conservé jusqu'au moyen âge dans le but d'attirer l'attention des fidèles et de leur suggérer la pensée de prier pour les défunts.

(2) *Communes de la Meurthe*, art, Haraucourt.

de Haraucourt, au contraire, prétendaient s'être montrés assez généreux en construisant de leurs deniers une nouvelle église plus spacieuse que l'ancienne, plus à leur convenance, mais proportionnée à la population moderne, et pas plus dispendieuse pour les décimatrices que les édifices de même condition. Le bailliage d'Épinal par sentence du 10 janvier 1695 condamna les dames de Remiremont à entretenir désormais la nouvelle église érigée à Haraucourt sous l'invocation de saint Gengoult, conformément aux statuts synodaux du diocèse de Toul ; mais, en 1700, l'affaire n'était pas encore arrangée entre les parties, et même en 1712, l'église de Domèvre, condamnée à disparaître comme inutilement dispendieuse, était encore debout d'après l'*état du temporel* dressé par l'abbé Rice. Depuis, à une époque incertaine, ce monument a été renversé (moins le clocher dont nous donnons ici une vue) ; mais voici sa description en regard de celle de l'église d'Haraucourt, d'après le mémoire de 1693 :

VIEILLE ÉGLISE DE DOMÈVRE :

Longueur de la nef depuis le chœur jusqu'à la tour : 33 pieds dans œuvre.

Hauteur des murailles depuis le pavé jusqu'à la toiture : 20 pieds.

Largeur de la nef entre les deux murailles : 21 pieds. — Il y a deux chapelles voûtées (une de chaque côté de la nef), qui font saillie sur le cimetière ; elles ont dix pieds carrés dans œuvre : elles paraissent de même structure et de même temps que les murailles de la nef. Au rapport du curé du lieu, ces

ÉGLISE DE HARAUCOURT :

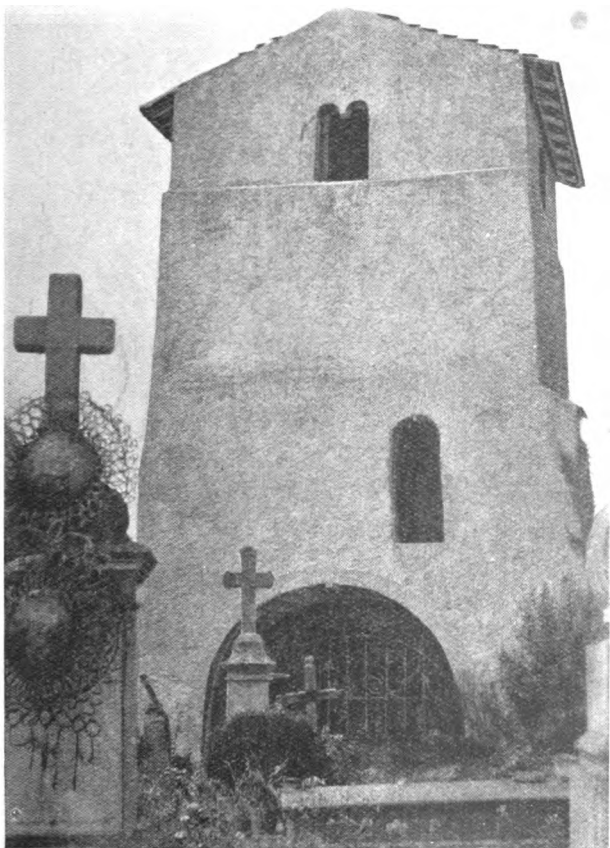
Les habitants de Haraucourt ont bâti cette église, *il y a environ un siècle* (1), en l'honneur de saint Gengoult, pour leur plus grande convenance et celle du seigneur. Elle a 72 pieds de longueur depuis l'arcade du chœur jusqu'à la muraille du portail. Sur cette distance il faut diminuer l'espace de la tour qui mesure 18 pieds carrés.

Largeur de la nef dans œuvre : 34 pieds.

Hauteur des murailles de la

(1) La date exacte serait 1588, d'après une information que m'a fournie dernièrement M. le curé de Haraucourt.

BULLETIN MENSUEL DE LA SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE LORRAINE
Janvier 1910.



TOUR DE DOMÈVRE, PRÈS HARAUCOURT.

chapelles n'ont ni revenus, ni chapelain, ni patron bien qu'elles aient chacune un autel. La toiture de la nef est composée d'un seul tirant qui supporte trois « pannes » avec 26 petits chevrons. La couverture est de tuiles creuses ; elle forme deux pans continus d'une surface de 15 toises carrées. Le service du culte ne se fait plus dans l'église de Domèvre, excepté aux quatre grandes solennités de l'année parce qu'elle est l'église mère. Les habitants l'ont tellement désertée, et ont tellement négligé sa décoration, que l'évêque de Toul, à la visite faite en 1689, l'a interdite par décision du 15 septembre et a ordonné que le service se fit désormais dans la nouvelle église à Haraucourt.

nef, depuis le pavé jusqu'à la toiture : 30 pieds.

La toiture est composée de 6 gros tirants de 40 pieds chacun.

Bien que le service divin se fasse à Haraucourt *depuis plus d'un siècle*, on enterre encore les morts dans le cimetière de Domèvre (1), lequel est enfermé en partie par des murailles, et en partie par des palissades.

Il n'y a aucune maison dans le voisinage de ce cimetière.

Ces indications que j'ai cru devoir résumer, me fournissent l'occasion de faire les remarques suivantes :

1^o L'église actuelle de Haraucourt a été érigée en l'honneur de saint Gengoult comme l'atteste le mémoire de 1693 et la relation de l'abbé Rice en 1712. Aujourd'hui saint Gengoult est complètement ignoré dans la localité ; on honore comme patron saint Èvre, le titulaire de l'ancienne église de Domèvre.

2^o L'église actuelle de Haraucourt a été bâtie un siècle avant le mémoire de 1693 (exactement en 1588, paraît-il) ; malgré l'époque tardive de sa construction, elle porte encore dans ses parties non restaurées l'empreinte du style ogival tertiaire (sous le clocher, au-dessus du chœur et des autels latéraux, voûtes d'ogives avec surcharge d'arcs supplémentaires et compartiments). C'est une preuve

(1) Encore actuellement (en 1909).

de plus qu'en Lorraine les architectes ne se sont pas pressés de délaisser les anciennes méthodes de bâtir pour adopter les nouvelles déjà en faveur dans les contrées voisines.

3^e Il semble bien qu'au moyen âge, il y a eu, autour de l'ancienne église, un groupe d'habitations appelé Domèvre puisqu'il y a eu un finage qui portait ce nom et qui était séparé de celui de Haraucourt. En effet, en 1258, Adélaïde d'Essey près Nancy et ses fils Henri de Boucq, Gérard d'Essey, font savoir qu'ils ont vendu aux prémontrés de Sainte-Marie-aux-Bois plusieurs quartiers de terre situés sur les bans de « Buconcort, Lenoncort, Réméréville, Corbesaut, Haracort et Domevre (1) ». D'ailleurs à défaut de documents écrits, les nombreux débris de tuiles et de pierres qui jonchent le sol des champs environnants, attesteraient suffisamment l'existence d'un village en cet endroit. Mais sa ruine paraît antérieure à l'arrivée des Suédois, car le mémoire de 1692 dit expressément qu'il n'y avait aucune maison dans le voisinage du cimetière et aucun mot ne laisse supposer que cet état de choses était récent. De plus, la paroisse figure déjà sous le nom de Haraucourt et non de Domèvre dans le pouillé de 1402 (2) ; la grande pénurie de documents faisant mention de Domèvre est significative aussi et suppose que la destruction de ce village est déjà ancienne.

Enfin qu'on me permette de joindre à ces remarques une hypothèse qui ne se rapporte qu'indirectement à mon sujet, mais qui pourrait provoquer la solution d'un petit problème en piquant la curiosité des érudits confrères dont s'honore notre Société.

Lepage (3) rappelle qu'Haraucourt a porté le nom de

(1) Archives de M.-et-M., H. 4108.

(2) *Documents sur l'histoire de Lorraine*, t. VIII (1863).

(3) *Dictionnaire topogr. de la Meurthe et Statistique*.

Claude dans les cartes topographiques du xvi^e siècle, et il ajoute qu'il ne sait d'où lui est venu cette appellation.

Dom Calmet (1) reproduit une charte de 1436 dont il n'indique pas la source, et dans laquelle Robert des Armoises et sa femme, qui se pare audacieusement du titre de « *Jehanne du Lys, pucelle de France* », se disent propriétaires d'un quart de la seigneurie d'Haraucourt. D'autre part, on sait que la fameuse aventurière qui réussit pendant plusieurs années dès 1436 à se faire passer pour Jeanne d'Arc et à provoquer autour d'elle de magnifiques ovations, s'appelait simplement *Claude* avant cette usurpation déconcertante (2). Ne serait-ce pas en souvenir de cette illustration déloyale qu'on aurait donné la modeste dénomination de *Claude* au village où la fausse héroïne avait possédé des domaines seigneuriaux et avait joué à la grande dame. En l'absence de documents positifs, je me contente de faire ce rapprochement et d'interroger.

ED. CHATTON.

A propos de Nicolas Clément.

(Suite).

Dom Calmet, dans sa *Bibliothèque lorraine*, dit que Nicolas Clément prit son surnom *Treleus*, *Treleus* ou de *Treille*, d'un village nommé *Treille*, aux environs de Remiremont. On a fait remarquer récemment (3) qu'il

(1) *Hist. de Lorr.*, 1^{re} éd., t. III, preuves, col. 495; 2^e éd., t. VI, preuves, col. 157.

(2) Cf. *Jeanne d'Arc*, par Marius SEPET, liv. IV, chap. I. — *Chronique du Doyen de S. Thiébaut de Metz*, dans CALMET, *Hist. de Lorr.*, 1^{re} éd., t. II, preuves, col. 221.

(3) *B. S. A. L.*, 1909, p. 77, note 2; cf. p. 162.

n'existe, dans la région indiquée, aucun village ainsi appelé, et on a proposé d'y substituer le hameau de *Létraye*, commune de Ramonchamp, au canton du Thillot, hameau qui aurait constitué un fief de famille.

Si cette dernière hypothèse était juste, on pourrait aspirer à retrouver des actes d'hommage et des dénombrements qui élucideraient le problème ; mais, ainsi que je l'ai dit (1), un surnom n'évoque pas nécessairement l'idée d'un fief, ni même d'une propriété ; il peut désigner non pas un village ou un hameau, mais un simple lieu-dit, — une vallée, une colline, un champ, un bois, un étang, — auquel le personnage avait des attaches d'origine, d'habitation, ou simplement d'affection.

Or, d'une part, n'existerait-il pas aux environs de Remiremont un lieu-dit portant le nom de Treille, ou un nom approchant ; et, d'autre part, étant connu que quantité de noms de localités ont évolué depuis le xvi^e siècle, peut-on être disposé à croire que Létraye avait, dès cette époque, un vocable duquel Nicolas Clément aurait pu tirer le surnom de Treille ?

De toute manière, il convenait de rechercher les dénominations en usage au xvi^e siècle ; mais le *Dictionnaire topographique du département des Vosges* n'est pas encore fait. Je n'ajoute pas : « malheureusement » ; car cet ouvrage s'élabore, et il suffit de savoir que son auteur est notre confrère M. Paul Marichal, pour acquérir la conviction que le département n'aura pas perdu à attendre (2),

Pouvais-je faire mieux que de recourir à l'obligeance de M. Marichal et lui demander son opinion sur la question litigieuse ? Je l'ai donc consulté au mois de juin dernier et voici sa réponse :

« Il me semble difficile d'admettre que *Trelæus, Treille*

(1) *Ibid.*, p. 112.

(2) M. Marichal pense publier ce volume en 1911 ou 1912.

et *Tresle* puissent se rapporter à Létraye, écart de Ramonchamp. Dans « Létraye », j'incline à voir un homonyme de ces « Estries », assez nombreux dans le nord de la France, qui représentent le latin *strata*, désignant une route. Tandis que le village de Ramonchamp est situé sur la rive gauche de la Moselle, Létraye s'étend sur la rive droite, sur la route qui longe cette rivière, route dont le tracé est vraisemblablement fort ancien. Les documents que j'ai eus jusqu'ici sous les yeux m'ont fourni de ce hameau les mentions suivantes :

Lestrée ou parrochaige de Ramonchamp. 1423 (Arch. des Vosges, H. Saint-Mont).

La Traie. 1449, 1450 (Ibid., G. 2140).

Lestraye. Vers 1590 (Arch. de M.-et-M., B. 2501, fol. 10). 1594 (Alix, Dénomb., n° 765). 1631 (Arch. nat., Q¹ 1623). 1737 (Ibid., Q¹ 1641).

Létraye, 1696 (Arch. des Vosges, G. 2019).

« Vous remarquerez que je ne fais pas état de la forme *Estée*, qui figure dans une charte de 1246 et que Morière (*Catal. des actes de Mathieu II*, p. 298), rapporte à Létraye : à mon avis il s'agit de Taye, sur le territoire de Bussang.

« Aucune des formes que je viens de rapporter ne saurait être rapprochée, vous le voyez, des vocables *Træleus*, *Treille* et *Tresle*.

« Maintenant dom Calmet s'est-il trompé en parlant de « Treille » près de Remiremont ? J'ai rencontré la mention d'un canton forestier appelé les Trailles, dans la commune de Jarménil, beaucoup plus voisine, soit dit en passant, de Remiremont que Ramonchamp ; j'aurai à rechercher si ce canton est la même chose que le « Bois de Treilles » indiqué par la carte de l'État-major dans cette commune, le long de la Moselle ; à présumer cette identité, je ne crois pas que l'erreur soit dans la forme les Trailles, car j'ai relevé celle-ci dans un document de la Direction des forêts,

document établi sur place. — D'autre part la carte de Casini indique près de Hadol une ferme dite la Draille, que Lepage, dans sa *Statistique des Vosges*, appelle les Drailles. — Je ne parlerai ici que pour mémoire du bois des Drailles, au territoire de Bellefontaine.

« Je suis fort heureux si ces indications peuvent vous être de quelque utilité. Elles sont, je l'avoue, peu catégoriques : vous jugerez par là que j'ai encore bien des informations à recueillir. »

Je ne vois pas ce que je pourrais ajouter à cette fort intéressante communication, sinon peut-être que j'avais raison de dire : « Il est très dangereux de laisser se produire des opinions nouvelles, quand elles ne sont pas appuyées sur des preuves sérieuses. » Sur la question, ces preuves restent à trouver.

L. GERMAIN DE MAIDY.

15 septembre 1909.

Une tentative d'enlèvement du tombeau du comte d'Harcourt en 1863.

Notre savant collègue, M. Germain de Maily, nous entretint, il y a quelque temps, du tombeau d'Henri de Lorraine, comte d'Harcourt, surnommé Cadet la Perle, autrefois dans l'abbaye de Royaumont, où ce prince mourut en visite chez son fils abbé du monastère, et, depuis la Révolution, dans une chapelle obscure de la petite église d'Asnières-sur-Oise.

Ce beau monument, œuvre de Coysevox, attira cette année l'attention de M. Léo Claretie qui publia dans le *Monde illustré* (n° du 17 avril dernier) un article renfer-

mant une jolie description du tombeau, un peu d'histoire de Lorraine, quelques belles gravures, mais aussi un récit parfaitement inexact d'une tentative d'enlèvement du monument.

Cet article débute ainsi : « L'Autriche ne borne pas ses appétits à la Bosnie-Herzégovine. Depuis 45 ans, elle convoite un chef-d'œuvre inconnu de la sculpture française, le superbe monument de Cadet la Perle par Coysevox. En 1863, le sang a coulé à Asnières-sur-Oise quand l'empereur d'Autriche envoya ses ouvriers pour le desceller et le mettre en caisses. Il dut y renoncer. Aujourd'hui qu'elle est en veine de confiscation, l'Autriche pourrait avoir un retour offensif. Il est temps d'aller faire un pèlerinage à ce splendide tombeau avant qu'il ne nous quitte. »

M. Claretie ajoute plus loin : « Quand l'empereur d'Autriche voulut avoir le mausolée, les habitants de Viarmes, d'Asnières et de Royaumont firent une émeute pour garder ce chef-d'œuvre français. Il vint de Versailles de la troupe pour rétablir le calme. »

Or il n'y eut ni tentative de confiscation de la part de S. M. l'empereur d'Autriche, ni sang versé. La vérité est beaucoup plus simple et la voici :

Vers le printemps de 1863, le comte Édouard de Warren, qui fut pendant 35 ans le représentant de la maison d'Autriche à Nancy, reçut d'une de ses amies, M^{me} la comtesse Berthier, l'avis que dans une localité voisine de son château, dans la petite église d'Asnières-sur-Oise (1), se trouvait un superbe tombeau d'une gloire militaire lorraine, le comte d'Harcourt. L'église menaçait ruine, était lézardée de toutes parts, et ce beau monument pouvait disparaître dans un effondrement. Le comte de Warren s'y rendit aussitôt, engagea des négociations avec la préfecture et la municipalité qui lui offrirent de lui céder le

(1) Seine-et-Oise, arr. Pontoise, cant. Luzarches.

monument, moyennant une somme de 25 000 francs destinée à réparer l'église. Puis, profitant de ses relations avec le prince de Metternich, ambassadeur d'Autriche-Hongrie à Paris, M. de Warren alla le trouver et le pria de demander à S. M. l'empereur François-Joseph de faire l'acquisition du tombeau que l'on placerait soit aux Cordeliers, soit dans le nouveau Saint-Èvre, qui s'élevait alors rapidement. Quelques jours après, la demande était agréée. L'empereur d'Autriche offrait les 25 000 francs et les frais de transport.

M. de Warren pria son ami M. Morey, architecte de la basilique Saint-Èvre, de l'accompagner et tous deux partirent pour Asnières-sur-Oise. En arrivant, ils organisèrent une équipe d'ouvriers, maçons et sculpteurs, et firent construire de grandes caisses. Puis l'on se mit à l'œuvre, un matin vers 5 heures. Mais on était en pleine période électorale et le candidat de l'opposition souleva la population par des affiches protestant contre un acte de brigandage, disait-il, qui allait enlever à la petite commune d'Asnières son principal attrait. La foule vint insulter les travailleurs. MM. de Warren et Morey s'enfermèrent dans l'église pour échapper à une grêle de pierres, et le travail, protégé par la gendarmerie, continua toute la journée et toute la nuit suivante, tandis que l'émeute grondait au dehors.

Au petit jour le monument était démonté, on le plaça dans les caisses. Puis les camions étaient commandés, quand une dépêche vint ordonner au comte de Warren de remettre tout en place. Le candidat officiel, craignant pour son élection, avait agi au ministère et obtenu ce contre-ordre.

La rage dans le cœur, nos deux concitoyens durent reconstruire à grands frais le tombeau et rentrer à Nancy. En passant à Paris, M. de Warren alla trouver le prince de Metternich et lui exposa les faits. Il ajouta que 3 000 francs

avaient été dépensés en main-d'œuvre, fabrication de caisses, etc. L'ambassadeur, furieux contre le gouvernement français qui avait ainsi manqué à sa parole, refusa de rien payer, et la somme est restée à la charge du comte de Warren. Une généreuse bienfaitrice de notre ville, la baronne de Jankowicz, y contribua pour moitié. Elle mourut dix-huit mois après, laissant au Musée de Nancy plusieurs toiles de maîtres, notamment un superbe tableau du Poussin : les disciples d'Emmaüs, des peintures de son père Falconet, et deux bustes de sa mère et de son grand-père, les fameux sculpteurs de Pierre le Grand. Elle laissait aussi au Musée lorrain plusieurs belles toiles, notamment les ravissants portraits de la duchesse de Longueville et de Madame de Pompadour, détruits dans l'incendie de 1871, le portrait de Bébé, le nain de Stanislas, etc.

Notre *Bulletin* étant purement historique et archéologique, nous n'avons pu suivre M. Claretie en Bosnie-Herzégovine, mais, quant à la prétendue tentative d'accaparement du tombeau d'Harcourt, nous avons cru devoir constater qu'en achetant, et non en *confisquant* ce monument, S. M. l'empereur François-Joseph avait voulu en doter notre ville. Les sommes importantes que ce souverain a consacrées à l'érection du nouveau Saint Èvre et à la reconstitution du Musée lorrain, après l'incendie de 1871, l'ont fait d'ailleurs considérer depuis longtemps comme un des bienfaiteurs de Nancy.

COMTE DE WARREN.

BIBLIOGRAPHIE

Notre confrère, M. Lucien Hubert, a récemment publié chez Willems, à Longwy, une brochure de 76 pages intitulée : *Procédure criminelle au bailliage de Longwy*.

L'auteur, dans son préambule, dit que, ayant compulsé,

en 1904, un des dix-sept registres paroissiaux de l'ancienne cure de Longwy, son attention fut attirée par un acte contenant l'inhumation d'un vétérane assassiné le 1^{er} juin 1775, et, bientôt après, par un autre mentionnant celle de l'assassin, exécuté à Longwy, le 13 octobre suivant, en vertu d'un arrêt du Parlement de Metz. Des recherches faites aux archives de la Présidence, à Metz, lui mirent en main deux volumineuses liasses provenant du bailliage de Longwy et contenant toute la procédure, qui aboutit à la condamnation de l'assassin devant ledit bailliage, avant d'être déferé au Parlement de Metz.

« Le travail opiniâtre de copiste auquel je me suis livré à Metz, dit M. Hubert, me permit de faire revivre, pendant quelques instants, dans l'imagination de mes contemporains, les péripéties de ce drame d'un autre âge, qui dut avoir à Longwy et dans la région, à cette époque paisible, un profond retentissement. »

Suit alors la série des procès-verbaux de tous les actes de cette procédure, dans leur teneur in-extenso, depuis le procès-verbal d'arrestation jusqu'à celui d'exécution. Constatations, interrogatoire préparatoire, examen de mentalité, précautions contre le suicide, témoignages, interrogatoires, jugements préparatoires, récolements, confrontations, conclusions, jugement définitif, appel, arrêt du Parlement, derniers aveux, toutes ces scènes du drame judiciaire, offrent au lecteur un tableau complet, quoique nécessairement monotone, de la justice bailliagère criminelle à la fin de l'ancien régime. Il constatera que si les rouages en ont été profondément transformés, le langage judiciaire, avec ses formules archaïques et ses perpétuelles redites, a radicalement résisté aux révolutions. Dans la procédure longovicienne, longueurs et redites sont, il me semble, compensées par la saveur particulière de cette orthographe naïve et souvent amusante employée par les bas-officiers du bailliage.

Je regrette, en terminant, que quelques lignes d'exposition relatives à la compétence du bailliage, en matière criminelle, sous Louis XVI, et une rapide nomenclature des rouages de cette organisation, ne viennent ici rehausser l'intérêt de ce travail dont il y a lieu de remercier l'auteur.

M. M.

Dans le *Correspondant* du 25 juin 1909, p. 1074-1093, un écrivain d'art de Paris, M. Alphonse Germain, parle de *L'art en Lorraine* depuis le moyen âge jusqu'à nos jours, en insistant surtout sur l'art de la Renaissance. Il visite successivement Bar-le-Duc, Saint-Mihiel, Domremy, Toul et Nancy. Ici, il consacre au Musée historique lorrain, deux pages dont nous extrairons seulement ces quelques lignes : « Parcourons tout d'abord son musée historique, l'un de nos plus opulents, installé dans une partie de l'ancien palais ducal ; il n'a pas l'espace nécessaire pour présenter toutes ses richesses dans de bonnes conditions, mais on promet de lui donner, après l'exposition actuelle, le local occupé par l'École des Beaux-Arts ; en attendant, l'observateur qui se plaît à fouiller les moindres coins s'y attardera toujours avec le plus vif plaisir ». Et il note pour finir que « les caractères dominants des artistes de cette province, on l'observe surtout dans les œuvres antérieures au xvii^e siècle, sont l'interprétation sincère des réalités, l'arrangement expressif et la sage pondération ».

MUSÉE LORRAIN

DONS

SECTION II

Par M^{me} STEINMETZ : Teston de Charles III enfant.

— M^{me} COLLOMP, à Laneuveville, 6, rue Carnot (intermédiaire de M. le commandant Thouvenin) : Petits bronzes du

Bas-Empire et monnaie lorraine (Henri II), trouvés à Laneuveville, rue Carnot.

— M. BAUR, directeur de *l'Est forestier* : Insigne des membres du Congrès des marchands de bois tenu à Nancy en 1909.

SECTION III

Par M^{me} COLLOMP (même intermédiaire) : Victoire (?), statuette en bronze trouvée à Laneuveville.

En souvenir de M. BAZOCHE, de Commercy : Portrait de dom Fangé, abbé de Senones, peinture à l'huile.

Par M. E. GEGOUT, conseiller à la Cour d'appel de Nancy : Broche et tourne-broche provenant de l'ancien couvent des minimes de Vézelize (fin du XVIII^e siècle).

— M. P. CHARBONNIER, architecte des monuments historiques : Deux clous (fer forgé) en forme de roses, provenant des portes de la cathédrale de Toul (XVII^e siècle).

ACQUISITIONS

SECTION III

Forme à pâté ; terre cuite à glaçure jaune, décor de fleurs en relief, signée intérieurement : Anthoine Lesprit 1777. Provenance : Damblain (Vosges).

Encrier, terre cuite à glaçure jaune, galerie ajourée (XVIII^e siècle). Provenance : Damblain (Vosges).

Réchaud portatif dit « brasero ». Terre cuite, émail blanc (XVIII^e siècle). Provenance : Villotte, près Lamarche (Vosges).

Taque de cheminée. Sujet : l'Ascension du Christ. Provenance : maison n° 135 de la rue de Strasbourg, à Nancy.

Pour la Commission de rédaction, le Président : PIERRE BOYÉ.

L'imprimeur-gérant : A. CRÉPIN-LEBLOND, 21, rue Saint-Dizier, Nancy.

BULLETIN MENSUEL
DE LA
SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE LORRAINE
ET DU
MUSÉE HISTORIQUE LORRAIN

10^e ANNÉE. — NUMÉRO 2. — FÉVRIER 1910

Procès-verbal de la séance du vendredi 14 Janvier 1910.

PRÉSIDENCE DE M. PIERRE BOYÉ, PRÉSIDENT.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Communications.

MM. Léon Barbé, F. Dumont, le commandant Florentin, Gaston May, le docteur Melchior, Jean Mercier et Jean de Roche du Teilloy ont adressé des lettres de remerciements à l'occasion de leur admission comme membres titulaires.

L'Académie royale des Sciences et Belles-Lettres de Bavière, à Munich, demande et obtient l'échange de ses publications avec celles de notre Société.

Nécrologie.

Il est donné avis du décès de M. Émile Huber, manufacturier à Sarreguemines, membre depuis 1889 ; et de celui du commandant Barbas, membre depuis 1892, décédé le 12 janvier 1910.

Distinctions honorifiques.

Ont été nommés :

Chevalier de la Légion d'honneur : M. le capitaine Henri de Conigliano.

Officier de l'Instruction publique : MM. le procureur général Furby et Magot.

Officier d'académie : MM. Vilgrain et Villain.

M. l'abbé Pierfitte vient d'être promu chanoine titulaire de l'église cathédrale de Saint-Dié.

Admissions.

Le Lycée de Nancy, l'École municipale et régionale des Beaux-Arts, l'École normale d'Instituteurs de Meurthe-et-Moselle, la Bibliothèque de la ville de Saint-Mihiel, la Banque de Nancy, la Compagnie du gaz de Nancy, MM. Charles Bazoche, Antoine Hanus, Louis Krug-Basse, Mathieu Mieg, Albert Rieder, Edmond Stofflet et le chanoine Zabel sont admis comme membres titulaires.

Présentations.

Sont présentés en la même qualité : la **Ville de Remiremont**, par MM. Pierre Boyé, Justin Favier et Léon Germain de Maidy ; l'**École supérieure de Commerce de Nancy**, par les mêmes ; l'**École professionnelle de l'Est**, par les mêmes ; l'**École d'agriculture Mathieu de Dombasle**, par les mêmes ; le **Lycée Jeanne-d'Arc**, par les mêmes ; le **Pensionnat du parc de Santifontaine** (internat du Lycée Jeanne-d'Arc), par les mêmes ; l'**École normale d'Institutrices de Meurthe-et-Moselle**, par les mêmes ; la **Société anonyme des Aciéries de Micheville**, à Villerupt, par les mêmes ; la **Société industrielle de Mulhouse**, par les mêmes ; le **Comptoir d'escompte de Nancy** (Lévy, Bettin-ger et Cie), 41, rue des Dominicains, par les mêmes ; la

Société Générale, 42, rue Saint-Dizier, par les mêmes ; la **Société nancéienne de Crédit industriel et de dépôts**, 4, place Saint-Jean, par les mêmes ; la **Brasserie de Tantonville**, par les mêmes ; **M^{me} Georges Arth**, 7, rue de Rigny, par les mêmes ; **M^{me} la marquise d'Eyragues**, 27, place de la Carrière, par MM. Pierre Boyé, Léon Germain de Maily et Émile Duvernoy ; **M^{me} Ferdinand Genay**, 5, villa de la Pépinière, par MM. Pierre Boyé, Justin Favier et Léon Germain de Maily ; MM. l'abbé **Bazin**, 36, rue Hoche, par MM. Léon Germain de Maily, Émile Duvernoy et Georges Demeufve ; **Aimé Delchard**, 2, rue Saint-Dizier, par MM. Edmond des Robert, Georges Demeufve et Pierre Boyé ; l'abbé **Hatton**, professeur au Collège Saint-Pierre-Fourier, à Lunéville, par MM. Robert Parisot, l'abbé Edmond Chatton et l'abbé Léon Jérôme ; **Léon Heck**, directeur des Arts graphiques modernes, 71, rue Saint Dizier, par MM. Charles Sadoul, Pierre Boyé et Georges Demeufve ; le comte de **Nettancourt-Vaubécourt**, à Thillombois, par Pierrefitte-sur-Aire (Meuse), par MM. Pierre Boyé, Edmond des Robert et Léon Germain de Maily ; **Pelletier des Cerisiers**, ancien avoué, 11, rue de Toul, par MM. Charles Boursier, Charles Sadoul et Émile Duvernoy ; **Henri Simonnet**, avocat à la Cour d'appel, chargé de cours à la Faculté de droit, 6, cours Léopold, par MM. Émile Duvernoy Pierre Boyé et Edmond des Robert.

Ouvrages offerts à la Société.

Annuaire de Lorraine. Nancy, Crépin-Leblond, 1909, 2182 p.

Histoire de Lorraine, par le chanoine ZABEL. Nancy, Crépin-Leblond, 1909, 1 vol. in-8 de 386 p., 1 portrait et 1 plan.

Association des amis de Nancy, section du nouveau Nancy. Bulletin de janvier 1907 et Bulletin de 1908-1909.

Les vieilles hotelleries messines. par J. J. BARBÉ. Metz, Imp. lorraine, 1909, br. de 55 p. in-8.

Notice nécrologique de l'abbé Franour, curé de Bru, par l'abbé Pierfitte. Épinal, Imp. lorraine, 1909, 8 p. in-8.

Lectures.

M. LÉON GERMAIN de MAIDY donne lecture d'un *addendum* au « *Grimé* » de Saint-Dié, destiné au *Bulletin*.

Le comte Lucien de WARREN lit une note : *A propos du tombeau du comte d'Harcourt*, aussi destinée au *Bulletin*.

M. Émile Duvernoy lit une notice de M. Christian PFISTER sur : *Un traité sur la maladie du cardinal Charles de Lorraine*.

M. Pierre Boyé continue la lecture du travail de M. l'abbé IDOUX sur : *Le prieuré de Bonneval et les ermitages de Chêvreroche*.

MÉMOIRES

Sur un épisode peu connu de l'Affaire de Nancy.

Nous avons trouvé dernièrement chez M. Léon Barbé, libraire à Nancy, qui nous l'a obligeamment offerte, une petite estampe de l'époque révolutionnaire, mesurant 22 centimètres de hauteur sur 15 centimètres de largeur, que nous reproduisons ici.

Elle représente, d'après la légende imprimée en bas :

La femme Humbert, concierge de la Porte de Stanislas à Nancy, voulant empêcher qu'on tira un canon, qui étoit à ladite porte prit un seau d'eau et le renversa sur la lumière, malgré les oppositions des Canonniers.

Rev. de Paris.

N° 62. Page 462.

PORTE DE STANISLAS, À NANCY.



L'affaire Humbert, concierge de la Porte de Stanislas à Nancy, voulant empêcher qu'on tira un Canon, qui s'est à la dite porte prit un seau d'eau et le renversa sur la lumière, malgré les oppositions des Canonniers.

Bureau des Révolutions de Paris, rue des Marais, N° 51 G. N° 20.

Bureau des Révolutions de Paris, rue des Marais, Fr^t G. N° 20. En haut, on lit, à gauche : *Rév. de Paris* ; à droite : N° 62. Pag. 462 et au^e milieu . PORTE DE STANISLAS, A NANCY.

Devant une porte militaire ouverte par un arc ogival sur un rempart crénelé comme elle, et flanquée de deux tourelles en encorbellement, descendant jusqu'à un tiers supérieur, une femme verse à deux mains, sur la lumière d'un canon monté sur son affût, le contenu d'un seau, en présence de sept personnages. Trois de ceux-ci, au dernier plan, à gauche, sont couverts de coiffures militaires et tiennent, l'un une mèche allumée au bout d'un long bâton. le second un fusil muni de sa baïonnette ; deux autres, dont un, les bras nus, le second, une femme, sont placés derrière la dame Humbert et font des gestes de protestation, ainsi que les deux derniers, au premier plan, à droite, coiffés de tricorne sur leurs perruques à queues, et revêtus de longues redingotes.

Curieux de rechercher la part de vérité de cet épisode inconnu de nous et que nous ne pouvions rapporter qu'à l'Affaire de Nancy, et ne pouvant admettre avec les quelques nancéistes consultés à ce sujet, et malgré la fantaisie évidente de la représentation de la porte (1), qu'il n'y eût là que le produit de l'imagination du dessinateur, nous recherchâmes à la Bibliothèque municipale l'ouvrage d'où la gravure était tirée. Nous trouvâmes :

Révolutions de Paris, dédiées à la Nation et au District des Petits-Augustins, publiées par L. Prudhomme à l'époque du 12 juillet 1789. Avec gravures et cartes des Départements de France. Paris, rue des Marais, Fr^t S^t G. N° 20 (17 vol. in-8°).

Le tome V de cet ouvrage renferme bien dans la livraison n° 62, à la page 472, notre estampe, mais il n'y est fait,

(1) Une porte semblable est figurée dans l'ouvrage d'où est tirée la gravure, pour représenter le dévouement de Désilles.

dans le texte, allusion que pour mentionner à la fin d'un volume la place que le relieur doit lui attribuer.

Nous avons trouvé, d'autre part, la narration détaillée de l'événement, dans l'ouvrage intitulé : *Relation exacte et impartiale de ce qui s'est passé à Nancy, le 31 août et les jours précédents, par M. de Léonard, officier au régiment de Mestre-de-Camp-Général de la Cavalerie.* (A Nancy, chez M^{me} Henry, libraire, sur les Trottoirs.) 1 vol. in-4^o de 188 p., 1790. Il y est dit, à la page 143 :

« Si des hommes se sont acquis des droits sur la reconnoissance de la patrie, une femme dont le nom doit rester à la postérité, n'en mérite pas moins. Vers les trois heures et demie, comme l'armée de M. de Bouillé s'approchoit des portes de la ville, la femme du concierge de la porte Stanislas, nommée M^{me} Humbert, s'étant aperçue que les soldats qui gardoient cette porte, se disposaient à mettre le feu aux pièces de canon, après les avoir vainement engagés de renoncer à leur dessein, elle ne craignit pas de lutter contre eux. Prévoyant que ses forces et ses prières ne pourraient produire aucun effet sur ces forcenés, elle rentra chez elle, fut prendre une cruche d'eau, et la jeta sur la lumière des canons. Son courage étonna les soldats qui se contentèrent de la maltraiter, et ne purent faire usage de leurs pièces, attendu qu'un moment après l'attaque de cette porte commença. »

Cette relation a été écrite du 31 août au 18 octobre 1790, comme en font foi les dates de quatre dédicaces qui la précèdent dans le volume et qui sont toutes du 18 octobre.

Ne pouvant nous expliquer comment un fait si remarquable avait été passé sous silence par les autres historiens de l'Affaire de Nancy, nous eûmes recours à l'obligeance éclairée de M. Denis, archiviste municipal, qui nous dit avoir trouvé dans les documents concernant aux Archives cette affaire, une attestation manuscrite signée de nombreux Nancéiens et confirmant l'événement qui néanmoins n'était pas mentionné dans la relation officielle de l'Affaire dressée par la Municipalité de Nancy en 1790.

Cette pièce dont nous avons été prendre communication,

se compose de deux parties semblables quant au texte, mais revêtues de signatures différentes ; en voici la copie :

1^{re} Pièce :

Messieurs les citoyens des Ville et faubourg de Nancy.

Etonnons-nous de l'intrépidité d'un Desisles, que l'honneur décore et embellisse sa vie, qu'un Delore (1), après s'être aussi dévoué au salut commun partage notre reconnaissance ; rien que de juste, mais n'oublions pas non plus d'honorer la vertu quand elle est le partage du pauvre ; empressons nous d'améliorer son sort lorsqu'il a contribué bien efficacement à sauver sa Patrie. La dette n'est pas moins sacrée. On parle du s^r Humbert, consigne de la porte Stainville. On parle plus encore de sa femme. Hé bien ! depuis huit jours ils empruntent pour avoir du pain. Nous avons été malheureux, ne soyons pas ingrats. Citoyens, voyez les faits, vous verrez votre obligation.

Le 31 au matin se disposent sous la porte Stainville quatre pièces de canon dont l'une de 24 est placée dans la petite porte voisine du logement du consigne, vers deux heures un homme en uniforme de canonnier voit cette disposition : il parle à la femme Humbert et lui demande où sont ses enfants ? « Dans ma cave. — Portés les ailleurs, si la pièce part, la porte et la maison sauteront. » La mère effrayée va prendre ses enfants, les porte dans une maison plus sûre : Humbert était resté à la porte et ne voulait pas désespérer. Tranquille sur la vie de ses enfants, la femme vient le rejoindre et partager avec lui le danger qu'elle connaissait si bien de périr sous les ruines. M. Delor se trouve à la porte, voit les soldats prêts à faire feu ; il crie : « Ce sont nos amis, ce ne sont pas des Turcs, ils ne veulent faire aucun mal. » Voyant ses exhortations inutiles il met la tête dans un canon pendant que M. Desisles en embrasse un autre. Un soldat voyant hésiter ses camarades et qu'intimidait tant d'héroïsme prend une mèche, entre chez le concierge et l'allume. La femme Humbert plus agile

(1) Il s'agit évidemment de De Lort, qui commandait au Régiment du Roi et aux Suisses. Après avoir conduit la première députation, près du marquis de Bouillé, il avait persuadé aux soldats du nombreux détachement sous ses ordres qu'il était de leur honneur de se rendre aux ordres du général en allant se mettre en bataille dans la prairie, et avait dégarni par ce moyen la porte Stainville de ses nombreux défenseurs, en y laissant M. Des Isles. (DE LÉONARD, *ibid.*, p. 130.)

(quand on fusillait déjà) répand de l'eau sur la lumière et retourne en jeter sur son feu ; le soldat cherche encore à mettre le feu, Humbert lui arrache sa meche, la jete au loin ; le soldat furieux vient sur lui et le pousse ; un moment après il est frappé et son sang rejaillit sur Humbert et sur sa femme. Les troupes de M. de Bouillé entrent, le combat s'engage plus fortement. Plusieurs officiers ou soldats de Roial Liégeois sont blessés Humbert et sa femme les transportent dans leur domicile ; les langes de leurs enfants, tout leur linge sert à penser ; leur maison est le refuge de sept personnes à qui ils donnent tous leurs soins.

Citoyens voilà les faits : que de vertus. Voyez la tendre mère veiller à la conservation de ses enfants : rien en cela que d'ordinaire, soit ; mais voyez la revenir s'exposer à la mort à côté de son mary. Certes déjà voilà un grand courage, voilà un grand exemple de dévouement conjugal.

Voyez ensuite cette femme prévenir heureusement le soldat qui allait mettre le feu à la pièce de 24. Sauver par là grand nombre de Français qu'aurait tué le coup, sauver sa patrie de la fureur des troupes pour lesquelles la vengeance, le sang, le ravage eussent été des besoins.

La ruine de la porte n'était pas le seul danger que nos deux concitoyens coururent, c'est quand la mousqueterie partait des deux côtés, c'est entra deux feux qu'ils restent, et qu'ils agissent pour nous sauver. Trois soldats de Nancy sont tués, Humbert et sa femme sont couvert du sang de l'un d'eux. Ils étoient exposés aux mêmes risques et ne doivent leur vie qu'au hazard, qui du moins fut juste pour cette fois.

Après avoir considéré ce couple valeureux meriter les éloges dûs au plus grand courage et nous soustraire aux plus grands maux voyez les remplir les devoirs plus doux de l'humanité, recueillir les blessés, s'oublier eux et leurs enfants, donner tout ce qu'ils ont pour les soulager, et vous ne vous défendrez pas de la plus grande estime pour ces excellents citoyens, si recommandables par leur vertu. Ils gémissent dans la misère et leur chétif avoir s'est dissipé dans la crise. Leur pauvreté ne serait-elle pas un délit contre le civisme, contre l'humanité ? Non il n'est pas juste que ceux par qui tant d'hommes ont été soustrait à la mort et à la douleur souffrent eux-mêmes et sentent la faim. Citoyens, qui que vous soyés, joignez vous à nous, demandés avec nous que leur sort devienne meilleur. La Municipalité, tous les corps administratifs se hateront de répondre à notre vœu. La patrie montrera que la vertu a un droit égal à sa reconnaissance, et que si quelque différence la frappe, c'est en faveur

du pauvre qui n'a pas toujours sucé avec le lait les principes qui déterminent les grandes actions.

Que peut-on demander pour eux ? le voicy : Humbert a été placé comme consigne par M de Choiseul à la porte Stainville. Il est depuis deux ans sans aucune rétribution que le salaire modique et rare à ce poste que donnent ceux qui font ouvrir la porte pendant la nuit. Les autres consignes ont au-delà 15 l. par mois que le roy paye, et que Humbert n'a pas tirées parce que jusqu'à présent il n'a pu avoir son brevet dont l'expédition a été retardée par les événements. Le brevet s'accorde par le roy : prions d'abord la Municipalité d'en demander la commission à Sa Majesté, ensemble les gages et les arrérages depuis deux ans : 1° C'en'est qu'une justice puisque depuis ce temps Humbert et sa femme ont rempli les devoirs de consigne avec l'assiduité qu'ils comandent. 2° Doutez vous que le roy, loin de refuser, ne soit fâché qu'on ne luy ai pas fait plutôt cette demande : Elle est faite pour ceux qui ont empêché le sang de couler, qui ont sauvé des hommes et des Français. Et voilà les actions que son cœur caresse et qu'il aime par dessus tout.

Notre obligation ne sera pas sans doute encore emplie. Demandons pour eux à la cité, tant à titre d'indemnité que de reconnaissance, une rétribution qui dure autant que leur vie. Demandons que les corps administratifs, et en particulier la Municipalité se déclarent protecteurs des enfants Humbert (Ils sont quatre en très bas âge). L'existence de cette honorable famille est une dette que la cité s'empressera d'acquitter dans tous les temps : Qu'une attestation qui trace les faits soit remise à Humbert. En la lisant, ses enfants apprendront que si le dévouement au salut commun est un devoir pour le citoyen, la reconnaissance en est un aussi que la patrie aime par dessus tout à remplir.

D. Delaruelle, banquier. Deroche père, orfèvre. Fr. Drague. A. Dunez, agent de change. Gomien nég^t, J^b Jacob. J.-N. de La Ruelle, changeur. Benisier. Bastide. Husson le jeune. Jean-François Beau, pour mon père. Roque. F. Aerts. Beruer. Nicolas Krantz. Deleindre. C. Ancillon. Bigcard. Mathieu Babin. A. Thomassin. Dufey prêtre. J.-M. Charpentier. S. Auburtin, orfèvre. Viriot, notaire. F. Doiry. L. Saulnier. Pain. Vallet. Beaujan fils, lib. Bourgeois. Barbier. Devoge. Fournier. Boulange. Montoulieu. Mulnier. Duquenois Adam. Bordier. Claude. Mauguy. Ch. Simonet. L. Beaurain père. J.-B. Lalande. Jean de Lange. C. Husson. Durand l'aîné, peintre. Louis Hertoux. Goutt. J. Antoine père. N. Gotz... (*illisible*). Virlet. Mengin l'aîné. Loequin. Barbier, imprimeur. Tardieu. M. Girardin. H. Oudinot. Antoine, avocat. Berment. Eury. Bontoux. Marin, avocat. D. Mandel. De Metz. Mars.

F. Dauchamp. Cranizet le jeune. Jacques Colin, m^{re} cordonnier. Sibien, agent de change. Goeury l'aîné. F. Ragot. Marin le jeune. Guérin le cadet. de Bertinel. Étienne l'aîné. Maubert. Oudinot le j^e. Oudinot, lieut' particulier. Saulnier le j^e. Raybois. La Flize. Lallemand, médecin. Poinsignon. Florentin. Peiffer. F. Soullie. F. Botta. Blancheur, avocat. D. Anthoine. Jolly, subst. sur. Prevet (?). Dosse (*illisible*). Pognon. Christophe avocat. Nicolas. A.-L. Aubert. De Roche, avocat. C. Toussaint. C. Payonne.

2^e pièce :

La deuxième pièce, rédigée sans doute pour recueillir un nombre plus considérable de signatures, est dans son texte semblable à la première. Voici les signatures que nous y avons relevées :

N. Febvrel. J^h Virte. F. Bertrand. Marc Briey. Marin l'aîné. Croizier fils. C. Martin. C. Duprey. Parisot. irckée (?) V. Doizé. F^d Escallier. Petitjean. C. André. Henry Parisot frères. Leclere. Rauch. H. Walte. Wouters. Lefèvre, imprimeur. P. Hurel. Hussenot cons. Charlot ex-capitaine. C. Cupers l'aîné. Antoine Vaultrin. V. Abert. A. Renauld. Raoux (?) Escallier cadet. F. Masson. Thouvenin. Bonvouloir. H. Platel. Grignon. J. F. Charpentier le jeune. N. Cézard. Drouville. Parmentier. Baraban. J. Henrion. Chatillon. Demange. Paulier. Sigisbert Lefevre. J.-V. Parisot. Cropsal. Marque + de Joseph Harmand. Det.

Soit, sur les deux pétitions, cent quarante-cinq noms, pour une grande partie bien connus à Nancy.

Dans le même dossier se trouvent les trois attestations suivantes :

Je soussignés habitan des trois Mayson sertifie quétan venue à la porte pour yfaire parre des yntantion du généralle Monsieu deboullé quimavet assurée luymême quine venet pas quontre les bourgouy may les sold'arebelle à undé cret de l'assemblé nationale.Jes vus la femme du consien de la ditte porte neuffe jeté de l'o sur la lummierrre d'uquanon qui ce trouvet acôté de cheselle visavi la petite porte. Cété le trante etun aout dergnié à pret quatre eurre dusoivre. à Nancy le dis huit septembre 1790.

Dominique MULNIER.

Nous, Hubert Periné de Bonviller, ci-devant marquis d'Aulnoy acause de Françoise Catherine, comtesse des Armoises, son épouse, ancien lieutenant de la colonelle au régiment de La Marck pour le service de France, sertifie avoir vu madame Humbert épouse du consin de la porte Stainville, jeter de l'eau sur la lumière de la pièce de vingt quatre, le trante et un d'aout dernié vaire quatre heure, Je ne saisais de dire aux soldas de ligne et de se rendre à leur devoirs. fait à Nancy le saize 7^{bre} 1790.

De BONVILLER.

Je soussigné, soldat au régiment de Vigier, ayant été volontaire le 31 d'aoust à l'affaire de Nancy, certifie avoir vu la dame Humbert jetter de l'eau sur la lumière d'un canon que l'on vouloit tirer sur nous, et empecher par son zèle et son activité beaucoup de mal qui aurait pu arriver sans les bons soins et les peines que cette femme s'est donné.

LAVAUCHY.

Je certifie que la signature du nommé Lavauchy est véritable.

Nancy, le 13 septembre 1790.

Le B^{re} d'Hoggner,
Cap^{re} commandant le détachement de Vigier.

La touchante pétition que nous avons reproduite plus haut devait être en partie couronnée de succès, puisque nous trouvons enfin, sous le n° 4 des Archives municipales, la pièce suivante :

Copie d'une lettre écrite par M. Gaignard, ci-devant comte de Saint-Priest, à M. de Bouillé.

Paris, le 29 novembre 1790.

La reine informée, Monsieur, que lors de la malheureuse affaire de Nancy, la D^{re} Guncker (1) a prévenu en jettant de l'eau dans un canon, l'usage dangereux que des gens malintentionnés voulaient en faire, a voulu récompenser une action qui honore une personne de son sexe. Sa Majesté m'a en conséquence chargé de faire passer entre vos mains une somme de douze cent livres prise dans sa cassette pour en grati-

(1) Le nom de Guncker est rayé à l'encre et remplacé en marge par celui de Humbert.

F. Dauchamp. Cranizet le jeune. Jacques Colin, m^{re} cordonnier. Sibien, agent de change. Goeury l'ainé. F. Ragot. Marin le jeune. Guérin le cadet. de Bertinel. Étienne l'ainé. Maubert. Oudinot le j^e. Oudinot, lieut^e particulier. Saulnier le j^e. Raybois. La Flize. Lallemand, médecin. Poinsignon. Florentin. Peiffer. F. Soullie. F. Botta. Blancheur, avocat. D. Anthoine. Jolly, subst. sur. Prevet (?). Dosse (*illisible*). Pognon. Christophe avocat. Nicolas. A.-L. Aubert. De Roche, avocat. C. Toussaint. C. Payonne.

2^e pièce :

La deuxième pièce, rédigée sans doute pour recueillir un nombre plus considérable de signatures, est dans son texte semblable à la première. Voici les signatures que nous y avons relevées :

N. Febvrel. J^e Virte. F. Bertrand. Marc Briey. Marin l'ainé. Croizier fils. C. Martin. C. Duprey. Parisot. irckée (?) V. Doizé. F^d Escallier. Petitjean. C. André. Henry Parisot frères. Leclere. Rauch. H. Walte. Wouters. Lefèvre, imprimeur. P. Hurel. Hussenot cons. Charlot ex-capitaine. C. Cupers l'ainé. Antoine Vaultrin. V. Abert. A. Renauld. Raoux (?) Escallier cadet. F. Masson. Thouvenin. Bonvouloir. H. Platel. Grignon. J. F. Charpentier le jeune. N. Cézard. Drouville. Parmentier. Baraban. J. Henrion. Chatillon. Demange. Paulier. Sigisbert Lefevre. J.-V. Parisot. Cropsal. Marque + de Joseph Harmand. Det.

Soit, sur les deux pétitions, cent quarante-cinq noms, pour une grande partie bien connus à Nancy.

Dans le même dossier se trouvent les trois attestations suivantes :

Je soussignés habitan des trois Mayson sertifie quétan venue à la porte pour yfaire parre des yntantion du générale Monsieur deboullé quimavet asurée luymeme quine venet pas quontre les bourgouy may les sold'arebelle à undé cret de l'asembé nationale. Jes vus la femme du consien de la ditte porte neuve jeté de l'o sur la lummiere d'uquanon qui ce trouvet acôté de cheselle visavi la petite porte. Cété le trante etun aout dergnié à pret quatre eurre dusoyre. à Nancy le dis huit septembre 1790.

Dominique MULNIER.

Nous, Hubert Periné de Bonviller, ci-devant marquis d'Aulnoy acause de Françoise Catherine, comtesse des Armoises, son épouse, ancien lieutenant de la colonelle au régiment de La Marck pour le service de France, sertifie avoir vu madame Humbert épouse du consin de la porte Stainville, jeter de l'eau sur la lumière de la pièce de vingt quatre, le trante et un d'aout dernié vaire quatre heure, je ne saisais de dire aux soldas de ligne et de se rendre à leur devoirs. fait à Nancy le saize 7^{bre} 1790.

De BONVILLER.

Je soussigné, soldat au régiment de Vigier, ayant été volontaire le 31 d'aoust à l'affaire de Nancy, certifie avoir vu la dame Humbert jetter de l'eau sur la lumière d'un canon que l'on vouloit tirer sur nous, et empecher par son zèle et son activité beaucoup de mal qui aurait pu arriver sans les bons soins et les peines que cette femme s'est donné.

LAVAUCHY.

Je certifie que la signature du nommé Lavauchy est véritable.

Nancy, le 13 septembre 1790.

Le B^{on} d'Hoggner,
Cap^{itaine} commandant le détachement de Vigier.

La touchante pétition que nous avons reproduite plus haut devait être en partie couronnée de succès, puisque nous trouvons enfin, sous le n° 4 des Archives municipales, la pièce suivante :

Copie d'une lettre écrite par M. Gaignard, ci-devant comte de Saint-Priest, à M. de Bouillé.

Paris, le 29 novembre 1790.

La reine informée, Monsieur, que lors de la malheureuse affaire de Nancy, la D^{ame} Guncker (1) a prévenu en jettant de l'eau dans un canon, l'usage dangereux que des gens malintentionnés voulaient en faire, a voulu récompenser une action qui honore une personne de son sexe. Sa Majesté m'a en conséquence chargé de faire passer entre vos mains une somme de douze cent livres prise dans sa cassette pour en grati-

(1) Le nom de Guncker est rayé à l'encre et remplacé en marge par celui de Humbert.

fier cette dame, dont elle a appris que la fortune étoit médiocre ; et elle s'emploiera à la faire porter sur la liste des personnes susceptibles de pensions du trésor public.

Pour copie. Signé : Bouillé.

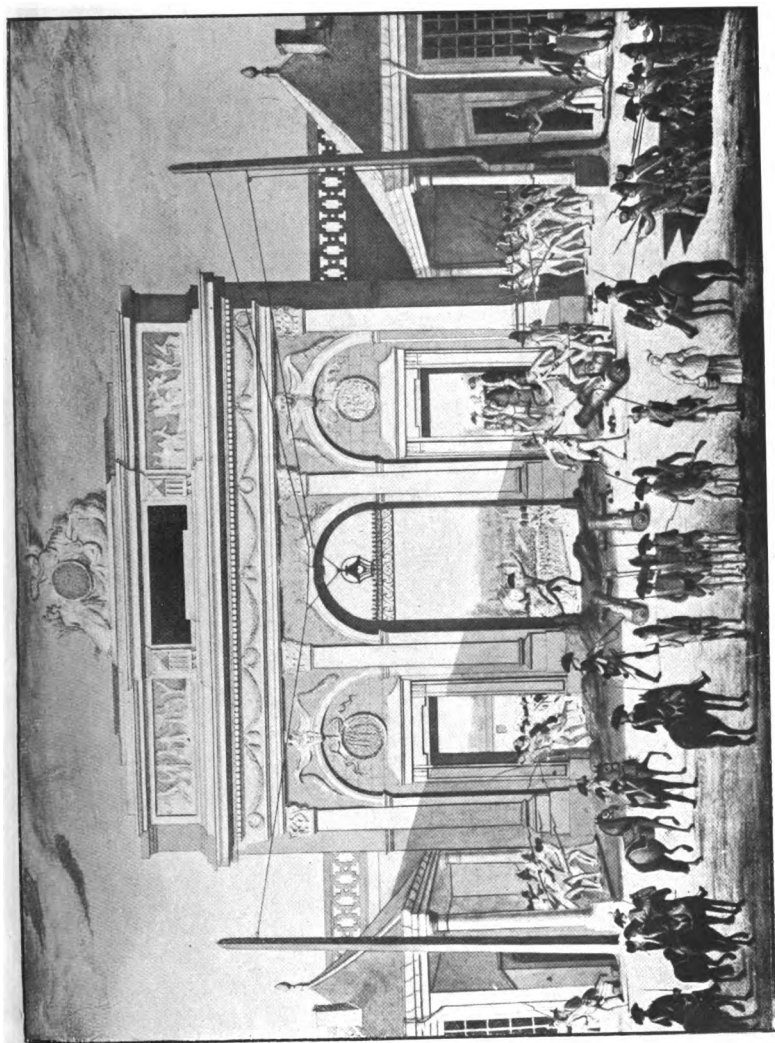
Pour Monsieur de Noue.

Ces pièces établissent d'une façon incontestable que le fait retracé par notre estampe s'est passé, non comme elle l'indique, ainsi du reste que M. Léonard dans sa *Relation*, à la porte de Stanislas, mais bien à la porte de Stainville, aujourd'hui porte Désilles. Nous ne pouvons nous expliquer cette faute qu'en supposant, dans un de ces documents, une erreur due à la similitude des graphies *Stanislas* et *Stainville*; d'autant plus que le vocable de Porte de Stanislas ne se rencontre nulle part ailleurs à notre connaissance, tandis que celui de Porte de Stainville est le plus souvent employé, notamment à la page 114 de la *Relation* de Léonard. Cette erreur commise dans l'un de ces documents aurait été reproduite par l'autre qui date de la même époque.

Quoi qu'il en soit, nous avons cru intéressant de remettre à sa place ce fait curieux de l'histoire de Nancy, auquel fait sans doute allusion la présence, au premier plan, d'une jeune femme tenant un seau, dans le dessin à la gouache, non signé, qui porte au Musée lorrain le n° 716 et qui provient de la collection Noël. Le sujet en est intitulé au catalogue : *Dévouement du jeune Désilles à l'Affaire de Nancy*. Nous en donnons ici une reproduction.

Nancy, le 26 octobre 1909.

P. DUMONT.



ARTS GRAPHIQUES. NANCY

AFFAIRE DE NANCY EN 1790

Note sur le cri d'armes de la maison de Lorraine.

Les lecteurs du *Bulletin* seront heureux de trouver ici la note que veut bien nous adresser M. Max Prinnet, archiviste-paléographe, auxiliaire de l'Institut, sur une question particulièrement intéressante pour les études lorraines. M. Prinnet est un spécialiste dans la science héraldique, et ses recherches sur la noblesse franc-comtoise l'ont amené à s'occuper également d'histoire de Lorraine.

Le P. Benoît Picard (1) a dit que le cri de guerre des ducs de Lorraine était « Prény ! ». Cette opinion a été reproduite par dom Calmet (2). De nombreux érudits ont suivi ces auteurs, et le fait était généralement admis, lorsque, il y a cinq ans, M. Léon Germain, dans une communication à la Société d'archéologie lorraine, l'a remis en question (3). En commentant un passage du *Tournoi de Chauvency* (4) dont les savants religieux avaient cité quelques vers, M. Germain est arrivé à conclure que « Prény ! » n'a jamais été le cri de guerre des ducs de Lorraine. MM. Émile Duvernoy et René Harmand ont adopté cette conclusion dans leur étude sur le *Tournoi de Chauvency* (5).

(1) *L'origine de la très illustre maison de Lorraine*, 1704, in-8, p. 518.

(2) *Histoire ecclésiastique et civile de la Lorraine*, 1728, in-fol., t. III, col. XL; *Histoire généalogique de la maison du Châtelet*, 1741, in-fol., p. xxvi; *Notice de la Lorraine*, 1756, in-fol., t. II, col. 243.

(3) Le 11 novembre 1904 (*Bulletin de la Société d'archéologie lorraine*, 1904, p. 268). Le mémoire que M. Germain a composé, à ce sujet, est encore inédit; mais ses conclusions sont connues par l'analyse qu'en ont donnée MM. Émile Duvernoy et René Harmand, dans leur étude intitulée *Le Tournoi de Chauvency* (1905, in-8, p. 22).

(4) *Les Tournois de Chauvency, donnés vers la fin du treizième siècle*, décrits par Jacques Bretex, 1285, annotés par feu Philibert Delmotte... et publiés par H. Delmotte, Valenciennes, 1835, in-8. — *Le Tournoi de Chauvency*, édité par Gaëtan Hecq pour la Société des bibliophiles belges, Mons, 1898, in-8, avec *Supplément* par le même, Mons, 1901, in-8.

(5) *Op. cit.*, p. 21-23.

Je ne veux pas reprendre, aujourd'hui, la critique des vers, assez obscurs, de Jacques Bretex, qui ont été interprétés de manières différentes par le P. Benoît et dom Calmet, d'une part, et par M. Germain, d'autre part. Je ne saurais discuter l'argumentation de M. Germain : je ne la connais pas.

Je voudrais seulement appeler l'attention des érudits sur deux témoignages, indépendants du *Tournoi de Chauvency*, et indépendants l'un de l'autre, qui paraissent bien corroborer l'avis du P. Benoît et de dom Calmet.

* * *

Le premier est fourni par un *Armorial* de la première moitié du xv^e siècle, compilé à l'aide d'éléments de différentes dates, qui est conservé en plusieurs exemplaires manuscrits, à la Bibliothèque nationale (1). Ce recueil est composé en forme de « Provincial », c'est-à-dire divisé en chapitres répondant chacun à une marche d'armes ou à une région particulière.

Le chapitre consacré à la Lorraine renferme l'indication suivante : « Le duc de Lorraine : *d'or à la bande de gueules, à trois alérions d'argent sur la bande* ; et crie « Priny ! ». Le même cri d'armes est attribué par ce document à plusieurs familles lorraines (2), entre autres à celle de Bayon et à celle du Châtelet (3).

(1) Français 9477, 32753; Nouvelles acquisitions françaises 1075, 7242, etc. — Ce curieux *Armorial* sera prochainement publié.

(2) Il cite l'adage héraldique suivant, transcrit par dom Calmet (*Hist. général. de la maison du Châtelet*, p. xxvii) avec des fautes imputables, sans doute, à l'incorrection du manuscrit que le docte bénédictin a connu : « Toutes les crois crient en armes : « Priny ! ». Toutes les bandes crient : « A couvert ! ». Tous les aniaux crient : « Lupy ! ». — Ce proverbe n'est pas absolument véridique. L'*Armorial* lui-même cite des « bandes » qui criaient : « Prény ! », et non point : « A couvert ! »

(3) L'*Armorial* a placé les du Châtelet et les Bayon parmi les Savoisiens, comme il a placé les Salm et les Blâmont parmi les Auvergnats. Il est à remarquer que les armoiries de Bayon et du

Dom Calmet a connu un manuscrit de cet *Armorial*, et en a publié quelques extraits touchant le cri de guerre commun des ducs de Lorraine et des seigneurs du Châtelet (1).

*
*
*

Le second des textes dont je veux parler, est une relation du *Pas d'armes de la Bergière*, tenu à Tarascon, en 1449 (2). Elle a été composée, en vers de dix syllabes, par Louis de Beauvau, l'un des chevaliers qui avaient pris part à cette fête.

« Ferri, monseigneur de Lorraine », c'est-à-dire Ferry de Lorraine, comte de Vaudémont, gendre du roi René, gagna le grand prix du tournoi. Pour le remettre, selon les rites, au vainqueur, la « Pastourelle », accompagnée du roi d'armes,

... S'en ala, de joye souverainne,
Devers Ferri, monseigneur de Lorraine.
Le roy d'armes, quant ilz furent devant,
Prit de la main propre du poursuyvant
Ledit joyel, et suppiez le livra
A celle qui tantost le delivra
Audit seigneur ; mais point ne se faingni
Tout homme qui grant joye recouvra
A bien crier hault : « Lorraine ! Pregny ! » (3).

Châtelet diffèrent peu de celles de Lorraine, et que les différences qu'elles présentent pourraient être considérées *a priori* comme des brisures : brisure par changement de figures pour le blason du Châtelet (*d'or à la bande de gueules chargée de trois fleurs de lis d'argent*), brisure par intervention des émaux pour les armes de Bayon (*d'argent à la bande de gueules chargée de trois alérions d'or*).

(1) *Hist. géneal. de la maison du Châtelet*, p. xxvii.

(2) Publiée par G.-A. Crapelet (*Le Pas d'armes de la Bergère, maintenu au tournoi de Tarascon*, 1828, in-8 et 1835, in-8), puis par le comte de Quatrebarbes (*Œuvres complètes du roi René*, 1845-1846, in-fol., t. II, p. 43 et s.).

(3) *Le Pas d'armes de la Bergère*, édit. Crapelet, p. 105. — *Œuvres complètes du roi René*, édit. Quatrebarbes, t. II, p. 82.

Nous savons qu'il était d'usage de pousser le cri d'armes des tournoyeurs lorsqu'ils recevaient un prix, comme lorsqu'ils entraient en lice (1).

* * *

De ces documents, exempts d'ambiguïté, qui attribuent le cri d'armes « Prény ! » aux ducs de Lorraine et à leur famille, je crois intéressant d'en rapprocher un autre qui prouve seulement quelle étroite relation s'était établie, dans l'esprit des gens du moyen âge, entre le nom de Prény et celui des ducs de Lorraine.

C'est un poème du XIV^e siècle, consacré au récit de la « guerre de Metz » (2).

A la strophe 40, l'auteur énumère les quatre ennemis de la république messine. Dans le manuscrit français 5782 de la Bibliothèque nationale, et dans l'un des manuscrits de Metz, l'énumération est faite en ces termes :

Li seigneurs sont de ceste guerre :
Triève, Preney, Baire et Behaigne.

« Triève » est l'archevêque de Trèves, Baudouin de Luxembourg ; « Baire » est le comte Edouard de Bar ; « Behaigne » est Jean de Luxembourg, roi de Bohême. Le contexte prouve que « Preney » ne peut être autre que Ferry IV, duc de Lorraine.

C'est la leçon fournie par ces manuscrits qu'ont adoptée E. de Bouteiller et M. Fr. Bonnardot, dans leur édition. Le docteur Wolfram a reproduit un manuscrit de Metz qui,

(1) *Traictié de la forme et devis d'un tournoi*, dans les *Œuvres complètes du roi René*, t. II, p. 38.

(2) *La guerre de Metz, en 1524, poème du XIV^e siècle*, publié par E. de Bouteiller et F. Bonnardot, 1875, in-8. — *Die Metzzer Chronik des Jaïque Dex (Jacques d'Esch), über die Kaiser und Könige aus dem Luxemburger Hause*, publ. par le Dr G. Wolfram, dans les *Quellen zur lothringischen Geschichte*, t. IV, p. 85-207.

Ce document m'a été indiqué par mon aimable confrère M. Paul Marichal.

de même qu'un autre manuscrit conservé dans la collection Prost, à la Bibliothèque nationale (1), porte « Lorraine » au lieu de « Preney ». Cette dernière leçon a l'avantage appréciable d'être clairement intelligible pour tout le monde. Elle a le tort sensible de fausser le vers en lui donnant neuf syllabes.

D'ailleurs, à la strophe 209, les deux éditions et tous les manuscrits désignent les gens du duc Ferry IV et ceux du comte Édouard de Bar par cette expression :

Cilz de Preney ou d'Andowars (2).

MAX PRINET.

L'invasion allemande de 1544.

Pendant l'été de 1544, l'empereur Charles-Quint traversa la Lorraine pour envahir la France et mener cette campagne dont le long siège de Saint-Dizier et le traité de Crépy (16 septembre) sont les principaux actes. Ces événements restaient jusqu'à présent assez mal connus, et, sur le passage de l'armée impériale dans notre pays, qu'elle ne se priva pas de ravager, quoique neutre, nous avons seulement quelques pages insuffisantes de Digot (3). Aussi voulons-nous signaler ce qui intéresse particulièrement la Lorraine dans une publication récente (4), de grand mérite et de

(1) Nouvelles acquisitions françaises 6706.

(2) Il n'y a, dans ce vers, entre les divers manuscrits, que des différences orthographiques sans importance pour l'objet de nos recherches.

(3) *Histoire de Lorraine*, t. IV, p. 97-101.

(4) Albin ROZET et J.-F. LEMBEY, *L'invasion de la France et le siège de Saint-Dizier par Charles-Quint en 1544*, 2^e édition. Paris, Plon-Nourrit, 1910, in-8 de vii-758 pages.

grand intérêt, parce qu'elle fait usage de documents tout à fait sûrs jusqu'à présent inexplorés.

Dans toute cette expédition, l'empereur était accompagné des ambassadeurs de Venise, Mantoue et Ferrare, hommes fort intelligents et instruits, d'esprit délié, pénétrant, curieux, autant qu'on peut l'attendre de diplomates, et de diplomates italiens. Ils adressaient régulièrement à leurs gouvernements de longs rapports où ils narraient les faits, les commentaient et les expliquaient, essayant de découvrir les intentions secrètes, les intrigues cachées, ne dédaignant pas à l'occasion de faire du paysage et de décrire les localités traversées. Les auteurs du présent volume ont retrouvé ces rapports si précieux dans les archives italiennes, et ils s'en servent principalement, sans négliger les autres sources. Ils donnent en 204 pages un récit très vivant et alerte de la campagne, ensuite ils publient les lettres inédites des ambassadeurs, d'abord en traduction française, puis dans le texte italien : peut-être eût-on préféré avoir le texte et la traduction en regard. Un bon index clôt le volume.

Nous signalerons en premier lieu à l'attention des lecteurs lorrains une curieuse description (p. 20-31) de l'armée impériale, 42 000 hommes environ, force considérable pour l'époque, et dans aucune de leurs campagnes, semble-t-il, ni Charles-Quint, ni François I^{er} n'en eurent davantage sous leurs ordres directs. Espagnols, Italiens et Allemands, ces soldats étaient tous indisciplinés et pillards, mais les Allemands étaient de beaucoup les pires et les plus redoutés des populations, d'autant qu'en majorité luthériens, ils se faisaient un plaisir spécial de saccager et de profaner les églises. On juge ce que la Lorraine et le Barrois eurent à souffrir de leur passage qui fut long, car ces troupes peu manœuvrières n'arrivaient pas à faire plus de trois ou quatre lieues par jour.

On lira encore : p. 44-59, les sièges de Commercy et de Ligny, forteresses lorraines, mais où s'étaient installées des garnisons françaises ; p. 101-104, les détails du séjour de Charles-Quint à Metz, où il reçut la visite du jeune duc de Lorraine, François 1^{er} ; p. 105-106, ses arrêts à Pont-à-Mousson où il rend visite à la vieille duchesse douairière, Philippe de Gueldres, puis à Nançois-le-Petit, où il rencontre sa nièce, Christine de Danemark, épouse du duc actuel ; p. 108, le récit de la mort de René, prince d'Orange, gendre du duc Antoine, l'un des plus hauts personnages de l'armée impériale, qui fut tué d'un boulet au siège de Saint-Dizier. Sur tous ces faits, nous trouvons des détails inconnus et curieux, des précisions plus grandes, les dates et même les heures marquées avec une extrême exactitude. Et tout cela permettra d'écrire à nouveau et mieux une page de l'histoire de Lorraine.

E. DUVERNOY.

CHRONIQUE

L'année 1909 a vu disparaître deux hommes qui avaient rendu aux études lorraines d'éminents services ; aussi doit-on les rappeler ici, quoique étrangers à notre Société.

Le 24 juillet 1909 est mort, à Paris, Eugène Rolland, messin d'origine, qui a étudié le patois de son pays, puis le folk-lore et a laissé, dans ce dernier domaine, une œuvre considérable, et non terminée : six volumes de *Faune populaire* (1877-1883), six volumes de *Chansons populaires* (1883-1890), sept volumes de *Flore populaire* (1895-1908).

Le 1^{er} décembre 1909 est mort, à Faulx, Henri Bardy, qui fonda à Saint-Dié, en février 1875, la Société philomatique vosgienne. en fut longtemps le président, et inséra dans son Bulletin nombre de travaux estimés.

M. Paul-Marichal nous fait remarquer une faute d'impression qui s'est glissée dans le dernier numéro du *Bulletin* : à la p. 17, l. 3, il faut lire Estrées au lieu d'Estries.

Le Musée du Louvre vient de recevoir en don une quarantaine d'œuvres du lorrain Isabey : miniatures, aquarelles, sépias, pastels, crayons ; la plupart sont des portraits de personnages augustes, ou des reproductions de scènes historiques contemporaines de l'artiste.

A l'hôtel Drouot, salle des ventes de Paris, a eu lieu récemment une vacation consacrée aux boîtes, coffrets, objets divers en bois sculpté, œuvres de Bagard, de Nancy (1639-1709), composant la collection de M^{me} Waldeck-Rousseau.

On a poussé à 730 francs un grand Christ encadré de rinceaux fleuris ; à 725 francs un miroir de toilette à cadre décoré de rinceaux fleuris et de feuilles ; à 1305 francs un coffret orné de rinceaux, de branches et de fleurs. L'ensemble a donnée 29 760 francs environ.

Versement de membre perpétuel.

A versé la somme de 200 francs dans les conditions indiquées à la délibération du 8 août 1891. et est, en conséquence, devenue membre perpétuel de la Société d'archéologie lorraine et du Musée historique lorrain : la SOCIÉTÉ ANONYME DES ACIÉRIES DE MICHEVILLE, à Villerupt.

BIBLIOGRAPHIE

Un savant autrichien, M. Otto Forst, vient de faire paraître un important travail généalogique, *Ahnen-Tafel... des Erzherzogs Franz-Ferdinand von Oesterreich-Este* (Vienne et

Leipzig, 1910, in-4 de 43 pages et 33 tableaux doubles), qui intéresse par quelques côtés notre pays. C'est ainsi que la maison ducale de Lorraine, de Charles III à François III, qui devint empereur sous le nom de François I^{er}, paraît aux tableaux 2, 8, 20, 26. L'enchevêtrement des alliances fait revenir encore plus souvent le nom de la princesse Renée de Lorraine, sœur de Charles III, femme du duc Guillaume V de Bavière : nous l'avons rencontré aux tableaux 3 (deux mentions), 4 (deux mentions), 6, 9, 13, 18, 20, 21, 22, 24, 26, 27, 28, ce qui montre que l'héritier actuel du trône d'Autriche-Hongrie descend d'elle par nombre de ses ascendants. Ce travail compliqué est dressé avec beaucoup de clarté et imprimé avec non moins d'élégance. Les dates et lieux de naissance, de mariage et de décès sont indiqués avec beaucoup de soin, et quand un de ces éléments est douteux, l'auteur a la prudence de le marquer par un point d'interrogation. Donc, travail qui sera utile aux chercheurs, parce qu'il est fait consciencieusement.

E. D.

Dans le *Bulletin archéologique* du Comité des travaux historiques et scientifiques, 1909, p. XLIX-L, est un rapport du docteur Capitan sur les récentes fouilles de notre confrère, le comte J. Beaupré, à Bezange, Gugney, Messein, Benney, Azelot, la grotte du Géant.

La *Table générale par ordre alphabétique des Mémoires de l'Académie de Metz, 1819-1903*, vient d'être publiée par M. E. Fleur, agent de cette compagnie (Metz, 1908, in-8 de 424 pages). Avec beaucoup de raison, l'auteur l'a dressée dans une série alphabétique unique des noms d'auteurs et de matières ; c'est ainsi que sont faites la table des publications de notre Société et celles de l'Académie de Stanislas et de la Société philomatique vosgienne. Elle facilitera beaucoup les recherches dans cette collection considérable

où ont paru nombre de bons travaux, un peu oubliés, parce qu'on était fort embarrassé pour les retrouver. En tête du volume, M. Fleur a placé un long historique de l'Académie, ou plutôt les documents relatifs à la vie de cette société savante dans la seconde moitié du xviii^e siècle (on sait qu'elle fut créée en 1757) et au commencement du xix^e, rangés dans l'ordre chronologique.

E. D.

Dans les *Annales de géographie* du 15 janvier 1910, p. 26-41, M. L. Gallois recherche l'*Origine du nom de Faucilles*. Ce terme se trouve pour la première fois dans l'édition de 1606 de la carte de la Gaule de Mercator. Dès 1564, Mercator était venu en Lorraine et avait fait de ce pays une excellente carte où ne paraît pas ce nom de Faucilles ; c'est donc l'auteur de la seconde édition, un certain Montanus, en hollandais van den Bergh, qui en est l'auteur responsable. Il n'y a pas là de chaîne de montagne pour justifier cette appellation, mais simplement une différence d'altitude assez sensible, le plateau lorrain s'élevant à 400 mètres environ aux sources de la Meuse et du Madon, et la haute vallée de la Saône n'ayant plus que 200 mètres. M. Gallois énumère les divers ouvrages et cartes qui ont repris ce nom et l'ont introduit dans la nomenclature géographique et conclut qu'on devrait l'en rayer.

E. D.

La revue parisienne *Idées modernes* de novembre-décembre 1909, p. 504-515, contient un article de notre confrère, M. Charles Sadoul, *Patois et folk-lore de la Lorraine*. Il constate que notre littérature patoise est peu abondante, et signale ce qu'on a fait jusqu'à présent pour la recueillir. Il note les traits essentiels de l'art populaire et du costume paysan de notre province ; ce dernier, on ne le sait que trop, a totalement disparu.

MUSÉE LORRAIN

DONS

SECTION I

Par M. C. MASSON : Deux bracelets de bronze de grande taille, à tampons. Deux bracelets de taille moyenne, à tampons peu développés.

Deux très petits bracelets en bronze, avec ébauche de tampons.

Un bracelet moyen, en bronze également, plat avec un sillon transversal, donnant l'aspect de deux anneaux superposés.

Deux anneaux de bronze unis.

Deux fibules en bronze, type Tène I. Perle de verre blanc. Débris d'un collier formé de plusieurs pièces articulées. Objets trouvés à la Garenne dans la propriété de M. C. Masson. à Liverdun.

SECTION III

Par le comte J. BEAUPRÉ : Balle sphérique en plomb trouvée, avec d'autres semblables, dans la corniche de bois d'une maison dont l'emplacement est occupé aujourd'hui par le n° 18 de la rue de Serre à Nancy. Cette balle provient de la fusillade de la porte Stanislas lors de l'Affaire de Nancy (31 août 1790).

— la VILLE DE NANCY : Quelques portes et leur ferronnerie ; pièces séparées de ferronnerie, de serrurerie ; le tout provenant de l'ancien Évêché de Nancy.

— MM. FRANCE LANORD et BICHATON, entrepreneurs : Bas-reliefen plâtre provenant de l'ancien Évêché de Nancy.

— M. DEMEUFVE : Bassinoire en cuivre, décorée d'une fleur de lis.

DÉPOT

SECTION III

Par le LYCÉE DE NANCY : Boussole signée : « Gaspard, rue de Viller, à Lunéville, 1752 ».

ACQUISITIONS

SECTION III

La Sainte Trinité, statue en pierre polychromée (xvi^e siècle). Provenance : Dombrot-le-Sec (Vosges).

Saint Éloi, statue pierre (xvi^e siècle). Provenance : Viviers-le-Gras (Vosges).

Drapeau de la Garde nationale de Nancy sous Louis-Philippe.

Coq en bronze ciselé et doré qui surmontait le drapeau de la Garde nationale de Nancy en 1848.

SECTION IV

Sceau des Filles de la Charité de Saint-Charles, xviii^e siècle.

Sceau de la Loge des amis de la bienfaisance de Lunéville, xix^e siècle.

Cachet à encre grasse de la même Loge.

Cachet de l'Administration des hospices civils de Lunéville. Restauration.

Cachet d'un apothicaire de Lunéville, xviii^e siècle.

Pour la Commission de rédaction, le Président : PIERRE BOYÉ.

L'imprimeur-gérant : A. CRÉPIN-LEBLOND, 21, rue Saint-Dizier, Nancy.

BULLETIN MENSUEL
DE LA
SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE LORRAINE
ET DU
MUSÉE HISTORIQUE LORRAIN

10^e ANNÉE. — NUMÉRO 3. — MARS 1910

Procès-verbal de la séance du vendredi 11 février 1910.

PRÉSIDENCE DE M. PIERRE BOYÉ, PRÉSIDENT.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Communications.

MM. le Conservateur de la Bibliothèque de Saint-Mihiel, Louis Krug-Basse, Mathieu Mieg, Edmond Stofflet, Albert Rieder et le chanoine Zabel ont adressé leurs remerciements à l'occasion de leur admission comme membres titulaires.

La sixième session du Congrès préhistorique de France se tiendra à Tours, les 21-27 août 1910. Notre confrère le comte Jules Beaupré a été désigné pour être l'un des vice-présidents.

M. le Président dépose sur le bureau le volume des *Mémoires* pour 1909.

Distinctions honorifiques.

M. Charles Evrard vient d'être nommé officier de l'Instruction publique.

M. Robert Parisot a été élu membre titulaire de l'Académie de Stanislas.

M. Émile Duvernoy vient d'être nommé vice-président de l'Association des amis du Vieux-Nancy.

L'Association française pour l'avancement des sciences vient d'accorder une somme de 500 francs à notre confrère M. Schaudel, destinée à subvenir aux frais de fouilles à entreprendre dans notre région.

Admissions.

La Ville de Remiremont, l'École supérieure de commerce de Nancy, l'École professionnelle de l'Est, l'École d'agriculture Mathieu de Dombasle, le Lycée Jeanne-d'Arc, le Pensionnat du parc de Santifontaine, l'École normale d'Institutrices de Meurthe-et-Moselle, la Société anonyme des aciéries de Micheville, la Société industrielle de Mulhouse, le Comptoir d'escompte de Nancy (Lévy, Bettinger et Cie), la Société générale, la Société nancéienne de crédit industriel et de dépôts, la Brasserie de Tantonville, M^{mes} Georges Arth, la marquise d'Eyragues, Ferdinand Genay, MM. l'abbé Bazin, Aimé Delchard, l'abbé Hatton, Léon Heck, le comte de Nettancourt-Vaubécourt, Pelletier des Cerisiers et Henri Simonnet sont admis comme membres titulaires.

La Société anonyme des aciéries de Micheville, ayant versé la somme de 200 francs, devient membre perpétuel de notre Société.

Présentations.

Sont présentés en la même qualité : MM. le colonel Duplessis, commandant le 69^e régiment d'infanterie, par MM. Pierre Boyé, Georges Demeufve et René Martz ; le lieutenant-colonel L'huillier, du 69^e régiment d'infanterie, par MM. Georges Demeufve, Edmond des Robert et Pierre

Boyé ; Maurice **Payard**, avocat, 3, rue de Metz, par MM. Pierre Boyé, Charles **Sadoul** et Henri **Bernard** ; Henri **Pellier**, secrétaire général des Usines Solvay et C^{ie}, Dombasle-sur-Meurthe, par MM. Pierre Boyé, René **Martz** et le comte Jules **Beaupré**.

Ouvrages offerts à la Société.

Les Châteaux du roi Stanislas en Lorraine, par Pierre Boyé. Paris-Nancy, Berger-Levrault et C^{ie}, 1910, 146 p. gr. in-4, avec 11 pl. hors texte et 151 fig. dans le texte. (Extrait de la *Revue lorraine illustrée*, années 1907-1909.)

Le grand juge Régnier, duc de Massa, par Paul DELAVAL. Nancy, 1909. 14 p. in-8, avec 1 pl. hors texte. (Édition du *Pays lorrain et du Pays messin*.)

Les fortifications de Metz, Toul et Verdun, sous Louis XIII, documents inédits (1611-1634), par Gaston GRILLET. Nancy, Crépin-Leblond, 1910, 152 p. in-8. (Extr. des *M. S. A. L.*)

La Pierre à bassin de la Pile, par Louis SCHAUDEL. Nancy, Crépin-Leblond, 1909, 7 p. in-8. (Extr. du *B. S. A. L.*)

Lectures.

M. Edmond STOFFLET lit une étude sur : *La légende du Bois-Chenu à Domremy-la-Pucelle*. A la suite de cette lecture MM. Germain de Maily, Edmond des Robert et Émile Duvernoy présentent quelques observations.

M. SCHAUDEL lit une note de M. l'abbé Augustin LAMBERT sur : *Une armoire au cierge pascal dans l'église d'Avioth (Meuse)*. MM. Léon Germain de Maily et Paul Denis font quelques remarques à ce sujet.

Par suite du manque de temps, la lecture des travaux de MM. Christian PFISTER et Ferdinand DES ROBERT est reportée à la prochaine séance.

MÉMOIRES

L'école de Barbonville jusqu'à la Révolution⁽¹⁾.

Ce sont les jésuites du Noviciat de Nancy qui, au commencement du XVII^e siècle, prennent l'initiative d'établir une école dans leur nouvelle seigneurie de Barbonville.

Une décision du 4 juillet 1607 établit Sébastien Pasquin, neveu de leur amodiateur, marguillier de l'église et lui fixe ses devoirs. Il y est dit entre autres choses : « Serait expédient, quand il se pourra, que le même marguillier soit mis comme subalterne du sieur curé pour enseigner la jeunesse (2). »

Ce vœu ne commença à être réalisé qu'en 1611. Un état des charges de la seigneurie déclare notamment que « l'on a commencé cette année 1611 de bailler au marguillier, pour tenir l'école pour un an, 25 francs, ce qui toutefois n'a été continué par faute d'assiduité du maître et des écoliers (3). »

Ce marguillier, qui fut le premier maître d'école de Barbonville, s'appelait Pierre Huguenin. Il possédait l'instruction suffisante pour remplir son office, puisqu'il gérât déjà, à la même époque, les fonctions de clerc juré ou greffier de la justice seigneuriale.

C'est en 1620 qu'un crédit est ouvert pour la première fois au budget communal en faveur du maître d'école.

(1) Les documents de ce modeste travail sont empruntés, soit aux papiers du noviciat des jésuites de Nancy (Archives de Meurthe-et-Moselle, H. 1803 à 1945), soit aux archives locales de Barbonville.

(2) Arch. M.-et-M., H. 1834.

(3) *Ibid.*, H. 1803.

Nous y lisons au compte des dépenses : « 6 francs au maître d'école, plus 6 autres francs à la fin de l'année (1). »

En 1626, le marguillier maître d'école reçoit de la seigneurie 60 francs et 5 résaux de blé.

En 1629, il a six résaux de blé et quatre d'avoine pour ses gages de marguillier, plus 25 francs pour enseigner les pauvres.

En 1638, il a 60 francs et 3 résaux de blé.

En 1659, il a 6 résaux, moitié blé moitié orge, et son logement. Dans la suite, la rétribution du maître d'école variera à diverses reprises, tandis que son traitement de marguillier sera définitivement fixé à quatre paires de résaux, moitié blé moitié avoine, payables à la Saint-Martin de chaque année (2).

Parmi les premiers maîtres ou régents d'école de Barbonville, il convient de citer avec honneur Barthélemy Thoillier ou Thoille. Il enseignait déjà la jeunesse du village en 1636. Un arrangement du 13 novembre de cette année déclare que « Barthélemy Thoillier, maître d'école et marguillier de Barbonville, est continué dans ses fonctions aux mêmes conditions que précédemment ; le procureur du noviciat lui donne de plus la charge de surveiller le travail des vignes de la seigneurie (3). »

Nous devons regretter de ne plus avoir le détail de ces conditions imposées à Barthélemy Thoillier ; quant à cette charge qui lui est donnée en surplus, de surveiller le travail des vigneron de la seigneurie, elle témoigne qu'il avait déjà su conquérir la confiance des seigneurs. Et cette charge n'était pas à l'époque incompatible avec ses autres fonctions : en droit, l'école s'ouvrait de la Toussaint à

(1) Arch. M.-et-M., H. 1861.

(2) Voir les comptes de la seigneurie de Barbonville. (*Ibid.*, H. 1807 et suivants).

(3) *Ibid.*, H. 1853.

Pâques ; en fait, elle ne durait que le temps de la mauvaise saison, et aux premiers beaux jours, maître et élèves prenaient la clef des champs.

Barthélemy Thollier fut maintenu pendant de nombreuses années dans les charges de marguillier et maître d'école de Barbonville. Il semble bien toutefois que, par suite de difficultés avec les habitants, il interrompit ses fonctions et quitta la paroisse pendant plusieurs années entre 1649 et 1652. Une délibération des plaids annaux de cette dernière année porte en effet que « la communauté assemblée a permis à Barthélemy Thoillier de résider à Barbonville *pour un an*, pour exercer la charge de marguillier et d'instruire les enfants toute l'année, moyennant qu'il payera 25 francs pour tous les frais et charges de communauté qu'il pouvait devoir, à réserve des frais de l'église et de fontaines, et du four banal et du moulin (1). »

Les années suivantes, il est maintenu dans ses fonctions et de plus établi clerc juré ou greffier de la justice seigneuriale. En outre, pour couper court à ses difficultés avec les habitants, il est décidé que « en considération de ce qu'il est marguillier et maître d'école, il sera franc de toutes les charges de communauté, moyennant 25 francs qu'il doit payer à la communauté ; ledit maître Barthélemy se soumettant cependant à tous frais pour l'église et de fontaine comme les autres bourgeois (2). »

En 1661, la communauté quitte à Barthélemy Thoilleux ces 25 francs qu'il lui devait chaque année pour ses exemptions de charge, « moyennant que ledit Thoilleux dira ou fera dire les prières de l'Alliance sainte, excepté les mois de moissons et les grandes incommodités dudit Thoilleux (3) ».

(1) Arch. M.-et-M., H. 4892.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

Ces prières dites « de l'Alliance sainte », avaient été ordonnées par l'évêque de Toul pour obtenir, par l'intercession de la sainte Vierge et de saint Joseph, « la conservation de la paix générale, l'union et la bonne intelligence entre le Roi très chrétien, et l'Altesse du sérénissime Duc de Lorraine (1) ».

Aux plaids annaux de 1662, Barthélemy Thoille est encore maintenu pour trois ans comme maître d'école et marguillier. Mais il est interrompu dans ce dernier bail, probablement par la mort, car il a un successeur en février 1664. Les actes religieux de la paroisse mentionnent sept de ses enfants, dont quatre morts en bas âge.

En 1664, Barthélemy Thoille est remplacé dans la charge de maître d'école et marguillier de Barbonville par Claude Martin, précédemment maître d'école à Damelevières. Un accord est conclu le 12 février de cette année entre les habitants de Barbonville et Claude Martin. Nous le citons dans toute sa teneur, parce qu'il nous renseigne assez bien sur les obligations imposées habituellement aux maîtres d'école de cette époque :

« Il viendra demeurer à Barbonville pour la Saint George prochaine ; remplira les devoirs d'un bon maître d'école et marguillier ; sera là pour servir et sonner les messes de M. le curé les jours ouvriers comme les dimanches et fêtes, sonnera les Angelus trois fois le jour, portera l'eau bénite par les maisons chaque dimanche, tiendra l'église nettement et décemment, fera ou fera faire les prières accoutumées audit Barbonville soir et matin, sonnera pour les nécessités du temps ; bien et chrétiennement instruira et soignera les enfants du village, tant pour les apprendre à lire, écrire, chanter qu'à prier Dieu, et tout ce qui est du petit catéchisme. Les habitants lui fournissent la maison pour loger ; il reçoit vingt francs pour les prières qu'il

(1) Abbé MARTIN, *Histoire du diocèse de Toul*, t. II, p. 250.

doit faire chaque jour, soir et matin ; pour l'eau bénite qu'il va porter dans les maisons chaque dimanche, il reçoit de chaque ménage un demi-bichet de blé (1) ou l'équivalent en pain ; il reçoit une gerbe de chaque charrue et six deniers (2) de chaque manœuvre pour la peine qu'il prendra de sonner pour le temps (3) ; il est franc de toutes charges de communauté, contributions, subsides, logement de gens de guerre ; — en outre des trois paires de résaux, blé et avoine, qu'il reçoit des seigneurs, ceux-ci, par charité spéciale, se sont promis à donner une autre paire, afin qu'il soit obligé de recevoir et enseigner gratis les enfants pauvres (4). »

Cette dernière clause indique nettement qu'en outre des avantages offerts par la seigneurie et les habitants au maître d'école, celui-ci prélevait un droit d'écologie sur les enfants qui fréquentaient sa classe. Quand au logement, la communauté de Barbonville n'en avait pas de spécial pour lui : à l'époque où nous sommes, elle louait à son intention une maison à la seigneurie.

Claude Martin ne fit que passer à Barbonville ; l'année suivante, il fut remplacé par Nicolas Deny. On lit, en effet, aux plaids annaux tenus en janvier 1666 : « Nicolas Deny est *continué* comme greffier, marguillier et maître d'école ; chaque habitant lui délivrera pour l'eau bénite un demi-bichet moitié blé moitié avoine (5). »

Après deux ans de fonctions, Nicolas Deny cède la place à François Rouyer « aux mêmes conditions, tant pour ses gages ordinaires que pour son logement et les prières qui se font ordinairement soir et matin (6) ». Ce dernier est également remplacé au bout de trois ans, en 1670.

(1) Environ 15 litres.

(2) Un demi-sou.

(3) Orages ou autres dangers.

(4) Arch. M.-et-M., H. 1852.

(5) *Ibid.*, H. 1892.

(6) *Ibid.*

Son successeur est Louis Poirel dont les actes paroissiaux font déjà mention le 13 octobre 1670 en signalant le baptême de Jean, fils de Louis Poirel et de Catherine Fanchon.

Le procès-verbal des plaids annaux de 1672 dit que « maître Louis Poirel est continué régent et marguillier, aux conditions du premier traité, excepté que la communauté ne lui donnera que 40 francs au lieu de 44 pour les prières et son logement (1). »

Aux plaids annaux de l'année suivante, il est stipulé que « de plus il sera franc de débits de ville et de traits de fontaine, mais il sera obligé de faire blanchir les linges qui servent à l'église (2). »

En 1675, Louis Poirel remplace Claude Maxant dans la charge de greffier de la justice seigneuriale (3). Il remplit ainsi les triples fonctions de maître d'école, marguillier et greffier pendant un certain nombre d'années.

Il est encore nommé greffier de la seigneurie aux plaids annaux de 1701 (4), tandis que depuis plusieurs années il avait abandonné les fonctions de maître d'école. Le registre des actes religieux de la paroisse signale, en effet, à la date du 9 octobre 1698, la présence à un baptême de « Claude Chevalier, femme à Christophe Gelée ou Gellé, régent à Barbonville. »

Le 17 mai 1693, Louis Poirel avait marié son fils François à Anne Christophle, fille de Nicolas-François Christophle, conseiller au bailliage des Vosges, et nièce de Charles-Nicolas Christophle, curé de Barbonville.

Un autre de ses fils, Joseph Poirel, entra dans la cléricature, et fut curé de Vennezey et d'Essey-la-Côte de 1702

(1) Arch. M.-et-M., H. 4892.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

(4) *Ibid.*

à sa mort, arrivée en 1733. Joseph Poirel est parrain à la bénédiction de la grosse cloche de Barbonville le 29 mars 1722 (1).

Nous trouvons donc, dès octobre 1698, Christophe Gellé maître d'école à Barbonville. Sa nomination n'avait pas eu lieu sans difficulté. Précédemment maître d'école à Brémencourt, il fut engagé par le curé de la paroisse et la communauté, sans qu'on eût songé à demander aux pères jésuites, seigneurs, leur consentement. Ceux-ci protestèrent, et le maire, Nicolas Reffort, dut leur demander pardon au nom de la communauté (2).

Christophe Gellé fut maître d'école de Barbonville jusqu'à sa mort arrivée en septembre 1723. Au mois de janvier précédent, il avait perdu une première femme, et en mai, il avait contracté une nouvelle union avec une jeune fille du village. Celle-ci devait se remarier en février 1726 (3).

Parmi les successeurs de Christophe Gellé, citons François Marchal en 1734, et Nicolas François en 1738. Les documents précis m'ont fait défaut pour identifier ce Nicolas François, régent d'école à Barbonville en 1738, avec Nicolas François, régent d'école à Salfais en 1750 et père du célèbre François de Neufchâteau.

A cette date de 1738, la sonnerie de l'église est régulièrement renfermée dans le bail du maître d'école (4).

Citons encore, parmi les maîtres d'école de Barbonville au XVIII^e siècle, Remy Martin en 1745, Joseph Simon en 1756 et années suivantes, Joseph Cardot en 1788 et années suivantes. Les documents nous manquent pour en établir la liste détaillée et complète.

(1) Registres paroissiaux de Barbonville.

(2) Arch. M.-et-M., H. 1854.

(3) Registres paroissiaux de Barbonville.

(4) Arch. M.-et-M., H. 1895.

Quant à la situation matérielle du maître d'école de Barbonville pendant le XVIII^e siècle et jusqu'à la Révolution, voici ce que nous en savons :

1^o La seigneurie lui donnait chaque année quatre paires de réseaux, moitié blé moitié avoine, qui étaient pris sur la dime, pour la rétribution de ses fonctions de marguillier.

2^o La communauté lui allouait chaque année 150 francs barrois qui équivalaient dans la seconde moitié du XVIII^e siècle à 64 livres 5 sols 9 deniers de Lorraine. Nous trouvons mention de cette allocation à diverses reprises dans les archives locales, notamment au compte de Joseph Gouy, syndic de Barbonville en 1756 : « Soixante-cinq livres délivrées à Joseph Simon, régent d'école, pour ses gages et huile d'olive par lui fournie pour l'horloge....(1) » Cette allocation lui servait d'indemnité de logement ; la note du compte de 1756 semble de plus indiquer que le soin de l'horloge communale lui était dévolu.

3^o Il est probable qu'à ces deux sources de revenus et à son casuel d'église, s'ajoutait une taxe mensuelle sur les enfants non indigents. Un arrêt du Conseil d'État de Lorraine, en date du 6 juin 1765, avait fixé cette taxe pour toutes les écoles de son ressort à : 20 sous pour les commençants ; 30 sous pour ceux qui apprennent à écrire ; 40 sous pour ceux qui apprennent l'orthographe ; enfin 50 sous pour ceux qui apprennent l'arithmétique (2).

L. HOUILLON.

(1) Archives locales de Barbonville.

(2) MAGGIOLLO, *Les écoles en Lorraine avant et après 1789*. Nancy, 1891, in-8.

Sur le cri d'armes de la maison de Lorraine.

L'intéressante communication de M. Max Prinnet, sur le cri d'armes *Priny* ou *Prény* (1), m'oblige à présenter quelques observations. Je sais fort bien que plusieurs monuments héraldiques, depuis l'avènement du duc Léopold, offrent les mots *Priny*, *Priny*, comme cri d'armes de la maison de Lorraine, et que ce cri était, au xviii^e siècle, adopté par la famille du Châtelet, comme branche cadette de la même maison. Je n'ignore pas davantage que des armoriaux ou autres ouvrages d'époque plus ou moins reculée attribuent le même mot, simple ou répété, à nos anciens ducs comme cri de guerre. Mais peut-on prouver qu'ils soient dans l'exacte vérité ? La question, telle que je l'ai posée est double : 1^o Le mot dont il s'agit, autrement dit le nom de la forteresse de Prény, a-t-il jamais été réellement le cri de guerre de la maison de Lorraine ; peut-on prendre pour authentiques les renseignements fournis à cet égard par les vieux ouvrages héraldiques, et à quelle époque remonterait l'usage dont il s'agit ? 2^o Quelle a été l'origine de ce cri, ou du moins de la légende qui l'a fait attribuer aux ducs de Lorraine ?

I. Aucun monument ou document, à ma connaissance, n'établit positivement que les ducs lorrains aient jamais fait entendre dans les combats le cri : *Priny*. Il est vrai que plusieurs ouvrages héraldiques le leur attribuent ; le plus ancien qu'indique M. Prinnet date de la première moitié du xv^e siècle, ce qui est assurément respectable, et une chronique messine du xiv^e y fait allusion (2) ; mais déjà une légende ne s'était-elle pas formée sur une

(1) *B. S. A. L.*, 1910, p. 37-41.

(2) N'y aurait-il pas quelque intention de moquerie dans la désignation du duc de Lorraine par le mot *Prency* ?

interprétation erronée du texte de Jacques Bretex ? Ce xiv^e siècle fut précisément, en Lorraine, un siècle de légendes et de romans, pour lesquels, en particulier, le duc Raoul (1329-1346) paraît avoir eu un goût très développé ; il y a longtemps que j'ai eu pour la première fois à en faire la remarque, et tout récemment M. R. Harmand l'a également constaté (1). Or, à la même époque, *Prény* formait le cri de la famille de ce nom ou des différentes autres familles qui en étaient issues, ce qui avait donné lieu à l'adage : « Toutes les crois crient en armes : Priny (2) ! » M. Prinnet reconnaît que le même armorial du xv^e siècle cite des « bandes » qui criaient également *Prény*. Peut-on admettre sans preuves sérieuses que nos ducs avaient pareil cri que tant de familles nobles, dont il constituait une propriété ancestrale (3) ?

II. Tout indique que l'attribution du fameux cri à la maison de Lorraine provient d'une mauvaise interprétation, très ancienne, du texte fourni par le *Tournoi de Chauvency*. Que ce texte ne soit pas d'une clarté parfaite, je le concède volontiers. Pourtant, je ne vois pas comment on pourrait entendre ici le mot *ensaigne* dans un sens autre

(1) *M. S. A. L.*, 1909, p. 112.

(2) M. PRINET a emprunté ce texte à une citation de dom CALMET. Antérieurement, l'abbé P. MÉNESTRIER (cité par Charles GRANDMAISON, *Dictionnaire heraldique*, 1861, col. 236) avait dit : « J'ai trouvé dans un manuscrit à Arras qu'en Lorraine toutes les crois criaient *Priny*... »

(3) Comme attribution analogue, on peut rappeler le « coq gaulois » : il ne paraît point que les rois de France l'aient jamais reconnu officiellement comme l'oiseau symbolique de la France ; au moyen âge, il lui était attribué par ses ennemis dans un esprit de dérision ; ensuite, ce devint plus sérieux, parce que l'on voulait représenter la France par un animal, comme on représentait l'empire par l'aigle à deux têtes, l'Angleterre par le léopard, la Hollande par le lion, etc. ; enfin, des étrangers et même des Français en arrivèrent à admettre que le « coq gaulois » était bien réellement un symbole national. C'est évidemment dans le désir d'être agréable à son gendre, Louis XV, que le roi Stanislas a fait ou laissé mettre des coqs aux belles lanternes de Jean Lamour qui décorent la Place royale de Nancy.

que celui de porte-en-seigne ; MM. Duvernoy et Harmand ne l'ont pas vu davantage. En effet, lorsqu'un chevalier entrait dans la lice, les hérauts proclamaient son nom ou son cri ; et assurément il ne s'agissait pas, en l'occasion, du duc Ferri, lequel n'a pas assisté au tournoi. Mais, dira-t-on peut-être, le chevalier ne portait-il pas l'en-seigne ducale, sur laquelle on lisait le mot Prény ? Cela n'est pas admissible : un joueur s'avanceit la lance à la main, sans s'em-barrasser d'une bannière, fût-ce la sienne, et moins encore de l'en-seigne de son suzerain, qui ne lui aurait certainement pas été confiée pour la circonstance. et qu'il n'aurait d'ailleurs pas voulu exposer aux dangers d'un combat, même courtois.

Je crois donc, jusqu'à plus ample informé, devoir persister dans mes conclusions, quitte à reculer la date de formation de la légende. La question prend d'ailleurs une position plus précise par les textes qu'a rassemblés M. Prinet, et l'on doit le remercier d'y avoir appelé l'attention.

Mars 1910.

L. GERMAIN DE MAIDY.

Lettre de Nicolas d'Anjou au Chapitre de Saint-Dié.

Notre confrère, M. Émile George, de Lunéville, qui a déjà donné au *Bulletin* la primeur de plusieurs pièces de sa collection (1), veut bien nous communiquer un nouveau document. C'est une lettre-missive en papier écrite le 16 novembre 1466 au chapitre de Saint-Dié par Nicolas

(1) Voir *Bulletin* de 1907, p. 164 et 1908, p. 210.

d'Anjou, qui n'était pas encore duc de Lorraine, il ne le deviendra qu'en décembre 1470, mais qui gouvernait le duché, avec le titre de marquis de Pont, et la fonction de lieutenant général, pour le compte de son père, le duc Jean II, alors en France (1). Voici cette lettre :

[*Au dos*] A vénérables noz très chiers et bien amez, les doyen et chappitre de Saint-Diey.

Le marquis du Pont, lieutenant, etc (2).

Vénérables, très chiers et bien amez, le sieur de Neufchastel, mareschal de Bourgoigne, nous a escript que touchant la journée qui austrefoiz avoit esté advisée pour tenir au lieu de Ramberviller au fait de vostre ville de Moyeumont [pour ce qu'on se meurt présentement au dict lieu de Ramberviller] (3), se nostre plaisir est qu'elle se tiengne à Baccaroy, ou à Deneuvre, ou audit lieu de Moyeumont, nous le lui fassions savoir au lieu de Chastel-sur-Mezelle VIII jours devant, et en son absence à son lieutenant ou bailli entre cy et la feste de Nativité Nostre Seigneur prouchiennement venant. Et son propos est bien que à ladite journée y aura de ses gens pour faire les remonstrances qui servent à sa raison, à quoy lui avons respondu que pour ce que plusieurs journées se sont tenues sur ce, et que le fait vous touche, nous vous en advertirions ; et, vostre response eue, lui en ferons savoir plus amplement. Et pour ce, nous vous escrivons ce que dit est affin que y aiez vostre avis, et nous en faites savoir ce que vous semblera pour tousjours y faire de nostre part tout ce que nous pourrons, au plaisir de Dieu, qui, vénérables, très chiers et bien amé, vous ait en sa garde.

Esript au Neufchastel le XVI^e jour de novembre, l'an etc. LXVI.

NICOLAS.

PÉLERIN.

Au moment où le prince lorrain écrivait ces lignes, il était encore, on le voit, en rapports corrects, sinon cor-

(1) Le mois précédent, au 7 octobre, il était à Angers (Arch. de M.-et-M., B. 1, fol. 109).

(2) Cet *etc.* n'est pas de nous, mais figure sur l'original ; le prince résume ainsi son titre sur les simples missives, et ne l'écrit tout au long que sur les actes en forme.

(3) Les mots que nous mettons entre crochets avaient été oubliés à leur place ; le secrétaire du prince a fait un renvoi marqué par des croix de Lorraine surmontées d'une petite boule, et les a placés à la fin de la lettre, en les faisant suivre de la mention « Esript comme dessus » et de son paraphe. — Ces mots ont leur intérêt en faisant voir qu'une épidémie régnait alors à Rambervillers.

diaux, avec le maréchal de Bourgogne, Thiébaud IX de Neufchâtel ; mais la brouille et la guerre ouverte n'allaient pas tarder à intervenir (1) : en juillet de cette même année 1466, la Lorraine s'était annexé, du consentement des habitants, la ville d'Épinal, sur laquelle le maréchal avait des prétentions depuis 1463, et, pour ce grief, et d'autres encore, Thiébaud commencera, en août 1467, les hostilités, qui se prolongeront, avec bien des vicissitudes et des souffrances pour le pays, jusqu'en 1472.

Pour le moment, il s'agit d'une affaire tout autre et sûrement secondaire, de négociations entre le maréchal de Bourgogne et le chapitre collégial de Saint-Dié au sujet du village de Moyemont, au canton de Rambervillers. La lettre que nous venons de transcrire n'y fait qu'une brève allusion, sans dire de quoi il s'agit au juste. Voici ce que nous pouvons conjecturer : en 1364, le chapitre de Saint-Dié avait acquis du comte de Vaudémont ce que celui-ci possédait à Moyemont (2) ; mais ce n'était là qu'un engagement, non une vente pure et simple, et à la fin du xiv^e siècle un mariage portait à la maison comtoise de Neufchâtel une partie des possessions et des droits des Vaudémont. Peut-être Thiébaud IX voulait-il rentrer en possession de ce domaine aliéné depuis 102 ans, et entama-t-il à cet effet des pourparlers avec le chapitre par l'entremise du duc de Lorraine, suzerain de la collégiale. Au reste, sa maison avait déjà précédemment recouvré des terres dans le village contesté, car en octobre 1443, Jacques d'Haussonville reprenait du seigneur de Neufchâtel tout ce qu'il possédait à Moyemont (3). Un autre acte (4) nous fait connaître un fait qui, s'étant passé en la même année 1466, se

(1) Sur tous ces faits, lire l'exposé de M. Paul FOURNIER, dans les *M. S. A. L.*, 1903, p. 82 et ss.

(2) H. LEPAGE, *Statistique des Vosges*, t. II, p. 345.

(3) Arch. M.-et-M., B. 608, n° 41.

(4) *Ibid.*, B. 612, n° 4.

rapporte sans doute à la même contestation entre le chapitre et le maréchal : le 26 avril 1466, quelques manants de Moyemont se présentent à la porte du boulevard de Châtel-sur-Moselle, et là, à genoux devant Henri de Neufchâtel, seigneur d'Héricourt, fils du maréchal de Bourgogne, lui demandent pardon d'avoir désobéi à lui et à son père, et d'avoir refusé de payer l'aide qu'ils leur doivent ; ils reconnaissent que Thiébaut est leur seigneur, à cause de sa châtellenie de Châtel, et qu'il a sur eux haute justice. Henri agréa l'expression de leur repentir et promet d'engager son père à leur pardonner. Quand deux seigneurs se disputaient une terre, les habitants cherchaient d'habitude à ne plus payer d'impôts ni à l'un ni à l'autre, et c'est ce qui eut lieu, semble-t-il, à Moyemont, en 1466.

E. DUVERNOY.

Note complémentaire sur la cloche de Bermont.

La chapelle de Bermont (1), située non loin de Domremy, était — ai-je besoin de le rappeler ? — un lieu de pèlerinage en l'honneur de la Sainte Vierge, auquel Jeanne d'Arc aimait à se rendre chaque samedi. Cette chapelle possède une petite cloche qui peut remonter à la fin du ^{xv}^e siècle ou au commencement du ^{xvi}^e, et dont l'inscription énigmatique a servi de thème à des commentaires très variés, parfois abracadabrants. En 1886, j'ai pris un estampage de cette inscription et je l'ai publiée dans notre *Journal* (2).

(1) Vosges, arr. Neufchâteau, cant. Coussey, comm. Greux.

(2) *J. S. A. L.*, 1890, p. 216-229, 1 pl. — Aussi tiré à part.

Il importe de reproduire ici ce texte, que voici :

† avemreia deaarm onqt

De toute évidence, l'inscription a été composée matériellement par un ouvrier qui ne savait pas lire et qui a mal copié le modèle qu'on lui avait fourni. J'ai recherché quel était le sens le plus probable, et je me suis arrêté à celui-ci :

Ave Maria, — Dei mater, — Virgo.

Mais, lorsque j'eus fait paraître mon article, je crus devoir l'adresser au savant ecclésiologue Mgr X. Barbier de Montault, qui m'écrivit en ces termes, nécessaires à rappeler :

« J'ai lu votre article très attentivement. Votre restitution *Ave Maria Dei mater* est très sensée ; c'est même la seule logique...

« La cloche appartient aux dernières années du *xv^e* siècle. Elle est certainement une cloche d'*Angelus*. Non seulement elle donne les deux premiers mots de la formule ancienne : *Ave Maria*, mais elle y ajoute l'invocation finale, qui a prévalu depuis. Le texte en a varié plusieurs fois jusqu'à sa fixation : nous avons ici un des premiers exemples dans *Dei Mater*. On dit maintenant : *Sancta Maria, Mater Dei*. Au fond, l'idée est la même.

« Mais cette invocation suppose aussi sa conclusion normale, souvent abrégée par ses trois initiales OPN (*Ora pro nobis*). Remarquez que, sur votre cloche, vous avez précisément ces trois lettres, mais mal ordonnées : *Ora Nobis Pro*. Il est facile de rétablir la formule maintenant que nous l'avons saisie. N'hésitez pas sur le *q*, qui est un *p* retourné... »

Je ne fus pas du tout convaincu par l'argumentation de mon docte correspondant ; mais son autorité dépassait de beaucoup la mienne ; j'étais déjà très satisfait qu'il approuvât mon interprétation de deux premiers groupes de lettres ; je déclarai donc accepter sa lecture du dernier (1), espérant qu'une découverte fortuite, un fait nouveau, viendrait, un jour ou l'autre, permettre de se prononcer en plus ample connaissance de cause.

(1) *J. S. A. L.*, 1890, p. 263-265.

Ce fait nouveau ne s'est pas produit ; cependant, depuis 1890, j'ai vu quantité d'inscriptions de cloches ; mon expérience s'est considérablement augmentée. Je crois qu'il est temps, surtout au moment où une brochure nouvelle vient de paraître sur Bermont (1) et où l'Église a élevé Jeanne d'Arc sur les autels, de dire pourquoi je suis décidé à maintenir mon explication première.

C'est s'avancer beaucoup trop, me semble-t-il, que de donner la cloche de Bermont comme étant une cloche d'*Angelus* ; il pouvait y avoir dans les grandes églises une cloche spéciale pour cet emploi ; mais nous nous trouvons dans une modeste chapelle, qui, sans doute, n'a jamais eu qu'une cloche ; disons donc simplement qu'elle était consacrée à la Sainte Vierge.

A l'époque dont il s'agit, la pièce liturgique dite « Salutation angélique », vulgairement *Ave Maria*, ne comprenait encore que la première partie, qui est à proprement parler, non pas une prière, mais une salutation ; la seconde partie, débutant par *Sancta Maria*, commençait à entrer, avec des variantes sensibles, dans les pratiques de dévotion ; mais elle n'est devenue officielle, elle n'a pris place dans le bréviaire, que lors de la réforme faite vers 1568, par le pape saint Pie V (2) : il serait donc fort surprenant de la trouver indiquée dans l'inscription, si courte, de la cloche de Bermont.

Les mots *Ora pro nobis* à la suite de l'invocation d'un saint ne sont pas rares sur les cloches ; mais je ne me rappelle pas les avoir vus, à une époque ancienne, représentés par leurs seules initiales : une si forte abréviation

(1) *Notre-Dame de Bermont. Notice historique sur la chapelle et l'ermitage de Bermont*, publiée par l'Association des Amis de Jeanne d'Arc. Saint-Dié, impr. C. Cuny, 1908, in-8, 93 p., planches et figures.

(2) Cf. X. BARBIER DE MONTAULT, *l'Ave Maria du musée de Guéret* (Brive, 1884, in-8 de 84 p. : extr. du *Bull. de la Soc. scient., hist. et archéol. de la Corrèze*, t. VI), p. 75.

serait plus surprenante encore à la suite du nom de la Sainte Vierge ; car, par rapport à Marie et sur une cloche, cette formule était nouvelle et peu usitée ; c'est bien à la fin du xv^e siècle qu'on la voit commencer à accompagner ce nom, sans que l'on doive peut-être y constater une relation étroite avec la seconde partie de la Salutation angélique ; mais alors le nom de la Vierge est toujours, à ma connaissance, précédé du mot *Sancta* (1). Ainsi, la *confusio* que, sur la cloche de Bermont, Mgr Barbier de Montault paraît avoir vue, entre l'*Ave Maria* de la première partie de la Salutation angélique et le *Sancta Maria* de la seconde partie, me paraît inexacte : l'invocation *Ora pro nobis* ne peut pas suivre d'aussi près les mots *Ave Maria*.

Il me semble que, si l'on avait donné au fondeur un modèle portant O. P. N., il n'aurait pas resserré ces lettres en un seul groupe et surtout ajouté une quatrième lettre, qui, dans l'interprétation soutenue par le savant prélat, ne peut s'expliquer. Au contraire, il y a une certaine analogie matérielle entre *onqt* et *virgo* inscrits en petits caractères gothiques : l'*o* ressemble un peu à un *u* ou *v* ; l'*n* a pu être pris, par un illettré, pour *ir* ; le *q* (2) a dû compter facilement pour un *g* ; reste le *t*, qui, il est vrai, ne se rapproche nullement d'un *o* ; pour cette dernière lettre, il y a eu une distraction plus forte ; c'est, comme je l'ai dit précédem-

(1) La plus ancienne cloche datée que je me rappelle comme portant *Sancta Maria, ora pro nobis*, est celle de Chantecorps (Deux-Sèvres), sur laquelle on a lu : *Sancta Maria, pronobis. Deo m. ora M. C. C. C. C. IIII^{xx} XVIII* (1498). « *Deo m* » est évidemment mis pour *Deum* ; dans le Midi, *um* devenait parfois *om* et même *on*. Sur cette cloche, v. X. BARBIER DE MONTAULT, *Revue de l'Art chrétien*, 1891, p. 227, et Jos. BERTHELÉ, *Carnet de voyage d'un antiquaire poitevin*, Paris, 1896, p. 20. — Cf. mon article sur le fondeur Jean Lambert, dans *J. S. A. L.*, 1898, p. 106, note.

(2) Notre confrère M. Jos. Berthélé, si expert en campanologie, me fait observer que cette lettre est un *b* renversé.

ment, le *t* qui manque à *mater* et qui est venu s'échouer là.

Enfin, je le répète, la formule *Ave Maria...ora pro nobis* serait insolite, anormale, boiteuse, tandis qu'avec *virgo*, nous avons un texte nettement établi. J'ai montré dans mon premier article combien, sans parler de la théologie, la liturgie a toujours aimé à saluer Marie comme mère de Dieu et vierge : ce sont ses deux plus belles prérogatives, dont toutes les autres ne forment que des conséquences. Pour la première, la liturgie emploie souvent d'autres mots que *mater*, notamment *genitrix* ; elle dit plus fréquemment *mater Dei* que *Dei mater* ; mais cette dernière expression, d'ailleurs acceptée par mon bienveillant contradicteur, n'est pas rare ; j'en ai fourni des exemples et il serait aisé d'en découvrir d'autres.

Dans le travail tout récent sur Bermont, l'auteur anonyme reproduit onze explications diverses qui ont été données de la même inscription ; il trouve « très raisonnable » et « la plus admissible de toutes » celle que j'avais acceptée en dernier lieu (il ne cite pas ma première opinion) ; puis il termine par celle-ci son énumération :

« 12° Enfin, une dernière interprétation qui serait bien préférable, si l'on pouvait expliquer les transpositions ou suppressions de lettres qu'elle nécessite. C'est le commencement de l'*Ave Maria* : AVE MARIA, GRATIA PLENA, DOMINUS TECUM. »

Il ne me semble pas que cette lecture, d'ailleurs matériellement impossible, serait préférable à celle que j'ai adoptée. Nous n'aurions là qu'un commencement, une chose incomplète, que l'on rencontre d'ailleurs assez fréquemment. Au contraire, je propose un sens original, je veux dire nouveau sur les cloches, mais complet, homogène et très satisfaisant : il répète l'*ave* de l'ange, nomme la Vierge et cite ses deux principales prérogatives, insépa-

rables, et dont toutes les autres dérivent. Quelle salutation plus belle, en un si petit nombre de mots, pourrait-on adresser à Marie (1) ? Je persiste donc à croire qu'il faut lire :

† Ave Maria, Dei mater, Virgo.

5 Mars 1909.

L. GERMAIN DE MAIDY.

CHRONIQUE

Au Congrès des Sociétés savantes qui s'est tenu récemment à Paris ont été faites diverses communications intéressant la Lorraine.

A la section d'histoire, M. Depoin a étudié des obituaires lorrains, luxembourgeois et rémois du haut moyen âge ; M. André Lesort a parlé des chartes de l'abbaye de Saint-Mihiel, dont il a entrepris la publication dans la collection des *Mettensia*. A la section des sciences économiques et sociales, M. Pierre Boyé a exposé le régime des poudres et salpêtres en Lorraine au XVIII^e siècle, avec le monopole établi par le duc Léopold, et les trois poudreries de Bar, Ligny, Nancy. A la section d'archéologie, M. Jules Beaupré a rendu compte de ses fouilles dans un gisement de l'âge du bronze à Gugney-sous-Vaudémont.

D'autre part, le Congrès des Sociétés des beaux-arts, qui s'est tenu en même temps à Paris, a entendu une communication de M. Albert Jacquot sur les facteurs lorrains d'orgues et de clavecins.

(1) Quelques personnes s'étonneront peut-être qu'il y ait sur la cloche une simple salutation à la Vierge, et non une prière ; pour calmer leurs scrupules, il suffira, je pense, de leur faire observer que, jusqu'au XVI^e siècle, l'*Angelus* liturgique n'était pas autre chose, et que le « Salut à Marie », bien souvent non accompagné d'une prière, est resté dans la tradition jusqu'à nos jours, surtout à l'entrée des villes et des villages.

BIBLIOGRAPHIE

Dans la *Revue belge de numismatique et de sigillographie* (Bruxelles, in-8), 2^e livraison de 1910, p. 176-178, M. Bernays décrit une monnaie d'Henri VII, comte de Luxembourg de 1288 à 1309, frappée dans l'atelier de Thionville.

Le *Bulletin du Comité des travaux historiques et scientifiques*, section des sciences économiques et sociales, Congrès de 1909, p. 93, résume une notice de M. Lucien Braye sur le collège de Ligny-en-Barrois, depuis sa création en 1585 jusqu'à sa fermeture en 1793.

MUSÉE LORRAIN

DONS

SECTION I.

Par M. B. GÉGOUT, de Vézelize : une hachette en serpentine, trouvée aux environs de Vézelize.

— M. l'abbé JÉRÔME, vicaire général.

1^o Un anneau de jambe en bronze et un petit bracelet *idem*, venant de Saint-Euchaire (Pompey).

2^o Deux fers de flèches en fer (même prov.)

3^o Fragment de chaînette de suspension, bronze et fer (même prov.).

4^o Un petit anneau formé d'un ruban de bronze plat (même prov.).

5^o Une petite boucle et son crochet (même prov.).

6^o Une fibule ronde avec sa contre-plaque en bronze. Cette pièce est ornementée d'une façon intéressante (même prov.).

7^o Moitié d'une grande agrafe en bronze (même prov.).

8^o Onze grains de collier, dont un en ambre et un en verre (même prov.).

9^o Six petits objets divers en bronze.

10^o Fragment de poterie ornementée (Grand).

Les objets venant de Pompey auraient été recueillis lors des premiers travaux de construction de l'usine.

SECTION II.

Par M. l'abbé JÉRÔME, vicaire général : florin d'or de Jean II de Nassau, archevêque de Mayence (1397-1419); monnaie municipale de Ratisbonne, (1514); double denier de Charles IV, duc de Lorraine.

SECTION III.

Par M. A. SCHAEFFER, pharmacien à Vic-sur-Seille : Tiroir provenant d'une ancienne pharmacie de Vic. Sur le devant est peint, entouré de fleurs, un cartouche avec la mention : G. Hederæ, (xviii^e siècle).

ACQUISITIONS

SECTION III.

Quelques anciens ustensiles de provenance lorraine : couvot, plat en étain des environs de Dieuze, lampes en fer avec leurs crémaillères, poëlon, cruches, crémaillère dont l'extrémité supérieure est terminée par une fleur de lis. Deux anciens mouvements de montres; l'un signé : « Aubertin à Metz », l'autre : « Labaute le jeune à Nancy ».

Taque aux armes de Pierre de Stainville de Couvonges, conseiller d'État, grand doyen de l'insigne église primatiale de Nancy, grand aumônier de Lorraine.

Pour la Commission de rédaction, le P résident : PIERRE BOYÉ.

L'imprimeur-gérant : A. CRÉPIN-LEBLOND, 21, rue Saint-Dizier, Nancy.

BULLETIN MENSUEL
DE LA
SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE LORRAINE
ET DU
MUSÉE HISTORIQUE LORRAIN

10^e ANNÉE. — NUMÉRO 4. — AVRIL 1910

Procès-verbal de la séance du vendredi 11 mars 1910.

PRÉSIDENCE DE M. PIERRE BOYÉ, PRÉSIDENT.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Communications.

Madame la marquise d'Eyragues, MM. l'abbé Bazin, Georges Croisier, l'abbé Hatton, le comte de Nettancourt-Vaubécourt, Pelletier des Cerisiers et Henri Simonnet ont adressé leurs remerciements à l'occasion de leur admission comme membres titulaires.

Le second vendredi d'avril tombant le 8, à cause des vacances nous reportons la prochaine réunion de la Société au vendredi 15 avril.

Nécrologie.

Il est donné avis du décès de M. Louis Robert, mort subitement à Pont-à-Mousson, le 22 février dernier.

Admissions.

MM. le colonel Duplessis, le lieutenant-colonel L'huillier, Maurice Payard et Henri Pellier sont admis comme membres titulaires.

Présentations.

Sont présentés en la même qualité : MM. G. Aubé, directeur gérant du comptoir métallurgique de Longwy, à Longwy-Bas, par MM. Pierre Boyé, Justin Favier et Léon Germain de Maily ; Pierre Bretagne, avoué à la Cour, 30, rue du faubourg Saint-Jean, par MM. Ferdinand Bretagne, Pierre Boyé et Charles Sadoul ; Jules Boppe, inspecteur des eaux et forêts à Toul, par MM. Alexandre de Roche du Teilloy, Edmond des Robert et Pierre Boyé ; Alcide Marot, maire de Nijon, par Bourmont (Haute-Marne), par MM. Pierre Boyé, Charles Sadoul et Émile Duvernoy ; le général Le Coat de Saint-Haouën, 19, rue Sainte-Catherine, par MM. Alexandre du Roche du Teilloy, Edmond des Robert et Pierre Boyé.

Ouvrages offerts à la Société.

Les vieux châteaux de la Vezouse, par Émile AMBROISE. Édition du *Pays lorrain et du Pays messin*, Nancy, 1910, in-8 de 175 p., 22 pl. hors texte et 24 fig. dans le texte.

Journaliers de la famille de Marcol, par le comte A. DE MAHUET. Nancy, Crépin-Leblond, 1909, extr. de 86 p. in 8 des *M. S. A. L.*, 1909.

Bulletin de l'Association amicale des anciens élèves de l'École supérieure de pharmacie de Nancy, n° 3. Nancy, Albert Barbier, 1910, in-8 de 85 p., avec 6 portraits et plusieurs figures dans le texte.

Rapport de la Commission des finances.

M. Charles Guyot donne lecture du rapport qu'il présente au nom de la Commission des finances. Les conclusions de ce rapport, approuvant le compte de l'exercice 1909, sont mises aux voix et adoptées.

Lectures.

M. Pierre Boyé commence la lecture du travail de M. Christian PRISTER sur : *Les préliminaires de la Révolution à Nancy. L'élection aux États généraux et le cahier de la ville de Nancy.*

M. Émile Duvernoy lit la notice de M. l'abbé L. HOUILLON sur : *L'école de Barbonville jusqu'à la Révolution.*

M. Ferdinand DES ROBERT continue la lecture de son travail : *Charles IV, duc de Lorraine et de Bar, à Tolède (1654-1659).*

**RAPPORT FAIT AU NOM DE LA COMMISSION DES FINANCES
POUR L'ANNÉE 1909.**

Messieurs,

J'ai l'honneur de vous présenter le résultat des opérations de votre Commission des finances, qui a examiné dans sa séance du 4 mars les comptes de votre trésorier pour l'année 1909.

L'augmentation très notable du nombre des membres de la Société, que nous avons été heureux de vous signaler l'année dernière, s'est continuée avec la même ampleur, tellement qu'à l'heure actuelle ce nombre doit atteindre, sinon dépasser, le chiffre de 600 adhérents. Les comptes du trésorier n'accusent que les versements de cotisations

effectuées pour 1909 : 554 cotisations ont été perçues, dont 321 de membres abonnés au Bulletin, tandis que 233 reçoivent les Mémoires seulement. D'autre part, trois nouveaux membres perpétuels sont venus grossir notre liste, qui compte actuellement 41 noms, dont 23 de membres vivants.

Cette progression si remarquable a pour nos finances des conséquences très avantageuses. Les ressources de la Société consistant presque uniquement dans les cotisations, la majoration de celles-ci donne plus d'élasticité à notre budget et nous permet de nous montrer plus larges pour les publications que nous pouvons entreprendre.

Aussi, pouvons-nous envisager sans crainte une augmentation des dépenses, qui se manifeste lentement, mais continuellement, d'un exercice à l'autre. Chaque année, les impressions coûtent un peu plus cher ; chaque année aussi les recouvrements, les frais d'écritures et de correspondances exigent un supplément un peu plus considérable. Toutefois, grâce aux circonstances heureuses que nous avons signalées, il nous est facile d'équilibrer notre budget. C'est ainsi que, pour 1909, le compte de la Société s'établit comme il suit :

Recettes.

Cotisations perçues dans le courant de l'exercice	4.490	»
Vente de livres, y compris la Table.	224	25
Publicité du Bulletin.	100	»
Arrérages de rentes sur l'État.	300	»
Versements des membres perpétuels.	600	»
Intérêts des sommes en Banque	30	»
Total des recettes de l'exercice.	5.744	25

Dépenses.

Impressions : Mémoires.	2.346	15	}	3.583	15
— Bulletin	1.184	»			
— Divers.	53	»			
Planches et illustrations.				647	05
Achats de rente 3 p. 100 (membres perpétuels).				592	20
Recouvrements et frais divers.				350	55
Chauffage et éclairage.				63	65
Dépense extraordinaire pour l'Exposition de 1909.				189	85
Total des dépenses de l'exercice.				5.417	45

L'Exposition de 1909 a produit, pour le Musée, une augmentation de recettes considérable, qui a même dépassé nos prévisions optimistes de l'an dernier ; il a été encaissé, comme entrées, une somme de 6.700 francs, au lieu de 2.600 l'année précédente. Sans doute, il faut en déduire une dépense extraordinaire de plus de 1.500 francs consistant en travaux et en mesures de précaution ayant pour but de garantir la sécurité de nos collections. Ensuite, il ne faut pas nous attendre à ce que ces recettes exceptionnelles se maintiennent ; nous devons prévoir au contraire que nous reviendrons en 1910 aux chiffres antérieurs.

Comme autres éléments de recettes, nous mentionnerons les subventions ordinaires de la Ville et du Département, et de plus une allocation extraordinaire de 300 francs accordée par le Ministère en considération des fouilles préhistoriques que dirige notre confrère, M. le comte Beaupré. Ces fouilles, toujours très productives, ont motivé une dépense effective de 325 francs, et d'autre part les acquisitions du Musée s'élèvent à 1.020 francs. Les autres dépenses : assurances, traitement du concierge, entretien et travaux du bâtiment, bibliothèque et frais divers, ont été normales, et

pour cette partie également, le compte de notre budget s'équilibre facilement.

Tous les ans, à pareille époque, nous renouvelons un vœu dont la réalisation semble malheureusement de moins en moins prochaine. Confiants dans des promesses formelles, nous nous croyions en droit de compter sur de nouveaux locaux, qui sont absolument nécessaires pour le développement du Musée lorrain. Il semblerait que ces promesses ne sont pas à la veille d'être tenues. Souhaitons seulement que des décisions irrévocables ne viennent pas compromettre pour toujours l'existence d'une institution à laquelle doit s'intéresser non seulement la ville de Nancy, mais aussi la Lorraine tout entière.

Il nous reste à vous demander, Messieurs, de voter des remerciements à votre trésorier, M. Knecht, pour son dévouement aux intérêts de la Société. Grâce à lui, les fonctions de votre Commission des finances sont extrêmement faciles, et c'est avec grand plaisir que le rapporteur enregistre de nouveau les excellents résultats de sa gestion.

CH. GUYOT.

MEMOIRES

Charles IV et Marie Mancini.

Qui, de Mazarin ou d'un prince lorrain, a le premier conçu le projet d'une alliance entre notre maison ducale et la famille du ministre de Louis XIV ? On ne le saura sans doute jamais, les témoignages que l'on peut invoquer

en l'affaire ne concordant pas entre eux (1). Certes, grande était la distance qui séparait les descendants de Gérard d'Alsace des Mazarin, des Mancini et des Martinozzi, mais pour sortir de la situation précaire où ils se trouvaient réduits, les premiers n'avaient pas le choix des moyens (2). Au surplus, Nicolas-François, le frère de Charles IV, n'avait-il pas offert en 1633 à Richelieu de prendre pour femme sa nièce, madame de Combalet ? Plus récemment, n'avait-on pas vu le duc de Mercœur, petit-fils d'Henri IV, et le frère du grand Condé, le prince de Conti, devenir, en épousant l'un Laure Mancini, l'autre Anne-Marie Martinozzi, les neveux par alliance du tout-puissant cardinal ?

(1) Dans une lettre écrite de Paris, le 14 septembre 1639, au père Donat, confesseur de Charles IV, Saint-Martin, l'un des agents du prince lorrain, rapporte un avis d'après lequel le duc obtiendrait pleine satisfaction pour ses affaires, s'il épousait lui-même ou faisait épouser au prince Charles, son neveu, l'une des nièces de Mazarin. Bien que Saint-Martin ne le dise pas, on peut croire que l'avis était inspiré par le cardinal (J. FAVIER, *Documents inédits sur la vie privée de Charles IV*, dans la *Revue historique*, année 1886, t. XXXI, p. 85). D'après cette même lettre, Nicolas-François aurait déjà fait des démarches en vue d'obtenir pour son fils Charles la main d'une des nièces de Mazarin. GUILLEMIN et BEAUVAU présentent autrement les choses en ce qui concerne le frère du duc de Lorraine. Dans son *Histoire de Charles IV*, f° 148 r^o (Bibliothèque publique de Nancy, Ms. 799 [127]) le premier prétend, il est vrai, que dès le mois de novembre 1635 quelques-uns des confidents de Nicolas-François l'engagèrent à quitter les Pays-Bas, à s'arranger avec la France et à marier l'un de ses deux fils avec une nièce du cardinal. Pourtant, selon le même auteur (*op. cit.*, f° 181 r^o — 182 r^o), dont le dire est confirmé par BEAUVAU (*Mémoires*, p. 178-179), le prince lorrain ne se serait décidé à suivre l'avis de ses conseillers qu'en 1660, après avoir en vain demandé pour son fils à Charles IV la fille que celui-ci avait eue de madame de Cantecroix. Rappelons que BEAUVAU est assez hostile au duc de Lorraine, dont GUILLEMIN fait plutôt l'apologie. Nous citons les *Mémoires* d'après l'édition de Cologne, MDCXCI.

(2) Comme le traité des Pyrénées n'avait rendu à Charles IV que la Lorraine, on pouvait espérer que Mazarin, flatté de faire entrer une de ses nièces dans une maison souveraine, restituerait au duc le Barrois. D'un autre côté, Nicolas-François, peu sûr des dispositions de Charles IV, se disait que, dans le cas où son fils deviendrait le neveu par alliance du cardinal, celui-ci obligerait le duc à reconnaître le jeune prince pour son héritier.

Charles IV, qui était au fond bien décidé à ne pas se remarier avec une nièce de Mazarin, a-t-il dès l'abord, quand on lui en parla, rejeté l'idée d'une telle mésalliance, ou bien au contraire a-t-il paru disposé à l'accueillir ? Nous ne sommes pas en mesure de fournir à cette double question de réponse précise (1). En ce qui concerne l'attitude de Nicolas-François on est mieux renseigné ; ce prince songea pour son fils Charles à l'une des nièces du cardinal non encore pourvues (2), et il jeta les yeux sur Marie Mancini (3), celle-là même qui avait espéré un instant partager le trône de Louis XIV.

Docile aux instructions paternelles, le prince Charles commença de faire sa cour à Marie Mancini, qui ne se montra pas insensible à ses avances

Si, à l'origine, les projets de Nicolas-François et de son fils n'avaient peut-être pas rencontré d'opposition sérieuse de la part de Charles IV, il n'en alla plus de même quand ils semblèrent près de se réaliser (4). Au fond, le duc de Lorraine ne voulait pas que son neveu épousât l'une des nièces du cardinal (5). Fort de l'appui de Mazarin, le jeune

(1) BEAUVAU, *Mémoires*, p. 477-478, et GUILLEMIN, *Histoire de Charles IV*, f^s 170 r^o — 171 v^o et 179 v^o — 180 r^o, s'accordent à dire que le duc de Guise demanda pour son cousin la main d'une nièce de Mazarin et que Charles IV le désavoua chaque fois ; seulement, à en croire BEAUVAU, le duc de Guise n'aurait fait que se conformer aux instructions de Charles, tandis que GUILLEMIN semble le représenter comme ayant agi de sa propre initiative.

(2) Voir ci-dessus, p. 79, n. 1.

(3) BEAUVAU, p. 479.

(4) Ici encore le récit de BEAUVAU diffère de celui de GUILLEMIN. L'auteur des *Mémoires*, p. 181, accuse Charles IV d'avoir traversé les projets de son neveu, dès qu'il en eut connaissance. Au contraire, selon l'*Histoire de Charles IV*, f^o 181 r^o — 182 r^o, le duc de Lorraine aurait de lui-même parlé à son frère de faire épouser Marie Mancini au prince Charles, puis, quand celui-ci aurait commencé à s'attacher à la jeune fille, Charles IV, changeant d'attitude et de langage, aurait nettement désapprouvé un mariage indigne, à l'entendre, de son neveu.

(5) Sur la mauvaise volonté de Charles IV à l'égard de son neveu et sur ses manœuvres pour faire échec aux projets de mariage du jeune

prince ne contraindrait-il pas son oncle d'abdiquer en sa faveur ou tout au moins de le reconnaître pour son héritier ? Or, en dépit de déclarations et de promesses réitérées, Charles IV, non content de vouloir conserver sa couronne, espérait bien la transmettre un jour à son fils naturel, Charles-Henri, qu'il avait eu de Béatrice de Cusance (1).

Pour contrecarrer son neveu, le duc imagina, entre autres moyens (2), de faire l'empressé auprès de Marie Mancini, laissant croire à la jeune fille qu'il songeait à l'épouser. La chose nous est attestée par divers contemporains, le marquis de Beauvau (3), mademoiselle de Montpensier (4) et Marie Mancini elle-même (5). Il est possible aussi que Charles IV ait fait faire par le duc de Guise des ouvertures ou même des promesses au cardinal (6). Mais le duc de Lorraine est-il allé plus loin, a-t-il, comme l'avancent MM. d'Haussonville (7) et Chéruel (8), demandé à Mazarin la main de sa nièce ? La démarche en elle-même nous paraît peu vraisemblable, vu qu'elle ne s'accorde pas du tout avec les intentions réelles de Charles IV. Ce

prince, consulter d'HAUSSONVILLE, *Histoire de la réunion de la Lorraine à la France*, 2^e éd., t. III, p. 54, 83-84, 91 et suiv.

(1) Se reporter à ce que nous disons plus loin, p. 82 et n. 1.

(2) D'après BEAUVAU, p. 182, et GUILLEMIN, f^o 181 v^o, Charles IV aurait en outre déclaré à son neveu qu'il songeait pour lui à un parti plus honorable et plus avantageux ; Beauvau ajoute que le duc avait en vue mademoiselle de Montpensier.

(3) *Mémoires*, p. 182.

(4) *Mémoires*, édition MICHAUD et POUJOULAT, p. 360, col. 1 et p. 363, col. 2.

(5) *Apologie ou Les véritables mémoires de madame Marie Mancini, connétable de Colonna, écrits par elle-même*, cités d'après CHANTELAUZE, *Louis XIV et Marie Mancini*, p. 200.

(6) Se reporter à la n. 1 de la p. 80.

(7) *Histoire de la réunion de la Lorraine à la France*, 2^e éd., t. III, p. 54, cf. p. 327.

(8) *Histoire de France sous le ministère de Mazarin*, t. III, p. 386-387.

prince, nous venons de le dire, nourrissait l'espoir de laisser un jour à son fils naturel la Lorraine et le Barrois : le seul moyen de légitimer son bâtard et de le rendre habile à recueillir son héritage était de contracter avec Béatrice une union régulière, autorisée par l'Église. Charles IV ne l'ignorait pas, et nous savons de bonne source qu'en 1660, à l'époque de la demande en mariage qu'il aurait adressée à Mazarin, le duc s'efforçait d'arracher au Saint-Siège la permission d'épouser madame de Cantecroix (1).

Charles IV ne se montre donc pas plus sincère quand il parle de prendre Marie Mancini pour femme qu'il ne l'est en promettant à son neveu de le déclarer son héritier. Ce qu'il veut, c'est empêcher le prince Charles de faire un bon mariage ; pour arriver à son but, il courtise Marie Mancini, feint de rechercher sa main, berce de quelque vague espérance le cardinal, mais il se garde bien de lui demander officiellement la main de sa nièce. Ce serait de sa part une grave imprudence ; car si Mazarin lui donnait une réponse favorable, comment le duc réussirait-il à se déga-

(1) On est bien renseigné là-dessus par différentes lettres qu'écrivit au père Donat Maréchal, résident de Charles IV auprès du Saint-Siège (Lettres du 8 et du 15 décembre 1659, du 5 avril 1660, du 6 septembre 1660, du 11 et du 25 octobre 1660, du 1^{er} et du 7 février 1661, dans la *Correspondance du père Donat*, Bibliothèque de Nancy, Ms. 1306 [914, 2], L. 108, n^{os} 36, 38, 41, 53, 60, 59, 69, 70 ; la lettre du 7 février a été publiée par M. FAVIER dans ses *Documents inédits sur la vie privée de Charles IV* [*Revue historique*, année 1886, t. XXXI, p. 79]. Le témoignage fourni par ces documents est corroboré par une lettre que Le Tellier écrivait à Mazarin le 10 mars 1660 (citée par d'HAUSSONVILLE, *op. cit.*, 2^e éd., t. III, p. 54, n. 2). Enfin, à la date du 25 octobre 1661, malgré le refus opposé par Alexandre VII à sa première demande, le duc revenait encore à la charge auprès du pape, pour obtenir de lui l'autorisation de se marier avec Béatrice ainsi que la légitimation des enfants qu'il avait eus de cette princesse. C'est ce que prouve avec la dernière évidence un pouvoir adressé par Charles IV à l'abbé de Beaupré, Bailly, qui avait remplacé à Rome Maréchal, mort au printemps de 1661 (*Correspondance du père Donat*, Bibliothèque de Nancy, Ms. 1306 [914, 2], L. 108, n^o 110).

ger (1) ? Il ne le pourrait qu'en se faisant du puissant ministre un ennemi mortel ; adieu alors tout espoir d'un accommodement avantageux avec la France, adieu toute chance d'obtenir la restitution du Barrois.

Mais, s'il en est ainsi, d'où vient que MM. d'Haussonville et Chéruel aient pu attribuer à Charles IV une démarche invraisemblable, peu conforme à ses vues secrètes ? C'est qu'une lettre de Mazarin lui-même semblait donner du fait une preuve irrécusable. Le 4 juillet 1660 le cardinal répondait par un refus quelque peu ironique à un prince du nom de Charles, qui lui avait demandé la main de sa nièce (2) ; dans ce prince Charles, MM. d'Haussonville et Chéruel n'avaient pas hésité à reconnaître le duc de Lorraine.

Par contre, l'éditeur des Lettres du cardinal Mazarin, M. d'Avenel (3), a identifié avec le fils de Nicolas-François, le soupirant éconduit (4), et nous croyons qu'il a raison. Comme d'ailleurs M. d'Avenel a négligé de discuter l'opi-

(1) Le duc de Lorraine, pour rassurer madame de Cantecroix, qui s'inquiétait de le voir rechercher la main de Marie Mancini, lui aurait, paraît-il, écrit qu'elle ne devait prendre aucun ombrage de ses démarches, que celles-ci avaient pour unique objet de lui valoir une amélioration de l'état de ses affaires, et qu'une fois ce résultat obtenu, il trouverait bien le moyen de ne pas tenir ses promesses. Seulement, d'après BEAUVAU, qui nous rapporte le fait dans ses *Mémoires*, p. 181-182, Charles IV ne s'était pas adressé directement au cardinal pour lui demander sa nièce en mariage ; il s'était, nous l'avons vu, servi d'un intermédiaire, son cousin de Guise, qu'il désavouait ensuite sans le moindre scrupule. Autre chose est d'écrire soi-même, autre chose de faire parler un tiers.

(2) D'HAUSSONVILLE, *Histoire de la réunion de la Lorraine à la France*, 2^e éd., t. III (Documents et pièces justificatives), p. 327, cf. p. 54-55 ; CHÉRUEL, *Histoire de France sous le ministère de Mazarin*, t. III, p. 386-387 (extraits) ; d'AVENEL, *Lettres du cardinal Mazarin pendant son ministère* (dans la *Collection des documents inédits sur l'histoire de France*), t. IX, n° CCCXXXVIII, p. 633.

(3) Les trois derniers volumes de ce recueil sont dus à M. d'AVENEL ; c'est M. CHÉRUEL qui avait publié les six premiers.

(4) *Lettres du cardinal Mazarin*, t. IX, p. 633 et n. 1.

nion de ses devanciers et de justifier la sienne (1), nous allons, en son lieu et place, nous acquitter de cette dernière tâche. Le jour même où Mazarin opposait un refus à la requête du prince lorrain, il écrivait dans les termes suivants à la gouvernante de ses nièces, madame de Venel : « J'ay esté bien aise que vous m'ayez mandé en détail les empressements de *M. le prince Charles* [de Lorraine] à tesmoigner de l'affection à ma nièce. Je crois qu'il s'abstiendra à l'advenir de continuer sa poursuite en la manière qu'il l'a commencée, et d'autant plus que, m'ayant écrit là-dessus pour me demander ma nièce en mariage, pourveu que je lui promisse auprez du Roy la restitution du duché de Bar, que *M. le duc de Lorraine, son oncle*, luy doit céder, ... je luy ai fait la response que je dois. » (2).

Aucun doute ne peut donc subsister : la demande en mariage adressée à Mazarin provenait du fils de Nicolas-

(1) La publication des lettres de Mazarin avait été commencée, nous venons de le dire, par M. CHÉRUEL : est-ce par discrétion que M. d'AVENEL s'est abstenu de relever l'erreur commise par son prédécesseur dans son *Histoire de France sous le ministère de Mazarin* ? M. d'AVENEL n'indique même pas que MM. d'HAUSSONVILLE et CHÉRUEL avaient déjà reproduit, le premier le texte intégral, le second des fragments de la lettre du cardinal au prince lorrain. Du reste, ni M. CHÉRUEL, ni M. d'AVENEL n'ont suivi la règle qui veut qu'un érudit mentionne les éditions déjà données des documents qu'il publie.

Nous ne croyons pas inutile de faire observer qu'on chercherait vainement dans le recueil de MM. CHÉRUEL et d'AVENEL quelques lettres écrites par Mazarin à Charles IV (8 mars 1650 [probablement 1649], 2 octobre 1659), à Nicolas-François (12 mars 1654, 31 juillet 1659, 3 décembre 1659) et à la marquise d'Haraucourt (26 juin 1655), lettres que l'on trouve dans les Documents et pièces justificatives de l'*Histoire de la réunion de la Lorraine à la France* (t. II, p. 351, t. III, p. 321, t. II, p. 389, t. III, p. 320, p. 324, t. II, p. 399).

(2) *Lettres du cardinal Mazarin*, t. IX, n° CCCXXXIX, p. 634. La précipitation maladroite du prince Charles lui fit pour le moins autant de tort que les intrigues et les manœuvres déloyales de son oncle. On sait qu'en fin de compte Marie Mancini épousa — non point le fils de Nicolas-François — mais le connétable Colonna, et que Mazarin, sans garder rancune à Charles IV, qui l'avait cependant joué, lui rendit le duché de Bar par le traité de Vincennes (28 février 1661).



Cliché de M. E. des Robert.

ÉPITAPHE DE NICOLAS-GABRIEL DE MANTEVILLE
 DANS L'ÉGLISE D'ÉPIEZ

François et non de Charles IV lui-même. Se rappelant le vieil adage *Verba volant, scripta manent*, le duc s'en était tenu avec la nièce à des propos galants, à de belles paroles, et avec l'oncle à des promesses, qu'il avait prudemment chargé un tiers de faire en son nom.

ROBERT PARISOT.

Deux épitaphes des familles de Manteville et de Pouilly.

Il existe dans l'église d'Épiez (1), encastrées dans les murs du chœur, deux pierres tombales avec sculptures et inscriptions, rappelant la mémoire de membres des familles de Manteville et de Pouilly, qu'il nous a paru intéressant de sortir un instant de l'oubli. Nous en donnons la reproduction d'après des photographies que notre très obligeant confrère M. E. des Robert a bien voulu en faire.

L'une, à gauche en regardant l'autel, mesure 0^m70 de hauteur sur 1^m15 de largeur et est en pierre noire des Ardennes assez semblable à du marbre, avec l'inscription en creux :

CY GIST HONORE SEIGNEVR NICOLAS
DE MANTEVILLE VIVANT SEIGNEVR
DVDIT LIEV EPIEY ET DES VILERS =
LE ROND ET CLOYES EN PARTIE QVI DECEDA
LE 24^e IVILLET 1633
PRIEZ DIEV POVR
SON AME.

Nicolas Gabriel de Manteville, dont il est ici question, était le fils aîné de Ferry de Manteville et de Nicole de

(1) Meurthe-et-Moselle, arr. Briey, cant. Longuyon.

Lattres ; il avait épousé en 1629 sa cousine issue de germaine Catherine de Manteville, et mourut au bout de quatre ans de mariage, laissant deux filles.

Au-dessus de l'inscription, on lit cette phrase écrite sur la bordure en tout petits caractères et qui semble avoir été mise postérieurement :

HONOREZ DAME CATHERINE DE MANTEVILLE AT FAICT ESRIGER
CEST EN SA MÉMOIRE.

Enfin, sur le haut est représentée une descente de croix en pierre blanche sculptée et comprenant six personnages ; ses dimensions, 0^m35 de largeur sur 0^m60 de hauteur, la rendent peu proportionnée à l'ensemble de l'ouvrage, ce qui laisse supposer qu'elle n'en faisait pas partie primitivement et qu'elle fut ajoutée plus tard.

L'autre pierre tombale située à droite est plus importante ; ses dimensions sont : hauteur totale 1^m30, largeur 0^m65 ; elle représente dans son milieu un Christ en croix avec, d'un côté, la Sainte Vierge, de l'autre Marie Madeleine, et au pied, agenouillés face à face et de proportions moindres, un chevalier et sa femme ; dans le fond, la ville de Jérusalem. Le tout est en pierre blanche, d'une sculpture soignée ; on voit encore quelques traces d'un badigeon rouge et noir qu'on a dû y appliquer, mais que le temps a heureusement fait disparaître presque entièrement. Le chevalier, recouvert de son armure et éperonné, est Gabriel de Manteville ; il porte les cheveux courts, avec toute sa barbe et — si l'artiste qui a fixé ses traits a voulu s'attacher à la ressemblance — paraît un peu fort et pas très grand ; devant lui, par terre, est posé son casque. Sa femme est Marie de Pouilly ; elle est vêtue de la robe à vertugadin, d'une mante courte, de la collerette à plusieurs étages, et porte la coiffe de réseau.

Les figures des personnages sont finement rendues et l'ensemble serait encore en très bon état, si des mains



Cliché de M. E. des Robert.

ÉPITAPHE DE GABRIEL DE MANTEVILLE
 ET DE MARIE DE POUILLY, SA FEMME
 DANS L'ÉGLISE D'ÉPIEZ

n'étaient brisées ainsi qu'un bras de la Sainte Vierge ; mais cela paraît être le fait d'accidents plutôt que d'un acte de vandalisme.

En-dessous on lit l'inscription suivante :

CY DEVANT GISENT LES CORPS DE HONOREZ
COIOINCTS GABRIEL DE MATEVILLE SEIGNEVR
DVDICT LIEV, VILLERS LE ROND, ESPIEY, FLASIGNEY,
VILLERS CLOYE, POVILLY &C ET ANE DE POVILLY
DAME DESDICTS LIEVX & DYNIOIE EN PARTIE
ESPOVSE DVDICT SEIGNEVR GABRIEL LESQVE
LZ ONT FAICT FONDER LEVR ANIVERSAIRE
EN CESTE DICTE EGLISE COME APPERT PAR
LES LETTRES SVR CE FAICTES & MOVREVT
SCAVOIR LADICTE DAME EN LAN 1590 LE
IOVR DE & LEDICT SEIGNEVR EN LA 1601
LE IOVR DE . PRIES DIEV POVR EVLX.

Le mois et le quantième des décès ont été laissés en blanc ; on ne se les rappelait sans doute plus quand ce monument fut érigé, c'est-à-dire plusieurs années après la mort du dernier conjoint survivant ; car les mots « comme appert par les lettres sur ce faictes » indiquent que l'építaphe a été composée postérieurement à la fondation de l'anniversaire ; et celui-ci fut institué en vertu d'un acte du 23 novembre 1607, par les enfants des défunts.

Cette inscription contient une grosse inexactitude : la femme de Gabriel de Manteville avait pour prénom Marie ou Manon, mais non pas Anne ; les titres anciens qui la mentionnent en font foi ; un mot aussi est tronqué : « Dame desdicts lieux et Dynoie ». Est-ce Yvoix ? ou bien ne faut-il pas plutôt lire Inor ?

Le haut de la pierre se termine par un fronton en arc de cercle brisé, au centre duquel est un écusson ovale, mi-partie à la *tour* de Manteville à dextre et mi-partie au

lion de Pouilly à senestre, entouré de lambrequins et surmonté d'un casque ouvert orné de son bourrelet.

De chaque côté du groupe principal, il y a quatre écussons superposés, avec le nom inscrit au-dessus. Ce sont, pour le côté droit (les émaux n'étant pas indiqués, nous les donnons quand ils sont connus) :

MATEVILLE, de Manteville : *d'or à la tour de gueules* ; pour le père de Gabriel de Manteville.

DE PAILLY, de Pailly : *d'azur à trois étoiles d'or 2 et 1, et trois fusées d'argent, 1 et 2*. Françoise de Pailly était l'aïeule paternelle de Gabriel de Manteville.

DE VVAL, de Wal : *d'argent à trois merlettes de sable, 2 et 1*. Louise de Wal était la mère de Gabriel de Manteville.

SÂITIGON, de Saintignon : *en chef une porte, en pointe une demi-porte accolée à une demi-tête de cerf, le tout sur fond semé de croisettes au pied fiché*. Ce sont, mal rendues, les armes de la maison des Anchérins : *parti, à dextre, de gueules semé de croisettes au pied fiché d'or à une porte et demie d'or, à senestre de gueules à un demi-massacre de cerf d'or* (*Armorial de la recherche de Didier Richier* par des Godins de Souhesmes, B. 300). Jeanne de Saintignon est donnée comme l'aïeule maternelle de Gabriel de Manteville. Mais, puisque d'une part nous trouvons ici les armes des Anchérins et non celle des Saintignon et que d'autre part cette Jeanne de Saintignon ne figure pas dans l'arbre généalogique de la famille ni dans son histoire par Lionnois, il s'ensuit que l'aïeule de Gabriel de Manteville devait être non pas une Saintignon, mais une des Anchérins. Dans le partage que firent ses enfants, le 21 février 1533 n. st., de ses biens et de ceux de son mari Henri de Wal, elle est appelée : Jeanne Enschlin de Saint-Hillon — Enchérim de Saintignon (1) — La confusion

(1) Archives de la Section historique de l'Institut grand-ducal de Luxembourg, n° 1245.

s'explique facilement si on admet, comme on le fait généralement, que les maisons de Saintignon et des Anchérins sont deux rameaux d'un des anciens lignages de Verdun.

En résumé, les blasons que nous venons d'analyser nous donnent les quatre quartiers paternels et maternels de deux générations d'ascendants pour Gabriel de Manteville.

A gauche les quatre écussons avec les noms sont :

DE PAVILLY, de Pouilly : *d'argent au lion d'azur, armé et lampassé de gueules.*

DE CHOPPE, de Chappy ou de Choppé : *d'or à un chevron d'azur, chargé de trois besans d'or.*

DE DAGY, d'Augy ou d'Angy : *d'azur à une face d'or chargée à dextre d'un croissant de..... et à senestre d'une étoile de gueules, et accompagnée de trois merlettes d'argent, 2 et 1.* En réalité, ce ne sont pas des merlettes que nous voyons ici, mais des oiseaux avec bec, ongles et une superbe huppe. Fantaisie, sans doute !

DV CHANPI, de Champy : *d'hermine au lion de gueules.*

Si ces écussons étaient placés dans le même ordre que ceux du côté Manteville, il s'en suivrait que l'aïeule paternelle de Marie de Pouilly serait une Chappy, sa mère une d'Augy et son aïeule maternelle une du Champy.

Mais en fait il n'en est pas tout à fait ainsi ; d'après Husson l'Écossais (1) et surtout d'après les renseignements extraits des archives de la famille de Pouilly (2), il est établi que l'aïeule paternelle de Marie de Pouilly fut Laurette d'Augy et sa mère Marie de Chappy ; quant à son aïeule maternelle, elle serait Didette du Hautoy, d'après un manuscrit de la bibliothèque de Verdun (3). Les quartiers

(1) *Le simple crayon de la noblesse des duchés de Lorraine et de Bar...*, 1674, in-4, art. Pouilly d'Inor.

(2) Communication due à l'obligeance de M^{me} la comtesse de Pouilly, château de Cornay (Ardennes).

(3) Histoire généalogique de la famille de Pouilly, par Gabriel de Pouilly. Bibl. de Verdun, ms. 380. (Communication de M. R. de Meixmoron.)

devraient donc être, d'après cela : Pouilly — d'Augy — Chappy — du Hautoy. Nous ne nous chargerons pas de dire laquelle des deux filiations est la bonne ; faisons seulement remarquer que le blason des du Champy : *d'hermine au lion de gueules*, ressemble beaucoup à celui des du Hautoy : *d'argent au lion de gueules*, ce qui a bien pu faciliter l'erreur ou la confusion.

Enfin, au-dessus de ces écussons, de chaque côté, on remarque un ovale noir, en pierre dure des Ardennes polie, mais sur lequel rien ne semble avoir été gravé.

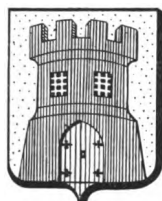
Des huit familles dont il vient d'être question, quatre, MANTEVILLE, POUILLY, WAL et SAINTIGNON sont très connues ; les autres le sont moins.

Nous n'avons trouvé dans aucun nobiliaire la maison DE PAILLY ; nous ignorons d'où elle tire son origine ; elle ne semble être ni lorraine ni barroise ; tout ce que nous avons pu savoir, c'est qu'elle fut alliée aux Choiseul au xiv^e siècle et qu'il y eut au xv^e siècle un célèbre chef de routiers appelé Fortépice, dont le vrai nom était Jacques de Pailly (1). Mais ces Pailly et ceux que nous trouvons ici sont-ils les mêmes ?

CHAPPY, en Clermontois, écrit Choppe sur la pierre tombale, vient sans doute du fief du même nom près de Marville, aujourd'hui la ferme de Chohey. On trouve les DE CHAPPY et les DU CHAMPY dans la *Recherche* de Didier Richier comme étant de la prévôté de Stenay, et du bailiage de Saint-Mihiel.

Les d'AUGY ou d'ANGY — mais non de Dagy — se rencontrent dans le Barrois à la fin du xv^e siècle ; ils sont éteints depuis le commencement du xvii^e siècle. M. L. Ger-

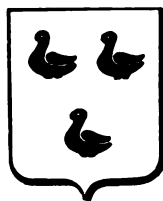
(1) Renseignements dus à l'obligeance de M. le comte M. de Pange. Voir Siméon LUCE, *Jeanne d'Arc à Domremy, recherches critiques sur les origines de la mission de la Pucelle*. Paris, H. Champion, 1886, in-8 de cccxiii-416 p. A la table analytique plusieurs renvois concernent ce personnage.



MANTEVILLE



PAILLY



WAL



DES ANCHÉRINS

Manteville
—
Pailly

Wal
—
des Ancherins

Manteville
—
Wal

Gabriel de 1
—
Marie de

FILIATION DE DEUX DEGRÉS DE GABRIEL D
D'APRÈS L'ÉPITAPHE I

main, dans ses *Recherches généalogiques sur la famille d'Augy* (1), a donné tout ce qu'on peut savoir sur elle. Il croit que l'étoile et le croissant qui ornent la face de son blason sont les brisures d'un cadet.

L'étude que nous venons de faire des quartiers de cette pierre tombale nous amène à corriger une erreur commise dans la généalogie des Manteville [p. 55 de notre monographie de *Manteville et de ses seigneurs* (2)]; nous avons donné, sur la foi de pièces erronées par suite de la confusion de ces deux noms si semblables, Françoise de *Pouilly* pour femme à Jehan II de Manteville, aïeul de Gabriel : c'est Françoise de *Pailly* qu'il faut, comme l'indiquent l'inscription que nous venons de décrire, et les preuves qui nous en ont été fournies (3).

Il est bien regrettable que, sans doute au moment de la réfection de l'église d'Épiez en 1830, on ait placé les deux pierres funéraires objet de cette note derrière les piliers qui séparent la nef du chœur, et même l'une d'elles au-dessus du confessionnal, de telle façon qu'il faut se trouver tout à fait devant pour les apercevoir ; on semble avoir voulu les cacher et cependant elles méritent de fixer l'attention, d'abord par le souvenir de ceux qu'elles rappellent, et ensuite parce que, surtout pour la plus grande, elles ne sont pas tout à fait dénuées de valeur artistique.

B^{ON} DE THOMASSIN DE MONTBEL.

(1) LÉON GERMAIN, *Recherches généalogiques sur la famille d'Augy*. Nancy, Crépín-Leblond, 1885, in-8 de 52 p. avec tableau généalogique.

(2) BARON DE THOMASSIN DE MONTBEL, *Manteville en Lorraine. — La maison forte. — La seigneurie. — Les seigneurs*. Nancy, A. Barbier, 1908, in-8 de 133 p., 8 pl. hors texte et 3 fig. dans le texte.

(3) Par M. le comte M. de Pange.

Mort de la baronne de Maxéville, 1795

Un chercheur luxembourgeois a retrouvé et veut bien nous communiquer l'acte suivant qui intéresse une famille lorraine assez notable.

« Charles Tabouret, II du nom, seigneur de Maxéville, lieutenant-colonel pour le service de S. M. I., épousa N., dont il eut N. Tabouret, élevé dans la compagnie des cadets-gentilshommes de S. A. R., puis officier pour le service de S. M. I., et marié en 1730. » (Dom Pelletier, *Nobiliaire de Lorraine*, t. I, p. 763.)

Nous venons de trouver dans les registres obituaires de la paroisse de Mondorf (Mondorf-les-Bains, Grand-Duché de Luxembourg), un acte qui nous renseigne sur la personne que N. Tabouret avait épousée en 1730. Le voici :

« 14^{ma} aprilis 1795, SS. Ecclesiae sacramentis praevis munita in aedibus pastoralibus in Mondorff, nonaginaria, media nocte vivere cessavit ac lente consumpta in Domino obiit, postridie autem circa circa (sic) meridiem in cœmeterio parochiali de Mondorff, prope crucifixi imaginens pictura ibidem representato ac solemniter fuit sepulta nobilis Domina Élisabeth Tabouret, libera baronis de Macheville cum viveret in legione austriacae de Sickingen officialis bellici conjux legitima, nata Horman in Wellen prope Mosellam, amita et matrina mea. Testis sepulturae fuerunt plurimum R. D. Eaas, vicarius in Aspelt et Bartel, vicarius in Ellingen.

« N. UNGESCHICK,
« Curé de Mondorff. »

Nous ne savons pas si le curé de Mondorf, en inscrivant l'acte de décès de sa tante, a exagéré par le titre de baronne de Maxéville attribué à la dame veuve Tabouret. Les comptes de 1659-1679 appellent Dominique Tabouret seigneur pour un quart en la seigneurie de Maxéville (1).

(1) *J. S. A. L.*, 1892, p. 277. — Dans un ms. de 1687, Dominique Tabouret se qualifie « baron de Macheville » (*M. S. A. L.*, 1889, p. 42).

Michel Hormann, « dominus temporalis in Wellen » avait deux filles, dont l'une épousa Jean-Guillaume Ungeschick, notaire à Grevenmacher-sur-Moselle (G.-Duché de Luxembourg) et seigneur de Wellen-sur-Moselle (Prusse, vis-à-vis de Grevenmacher), et l'autre Élisabeth, décédée en 1795 et appelée baronne de Maxéville.

Un Michel Hormann († 1775), qui fut abbé de la célèbre abbaye bénédictine d'Echternach, porta les armoiries suivantes : *d'azur au cornet d'or, posé en fasce, accompagné en chef de 3 étoiles à 5 raies, aussi d'or, rangées 1, 2.*

Nicolas Ungeschick, né à Grevenmacher le 26 juillet 1728, fut curé de Mondorf, de 1764 à 1800 ; la collation de cette cure appartenait à l'abbé d'Echternach. Ungeschick construisit à Mondorf une belle église qui compte encore aujourd'hui parmi les plus remarquables du Grand-Duché.

Malgré nos recherches nous n'avons pas su découvrir la tombe de la baronne de Maxéville, ni même la peinture à laquelle l'acte de décès fait allusion.

ÉMILE DIDERRICH.

NÉCROLOGIE

M. Louis Robert (1849-1910).

Ceux d'entre nous qui ont connu L. Robert, avaient appris à estimer en lui un confrère de mérite, un homme au cœur droit et bon, doué d'une grande délicatesse de sentiments. Cachant ses qualités sous une modestie souvent exagérée, il gagnait à être fréquenté : on s'apercevait alors de l'étendue et de la variété de ses connaissances. Il était actif, persévérant ; sa dose de bon sens égalait sa haute probité scientifique. C'était le type de nos excellents

travailleurs de province, trop souvent méconnus de leurs compatriotes, dont la vie se passe à ramasser des matériaux de premier ordre, sans souci de leurs aises, de leur bourse, de leur santé, et qui finissent par succomber à la peine.

Robert était en effet un préhistorien convaincu, de ceux que n'arrêtent ni la pluie de décembre, ni le soleil de juillet. Nous lui devons une exploration méthodique des environs de Pont-à-Mousson. Il avait relevé nombre de stations et entrepris, en 1889, de signaler dans nos publications leurs emplacements. Malheureusement la mort est venue le surprendre le 22 février, à l'âge de 61 ans, avant qu'il ait pu donner suite à son intention de compléter ce répertoire, dont nous ne connaissons guère qu'une faible partie. Malgré tout, il a été pour les environs de sa ville natale, ce que Raoul Guérin fut pour ceux de Nancy. Il a fait du bon travail ; et si toutes les localités de quelque importance avaient eu la bonne fortune de posséder des fils de cette trempe, nous aurions, à l'heure actuelle, un ensemble de matériaux, dont la richesse pourrait faire envie aux régions les plus favorisées de la France.

Notre regretté confrère ne se bornait pas à alimenter nos publications depuis 1871, mais il a collaboré également aux travaux de la Société préhistorique de France. Au point de vue de l'histoire générale de l'Art, il laisse inachevé un grand ouvrage sur les origines de la céramique, où devaient figurer des milliers de dessins.

En ce qui concerne les époques plus rapprochées de nos jours, on connaît ses intéressantes recherches sur le château de Prény, l'abbaye de Sainte-Marie-au-Bois, etc..., dans lesquelles il se montra, comme ailleurs, travailleur consciencieux et, à l'occasion, dessinateur habile.

Si Robert collectionnait pour son propre compte, il est juste d'ajouter qu'il savait faire la part de la générosité, et

que celle qu'il se réservait était bien rarement la meilleure. Il a donné de très bonnes pièces à notre Musée ; aussi, sa libéralité pourrait servir d'exemple à bien des collègues, ainsi que son dévouement absolu aux intérêts de la Société, soit qu'il s'agisse de communiquer, aux uns et aux autres, d'utiles renseignements ou de signaler des choses intéressantes.

Bon géologue, Robert avait en outre des connaissances étendues en matière d'anthropologie, développées par l'étude, et acquises par la fréquentation de savants professeurs qu'il avait eu la bonne fortune de connaître jadis à Paris, alors qu'il suivait les cours de l'École des Beaux-Arts.

Il aimait sa ville natale, si pittoresque et si riche en souvenirs ; il l'aimait de toute son âme d'artiste, avec son cœur de bon citoyen ; il lui a consacré sa vie.

La Préhistoire lui a donné sa récompense, en inscrivant, pour toujours, son nom dans les annales lorraines.

Comte J. BEAUPRÉ.

Le 26 février 1910 est mort à Paris M. Henri d'Arbois de Jubainville, membre de l'Institut, professeur au Collège de France, âgé de 82 ans. Il avait fait partie de notre Société à ses débuts et avait donné à ses *Mémoires* une étude sur les Pagi de la première Belgique (1852) et une description de l'église Saint-Christophe de Neufchâteau (1856). Il avait en outre publié dans le premier volume du *Journal* (1852) les trois diplômes carolingiens que possèdent les archives de Meurthe-et-Moselle. Sa grande et belle *Histoire des comtes de Champagne* intéresse par bien des côtés la Lorraine. Et nous ne parlons pas des nombreux ouvrages qu'il avait écrits, dans la seconde partie de sa vie, sur l'ethnographie et sur la littérature celtique, et qui l'avaient placé au premier rang des érudits. Il est peu d'exemples de vies aussi bien remplies et aussi fécondes.

E. D.

BIBLIOGRAPHIE

M. Franz von Bockenheim, feld-maréchal-lieutenant de l'armée austro-hongroise, vient de publier à Vienne, en un in-8 de 25 pages, une notice généalogique sur sa famille : originaire du pays de Worms, elle vint se fixer en Lorraine vers 1500, et y occupa diverses fonctions administratives assez élevées dans le bailliage d'Allemagne ; elle acquit en 1570 le château de Siersberg et fut anoblie en 1624. Elle compte encore des représentants dans cette région à la fin du XVIII^e siècle, mais y paraît maintenant éteinte. Au milieu du XVII^e siècle, une de ses branches se fixa dans l'électorat de Mayence, puis en 1770 passa en Autriche où elle dure encore.

E. D.

MUSÉE LORRAIN

DONS

SECTION III

Par M. GÉNY, entrepreneur à Nancy : Taque, époque de la Révolution, provenant de la rue Hermite.

— M. le Dr COLLIGNON, médecin-major à Cherbourg : Serrure en bois provenant de Xammes (Meurthe-et-Moselle).

ACQUISITIONS

SECTION III

Petite pendule en ancienne faïence de Saint-Clément.

Bénitier en étain provenant de Maron (Meurthe-et-Moselle).

Pour la Commission de rédaction, le Président : PIERRE BOYÉ.

L'imprimeur-gérant : A. CRÉPIN-LEBLOND, 21, rue Saint-Dizier, Nancy.

BULLETIN MENSUEL
DE LA
SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE LORRAINE
ET DU
MUSÉE HISTORIQUE LORRAIN

10^e ANNÉE. — NUMÉRO 5. — MAI 1910

Procès-verbal de la séance du vendredi 15 avril 1910.

Présidence de M. Pierre Boyé, président.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Communications.

MM. le colonel Duplessis, le lieutenant-colonel L'huillier et Henri Peller ont adressé leurs remerciements à l'occasion de leur admission comme membres titulaires.

Nécrologie.

Il est donné avis du décès de M. Félix Collenot, mort à Nancy le 21 mars, membre de la Société depuis 1856 ; et de celui de l'abbé Pierfitte, chanoine titulaire de la cathédrale de Saint-Dié, membre de la Société depuis 1883.

Distinctions honorifiques.

Viennent d'être nommés officiers d'Académie : MM. Henri Hacquard, Jules Kronberg et René de Mandre.

Admissions.

MM. G. Aubé, Pierre Bretagne, Jules Boppe, Alcide

Marot, le général Le Coat de Saint-Haouën sont admis comme membres titulaires.

Présentations.

Sont présentés en la même qualité : Mademoiselle Bailly, 70, rue Stanislas, par MM. Jean Kastener, Georges Goury et François Berlet ; MM. Camille Brouant, lieutenant au 79^e régiment d'infanterie, 22 *bis*, boulevard d'Alsace-Lorraine prolongé, par MM. Pierre Boyé, Georges Demeufve et Edmond des Robert ; Charles Cuissard, caissier de la Caisse d'épargne, à Cirey, par MM. Pierre Boyé, Charles Sadoul et Émile Duvernoy ; l'abbé Mansuy, curé-doyen de Vézelize, par MM. Bernard Gegout, le comte Jules Beaupré et Julien Knecht.

Ouvrages offerts à la Société.

Lucien Wiener (1828-1909). 13 p. in-8, s. l. n. d., avec une héliogr. hors texte. (Envoi de M. René Wiener.)

Journal de ce qui s'est passé en Lorraine depuis l'année 1745 jusqu'en l'année 1749, par le libraire Jean-François NICOLAS ; édité par M. Chr. PFISTER. Ext. de 38 p. des *M. S. A. L.*, 1909.

Aperçu historique sur Anpach (près Sierk, Lorraine) et ses forges, par J. FLORANGE. Paris, J. Florange, 1910, 68 p. in-8, avec une planche hors texte.

Art et industrie, revue mensuelle illustrée, numéros de juillet 1909 à ce jour. (Envoi de M. Corbin.)

Lectures.

M. Robert PARISOT lit une note sur : *Charles IV et Marie Mancini*, destinée au *Bulletin*.

M. Pierre Boyé achève la lecture du travail de M. Christian PFISTER : *Les préliminaires de la Révolution à Nancy. L'élection aux États généraux et le cahier de la ville de Nancy*. La Société vote l'impression de ce travail dans ses

Mémoires et nomme pour former la commission de revision : MM. Charles Guyot, Léon Germain de Maily et de Gironcourt.

M. Ferdinand DES ROBERT continue la lecture de son travail : *Charles IV, duc de Lorraine et de Bar, à Tolède (1654-1659)*.

MÉMOIRES

La légende du Bois Chenu à Domremy-la-Pucelle.

L'arbre et la fontaine des Fées. — Le Bois Chenu de Domremy couronne le plateau de la Grande-Côte ; il ne faut pas le confondre avec les pentes abandonnées à une libre végétation et naguère couvertes de vignes et de vergers. Nous ignorons l'étendue de sa superficie au xv^e siècle ; mais nous savons que les sires de Bourlémont, seigneurs de Domremy, possédaient sur ce Haut-Mont des centaines d'arpents « où les habitants avaient leurs usages, tant pour leurs affouages que pour bâtir » (1).

Le *Journal d'un bourgeois de Paris*, tenu par un ennemi de Charles VII, raconte que la « dame Jehanne, qu'on nommait la Pucelle, souvent allait à une belle fontaine au pays de Lorraine, laquelle elle nommait Bonne Fontaine-aux-Fées-Notre-Seigneur ; et en icelui lieu tous ceux du pays, quand ils avaient siebvre, ils allaient pour recouvrer guérison. Et là allait souvent ladite Jehanne-la-Pucelle, sous un grand arbre qui la fontaine ombrait ; et s'apparurent à ly (à elle) sainte Catherine et sainte Marguerite,

(1) E. STOFFLET, *Le Bois Chenu, le nom et les traditions*, dans la *Revue Jeanné d'Arc* ; Paris, 1906. Cf. Dénombrements des biens de Bourlémont en 1334, 1398, 1504 et autres ; Siméon LUCE, *Jeanne d'Arc à Domremy* ; D^r GUILLAUME, *Les Problèmes de l'histoire de Jeanne d'Arc*.

qui lui dirent qu'elle allast à un capitaine qu'elles lui nommèrent (1) ».

Ainsi commence la fausse légende de l'inspiration venue à Jeanne d'Arc, sous un arbre charmeur, à la lisière du Bois Chenu (2).

Plusieurs historiens confondent cette fontaine, qui coulait au pied de l'arbre, *juxta arborem*, avec un groupe de sources rapprochées du village, que le plan cadastral de Domremy appelle encore aujourd'hui les Fontaines aux Groseilles ; une distance moyenne d'un kilomètre sépare ces deux points historiques (3).

Cette fontaine des fiévreux ou des Fées, dénommée aujourd'hui Fontaine de la Pucelle, n'était pas mise sous l'invocation d'un saint ni d'une sainte, selon l'usage fréquent ; au contraire, le curé de Domremy, aux Rogations, dirigeait une procession vers le hêtre séculaire et y lisait un passage de l'Évangile selon saint Jean, pour chasser de ce lieu mal famé les malins esprits (4).

(1) BUCHON, choix de chroniques, *Journal d'un bourgeois de Paris*, année 1431.

(2) Au procès de réhabilitation de Jeanne d'Arc, un témoin, Jean Moen, charron de Domremy, précise que « l'Arbre des Dames est sous le bois, près du grand chemin par où l'on va à Neufchâteau » — Cette route n'existe plus qu'à la sortie du village par la rue du Moulin ; le chemin qui monte maintenant à la Basilique fut établi pour l'aisance de la construction.

(3) A une époque lointaine, qui remonte peut-être au temps de la Pucelle, les sources des Groseillers ont pu être utilisées pour un foulon, établi entre elles et le village, un peu au-dessus de la Meuse. Nous remarquons une mention de ce « battant » dans un dénombrement de 1504 ; puis en 1574 un pré « communément appelé le Viel Foulon », comme aujourd'hui. La foulerie de draps ou moulin à foulon avait une roue dentée qui faisait mouvoir des maillets de bois : en tombant successivement sur les draps étendus au-dessous, ils les rendaient plus souples et plus unis. — La principale des sources allimente aujourd'hui le village.

(4) DIGOT, *Hist. de Lorraine*, t. III, p. 182, rapporte que l'on croyait que cette lecture éloignait les fées et préservait des maléices. Cf. LÉON GERMAIN, *Le glaive de justice du Musée lorrain et l'évangile selon saint Jean*, dans le *J. S. A. L.*, 1895, p. 87. — EDMOND LE BLANT, *Le premier chapitre de saint Jean et la croyance à ses vertus secrètes* ; ext. de la *Revue archéologique*, 1894 ; gr. in-8, huit pages.

— « J'ai été m'y promener avec d'autres jeunes filles, racontait Jeanne à ses juges ; et je faisais sous son ombrage des guirlandes pour la statue de Notre-Dame de Domremy. »

La principale de ces promenades, renouvelées durant la belle saison, se faisait le quatrième dimanche de carême, appelé le *dimanche des fontaines* dans notre contrée et dans diverses régions. Ce jour-là les jeunes filles et les jeunes garçons se rendaient en troupe joyeuse au beau May : « Les branches de ce fau (du latin *fagus*, hêtre) sont toutes rondes, — raconte E. Richer, docteur de l'Université de Paris, qui avait pris des renseignements au pays avant d'écrire une *Histoire de la Pucelle d'Orléans* vers 1628 ; — elles sont toutes rondes et rendent une belle et grande ombre pour s'abriter dessous, comme presque l'on ferait au couvert d'une chambre. » Aussi le désignait-on volontiers sous le nom de Loge-des-Dames (1). Là s'organisaient des jeux variés et se formaient des rondes ; on chantait, on cueillait des fleurs, on en tressait des guirlandes que l'on suspendait aux rameaux retombants de l'arbre hospitalier : « J'en ai quelquefois suspendu avec mes compagnes, disait Jeanne ; tantôt nous les emportions, tantôt nous les laissions. Mais j'ai chanté plus souvent que je n'ai dansé. » Elle prenait donc sa part de ces innocents ébats, sans se singulariser entre ses compagnes. Enfin l'on faisait un goûter frugal, et, en reprenant le chemin du logis, on s'arrêtait auprès des sources éparses le long de la descente du coteau, en particulier aux Fontaines des Groseillers (2).

(1) L'arbre des Fées appartenait peut-être à la variété des *hêtres tortillard*s, très rares en notre région et dont les rameaux pendants prennent une forme curieuse, tourmentée et bizarre. On on admire aujourd'hui deux ou trois sujets en pleine forêt, non loin du château de Bourlémont.

(2) QUICHERAT, *Procès de Jeanne d'Arc*, t. I, p. 66, 68. — P. AYROLES, *La vraie Jeanne d'Arc*, t. II, p. 121.

Les juges de Rouen cherchèrent dans ces jeux, dans ces visites charmantes à l'arbre et à la fontaine des Fées, un prétexte pour accuser leur captive d'idolâtrie, de sortilèges, d'enchantements magiques, et pour insinuer que beaucoup d'habitants du village étaient connus de tout temps pour user de maléfices.

Le martyr de la Pucelle illustra le beau May d'une renommée aussi brillante que le luxuriant feuillage de ses branches flexibles. Un Angevin, Julien Peleus, historiographe de Henri IV, écrivait dans un sonnet :

Tu sais que l'arbre saint sous lequel toy, Pucelle,
Ouis la voix des cieux à Charles t'adressant,
Est ores devenu de durée immortelle,
Et dessus ses ramaux plus d'orages ne sent !

Cette croyance s'étendit en Allemagne. Aux premières années du ^{xvii}e siècle, Philippe Camerarius, jurisconsulte de Nuremberg, écrivait en ses *Méditations historiques* : « Le poirier sous lequel était assise Jeanne, lorsqu'elle entendit une voix du ciel lui commandant d'aller vers le roi Charles, ne sent vermoulure, pourriture, ni vieillesse quelconque, n'est atteint de la foudre, ni de la pluie, ni de la grêle, ni de la neige. »

L'arbre privilégié, planté dans la section barroise de Domremy, vécut aussi longtemps que l'indépendance du duché de Lorraine et de Bar ; suivant une tradition locale, il fut détruit durant les guerres terribles qui dévastèrent le pays avant de l'unir à la France.

* * *

Notre-Dame de Domremy. — Une légende pieuse forme la contre-partie des calomnies de Rouen. En Lorraine, l'un de ses premiers auteurs fut, croyons-nous, M. de Haldat, secrétaire perpétuel de l'Académie royale de Nancy et justement fier de sa parenté avec la famille de la Pucelle. Dans la *Relation* d'une grande fête célébrée, en 1820, à Domremy,

il décrivait ainsi le paysage : « Vers le milieu du coteau situé au midi coule la fontaine qui porte le nom de l'héroïne. La chapelle, où l'histoire rapporte qu'elle faisait souvent sa prière, était au-dessus ; mais on n'en voit plus que les ruines, empreintes de l'action du feu qui servit à la détruire peut-être au temps où la Lorraine fut dévastée par les bandes suédoises. »

Et, dans un *Éloge de Jeanne d'Arc*, prononcé après la cérémonie religieuse, devant une nombreuse assistance, M. de Haldat montrait à son auditoire ces murs éboulés : « D'ici, s'écriait-il, nous voyons les ruines de cet oratoire où, chaque jour, prosternée au pied des autels, elle s'excitait à la vertu..... Au sommet du coteau est la forêt solitaire où, loin de ses jeunes compagnes, elle versait des larmes amères sur les malheurs de sa patrie, et se préparait à la soustraire au joug de l'étranger. C'est enfin près de ce lieu qu'elle entendit ces Voix qui l'appelaient au secours de son prince (1). »

(1) De HALDAT, *Examen critique de l'hist. de Jeanne d'Arc*, p. 203 et 217. — Dans une note publiée en 1834 dans les *Mémoires de l'Académie de Nancy*, M. de Haldat explique par « l'existence de deux oratoires dans le voisinage de la patrie de Jeanne d'Arc l'incertitude des auteurs » et la sienne, sur celui qui fut « l'objet particulier de ses affections pieuses et de ses fréquentes visites » Mais en essayant de rectifier son erreur, il en commet une nouvelle; il nous dit que « les jeunes gens de Domremy allaient à Bermont faire leurs fontaines ». Non ! ce sont ceux de Greux qui se rendaient à la fontaine St-Thiébaud, qui coule dans un frais vallon, en dessous de Bermont. — QUICHERAT, t. II, p. 416. — Cette chapelle de Bermont est à une petite lieue au nord de Domremy, au delà du village de Greux, direction de Vaucouleurs ; tandis que la Fontaine des Fées coule vers dix-huit cents mètres au sud de Domremy, direction de Neufchâteau.

On y voit encore une cloche curieuse et des statuettes de bois très anciennes, en particulier celle de la Vierge qui reçut si souvent les visites de Jeanne d'Arc. Cette Vierge couronnée de Bermont, ou Belmont selon la vieille écriture, élève un sceptre de la main droite, et de l'autre porte l'enfant Jésus, qui tient un oiseau. Cet oiseau, ou cette colombe, touchait autrefois du bec le sein de la Mère de Dieu, comme on s'en rend aisément compte en examinant de près la statue et comme en

C'était à Notre-Dame de Bermont, située dans une direction opposée, que Jeanne apportait ses effusions pieuses. M. de Haldat, fort embarrassé de sa découverte de deux oratoires dans les environs immédiats de Domremy, ne savait lequel gardait le précieux souvenir de ces pèlerinages fréquents. L'orateur avait, du reste, raison d'indiquer de loin ces ruines vers la lisière du Bois Chenu; mais cette chapelle, nous le verrons, n'existait pas encore au ^{xv}^e siècle.

La légende, une fois lancée, se répéta dans les modestes brochures, se transformant peu à peu en prétendue « tradition », et se glissa enfin dans quelques érudites histoires, avec une légère variante. On donna à l'inexistant ermitage le titre de Notre-Dame de Domremy, et l'on raconta que Jeannette y suspendait à l'image de la Vierge bénie les guirlandes qu'elle avait tressées des premières fleurs des champs (1). On oublie que Jeanne d'Arc nous a donné un récit tout différent; elle nous a dit qu'elle laissait ses fleurs suspendues aux branches du beau May, ou les

témoignent les anciennes gravures; mais ce symbole étant détaché, on l'a maladroitement recollé à l'envers. Aussi, les images multipliées depuis une quinzaine d'années par l'illustration des livres ou par la photographie ne sont plus tout à fait exactes.

(1) WALLON, *Jeanne d'Arc*, édit. illustrée, p. 32. — Anatole FRANCE, *Vie de Jeanne d'Arc*, t. I, p. 17 et 49, raconte que Jeanne rencontrait les « Dames du Ciel près de la fontaine »; qu'au pied de l'arbre « elle tressait des guirlandes pour l'image de Notre-Dame de Domremy, dont la chapelle s'élevait sur un coteau voisin ». — L'abbé DUNAND, *Jeanne d'Arc*, édit. populaire, p. 23, écrit aussi: « Ce qui lui plaisait davantage, c'était, pendant que ses compagnes prenaient leurs ébats, d'aller à l'ermitage de Notre-Dame de Domremy, au-dessous du Bois Chenu, à cent mètres environ; et, quoique cet oratoire fut alors en ruines, d'y offrir à la Vierge bénie des fleurs et des prières. » Or, un témoin raconte que, « dans les pâturages et les pacages », Jeanne, jouant avec d'autres enfants, « se retirait à l'écart, et, à ce qu'il lui semblait, parlait à Dieu ». Ce détail, donné sous une forme réservée, ne concerne pas le Bois Chenu. Le même témoin constate que, sous l'arbre des Fées, « Jeanne faisait comme les autres jeunes filles ». — P. AYROLES, t. II, p. 206 et 520. — QUICHERAT, t. II, p. 420.

emportait pour Notre-Dame de Domremy; c'est donc que la Vierge n'était pas là tout près pour recevoir cet humble hommage.

Une chapelle isolée dans la campagne ne garde généralement pas le nom de la paroisse. Nous en avons des exemples autour de nous : la Sainte-Épée, dans la plaine de Soulosse ; Notre-Dame de Pitié ou de Beauregard sur la pointe de la côte de Maxey-sous-Brixey ; et Notre-Dame de Bermont sur un coteau boisé de Greux. D'ailleurs, nous savons que cette Notre-Dame de Domremy était honorée dans l'église même du village. C'était autrefois l'usage que le seigneur occupât dans la paroisse une place d'honneur ou une chapelle particulière. Or, en 1399, Jean de Bourlémont dictait, dans son testament, un article qui « donnait à sa chapelle de Notre-Dame de Domremy une quarte de cire pour faire une torche et un cierge » ; en même temps qu'il ordonnait d'autres dispositions pour la chapelle du château de l'Ile, dédiée, croit-on, à saint Pierre.

Le château seigneurial étant abandonné de ses maîtres, cette chapelle de la Vierge « reçut les cendres de plusieurs des descendants de la famille de la Pucelle » (1). En raison de ce nouvel usage et en souvenir de la dévotion ardente de Jeanne, elle fut dès lors quelquefois appelée la *Chapelle Notre-Dame de la Pucelle*. En effet, dans son testament, daté du 8 novembre 1549, Claude du Lys, curé de Greux et de Domremy, « élut la sépulture de son corps en l'église de M. Saint Remy, en la chapelle Notre-Dame, où reposent ses prédécesseurs curés et oncles » ; le pieux prêtre faisait une petite libéralité « à la messe de Notre-Dame de Domremy pour l'entretien des messes d'icelle », c'est-à-dire qu'il donnait son offrande à une fondation acquittée à l'autel de Notre-Dame ; puis il ajoutait : « Je donne à la

(1) De HOLLAT, p. 283.

chapelle Notre-Dame de la Pucelle. pour l'entretienement d'icelle, dix francs (1). »

Ainsi la mémoire de la Pucelle était vénérée dans son église paroissiale avec une fidélité touchante, qui unissait son nom à celui de cette Notre-Dame dont ses petites mains d'enfant avaient orné l'autel, en y apportant de l'arbre des Fées ses guirlandes et ses bouquets.

* *

Aucun ermitage au XV^e siècle. — En vieillissant, la légende se fortifiait de nouveaux attraits. La fertile imagination et le zèle de M. l'abbé Mourot l'amplifièrent en racontant les origines de la Basilique (2), que les bienfaiteurs avaient eu le regret de ne pouvoir élever dans le voisinage de la chaumière de Jeanne ou de l'humble église du village : « Restait, dit le chroniqueur, le Bois Chenu avec les ruines de l'ermitage Sainte-Marie, avec le souvenir touchant des *multiples apparitions* des saints du Paradis et, ce qui ne gâtait en rien le projet, avec le splendide panorama ». Et, parlant de la fontaine de la Pucelle, il nous donne cette affirmation : « C'est là que Jeanne entendit l'appel des anges et des saints du Paradis ». Dans son chaleureux enthousiasme, l'auteur est tenté de ranger cette source au nombre des « fontaines miraculeuses ». Jeanne d'Arc se gardait d'un pareil excès de zèle. « J'ai oui dire, raconte-t-elle simplement, que les malades de la fièvre boivent de son eau et vont en chercher pour

(1) MM. DE BOUTEILLER et DE BRAUX, *La famille de Jeanne d'Arc*, p. 187, 189, constatent que « Claude du Lys, curé de Domremy, ensuite retiré à Neufchâteau, fut enterré dans l'église paroissiale de Domremy, en la Chapelle Notre-Dame de la Pucelle ».

(2) M. l'abbé MOURROT a surtout accrédité cette légende dans un livre intitulé : *Domremy et le monument national de Jeanne d'Arc* ; nous le citerons donc de préférence à d'autres auteurs ; cf. p. 86, 137 et 97. — Le laborieux curé de Laveline (Vosges) a consacré à la gloire de l'héroïne plusieurs œuvres intéressantes.

recouvrer la santé. Je l'ai vu moi-même ; mais je ne sais s'ils en guérissent ou non (1). »

Ces eaux empruntent, selon toute vraisemblance, certaines propriétés spéciales au sol qui les filtre. L'exemple est commun dans nos montagnes.

Quant à la construction de l'ermitage, l'abbé Mouri t l'attribue à la famille de Bourlémont, sans en fournir aucun témoignage. Nous connaissons les propriétés de ces seigneurs et lessanctuaires auxquels s'intéressait leurpiété. Dans les titres publiés jusqu'à ce jour, parmi les libéralités ou parmi les biens fonciers, énumérés avec une scrupuleuse méthode, nous ne relevons aucune mention de cette chapelle du Bois Chenu. A des dates variées, avant et après la glorieuse vie de Jeanne, les dénombrements désignent ces propriétés dans la direction du Bois Chenu ; depuis le Vieux-Foulon, à la sortie du village, nous comptons leurs fauchées de prés, leurs terres labourables, leur « désert de vignes » le long de la Grande-Côte et les centaines d'arpents dans le bois qui en verdit le sommet ; nous connaissons même les contributions dues en oisons, gelines et œufs. Nul détail ne laisse supposer l'existence d'un ermitage, dont l'intéressante désignation n'aurait sûrement pas été omise, — s'il avait eu surtout dans la destinée de la célèbre enfant de Domremy une si grave importance.

* * *

Contes d'un moine italien. - Mais enfin quelle preuve présente-t-on à l'appui de la légende ?

Plusieurs l'ont demandée à un moine italien, Philippe de Bergame, religieux de l'Ordre de Saint-Augustin, et auteur d'une sorte de biographie des femmes illustres : *De claris electisque mulieribus*, livre imprimé à Ferrare en 1497. Se croyant bien renseigné par un gentilhomme italien qui aurait passé quelque temps à la cour de

(1) QUICHERAT, t. I, p. 66. — P. AYROLES, t. II, p. 121.

Charles VII, il consacre à la Pucelle un récit qui dénote une ignorance absolue des choses de France (1).

Philippe de Bergame raconte donc que Jeanne, gardeuse de troupeaux, s'exerçait dans les pâturages à monter les chevaux, à combattre avec une lance passée sous le bras, ainsi que l'auraient fait les plus habiles chevaliers ; elle faisait même assaut contre des arbres, comme s'ils eussent été des ennemis ; armée de longs bâtons, elle frappait leurs troncs de coups si rudes que ceux qui la regardaient ne pouvaient s'empêcher de l'admirer. Mais la plus grande partie du royaume était ravie à Charles VII ; Orléans, « sa capitale », était aux abois : « Alors la jeune fille, occupée à la garde des troupeaux, s'étant retirée, pour se garantir de la pluie, dans une misérable chapelle, *in sacello quodam vilissimo*, s'y endormit. Durant son sommeil, Dieu, qui s'était montré à elle, lui intima ses ordres. Elle était dans sa seizième année. Très émue, elle quitta de suite son troupeau et se rendit au camp du roi. »

Cette fable continue en de stupéfiantes narrations. Les fortes bastilles d'Orléans sont prises en trois heures ; dix mille Anglais y sont tués, parmi lesquels le plus haut commandant ; le dauphin est couronné à Orléans, devenu la ville du sacre ; la guerrière combat encore durant huit ans et livre aux ennemis trente batailles victorieuses ; mais arrivée à Reims, Jeanne y est brûlée en 1448 ; sur le lieu de son atroce supplice, le roi fit élever une haute et belle croix.

Quel crédit pouvons-nous accorder à de pareilles invraisemblances ? Dans le récit du songe, Philippe de Bergame nous parle d'une très pauvre chapelle, et non d'une chapelle abandonnée et en ruines ; il ne nous indique pas le site de ce fruste oratoire. Les inventeurs de l'ermitage du

(1) Malgré la divergence de leurs opinions, Quicherat et le P. Ayroles sont unis dans la même sévérité de jugement pour l'œuvre du moine italien : QUICHERAT, t. IV, p. 524 ; P. AYROLES, t. IV, p. 263.

Bois Chenu ne s'inquiètent pas de ces nuances ; mais ils se gardent bien de citer la phrase qui donne l'âge de la Pucelle endormie : ce détail jette trop de discrédit sur le fameux témoignage. Et puis on oublie, en faveur de ces contes puérils d'un étranger, les déclarations positives de Jeanne, qui les démentent en termes d'une absolue clarté.

*
* *

Paroles de Jeanne et de ses témoins. — « J'étais dans ma treizième année, disait-elle à Rouen, quand Dieu m'envoya une Voix pour m'aider à me conduire. La première fois j'eus grande frayeur. La Voix vint vers midi, durant l'été, dans le jardin de mon père... J'entendis la Voix sur le côté droit vers l'église (1). » Un autre jour l'interrogateur lui demande si sainte Catherine et sainte Marguerite lui ont parlé auprès de l'arbre : « Oui, je les y ai entendues, répond-elle ; mais je ne sais plus ce qu'elles m'ont dit en cet endroit. » L'interrogateur la tourmente, cherchant un motif d'accusation, un prétexte de faire croire que les saintes étaient des enchanteresses ou des fées du Bois Chenu ; il pose une question insidieuse : N'est-ce pas en l'honneur de vos saintes que vous suspendiez à l'arbre des guirlandes de fleurs ? — « Non ! » affirme Jeanne.

Néanmoins l'accusateur prétendit que sa victime avait eu deux conseillers à la fontaine. Elle lui fit cette riposte significative : « Les conseillers de la fontaine, je ne sais ce que c'est ; mais je crois bien qu'une fois j'y ai ouï les saintes Catherine et Marguerite (2). »

(1) QUICHERAT, t. I, p. 52 et suiv. ; trois. interrogatoire ; P. AYROLES, t. II, p. 135.

(2) QUICHERAT, t. I, p. 87, 186, 296. — P. AYROLES, t. II, p. 122, 123, 194.

La concordance des textes est évidente. Nous lisons au procès-verbal du procès : *Sed bene credit quod ibi semel audivit sanctas Katharinam et Margaritam.* — Le manuscrit d'Urfé, considéré comme la minute du procès, dit : « Quant aux conseillers de la fontaine, ne sçait que c'est, mais bien croit que une fois y ot saintes Katherine et Marguerite ». — BUCHON, dans sa collection de chroniques nationales, t. IX, donne

Une fois ! Et nous ne donnons pas une traduction contestable ; nous copions la minute française du procès. Jeanne n'a gardé de cette furtive entrevue qu'un vague souvenir ; elle n'a pas vénéré ses saintes en cet endroit, même avec la simple offrande d'un bouquet champêtre.

Il ne faudrait donc plus parler d'un lieu de fréquentes prières, ni de « la place importante qu'il a eue dans la vie de l'héroïne ».

Plus tard, au procès de réhabilitation, les anciens du village, les compagnons et les amies d'enfance parlent-ils de cette chapelle pour défendre la mémoire de la chère camarade, et pour défendre leur propre réputation ? car l'accusateur leur avait reproché aussi d'être en grand nombre initiés à diverses sortes de maléfices. Nous avons encore les dépositions de plusieurs prêtres, soucieux des habitudes de piété. Ni les uns, ni les autres ne disent un mot de l'ermitage du Bois Chenu, parce qu'ils n'en avaient pas le moindre sujet ; cet ermitage n'existait pas ! Au contraire, ils attestent tous que la jeune fille affectionnait la chapelle de la bienheureuse Marie de Bermont.

Non, aucun souvenir religieux, aucun attrait de piété n'attirait Jeanne dans la direction de l'arbre des Fées ! Ses compatriotes prennent le soin d'affirmer qu'ils ne l'ont jamais vue y aller seule, « ni pour d'autre motif, ni autrement » qu'en une promenade avec ses compagnes.

Désire-t-on un texte précis ? Écoutons la déposition d'un parrain de Jeanne, Jean Morel, cultivateur, qui ouvre la série de témoignages reçus à Domremy : « Jamais il n'a ouï dire que Jeannette soit allée *seule* à l'arbre ou à la fontaine ; il n'a jamais ouï dire qu'elle s'y soit rendue autrement que pour se promener et se récréer, comme font les

un autre résumé très ancien des interrogatoires, où Jeanne dit de même qu'elle ne connaît pas les conseillers de la fontaine, « mais bien savait et croit que une fois y ouyt sainte Catherine et sainte Marguerite ».

autres jeunes filles (1). » Les inspirations de la Pucelle ne venaient donc point de là !

D'illustres contemporains n'oublièrent pas d'en faire la remarque dans les Mémoires consacrés à sa réhabilitation. Le grand inquisiteur Jean Bréhal, renseigné avec un soin minutieux, rappelle qu'une fois Jeanne entendit les Voix à l'orée du Bois Chenu, auprès de la fontaine, et « qu'autour de l'arbre elle faisait parfois des guirlandes, des bouquets pour la statue de Notre-Dame de l'église de sa paroisse, *pro imagine beatæ Virginis illius parochiæ* ». Un ancien maître de l'Université de Paris, devenu conseiller du roi Charles VII, Guillaume Bouillé, appelé le premier à faire une enquête sur le procès de Rouen, constate la fraude manifeste commise dans l'accusation ; car rien n'établit la fréquentation suspecte de Jeanne : « Sainte Catherine et sainte Marguerite, dit-on, l'ont entretenue à la fontaine, près de l'arbre appelé communément l'Arbre des Fées. L'intention est de faire naître le soupçon que la mission et les apparitions venaient de mauvais esprits. Jeanne, fatiguée, importunée par de multiples questions, semble avoir dit qu'une fois elle a entendu les Voix en ce lieu, mais sans comprendre ce qu'elles lui disaient ; réserve que l'accusateur passe sous silence. On ajoute qu'elle y a vénéré les saintes ; c'est une assertion mensongère, que rien dans tout le procès ne justifie, une pure fausseté (2). »

* * *

La Chapelle de la Pucelle. — Mais la légende tient en réserve un dernier argument, un argument que la confiance de ses fidèles estime irrésistible : « Voici que, par une véritable permission de la Providence, s'écrie le chroniqueur du *Monument national*, voici que le R. P. Ayroles, dont on connaît les savants travaux au sujet

(1) P. AYROLES, t. II, p. 183.

(2) LANÉRY D'ARC, *Mémoires en faveur de Jeanne d'Arc*, p. 340, 431, 432.

de Jeanne d'Arc, signale une pièce très curieuse des Archives de Nancy, qui dissipe véritablement tous les doutes.»

Or, la divergence est flagrante entre la conviction de l'abbé Mourot et le texte invoqué ; nous le copions : « Par acte du 21 octobre 1623, le chapitre de Brixey donne quittance aux exécuteurs testamentaires d'Étienne Hordal, grand doyen de la cathédrale de Toul, de la somme de cent vingt livres pour la *fondation* de trois messes qui doivent être célébrées en la fête de l'Annonciation, Assomption, Nativité, en la chapelle qu'il a *fait bâtir* sous l'invocation de Notre-Dame au finage de Domremy-la-Pucelle, appelée vulgairement la *chapelle de la Pucelle* de Domremy (1). »

Dans la *Vraie Jeanne d'Arc*, en donnant une analyse plus complète, le P. Ayroles, qui connaît la valeur des mots, prend le soin minutieux de souligner l'expression qui constate qu'Étienne Hordal *a fait bâtir* la chapelle de la Pucelle ; car il s'agit d'une œuvre nouvelle, et non d'une simple restauration ou d'un relèvement de ruines. Et le consciencieux jésuite conclut forcément : « Ce n'est que deux siècles après Jeanne qu'une chapelle a été bâtie au Bois Chenu (2). »

A cette époque la famille d'Arc était dispersée. Le curé Claude du Lys, dont nous avons cité le testament, avait le dernier habité la maison dite de la Pucelle, passée ensuite à des héritiers collatéraux. Ceux-ci l'avaient vendue en 1586 à Louise de Stainville, comtesse de Salm, dont la générosité sauva peut-être d'une ruine fatale ce précieux souvenir. Plusieurs Hordal occupèrent le premier rang parmi les chanoines de Toul ; ils ne pouvaient rencontrer aucune opposition ni soulever aucun inconvénient en choi-

(1) Abbé MOUROT, p. 139.

(2) P. AYROLES, t. II, p. 314 et 315. Avant de mettre ce document sous nos yeux, le P. jésuite donne cette sévère leçon : « Certains catholiques, tout en rejetant d'impures données, retiennent leurs lecteurs plus qu'il ne convient en un lieu où ne fut jamais le cœur de Jeanne. »

sisant pour leur fondation du Bois Chenu un vocable familial à peu près identique à celui qui désignait auparavant une chapelle de l'église du village. Leur oratoire était aussi plus important. Le déblaiement de ses ruines, dont quelques morceaux sont déposés dans la maison de Jeanne d'Arc, découvrit la cellule du gardien ou de l'ermitte ; un passage un peu hasardeux de la Meuse conserve encore le nom de Gué de l'Ermite. Cependant M. de Haldat constatait en 1834 que la dénomination spéciale de cet oratoire était absolument oubliée des plus anciens habitants de Domremy.

*
* *

La basilique. — Un zèle affectueux pour la mémoire de la Pucelle avait donc inspiré aux Hordal la délicate pensée de lui élever un monument de réparation ; ils avaient voulu l'honorer en ce lieu si calomnié, qui avait fourni aux mauvais juges un prétexte pour l'attacher au bûcher. Comment ne serions-nous pas heureux, nous aussi, de voir édifier là une basilique nationale ? La France y réalise l'œuvre rêvée par la famille d'Arc ; elle y glorifie la martyre ; elle y accomplit son vœu de prières expiatoires pour les soldats morts au service du pays. A Domremy, la maison paternelle et l'église gardent les purs souvenirs de l'enfance de l'humble paysanne ; ici, nous nous souvenons surtout de la guerrière et de la victime.

Du seuil de la basilique nos yeux ne se reposent-ils pas sur les chemins qu'elle a parcourus, sur la prairie où son agile râteau secouait les foin ; sur les champs où « elle remuait la terre avec son père », selon l'expression d'un témoin ; sur l'emplacement du château de l'Île, converti en maison rurale où Jacques d'Arc, devenu fermier des seigneurs (1), tenait ses bêtes, et ses récoltes et ses

(1) Un bail, passé pour neuf ans, à dater de la Saint-Jean 1419, accordait à Jacques d'Arc et à son associé tout le fermage des propriétés seigneuriales tant à Greux qu'à Domremy. Il ne reste rien de la maison forte de l'Isle.

instruments de labour ? Sa fille devait nécessairement s'y rendre souvent pour les besognes habituelles aux enfants de sa condition ; car, disaient ses amis, « Jeannette était bonne travailleuse ».

De la maison de son père, si l'on va à la rue de l'Île, jusqu'aux dernières maisons, au bord de la Meuse ; si l'on s'arrête devant une croix qui marque aujourd'hui la tête de l'ancien pont de bois (peut-être un pont-levis) jeté jadis sur la rivière en avant de la maison forte, on aura sûrement posé les pieds sur le passage habituel de Jeanne.

De la basilique ou du Bois Chenu, nos regards suivent aussi le sentier qu'elle montait, le cœur ému de courageuses pensées, pour se rendre le samedi à sa chère chapelle de Bermont ; et voilà enfin la direction de Vaucouleurs, la voie douloureuse du sacrifice et de la gloire.

Où trouver un horizon plus émouvant dans notre belle France ?

EDMOND STOFFLET.

Une dette de René d'Anjou sur le duché de Bar.

M. Louis Caillet, archiviste paléographe, lauréat de l'Institut, veut bien nous communiquer un document découvert par lui, et relatif à l'histoire d'un de nos ducs.

Marguerite de Savoie, une des filles du duc Amédée VIII, se maria trois fois. Elle épousa successivement Louis d'Anjou, roi [1] de Naples (mort en 1444), Louis IV, électeur palatin [2] (mort en 1451) et Ulric V, comte de Wurtemberg [3] (mort en 1480). Aussi, pendant la dernière partie

(1) En 1433.

(2) En 1445.

(3) En 1453. — C'était la tante de Charlotte de Savoie, épouse de Louis XI. En 1466, elle fut reçue à Amboise.

de sa vie porte-t-elle le titre de comtesse de Wurttemberg et de Montbéliard. C'est en cette qualité qu'elle fit rédiger à Stuttgart, le 5 mai 1479, l'acte dont nous publions le texte, avec le consentement de son mari qui fit apposer son sceau au bas de la pièce. Ce document, écrit en latin, est relatif à une créance du roi René, qui devait payer à Marguerite, pour la Saint-André (1), une somme de 2.000 écus d'or assignée sur le duché de Bar. La comtesse chargea Jean Huttenloch de les recouvrer à sa place et de les lui rapporter, son mari Ulric devant les recevoir, si elle mourait durant le temps du voyage. Ce curieux document se trouve aujourd'hui à la Bibliothèque municipale de Lyon, dans les papiers de la collection Morin-Pons.

LOUIS CAILLET.

1479 — 5 mai — Stuttgart. *Acte de Marguerite de Savoie, comtesse de Wurttemberg et de Montbéliard, désignant, avec l'approbation de son mari le comte Ulric, Jean Huttenloch pour toucher 2.000 écus d'or que René, roi de Jérusalem et de Sicile, duc d'Anjou et de Bar, devait lui remettre, à la Saint-André, sur le duché de Bar.*

(Bibl. mun. de Lyon. Coll. de chartes léguée par M. Henry Morin-Pons, en cours de classement et d'inventaire). *Sur parchemin.*

Nos Margaretha de Sabaudia, comitissa (2) de Wirttemzberg^e et Montepelegarde (3) etc. recognoscimus ac notum facimus | publice, per presentes, quod, licencia et auctoritate illustris domini Ulrici, comitis de Wurttennzberg et Montepelegardo, etc. | consortis ac domini nostri dilecti, omnibus melioribus modo, via, forma et jure, quibus efficacius fieri potuit et debuit | in nostrum verum et liegitimum procuratorem et negociorum gestorem constituimus, creavimus ac fecimus providum et spectatum | virum nostrum fidelem Johannem Huttenloch, presentium exhibitorem ac eundem sic presentibus constituimus, facimus | et creamus ad petendum et recipiendum summam duorum millium scutorum auri, quam nobis aut prefato nostro | consorti, cum ex humanis nos decedere contigerit,

(1) Le 30 novembre.

(2) Il n'y eut de duc en Wurttemberg que depuis le 21 juillet 1495, année où l'empereur Maximilien donna ce titre à Eberhard V le Barbu.

(3) Eberhard IV (1417-1419) avait épousé l'héritière du comté de Montbéliard (aujourd'hui ch. l. d'arr. du Doubs), Henriette. C'est en 1397 que le comté entra dans la maison de Wurttemberg.

suerenissimus princeps ac dominus dominus Renatus, Jherusalem et Sicilie etc. |, rex Andagavieque et Barri, etc. dux solvere tenetur in dicto ducatu Barrensi super festo Sancti Andree, apostoli, tenere et | serie cujusdam instrumenti translationis desuper confecti illamque summam sic receptam ad nos deferendum necnon | eciam ad confitendum illam se recepisse et de hoc confessionem faciendum instrumenta, appodoxas, quictacionem, | et absolucionem plenarias super hoc conficiendum ac eciam paciscendum et pacta nuendum de amplius dictam summam | non petendo cum clausulis aliis quibuscumque consuetis et oportunis, promictentes in verbo veritatis quicquid | per eundem Johannem receptum fuerit aut confessum et pactum de non petendo amplius aut quictatum et absolutum | id nos ratum, gratum atque firmum perpetuo habere, velle et numquam contra venire aut quovis modo allegare id non receptum |, confessum, pactum ve quictatum et absolutum fuisse sub obligatione et yppoteca omnium bonorum nostrorum presentium et futurorum | ; in cuius rei evidenciam, sigillum nostrum proprium presentibus duximus impendendum. Nos vero Ulricus (1), comes de Wirtten | berg (2), etc., supra dictus, quia ad premissa omnia nostrum dedimus consensum et assensum presentibusque pro nobis et heredibus | nostris damus et omnia inibi contenta ratificamus et approbamus, promittentes pariter de rato idcirco presentes litteras | nostri sigilli appensione fecimus communiri. Datas ex opido nostro Stuttgardienst, quinta diemensis may, anno Domini | millesimo quadringentesimo septuagesimo nono. |

CHRONIQUE

Excursion du 19 mai à Saint-Mihiel.

La première excursion archéologique de cette année avait pour but la petite ville de Saint-Mihiel, très curieuse, mais peu connue, parce qu'elle est située à l'écart de la grande ligne (3). Partis de Nancy par le train de 7 h. 35, nous retrouvions à Saint-Mihiel, sur le quai de la gare,

(1) Ulric V le Bien-Aimé, comte depuis 1419. Il mourut à Leonberg, le 1^{er} septembre 1480.

(2) Anciennement, on disait Wirttemberg.

(3) La Société y était déjà allée en mai 1896 ; cf. *J. S. A. L.*, 1896, p. 119.

notre dévoué confrère M. Henri Bernard, qui connaît à merveille cette ville où il réside, et se chargeait de nous y piloter. Il nous conduit d'abord aux anciennes halles, bien défigurées et dont il a retracé l'histoire (1). De là, nous nous rendons à la « Maison du Roy », ainsi nommée du roi René d'Anjou, qui n'était encore que duc de Bar quand il l'acheta à un particulier en 1428 ; c'est là qu'il descendait quand il venait à Saint-Mihiel ; la façade, du début du x^v^e siècle, est fort belle, mais l'intérieur n'offre pas d'intérêt, ayant été remanié.

En face, donnant son nom à cette rue, est la maison Notre-Dame, où saint Pierre Fourier avait établi ses religieuses ; un peu plus loin, le couvent des carmes, tout cela sans grand caractère. Rue Carnot, une vieille porte cochère ; rue du Général-Blaise, une belle façade du xvi^e siècle.

On arrive ainsi à la place qu'un louable sentiment de reconnaissance a fait dénommer « place des Moines ». Un vaste bâtiment, le plus monumental de ceux qui restent de l'ancienne abbaye, en occupe tout un côté ; des arbres malencontreux empêchent de jouir de l'aspect de cette belle façade, qui mériterait de ne pas être cachée aux regards. L'édifice mériterait aussi d'être mieux entretenu, ne fût-ce qu'en raison des services importants qu'il abrite, le tribunal avec la salle des assises, la bibliothèque, la prison, la gendarmerie, la demeure du général, le collège.

Nous visitons la bibliothèque dont M. Bernard est le zélé et compétent conservateur : salle magnifique, construite pour servir de bibliothèque à l'abbaye, affectée maintenant aux collections municipales, 16.000 volumes et 80 manuscrits. A notre intention, les plus remarquables de ces ouvrages sont préparés sur une table : nous admirons un saint Athanase écrit sur parchemin au ix^e siècle : de fines miniatures, des gravures anciennes, de riches

(1) *M. S. A. L.*, 1904.

reliures, etc. Au milieu de cette salle, un plan à grande échelle de Saint-Mihiel en 1736 est exposé dans un cadre en bois ciré ; tout au fond sont réunis les premiers éléments d'un musée Ligier-Richier qu'organise M. Bernard : quelques sculptures originales et de bons moulages, parmi lesquels celui du célèbre retable d'Hattonchâtel, daté de 1523, et attribué à tort ou à raison à Ligier.

Il y a de belles boiseries dans les locaux du tribunal et des assises.

De là, on n'a que quelques pas à faire jusqu'à l'église paroissiale Saint-Michel, ancienne église de l'abbaye bénédictine, qui a gardé son austère portail roman, mais a été pour le reste reconstruite vers 1710. A l'intérieur, que d'objets à voir : le monument de Warin de Gondrecourt, conseiller aux Grands-Jours de Saint-Mihiel (1) ; une Piéta en bois de Ligier Richier, autrefois au fond du chœur, maintenant placée mal à propos en bas du collatéral épître, sur un autel de marbre gris ; le splendide buffet d'orgue, dû à l'abbé dom Hennezon, et antérieur à la reconstruction de l'église ; le chœur, très profond, avec ses nombreuses stalles en chêne sculpté ; dans une ancienne chapelle, les statues de saint Henri et de saint Yves (2), etc.

Mais il faut se hâter, car midi sonne, et la fatigue et la faim commencent à faire tort à l'étude ; on se rabat sur l'hôtel du Cygne, à côté duquel une curieuse maison datée de 1596 mérite une mention, et là un repas succulent et fort gai ranime tous les courages.

L'après-midi, après avoir jeté un coup d'œil, chez M. Henri Bernard, sur ce curieux monument symbolique qu'il a décrit (3), nous reprenons nos pérégrinations par la rue

(1) M. LÉON GERMAIN a étudié les épitaphes de cette église dans les *Mém. de la Soc. des lettres de Bar-le-Duc*, 1886.

(2) Étudiées par le même dans *Mém. Acad. de Stanislas*, 1908-1909.

(3) *Mém. de la Soc. des lettres de Bar-le-Duc*, 1903.

Carnot, ancienne rue Basse, avec l'hôtel de Bousmard, du début du xvr^e siècle, et par la rue de la Vaux où nous retiennent un instant la maison de la Cour, datée de 1554, et ornée de cinq longues gargouilles (1), et l'hôtel de ville, bâti dans un style un peu froid de la seconde moitié du xviii^e siècle, sur la façade duquel les médaillons de Louis XVI et de Marie-Antoinette ont été martelés pendant la Révolution. Un peu plus loin, même rue, nous entrons dans une maison qui a gardé une belle cheminée en pierre, œuvre sans doute de Joseph Richier, et trois taques, l'une dans cette cheminée, les autres fixées au mur à sa droite ; le sujet de l'une de celles-ci (calendrier du vieillard) est énigmatique. Plus loin encore, une maison porte l'inscription : « notaire garde-notes de S. A. R. ». Dans la rue du Général-Audéoud, une maison du xviii^e siècle d'un beau style, puis la maison natale du général avec cour et porte cochère garnie de boulets de pierre.

On arrive ainsi à l'autre église paroissiale, Saint-Étienne, qui abrite le fameux sépulcre de Ligier Richier, sur lequel tout a été dit (2). Derrière l'autel est un curieux retable du xvi^e siècle, et entre l'autel et le retable sont fixées dans le pavé sept dalles tumulaires (3). Cette église a été terminée vers 1545 ; ses colonnes sans chapiteaux rappellent celles de Saint-Nicolas-de-Port. Dans la sacristie, on nous montre la croix processionnelle de Richard de Wassebourg, beau morceau d'orfèvrerie du xvi^e siècle (4). Dans la chapelle des fonts, plusieurs morceaux de sculpture pleins d'intérêt ; au bas-côté évangile, un bas-relief, deux enfants

(1) Décrite avec d'autres par M. LÉON GERMAIN, dans *J. S. A. L.*, 1885.

(2) Voir surtout le volume de notre confrère, M. Paul-DENIS, sur *Ligier Richier*, dont l'édition définitive va paraître sous peu.

(3) Étudiées par M. LÉON GERMAIN, dans *Mém. Soc. lettres de Bar-le-Duc*, 1884, avec les autres épitaphes de cette église : les plus anciennes sont de 1349 et 1454.

(4) Notre défunt confrère, M. l'abbé BOUILLET, l'a décrite avec les autres objets lorrains exposés au Petit-Palais en 1900.

avec une tête de mort, rappelle la mémoire des familles de Dieulouard et des Pourcelets de Neufchâteau.

En sortant de Saint-Étienne, nous passons rue Grande, où l'hôtel de Gondrecourt, de la seconde moitié du xvi^e siècle, forme un fer à cheval autour d'une petite cour élevée de cinq marches au-dessus de la rue. La rue Porte-à-Nancy garde un vestige des anciennes fortifications ; sur une maison voisine est une sentence portière datée de 1606 (1) ; un peu au delà, l'auberge de la Couronne ou de l'Écu-de-France, bâtie du xvi^e siècle sur arcades. Dans la rue Haute-des-Fosses est la maison de Ligier Richier : la façade en est récente et quelconque, mais à l'intérieur un beau plafond du temps a été conservé ; dans la même rue était le couvent des Annonciades célestes, qui a été habité depuis par l'historien Dumont ; il avait là cette collection d'instruments de torture qu'il a léguée au Musée lorrain.

Il nous reste juste le temps d'aller visiter les fameuses roches, heureusement toutes voisines, qui ont inspiré ses armoiries à Saint-Mihiel ; l'une d'elles a été creusée à la base en 1780 pour placer dans cette sorte de grotte un Christ au tombeau, œuvre du sculpteur Mangeot, élève de Coustou ; à la même date, a été érigée une croix de mission sur la plate-forme de cette roche. De là, on a une magnifique vue d'ensemble sur l'attrayante petite ville et sur le Camp des Romains qui la domine.

Nous reprenons le train de 4 h. 57 et arrivons à Nancy à 7 h. 40 du soir. L'excursion avait été favorisée par un temps à souhait, chaud sans être accablant, clair et lumineux surtout, et l'on sait s'il faut une bonne lumière pour voir à peu près bien le Sépulcre de Ligier Richier dans sa fâcheuse pénombre.

E. D.

(1) Commentée par M. LÉON GERMAIN, dans le *J. S. A. L.*, 1885, p. 247, et dans l'*Annuaire de Lorraine*, 1897, p. 101.

BULLETIN MENSUEL
DE LA
SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE LORRAINE
ET DU
MUSÉE HISTORIQUE LORRAIN

10^e ANNÉE. — NUMÉRO 6. — JUIN 1910

Procès-verbal de la séance du vendredi 13 mai 1910.

Présidence de M. Pierre Boyé, président.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Communications.

MM. Jules Boppe, Pierre Bretagne, Alcide Marot ont adressé leurs remerciements à l'occasion de leur admission comme membres titulaires.

L'Académie de Stanislas a adressé une invitation à assister à sa séance publique annuelle, qui a lieu le 26 mai.

Une excursion de la Société aura lieu prochainement à Saint-Mihiel. La date en sera annoncée par les journaux.

Nécrologie.

Il est donné avis du décès de M. Ferdinand des Robert, mort à Nancy, le 9 mai, membre de la Société depuis 1878.

La Société des antiquaires du Centre a fait part de la mort de son président, M. Albert-Eugène-Maxime Renaud d'Avène, marquis des Méloizes, décédé à Bourges le 8 mars 1910, à l'âge de 70 ans.

Distinctions honorifiques.

L'Académie française a décerné le 1^{er} prix Gobert à M. Chr. Pfister pour son *Histoire de Nancy*.

L'Académie des inscriptions et belles-lettres a décerné, sur la fondation Aug. Prost, un prix de 400 francs à M. Ch. Sadoul pour sa revue *Le pays lorrain* et sa *Revue lorraine illustrée*, et un autre prix de 400 francs à M. Thiria pour sa revue *L'Austrasie*.

Admissions.

M^{lle} Bailly, MM. le lieutenant Brouant, Cuissard, l'abbé Mansuy sont admis comme membres titulaires. M^{lle} Bailly, ayant effectué le versement de 200 francs, est en outre déclarée membre perpétuel.

Présentations.

Sont présentés en qualité de membres titulaires : la Société anonyme des papeteries de Jeand'heurs (Meuse), par MM. Pierre Boyé, Justin Favier et Léon Germain de Maidy ; MM. le docteur Schneider, médecin-inspecteur, directeur du service de santé du 20^e corps d'armée, 13, rue de Boudonville, par les mêmes ; Émile Diderrich, à Mondorf-les-Bains (Grand-Duché de Luxembourg), par MM. Léon Germain de Maidy, Pierre Boyé et le comte Jules Beaupré ; Edmond Dubois, avocat, boulevard Godefroy-de-Bouillon, par MM. Alexandre de Roche du Teilloy, Jean de Roche du Teilloy et Pierre Boyé ; le vicomte Alain de

Lesguern, avocat, 6, rue Callot, par MM. Pierre Boyé, Marcel Maure et Edmond des Robert; **Ferdinand Scheurer**, 21, rue de Turenne, Belfort, par MM. Pierre Boyé, Charles Sadoul et Henri Bernard.

Ouvrages offerts à la Société.

Le chanoine Pierfritte, par Louis COLIN. Saint-Dié, 1910, 28 p. in-8, avec portrait.

Les écoles dans la paroisse de Mondorf au XVIII^e siècle, par Émile DIDERRICH. Luxembourg, 1909, 7 p. in-8. Extr. du journal *Ons Hemecht*, 1909.

Analyse raisonnée des registres de la paroisse de Puttelange-lez-Rodemack, 1740-1792, par le même. Luxembourg, 1908, 13 p. in-8. Extr. du même, 1908.

L'école de Barbonville jusqu'à la Révolution, par L. HOUILLOIN. Nancy, 1910, 8 p. in-8. Extr. du *B. S. A. L.*, 1910.

Lectures.

M. Pierre Boyé donne lecture du travail de M. Edmond DES ROBERT : *Recherches sur l'origine du nom d'Arc*. Après quelques observations de MM. Léon Germain de Maidy, Spire, A. de Roche du Teilloy, de Warren, Ch. Guyot, Robert Parisot, l'impression de ce travail dans les *Mémoires* est votée, et la commission de revision composée de MM. Léon Germain de Maidy, Chevelle et Duvernoy.

M. LÉON GERMAIN DE MAIDY donne lecture de son travail : *La légende de la maison de Tillon*, destiné au *Bulletin*. Quelques observations sont présentées par MM. Duvernoy et Spire.

MÉMOIRES

Liste des étudiants lorrains inscrits à l'Université de Bâle.

L'Université de Bâle fut créée en novembre 1459 par une bulle du pape Pie II ; elle eut comme patron le Conseil de la cité, qui dota l'établissement des ressources nécessaires et nomma les professeurs (1). Elle ne compta pas parmi les Universités les plus prospères, bien qu'elle possédât les quatre Facultés. On a conservé à la Bibliothèque de la ville les registres des étudiants immatriculés chaque année par le recteur. De 1460 à 1500, 3.828 étudiants y sont inscrits, ce qui donnerait une moyenne annuelle de 90, si chaque étudiant avait fait une année de scolarité ; mais beaucoup d'entre eux suivaient les cours pendant de longues années, tandis que d'autres demeuraient un semestre seulement, pour aller étudier le semestre suivant en une autre Université allemande, si bien qu'il est impossible d'établir une statistique exacte par année. Parmi ces étudiants, un certain nombre — et le fait a été remarqué — sont d'origine lorraine, appartenant au diocèse de Toul ou à celui de Metz. Plusieurs sont nés à Saint-Dié ou dans la vallée supérieure de la Meurthe. Ces jeunes gens passaient le col de Saales ou de Sainte-Marie-aux-Mines, remontaient la vallée du Rhin et passaient quelque temps à Bâle pour se familiariser avec la langue allemande, en leur contact avec les habitants, et pour écouter les leçons de Sébastien Brant, de Jacob Locher et de Jérôme Guebwiller. Le nom-

(1) Dr WILHELM VISCHER, *Geschichte der Universität Basel, von der Gründung 1460 bis zur Reformation 1529*. Basel, 1860, in-8.

bre de ces étudiants lorrains diminua lorsque la Réforme eut été introduite à Bâle. L'Université qui, après la crise de 1529, rouvrit ses portes en 1532, fut une Université protestante (1). Quelques Lorrains seulement attachés aux nouvelles croyances s'y rendirent ; — et leur énumération présente cet intérêt de nous faire connaître les noms de familles lorraines qui, malgré les édits des ducs, pratiquaient le culte réformé. Nous publions la liste des étudiants lorrains de Bâle, comme, dans notre tome II de l'*Histoire de Nancy*, nous avons donné celles des étudiants lorrains aux Universités de Genève et de Heidelberg. Notre première colonne indique l'année et le semestre de l'inscription, la seconde le numéro d'ordre de cette inscription pour le semestre, la troisième le nom et l'origine de l'étudiant, la quatrième le chiffre des droits qui ont été versés par lui. Nous donnons en note les éclaircissements nécessaires.

CHR. PFISTER.

1469	21	Maffadus Theobaldi carnificis de Vico (2)...	VI sol.
»	22	Thoutnetus de Vico.....	III
»	23	Dominicus Pistor de Vico.....	III
»	24	Johannes Stephanus de Vico.....	III
1469-1470 (2)	2	Johannes Nicolaus de Vico Metensis dyoc.	solvit sol. III residuos solvere promisit.
»	»	12 Theodricus Saltzmesser de Dusa (3) Metensis dyoc	VI sol.

(1) CH. BURCKHARDT-BIEDERMANN, *Die Erneuerung der Universität Basel in den Jahren 1529-1539*, dans les *Beiträge zur vaterländischen Geschichte*, 1896, p. 403. Cf. RUDOLF THOMMEN, *Geschichte der Universität Basel, 1532-1632*. Basel, 1889, in-8.

(2) Il s'agit certainement de Vic en Lorraine, comme le prouve d'ailleurs l'indication donnée plus loin pour Jean Nicolas. Nous ignorons quelles circonstances amenèrent à Bâle cette petite colonie de jeunes gens de Vic.

(3) Quand deux dates sont données, il s'agit du semestre d'hiver.

1470	43	Nicolaus Rueb de Tusa (1) dyoc. Metensis.	III. I d.
1470-1471	5	Johannes Sartoris de Dusa Metensis dyoc.	VI sol. minus III den.
»	»	76 Gerhardus Schrade de Baeff (2) dyoc. Metensis.....	VI sol.
1471	101	Desiderius Fumacie de Sancto Deodato (3) Tullensis dyoc.....	VI
1471-1472	63	Desiderius Perini de Mercuria (4) Tullensis dyoc.....	VI
»	»	64 Desiderius Dolieni de Mercuria.....	VI
1472	17	Symon Roszleti de Mercuria Tullensis dyoc.	VI
»	18	Stephanus Gwylwym de Mercuria ejusdem dyoc.....	VI
1472-1473	3	Johannes filius Johannis Dardini de Sancto Deodato Tullensis dyoc.....	VI
»	»	34 Johannes Beireti de Spinal (5) dyoc. Tulensis.	VI
»	»	62 Claudius de Mercurio dyoc. Tulensis.....	VI
1473-1474	42	Desiderius Mathei de Danubro (6) Tullensis.	VI
»	»	56 Albertinus Auseti Tullensis dyoc.....	III s.; pauper
»	»	70 Dominus Albertus Clementis curatus de Wahequeyo (7), canonicus de Danubrio et arcium magister Tullensis dyoc.....	VI
»	»	71 Nicolaus de Herbevillari (8) Tullensis dyoc.	III
»	»	72 Heinricus Heinrici de eodem loco Tullensis dyoc.....	III
»	»	73 Uzembaldus Jacqueti de Vaucquilla (9) Tullensis dyoc.....	III
»	»	74 Udalricus, filius Jacobi prepositi de Danubrio, Tullensis dyoc.....	III

(1) Dieuze, ancien chef-lieu de canton de la Meurthe.

(2) Nous ignorons de quel endroit il s'agit. Peut-être Béfey, au cant. de Vigy, Moselle.

(3) Saint-Dié, Vosges.

(4) Mirecourt, Vosges.

(5) Épinal, Vosges.

(6) Deneuvre, canton de Baccarat, Meurthe-et-Moselle.

(7) Sans doute nom estropié pour Vacquevilla, curé de Vacqueville, chanoine de Deneuvre et maître ès arts. Il devait étudier à Bâle la théologie. Vacqueville, canton de Baccarat.

(8) Herbéville, canton de Blâmont, Meurthe-et-Moselle.

(9) Vacqueville, cf. n° 3.

1475	33	Porsinius de Thus (1) Metensis dyoc.....	VI sol.
»	56	Johannes Guillermi de Setue (2) Tullensis dyoc.....	VI
»	57	Nicolaus Anthonii de Plumberis (3) ejusd. dyoc.....	VI
1479-1480	26	Albertinus Cordarii de Lunari villa (4) dyoc. Tullensis.....	VI
»	»	41 Martinus Colmi de Sancto Deodato Tullensis dyoc.....	VI
1484	33	Mathias Thenner de Kemnitz (5) Metensis dyoc.....	VI
»	34	Desiderius Waltrini de Medio Vico (6) Tullensis dyoc.....	VI
1486	39	Nicolaus de Stagno (7) Verdinensis dyoc..	VI
1486-1487	18	Johannes Lud (8) ex Nansea Tullensis dyoc.	VI
1487-1488	16	Nicolaus Viecart de Sancto Nicolao (9) Tullensis dyoc.....	VI
1489	34	Dominicus Fovea de Sancto Teodato (10), Tullensis dyoc.....	VI
1490-1491	5	Ulricus Peyger de Rammerszwiler (11) Metensis dyoc.....	VI
»	»	46 Anthonius Lyart de Tullo (12) Tullensis dyoc	VI

(1) Dieuze.

(2) Sans doute Sion, dans le Saintois, *Suientensis*, *Setuensis pagus*.

(3) Plombières, Vosges.

(4) Lunéville.

(5) Nom sans doute estroplié. Est-ce pour Kemplich, cant. de Metz-wisse ?

(6) Moyenvic, canton de Vic.

(7) Étain, Meuse.

(8) S'agit-il du célèbre Jean Lud, secrétaire de René II, auteur du *Dialogue* (cf. *J. S. A. L.*, 1854, p. 185) ? D'abord notaire à l'officialité de Metz, il était entré au service du duc de Lorraine vers 1461. Plus tard encore, le 5 octobre 1493, un Jean Lud de Nancy est immatriculé à l'Université d'Heidelberg (Gust. Tœpke, *Die Matrikel der Universität Heidelberg*, t. I, p. 427). Dès lors, il est possible que, dans ces deux cas, il soit question d'un fils du secrétaire du duc.

(9) Saint-Nicolas-de-Port, Meurthe-et-Moselle.

(10) Saint-Dié.

(11) Remmersweiler, village de la mairie de Sankt-Wendel, près de Trèves, aujourd'hui en Prusse rhénane.

(12) Toul.

1491-1492	8	Dominicus Johannes Leonhardi, sanctorum Theobaldi et Stephani de Homborgo Metensium ecclesiarum decanus (1).....	XII sol.
1493-1494	33	Johannes Sutoris de Zweybruek (2) Metensis dyoc.....	VI
»	»	34 Johannes Sartoris de eodem loco.....	VI
1494	9	Johannes Turneia de Sancto Nicolao Tullensis dioc.....	VI
1495-1496	67	Johannes Aurifabri de Vico Metensis dioc. VIII Apprillis.....	VI
1496-1497	2	Jeorius Daumann de Sancto Theodoco (3) Tullensis dyoc. dedit.....	VI
1497-1498	5	Nicolaus Sartoris de Wyssenbach (4) Tullensis dioc.....	VI
»	»	26 Georius de Hassoville Dolensis (5) dioc....	VI
1507-1508	26	Johannes Bellardi de Portu Sancti Nicolai Tullensis dyoc.....	VI
1508	5	Anthonius Bursani de Portu Sancti Nicolai Tullensis dioc.....	VI
1510-1511	2	Joannes Chelidon de Spinal Dolensis dyoc.	VI
1511	30	Wernherus de Medio Vico dyoc. Metensis (6) dedit.....	VI
1514-1515	31	Petrus Tossanus (7) Metensis.....	
»	»	35 Paulus Kugelin de Sarburg (8) Metensis dioc.....	

(1) Doyen de la collégiale Saint-Thiébauld de Metz et de Saint-Étienne de Hombourg. Hombourg, au cant. de Saint-Avold. Sur ces deux établissements, voir N. DORVAUX, *Les anciens pouillés du diocèse de Metz*, pp. 261 et 267.

(2) Deux-Ponts, en Bavière rhénane.

(3) Sans doute pour Saint-Dié.

(4) Wissembach, cant. de Laveline, arrondiss. de Saint-Dié.

(5) Dolensis=Tullensis. Sans doute Georges d'Haussonville, plus tard vicaire général de Metz et abbé de Moyenmoutier (1524-1534). ABBÉ JÉRÔME, *L'abbaye de Moyenmoutier*, t. I, pp. 444-447.

(6) Moyenvic était en réalité du diocèse de Toul.

(7) Pierre Toussain, né à Saint-Laurent-sur-Othain, mais élevé à Metz par son oncle, principal du chapitre, est le célèbre réformateur qui devint en 1535 le superintendant des églises de Montbéliard. Cf. JOHN VIÉNOT, *Histoire de la Réforme dans le pays de Montbéliard jusqu'à la mort de Pierre Toussain*. Paris, Fischbacher, 1900, 2 vol. in-8.

(8) Sarrebourg, autrefois Meurthe.

1517	7	Claudius Canciuncula Metensis (1), dedit..	VI sol.
1518	21	Frater Viacrius Guillermi de Anteloco (2) Tullensis dioc. ordinis Benedicti.....	VI
1518-1519	3	Nicolaus Petri ex Morwila (3) Thulensis ..	VI
1521	3	Dominicus Campanus de Nanceio (4) 20 Junii, Dolensis dioc.....	VI
1522	25	Dominicus Durandus de Luthoringia Metensis dyoc.....	VI
»	26	Johannes Tislinus Tullensis dioc.....	VI
»	27	Johannes Cavetus Tullensis dioc.....	VI
»	28	Philippus Thomassinus de Lutheringia (5) Tullensis dioc.....	VI
1522-1523	12	Johannes Gerardini de Spinalo.....	
»	»	13 Anthonius Durandi de Spinalo.....	
1524	10	Nicolaus Galeart Vi (6)... Metensis dioc. 4 octobris.....	VI
1524-1525	8	Claudius Abscuto de Lanczeo (7) Metensis dioc.....	VI
1526	2	Theodoricus Henzlo Lotharingus.....	VI
1527	1	Johannes Claudius ex opido sancti Ypoliti dioc. Tollensis (8).....	VI

(1) Une main postérieure a ajouté : *Vir celeber hoc ævo. Claude Cantuncula* (Chansonnette) était né à Metz à la fin du xv^e siècle ; il avait déjà visité les Universités de Leipzig et de Louvain. En 1519, il devint recteur à Bâle, entra en relations étroites avec Zasius, plus tard avec Érasme. Quand le mouvement de la Réforme emporta Bâle (1524), il revint à Metz et fut employé par la ville à diverses négociations ; en 1536, il fut appelé à une chaire de droit canon à l'Université de Vienne. Cf. AUG. PROST, *Claudius Cantuncula, jurisconsulte messin du XVI^e siècle*, dans les *Mémoires de l'Académie de Metz*, 1868 ; BREMER, *Claude Chansonnette*, dans le *Jahr-Buch für lothringische Geschichte und Altertumskunde*, t. VI, pp. 157 et suiv.

(2) Anthelupt, cant. de Lunéville-Nord.

(3) Morville-en-Bassigny, cant. de Bulgnéville, au diocèse de Toul.

(4) Le ms. porte par erreur *Narceio*. C'est sans doute le même personnage que Dominicus Campeius de Nancy, inscrit à l'Université d'Heidelberg le 18 février 1525. Cf. TOEPKE.

(5) Les noms d'origine non indiqués.

(6) Il faut sans doute compléter [de] Vi [co], de Vic en Lorraine.

(7) Nous n'avons pas pu faire l'identification.

(8) Il y a sans doute ici une erreur. Nous soupçonnons qu'il s'agit de Saint-Hippolyte (Alsace), relevant de la Lorraine, mais faisant partie du diocèse de Bâle.

1527 10 Ludowicus Galardy ex Luetueringa Tul-
lensis dioc..... VI sol.

Anno a Christi natali MDXXVII, decimo quinto calendas novembris, qui dies sacer erat divo Lucae evangelistae, Academiae Basileiensis rector creatus est nobilis ac eximius dominus Nicolaus Dumanus, alias Gaillard Lothoringus (1), ut cessante tum Deo propitio corporum illa peste, ita animorum magis atque magis ingravescente morbo, autoribus potissimum iis qui sub pretextu plantandi evangelii curias simulant et bacchanalia vivunt (2).

(Le manuscrit représente les armoiries de ce recteur lorrain.)

1527-1528 5 Nicolaus a Scuto Nanceiensis (3).....
1527-1528 9 Johannes de Hasoville (4) dioc. Tullensis..... VI sol.
» » 21 Hugo de Loupues (5) diocesis Tullensis..... VI

(En 1529, l'Université est fermée : lorsqu'elle rouvre en 1532, elle est protestante ; dès lors les noms des Lorrains disparaissent ; les sujets du duc Antoine cessent de fréquenter une École où est enseignée l'hérésie. Quelques noms lorrains seulement se retrouvent à partir de 1539 ; ces Lorrains peuvent être considérés comme protestants : malheureusement le registre ne donne plus d'ordinaire le lieu de naissance.)

(1) Nous manquons de renseignements sur ce noble lorrain, qui fut recteur de l'Université de Bâle en 1527. Dans LÉV, *Schweizerisches Lexicon*, t. VI, p. 181, on lit simplement : Duman, sons Gaillard, Nicolaus, ein Lothringer, war A. 1527 als ein zu Basel studirender rector dortiger Universitat. A noter que très souvent, à Bâle, des étudiants remplissaient le rôle de recteur.

(2) On voit que l'Université n'était pas tendre à la Réforme ; voilà pourquoi elle fut fermée en 1529.

(3) Claude et Nicolas de l'Escut frères, de Nancy, sont immatriculés à l'Université d'Heidelberg le 10 mai 1532. Cf. TOEPKE. Nicolas de l'Escut, au début secrétaire du duc Antoine, fut un juriste remarquable. Il a publié trois ouvrages : sur les actions du droit (Haguenau, 1537), sur les preuves testimoniales (Strasbourg, 1540), sur l'application des *Institutes* de Justinien aux lois et usages de la Lorraine (Paris, 1543). Les deux premiers sont dédiés au duc de Bar, plus tard François 1^{er}, le troisième au duc Antoine. ALBERT COLLIGNON, *La Bibliothèque du duc Antoine*, dans les *M. A. S.*, 1906-1907, p. 61.

(4) Sans doute le futur sénéchal de Lorraine et de Metz, seigneur d'Essey et de Tonnoy.

(5) Louppy-le-Grand, cant. de Vaubécourt, Meuse.

1559-1560	3	Simon Gierardus Lotharingus....	VI sol.
1565-1566	10	Joannes Thuvignon Lotharingus.	VI
1568 (1)	120	Martinus Simoninus Lotharingus.	1 teston Franc
1569	4	Nicolaus Burgundy Lotharingus..	6 sol.
1573	50	Robertus le Caigle Lotharingus...	6
»	52	Jacobus Pascharius Lotharingus..	6
1577	Augusti 14	Daniel a Riviere Essensis (2) Lotharingus.....	} 12
»	»	Claudius Lescarnat Semiensis (3) Lotharingus, moderator prioris adolescentis.....	
1580	4 juin	Franciscus Loisius Lotharingus...	10
1581	100	Jodocus Perrinus (4) Lotharingus.	6
1587	Septembre	Marcus Maquinosius Lotharingus.	6 batz 6 pf.
1588	Mars	Boucardus Lotharingus Claementanus (5).....	10 b.
»	Mai	Salomon de Barisi Lotharingus (6).	
1589	11	Samuel Piso Metensis.....	
1590	Décembre	Marcus Morelotus Lotharingus ...	VI sol.
1593-1597	69	Johannes Venator Metensis (27 jan. 97).....	1/2 talerum
»	»	70 Theophilus Collinus Metensis....	6 batz.
»	»	71 Johannes Irenæus Metensis.....	4 batz.
1598	Octobre	Daniel Haudoncourt Metensis	
»	»	Petrus Lambertus Metensis (7)....	

(1) Avec le trimestre 1567-1568 finit le premier registre d'inscription, si intéressant avec ses armoiries des principaux recteurs ; avec le trimestre de 1568 commence le tome II, d'une exécution moins soignée.

(2) Sans doute Essey-les-Nancy. La famille La Rivière semble avoir partagé les idées protestantes.

(3) Peut-être Sion en Lorraine ; c'est le précepteur de Daniel de La Rivière.

(4) Deux membres de cette famille Perrin sont inscrits à l'Université de Genève : Jacob, le 9 novembre 1559 ; Claude, en octobre 1584. *Histoire de Nancy*, t. II, p. 167.

(5) Clefmont, Haute-Marne.

(6) Il donne 45 batzen avec Ferrilus de Creveryeur Senonensis et Paulus de Dixier Nivernensis. — Barisey-au-Plain ou Barisey-la-Côte, cant. de Colombey, Meurthe.

(7) Ils donnent 1 livre 13 batzen 14 pf. avec Jonas de Belsalet Artesius Belga.

1608	Juin	Sebastianus Godardus Lotharingus.	
1612	26 mars	Daniel Jacobœus Metensis (1)....	
1614	Octobre	Jeremias Gullonius Metensis	
1616	Avril	Heinricus Lebaeus de Batilli (2)	pfund. Batz. pfon.
		Metensis.....	1 13 4
1619	Septembre	Joannes Alexander Metensis.....	10
1620	Juin	Petrus Jacquidt Lotharingus.....	10
1630	Juin	Franciscus Dominicus Lotharingus.....	Nihil propter paupertatem.
1633	Mai	Joannes Jacmin Pfaltzburgensis (3)	
		Lotharingus	Nihil.
1637	Août	Paulus Thomas Thouvenin Nan- ceianus	0 propter paupertatem.
1640	4	Nicolaus Genault Markkirchensis Lo- tharingus (4)	1 pfund.
»	42	Carolus Persodius Metensis (5)...	
1664	2 juin	Petrus Pæretus Metensis.....	N. p. p. (6)
1666	27 juin	Matheus Voget Mussipontanus (7)	0 ob paupertatem.
1681	1 ^{er} septembre	Paulus Ancillon (8) Metensis.....	10 Batzen.
1683	12 décembre	David Bastar.....	Metenses. 1 pfund. 10 Batzen
»	»	Jeremias de Vigneulles. }	
1693	9 décembre	Philippus Alexander Metensis....	1 pfund.
1698	25 mars	Alexander Marion Metensis.....	10 Batzen.

(1) Daniel Jacobé devint plus tard pasteur de Château-Thierry.

(2) Batilly, cant. de Briey.

(3) Phalsbourg, chef-lieu de canton, cercle de Sarrebourg.

(4) Sainte-Marie-aux-Mines, qui était du diocèse de Bâle, appartenait par moitié aux ducs de Lorraine.

(5) La famille messine de Persode fut une famille huguenote célèbre. — Avec l'année 1654 s'arrête le second registre ; le troisième et dernier, qui conduit à l'année 1763, ne renferme guère que des noms de Messins.

(6) *Nihil propter paupertatem*. En marge une main récente a ajouté : *Vir celebr.* Il s'agit de Pierre Poirêt qui fut successivement pasteur à Anweiler, à Heidelberg et à Leyde, auteur de nombreux ouvrages sur les mystiques et le mysticisme. Il mourut en 1719.

(7) De Pont-à-Mousson.

(8) Un neveu du pasteur David Ancillon, qui, après la révocation de l'édit de Nantes, se retira à Berlin, où il mourut le 3 septembre 1692. Paul Ancillon lui-même se réfugia à Berlin où il devint médecin de l'hôpital français.

1698	17 septembre	Johannes Ferry (1) Gallo-Metensis.	2 pfund.
»	24 »	Johannes Benjamin Feriet Metensis	3 pfund.
1699	20 août	Theodorus Augustus Bedjoz Metensis.....	1 pfund.
1700	31 août	Ludovicus Flavigny Metensis.....	1 pfund.
1701	19 avril	Mathias Demontigny Metensis....	
1702	29 mars	Benjamin de Vigny Metensis.....	10 Batz.
1708	2 juillet	Paulus Courtail Metensis.....	1 pfund.
1710	12 septembre	Johannes Petrus Marseloff Saarbursensis (2) ex Lotharingia ...	2 pfund.
			1 pfund. 4 Batzen.
1730	27 septembre	Antonius le Comte de Pont Badenvillanus (3).....	1 pfund. 1 Batzen.
1742	30 janvier	Antonius le Comte de Pont Metensis	1 pfund. 10 Batzen

N.-B. — Inscriptus jam erat A° 1730 : de novo nomen suum dedit post impetratam ab amplis. magistratu veniam hic commorandi cum familia sua.

Cadran solaire horizontal du XVIII^e siècle, avec inscriptions et blason.

Les sentences et devises, les pensées religieuses ou morales ont souvent tenu une place, plus ou moins importante, dans la décoration des objets. On les agencait, de diverses manières, et toujours judicieusement, avec les autres motifs de l'ornementation. Celle-ci n'avait plus alors pour seul but de récréer la vue, elle intéressait l'esprit; c'était un enseignement. Ces pensées ou sentences,

(1) Sans doute l'un des descendants du pasteur Paul Ferry, mort le 27 décembre 1669.

(2) Sarrebourg.

(3) Badonviller, cant. de Baccarat, Meurthe. Dans cette petite ville, qui appartient jusqu'en 1751 en partie aux princes de Salm, le protestantisme avait pénétré et fait de grands progrès.

presque toujours des citations d'auteurs connus, rentraient fréquemment dans ce qu'on appelle les lieux communs, ou plutôt étaient d'une adaptation générale. On en lit toutefois qui ont été faites spécialement pour certains objets.

Une plaque en plomb de cadran solaire de jardin, provenant d'Abaucourt (1) et que j'ai vue dernièrement chez un de nos confrères, nous donne un exemple intéressant du genre.

Au-dessus des chiffres arabes du cadran, en légende circulaire et le long du bord, on lit cette inscription en italiques couchées :

*Quid mortalis homo jactas te, quid ve superbis,
Cras forsā fies pulvis et umbra levis* (2).

Cette pensée religieuse se trouve, sous différentes formes, dans quelques ouvrages de la fin du xvi^e siècle.

En dessous des chiffres, en légende circulaire aussi et concentrique à la précédente, est une seconde pensée qui est comme la continuation et, en partie, la répétition de la première.

*Quid valet hic mundus, quid gloria, quid ve triumphus,
Post miserum funus pulvis et umbra sumus* (3).

La partie supérieure du cadran, les trois cinquièmes environ, est occupée, en dedans des chiffres des heures et de l'inscription précédente, par le tracé habituel des rayons ; ce tracé est traversé par une étroite banderole ondulée sur laquelle est cette sentence :

Afflictis lentæ celeres gaudentibus horæ (4).

(1) Abaucourt, Meurthe-et-Moselle, canton de Nomeny.

(2) Que te vantes-tu, homme mortel, ou que fais-tu l'orgueilleux, demain peut-être tu deviendras une poussière et une ombre légère.

(3) Que vaut le monde, que vaut la gloire ou le triomphe ? Après de misérables funérailles, nous sommes poussière et ombre.

(4) Les heures sont lentes aux affligés et courtes à ceux qui sont en joie.

Le bas du cadran (les deux cinquièmes de sa surface), est recouvert d'un motif assez compliqué mais d'un bel effet décoratif. Deux lions soutiennent un écusson armorié. Cet écusson est en forme de cartouche découpé et bordé sur les côtés par des rinceaux ; la partie centrale, cernée d'un filet circulaire, contient les armoiries et cet écusson en cartouche, comme on en rencontre souvent au XVIII^e siècle, est surmonté d'une couronne de marquis.

Les armoiries peuvent se lire : *D'azur au chevron d'or, bordé et dentelé de... chargé d'un tourteau de... et accompagné, en chef, de deux besants et en pointe d'un lion aussi d'argent* (1).

En dessous de ce motif et lui servant de base, s'étend un cartouche à forme beaucoup plus large que haute ; il est entièrement bordé de motifs d'ornementation de style Louis XV. Dans sa partie supérieure est agencée une banderole assez large dont les extrémités, transformées en rinceaux et feuillages, viennent, en se contournant, encadrer la partie inférieure des lions et les deux petits rinceaux en volute qui leur servent de support. Le champ de ce large cartouche est rempli par cette pensée :

*Quisquis ades, numera qua
Te mors auferet hora* (2).

Sur la banderole qui se développe au-dessus du cartouche, est une dernière inscription :

Vos genus et pietas vos laudat gratia morum (3).

Les lettres de toutes ces inscriptions sont des italiques très couchées ; elles sont peu élégantes et souvent difficiles à lire ; il n'y a pas non plus d'espacements réguliers ni de ponctuation. La composition de cette plaque de cadran est due à un artiste de talent, mais l'exécution laisse à désirer.

(1) Ce sont les armes de la famille Lecomte. Voir à l'appendice.

(2) Qui que tu sois compte à quelle heure la mort t'emportera.

(3) Votre naissance et votre piété, ainsi que la beauté de vos mœurs, proclament votre louange.

Quoi qu'il en soit, l'objet est intéressant, et il le sera davantage si des recherches faites par un connaisseur compétent font trouver l'identification des armoiries qu'il porte. Quant à son âge, il remonte très probablement aux premières années du xviii^e siècle.

L. ROBERT.

APPENDICE

Notre regretté confrère nous avait communiqué cette notice quelques jours avant son décès, et nous avions eu la satisfaction de lui procurer un dernier plaisir de chercheur, en lui identifiant les armoiries qui ornent ce cadran solaire.

Il faut y voir le blason que reçut, par lettres données à Lunéville le 28 décembre 1725, Henri Le Comte : *D'azur au chevron engrelé d'or, chargé sur la pointe d'un tourteau d'azur*



et accompagné, en chef de deux besants d'or et en pointe d'un lion de gueules Michel (1), dit que le lion était d'argent couronné d'or, ce qui serait plus héraldique.

Deux branches collatérales s'étaient répandues dans le pays messin, c'étaient les Le Comte de Grosjeux et les Le Comte d'Humbepaire. C'est parmi leurs représentants, dont bon nombre sont cités par Michel et par l'abbé Poirier (2), qu'il faudrait aller chercher celui pour qui fut composé le cadran solaire objet de cet article.

Ed. DES R.

(1) Emm. MICHEL, *Biographie du Parlement de Metz*.

(2) Abbé POIRIER, *Metz, documents généalogiques*.

Décès de mademoiselle de Lambert, 1772.

Dans le numéro du *Bulletin* du mois d'avril dernier, nous avons l'honneur de communiquer l'acte du décès de la baronne de Maxéville, survenu à Mondorf (les Bains) en 1795, ainsi que quelques renseignements relatifs à sa famille. Nous venons de trouver dans les registres de la paroisse de Mondorf un autre acte touchant également une famille lorraine.

Le 8 novembre 1772 est décédée à Altwies (annexe de la paroisse de Mondorf) Marie-Catherine de Lambert, fille de Claude-François de Lambert, « consiliarii mussipontanensis », et de Marie-Jacquotte de Pratte. Elle a été inhumée à l'intérieur de la chapelle de l'endroit. — Cette chapelle a fait place à une église moderne, il y a une trentaine d'années.

Contrairement à l'usage selon lequel les actes de décès étaient contresignés par des vicaires et des maîtres d'école, celui de M^{lle} de Lambert porte la signature du médecin Jean-Pierre Fortuner, d'Altwies. J.-P. Fortuner, que l'Altesse Électorale de Trèves avait distingué par le titre de conseiller intime, jouissait d'une belle renommée et surtout auprès de la noblesse du Luxembourg et de la Lorraine, qui venait à Altwies pour le consulter. C'est peut-être là la raison qui a amené M^{lle} de Lambert à Altwies.

La famille Fortuner a fourni pendant six générations des médecins, des oculistes, des chirurgiens, des officiers de santé et des pharmaciens. Joseph-Emmanuel Fortuner, fils de Jean Pierre, fut médecin-major à Briey et y est décédé le 3 septembre 1846. Il est né à Altwies le 8 décembre 1773, et eut comme parrains à son baptême : messire Joseph-Emmanuel de Martigny, seigneur de Gondelange et de Mondorf, et madame de Martigny, née de Villers.

ÉMILE DIDERRICH.

Un billet de décès de 1784.

Dans la liasse G. 1079 des Archives de Meurthe-et-Moselle se trouve un billet de décès de 1784, conservé uniquement parce que, trois ans plus tard, son dos servit à rédiger la minute d'une lettre d'affaires. Le personnage assez élevé dont il parle est mort à Nancy (1); Lepage ne le cite cependant pas dans ses *Archives de Nancy*; enfin il était peut-être lorrain, au sens large du mot, car il y a un village d'Ambly dans le canton actuel de Verdun; tous motifs qui justifient la reproduction du document.

MM.

*Vous êtes invités d'assister aux
Convoi funèbre et Enterrement de Haut
Puissant Seigneur Messire Philippe-
François-Clériadus, Chevalier
d'Ambly, Brigadier des Armées du Roi,
Chevalier de l'Ordre Royal et Militaire de
Saint-Louis, etc. Qui se feront demain
Mardi 14 Septembre 1784, cinq heures
du soir, en l'Eglise Saint-Roch, sa Paroisse,
dans le Caveau de laquelle il sera inhumé;
et aux Services qui seront célébrés le
lendemain, huit heures du matin, en la
même Eglise.*

Requiescat in pace

à Nancy, chez P. Barbier.

L'*Almanach royal* nous apprend que le chevalier d'Ambly avait été nommé brigadier d'infanterie le 16 avril

(1) Mais il résidait habituellement à Méréville, près de Pont-Saint-Vincent; cf. *Invent. somm. des Arch. de M.-et-M.*, E. Suppl. 4141.

1767. Son épitaphe n'est pas dans l'*Histoire de Nancy* de Lionnois, qui donne celles de quelques autres personnes enterrées dans l'église Saint-Roch. La 3^e édition du *Dictionnaire de la noblesse* de La Chenaye-Desbois et Badier ne le nomme pas, quoiqu'elle consacre aux d'Ambly une notice assez étendue, d'après laquelle cette famille devrait son nom à la terre d'Ambly dans le Rethélois et aurait commencé à briller au temps de saint Louis.

Notons encore qu'on trouve en Lorraine au xviii^e siècle des familles Péchard d'Ambly, d'Ambly des Ayvelles, d'Ambly de Bandeville. Le 19 janvier 1777, Louis Péchard d'Ambly, écuyer, chevalier de Saint-Louis, ancien capitaine d'infanterie au régiment de Limousin, fait reprises de la moitié de la seigneurie de Gironcourt (Vosges, arr. Neufchâteau, cant. Châtenois) [1].

E. DUVERNOY.

Épitaphe à Gare-le-Cou.

A trois kilomètres au Sud de Toul, non loin de la Moselle, se trouve la chapelle isolée de Gare-le-Cou, qui date, au moins en partie, du xiv^e siècle. Olry l'a décrite assez longuement dans son *Répertoire archéologique du département de la Meurthe* (2), et a montré par quelles

(1) Arch. de M.-et-M., B. 11 038, n° 7.

(2) *M. S. A. L.*, 1870, 2^e partie, p. 272-274. — On sait qu'Étienne Olry est mort en 1883 avant d'avoir achevé ce grand travail. Il avait seulement publié le répertoire pour l'arrondissement de Toul et pour les cantons d'Haroué et de Vézelize dans les *Mémoires* de notre Société depuis 1863 jusqu'en 1871. Malheureusement bien des monuments décrits par lui ont disparu depuis, bien des inscriptions qu'il a signalées sans les transcrire ont été détruites ; il faut se hâter de publier celles qui subsistent.

bizarres déformations on est arrivé au nom actuel de cette localité. Mais, pas plus là qu'ailleurs, il n'a fait attention aux inscriptions conservées dans la chapelle. En voici une qui paraît digne d'être reproduite, bien qu'elle ne parle que de fort petites gens ; elle est tracée autour d'une stèle en pierre :

CY GIST MENGOTTE, FEMME DE
JEHAN MORELLY, YMAGIER DEMEURANT A TOUL
LAQUELLE TRESPASSA LE XVII^e JOUR DE
NOVEMBRE MV^eLIX. PRIEZ DIEU POUR ELLE.

Au centre de la pierre, on lit :

I N

M

MISERERE MEI DEUS

Le tout est en caractères gothiques.

E. D.

CHRONIQUE

Thèses de doctorat.

Le jeudi 23 juin, M. l'abbé Ch. Aimond, professeur à l'École Saint-Louis de Bar-le-Duc, a soutenu ses thèses devant la faculté des lettres de Nancy, et, après une brillante soutenance, a été proclamé docteur ès lettres avec la mention très honorable. Il avait eu l'heureuse idée de prendre les sujets de ses deux thèses dans l'histoire de notre province.

La thèse complémentaire porte sur *Le nécrologe de la cathédrale de Verdun, publié avec une introduction critique et des notes*, Strasbourg, 1910, in-8 de 213 pages. Ce nécrologe, ou obituaire, dont le manuscrit est conservé à la Bibliothèque municipale de Verdun, a été rédigé dans la seconde moitié du xiii^e siècle, avec additions successives faites depuis cette époque jusqu'au xviii^e siècle. Les plus anciennes notices sont fort brèves, les plus récentes sont assez détaillées. Malgré l'insuffisance, et parfois l'inexactitude des dates qu'il contient, ce nécrologe est précieux, et dans des pages excellentes, M. Aimond a montré tous les renseignements qu'il fournit à la biographie et à la généalogie, à l'histoire ecclésiastique, à l'histoire de l'art, aux études économiques et statistiques, à la topographie verdunoise. C'est le premier travail de ce genre qui se publie en Lorraine : il pourra servir de modèle.

La thèse principale a pour titre : *Les relations de la France et du Verdunois de 1270 à 1552*, Paris, H. Champion, 1910, in-8 de xviii-574 pages. Dans ce gros volume, d'une impression serrée, on trouve une quantité incroyable de faits soigneusement vérifiés et datés, judicieusement classés, expliqués, rattachés les uns aux autres. L'auteur a écrit là avec talent un beau chapitre de l'histoire de cette diplomatie de l'ancienne France si avisée, si adroite, si tenace, et, il faut le dire, si dépourvue de scrupules ; il a en même temps élucidé beaucoup de questions de l'histoire de la Lorraine et du Barrois. Il montre, par exemple, que la monarchie française a cherché à prendre pied sur la Meuse dès les premières années du règne de Philippe le Hardi, quand elle ne possédait pas encore la Champagne ; que sa politique d'extension sur la Meuse ne s'arrêta pas du tout, comme on le dit généralement, pendant les guerres d'Italie ; que sous François I^{er}, les duchés et le Verdunois cherchent à devenir une sorte d'état-tampon

entre la France et l'Allemagne ; qu'en même temps, pendant que le roi et l'empereur s'efforcent d'avoir la haute main sur Verdun et son évêché, le duc de Lorraine essaie d'être le troisième larron, et qu'il est sur le point d'y réussir par deux procédés, en dépeçant l'évêché village par village, à la faveur de l'obscurité des titres, et en plaçant des cadets de sa maison sur le trône épiscopal de Verdun. L'auteur fait grand cas de la politique des souverains du Barrois et de la Lorraine, jusqu'ici tenue en médiocre estime ; il opine même (p. 428) que, dans l'évêché de Verdun, elle a pu servir de modèle à la politique des rois de France. Dans toute cette histoire, comme il le dit fort bien (p. 426), les épisodes juridiques abondent plus que les luttes guerrières ; la force militaire française n'intervient décidément que tout à la fin, pour occuper Verdun sans combat. Il y avait près de 300 ans que cette occupation se préparait par un « encerclement » patient et progressif.

L'ouvrage se termine par 87 pièces justificatives bien choisies et par un copieux index où, disposition singulière, il faut chercher la plupart des personnes, non à leur nom de famille, mais à leur prénom. Il est muni en outre d'une bonne carte en couleur du Verdunois à l'échelle du 270 000^e.

E. D.

Demande de collaboration.

Notre confrère, M. Charles Cuissard, caissier à la Caisse d'épargne de Cirey-sur-Vezouse, travaille à une histoire de cette petite ville, et a déjà réuni beaucoup de matériaux ; mais il ne peut venir à Nancy pour y faire les recherches nécessaires et serait heureux de trouver quelqu'un qui voudût bien s'en charger, en devenant son collaborateur et en rédigeant l'ouvrage de concert avec lui.

Versement de membre perpétuel.

A versé la somme de 200 francs dans les conditions indiquées à la délibération du 8 avril 1891, et est, en conséquence, devenue membre perpétuel de la Société d'archéologie lorraine : Mademoiselle BAILLY, 70, rue Stanislas, à Nancy.

BIBLIOGRAPHIE

Dans la *Bibliothèque de l'École des chartes* de 1909, p. 204, M. André Philippe, archiviste des Vosges, signale un acte du 23 décembre 1294 concernant le chapitre Saint-Goëry d'Épinal, et curieux parce que l'original en est perdu, et que sur la copie qui subsiste, faite en 1726, les huit sceaux pendants de l'original sont reproduits en empreintes plaquées. Ce cas est peut-être unique.

MUSÉE LORRAIN

SECTION I

Par M. SCHAUDEL, receveur principal des douanes : Un canon, un paturon et un sabot de cheval, trouvés à Solutré par le donateur.

— M. MALGRAS, curé de Raucourt : Un lot d'objets trouvés à Éply dans des tombes barbares.

Agrafes de ceintures en bronze ; scramasax et agrafes de ceintures en fer, etc.

SECTION III

Par M. le commandant THOUVENIN : Enseigne « Au coq gaulois » et sa potence, provenant d'une auberge de Laneuveville-devant-Nancy (première moitié du XIX^e siècle).

— M. ADAMI, épicier à Nancy : Gaufrier daté de 1791 et provenant de Fécocourt.

Lame de dague portant l'inscription · VIVE · LE · ROI · et provenant de Fécocourt.

— M. Charles BRACH : Un ancien vélocepede de fabrication messine.

— M^{me} BRUNOTTE, en souvenir de son mari M. Brunotte, professeur à l'École supérieure de pharmacie : 7 boîtes-tiroirs en bois et 14 boîtes en fer blanc, ornées de cartouches peints, avec inscriptions, et deux bouteilles en forme de gourdes, le tout provenant d'une ancienne pharmacie de Vic-sur-Seille (XVIII^e siècle).

Une ancienne cornue.

Deux cloches de verre provenant de la pharmacie du frère du général Drouot.

ACQUISITIONS

SECTION II

Jeton du Cabinet du Roy de Pologne, 1748, au château de « Chantheux », signé : Nicole à Nancy ; exemplaire en argent.

SECTION III

Chenet en fer forgé, orné d'une fleur de lis surmontée d'un oiseau, provenant des environs de Void.

Pour la Commission de rédaction, le Président : PIERRE BOYÉ.

L'imprimeur-gérant : A. CRÉPIN-LEBLOND, 21, rue Saint-Dizier, Nancy.

BULLETIN MENSUEL
DE LA
SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE LORRAINE
ET DU
MUSÉE HISTORIQUE LORRAIN

10^e ANNÉE. — NUMÉRO 7. — JUILLET 1910

Procès-verbal de la séance du vendredi 10 juin 1910.

Présidence de M. Pierre Boyé, président.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Communications.

MM. Charles Cuissard et l'abbé Mansuy ont adressé leurs remerciements à l'occasion de leur admission comme membres titulaires.

L'échange de nos publications avec celles de la Société d'histoire, d'archéologie et des beaux-arts de Chaumont est décidé.

Nécrologie.

Il est donné avis du décès de M. l'abbé Lhuillier, curé d'Abreschviller, membre de notre Société depuis 1879.

Admissions.

La Société anonyme des papeteries de Jeand'heurs, MM. le médecin-inspecteur Schneider, Émile Diderrich, Edmond Dubois, le vicomte Alain de Lesguern et Ferdinand Scheurer sont admis comme membres titulaires.

Présentations.

Sont présentés en la même qualité : La **Compagnie des forges et aciéries de la Marine et d'Homécourt**, 98, rue de la Victoire, Paris, IX^e, par MM. Pierre Boyé, Justin Favier et Léon Germain de Maily ; MM. le lieutenant feld-maréchal François de **Bockenheim**, Mechitaristengasse, 8, Vienne (Autriche), par MM. le général de Saint-Haouën, Émile Duvernoy et Alexandre de Roche du Teilloy ; Théophile **Collignon**, conducteur des ponts et chaussées, à Longuyon, par MM. A. de Gironcourt, le docteur E. Coliez et A. Poirot ; Georges **Couthand**, capitaine-adjutant-major au 156^e régiment d'infanterie à Toul, par MM. Alexandre de Roche du Teilloy, Jean de Roche du Teilloy et Pierre Boyé ; le docteur **Hauviller**, directeur des Archives départementales, à Metz, par MM. Georges Pariset, Émile Duvernoy et Léon Germain de Maily ; le baron de **La Chaise**, château d'Aulnois-sur-Seille (Lorraine), par MM. le comte de Mahuet, le baron de Dumast et Edmond des Robert ; Paul **Luc**, industriel, 27, rue de Malzéville, par M. Pierre Boyé, Charles Sadoul et Édouard Germain ; Paul des Robert, lieutenant au 91^e régiment d'infanterie, 45, rue de Montjoly, Charleville (Ardennes), par MM. Edmond des Robert, Albert de Novital et le comte de Warren ; René **Rogé**, négociant, 30, rue du faubourg Stanislas, par MM. Alexandre de Roche du

Teilloy, Jean de Roche du Teilloy et Pierre Boyé ; le docteur Joseph Schuhl, professeur agrégé à la Faculté de médecine, 133, rue Saint-Dizier, par les mêmes.

Ouvrages offerts à la Société.

Monographie de la cathédrale de Senlis, par Marcel AUBERT. Senlis, 1910, 208 p. in-4, avec 28 pl. h. t.

Genealogische Notizen zur Geschichte der Familie Bockenheim von Bockenheim, gesammelt und geordnet 1907 1910 von Franz von BOCKENHEIM. Wien, 1910, 25 p. in-8 avec tabl. généalogique.

L'origine du nom de Faucilles, par L. GALLOIS. Extr. de 16 p. in-8, avec 1 pl. h. t. des *Annales de Géographie*, tome XIX (n° 103 du 15 janvier 1910).

L'ancienne Faculté de médecine de Nancy (1768-1793), par le docteur P. Pillement. Nancy, 1910, 49 p. in-8. Extr. de la *Revue médicale de l'Est*, 1910.

Lectures.

M. Edmond des Robert achève la lecture du travail de notre regretté confrère M. Ferdinand DES ROBERT : *Charles IV à Tolède (1654-1659)*, d'après les *Archives nationales*. La Société en vote l'impression dans ses *Mémoires* et nomme pour former la Commission de revision : MM. Robert Parisot, Léon Germain de Maidy et Edmond des Robert.

M. Pierre Boyé commence l'exposé de ses *Recherches sur l'agriculture en Lorraine au XVIII^e siècle*.

MÉMOIRES

Les noms de Bouxières-aux-Chênes ⁽¹⁾.

Deux questions se posent à propos de ce nom : l'une qui lui est commune avec plusieurs autres localités de notre département, et que nous ne signalons qu'en passant, se rapporte à l'étymologie du mot Bouxières, en latin *Busseriae*. Ce nom viendrait, d'après Godron (2) et Hippolyte Cocheris (3), de l'allemand *busch* et du bas-latin *boscus*, et désignerait simplement un terrain planté d'arbres; au contraire, selon Aug. Digot (4), et, semble-t-il, Arthur Giry (5), il serait dérivé de *buxetum*, et signifierait une plantation de buis.

En second lieu, on peut se demander ce qui a valu à ce village le qualificatif « aux-Chênes ». Car, lorsqu'on parcourt son ban accidenté et pittoresque, on y voit de nombreux noyers, mais pas un seul chêne (6). Ceci nous amène à énumérer les noms variés que cette localité a portés au cours des âges : H. Lepage les a déjà fait connaître sommairement dans son *Dictionnaire topographique de la Meurthe* (1862), mais des recherches dans les archives départementales et communales nous ont permis d'en trouver de nouveaux exemples.

(1) Arr. Nancy, cant. Nancy-Est.

(2) *M. S. A. L.*, 1875, p. 278, n. 4.

(3) *Origine et formation des noms de lieu*, Paris, 1869, in-12, p. 29.

(4) *Hist. du royaume d'Austrasie*, t. III, p. 344.

(5) *Manuel de diplomatique*, p. 390.

(6) Il y a bien un chêne de la liberté au milieu du village, mais cet arbre a été planté en 1789, et, comme nous allons le voir, le nom est beaucoup plus ancien.

Bouxières-aux-Chênes n'est qu'à 8 kilomètres à peine de Bouxières-aux-Dames ; il était nécessaire de différencier deux localités aussi voisines. Or, longtemps, la seconde s'appela Bouxières tout court ; ce n'est qu'au xiv^e siècle que le terme Bouxières-aux-Dames, rappelant le célèbre chapitre noble établi là, commence à paraître. Au contraire, le Bouxières qui nous occupe a un second nom dès qu'il figure dans les textes : au x^e siècle, il s'appelle « Buxeriae majores »⁽¹⁾, ce qui marque qu'il était alors plus peuplé que Bouxières-aux-Dames : c'est d'ailleurs au milieu de ce même x^e siècle que la fondation du monastère commença à donner de l'importance à cette dernière localité jusqu'alors insignifiante (2). Puis, au xiii^e siècle, surgit un nom relatif, non plus au chiffre de la population, mais à la situation topographique : en 1276, « le fief de Boxeres desoz Amance » ; en 1293, « Buxières desouz Amance » (3). Mais la nouvelle appellation ne fait pas oublier l'ancienne ; bien au contraire, elles se combinent : 1294, « Grand Boussières sous Amance » (4), que l'on trouve encore dans une charte de 1344 (5) ; puis, elles alternent : 1336, « li sires Martins, cureis de Grans Bouxières » (6) ; 1357 et 1368, « Buxières desouz Amance » (7). Dans des chartes comprises entre 1344 et 1360, un certain Joffroy, écuyer, est dénommé, tantôt « de Buxière » tout court, tantôt « de Bouxières dezous Amance » (8).

(1) *Dictionn. topogr.*

(2) H. LEPAGE, dans *M. S. A. L.*, 1859, p. 431.

(3) Arch. M.-et-M., B. 705, n^o 121, 131. — Bouxières-aux-Chênes est bâti presque au pied du mont d'Amance, vers le nord ouest.

(4) CALMET, *Notice de la Lorraine*, t. II, col. 355.

(5) H. LEPAGE, *Dictionn. topogr. et Communes de la Meurthe*, t. I, p. 185.

(6) Arch. M.-et-M., B. 495, n^o 3.

(7) *Ibid.*, n^o 4.

(8) *Ibid.*, n^o 3.

Au ^{xv}^e siècle, un nom disparaît, un autre se maintient, et un dernier surgit : dans le registre des comptes de 1439, on trouve « Grant Bouxières » (1) ; le déterminatif « sous Amance » que garderont d'autres villages, Laitre, Dom-martin, Velaine, se trouve encore en 1448 (2), puis n'est plus appliqué à Bouxières, pourtant bien plus rapproché que Velaine du mont d'Amance ; enfin, dans un acte fait à Nancy, le 24 janvier 1472, n. st., le chevalier Hardouin de La Jaille reconnaît tenir en fief du duc de Lorraine, la terre de « Grant Bouxiers au Chasne » (3). Remarquez ce singulier, donnant à penser qu'il y avait alors à Bouxières un chêne unique et remarquable ; plus tard, oubliant ce détail, on passera au pluriel. A noter aussi que ce nom nouveau étant encore peu connu, on croit nécessaire, pour éviter toute équivoque, de maintenir l'ancien nom de « Grant Bouxiers ».

Au ^{xvi}^e et au ^{xvii}^e siècles, les deux dénominations alternent : dans le compte de 1501, dans un aveu de 1509, dans des lettres patentes de 1517, dans un acte d'acquêt de 1522, « Grant Bouxières » (4) ; dans un acte de vente de 1558, « Bouxières au Chesne » (5) ; dans une pièce judiciaire de 1593, « Grand Bouxières » (6) ; dans le très officiel *Dénombrement du duché de Lorraine*, dressé en 1594, par Thierry Alix, « Grand Bouxières » (7) ; dans un aveu de

(1) Arch. M-et-M., B. 967, fol. 18 v°, 19.

(2) Dans une charte ducale pour les habitants de Bouxières (LEPAGE, *Comm. Meurthe*, t. I, p. 185).

(3) Arch. M.-et-M., B. 704, n° 23. — Nous publions cet acte plus loin.

(4) *Ibid.*, B. 1002, fol. 150 ; B. 704, n° 40 ; B. 13, fol. 80 ; B. 495, n° 7.

(5) *Ibid.*, B. 601, n° 98.

(6) *Ibid.*, série B., sentences du bailliage de Vic pour 1593, fol. 42 v°.

(7) *Doc. de l'hist. de Lorr.*, t. XV, p. 51. — Par une curieuse aphérèse, dans ce même *Dénombrement*, Écuelle, écart de Bouxières, devient Cuelle.

1663 et dans des lettres patentes de 1665, « Bouxières-aux-Chênes » (1).

Bientôt, à ces catégories de documents déjà assez nombreuses, chartes, aveux, lettres patentes, actes judiciaires, contrats, registres de comptes, s'en ajoute une nouvelle, ces registres paroissiaux qui relatent les baptêmes, les mariages et les sépultures. Nous y lisons : en 1646, « Bouzière la Grande » (2) ; en 1661, « Buzierre aux Chesne » ; en 1678, « Grand Bouxiers au Chaisne » (3) ; en 1697, « la Grande Bouxières » (4). Là aussi, les deux appellations se succèdent et se combinent. Il y a mieux : dans la même année 1686, le même curé appelle successivement sa paroisse « Bouxière la Grande » et « Bouxière au Chesne » (5), preuve de la coexistence, jusqu'à la fin du xvii^e siècle, de ces deux noms, dont le second a fini par triompher, on ne voit pas trop pourquoi.

* * *

Nous avons cité plus haut la reprise de la terre de Bouxières par Hardouin de La Jaille, chevalier. Ce personnage était grand maître de la maison du duc Jean II qu'il suivit jusqu'à Barcelone (6) ; il servit ensuite le duc René II, et lui dédia son traité des combats en champ clos, composé en vue d'une rencontre de ce genre qui devait avoir lieu à Nancy, le 22 octobre 1482 (7). traité qui acquit une grande autorité dans la société chevaleresque. Un acte émanant

(1) Arch. M.-et-M., B. 828, n° 122 ; B. 115, fol. 81 v°.

(2) Arch. comm. d'Amance, GG. 2.

(3) *Ibid.*, GG. 1.

(4) Arch. comm. de Bouxières-aux-Chênes, GG. 5.

(5) *Ibid.*, GG. 3.

(6) *Chronique de Lorraine*, édit. Marchal, p. 77 ; elle écrit ce nom « de La Gaille ».

(7) Cf. CALMET, *Hist. de Lorraine*, 1^{re} éd., t. II, col. 1085 ; t. III, preuves, col. 288 (il écrit « de La Faille ») ; PRISTER, *Hist. de Nancy*, t. I, p. 682.

d'un homme aussi en vue n'est pas indifférent, et nous le publions ici :

24 janvier 1472, n. st.

Je, Hardouyn de La Jaille, chevalier, congnois et confesse que je tiens en foy et hommage de très hault et puissant prince, mon très redoubté seigneur, monseigneur le duc de Calabre et de Lorraine, etc., toute la terre et seigneurie de Grant Bouxlers au Chasne, les circonstances et despendences d'icelle, tant en hommes, en femmes, justice haulte, moyenne et basse, en boix, estangz, en preiz, en fours, molins, en pressoirs, chappons, gelines, cire, en terres arrables et non arrables, en amendes, confiscations et atrayerres, et en toutes autres seigneuries et juridicions quelxconques, promettant par ces présentes l'en faire le service toutes et quantes fois que requis en seray, protestant néanmoins que si par ignorance ou négligence, j'avoie obmis en cest présent dénombrement, je n'en fusse tenu de faire amende ne autres réparacions quelxconques.

En tesmoing de ce, j'ay saillé ces présentes de mon seel armoyé de mes armes, que furent faictes et données à Nancey, le vingt quatriesme jour de janvier, l'an mil quatre cens solxante et unze.

(Arch. M.-et-M., layette « Fiefs de Nancy », B. 704, n°23 ; orig. parch. scellé d'un sceau armorié en cire rouge sur double queue)

Hardouin de La Jaille était mort en 1517, car par ses lettres patentes datées de Nancy et du 13 février 1517, n. st., le duc Antoine donna à Hardy Tillon, seigneur de Souilly (1), son chambellan et maître d'hôtel, tout ce qu'il possédait à « Grant Bouxières », pour en jouir sa vie durant, et en outre, lui permit de racheter, au nom du domaine ducal, mais de ses propres deniers, tout ce que possédaient dans ce village les héritiers de feu Hardouin de La Jaille, pour en jouir et le laisser à ses héritiers (2).

Voici les armes d'Hardouin de La Jaille, d'après le sceau pendu à la pièce ci dessus. Nous en devons la description à notre obligeant confrère, M. Edmond des Robert : *D'argent à la bande fusée de gueules, accompagné en chef d'une croix recroisetée au pied fiché de...* (sans doute comme brisure). Pour cimier, un oiseau à longues pattes, héron ou paon.

E. DUVERNOY.

(1) Arr. Verdun, ch. 1. cant.

(2) Arch. M.-et-M., B. 13, fol. 80.

Don de René II à Baptiste de Pontevès, Sénéchal de Lorraine (1482).

La collection de chartes léguée à la Bibliothèque de Lyon par M. Henry Morin-Pons, et dont nous rédigeons en ce moment le catalogue, contient un assez grand nombre de pièces qui ont appartenu autrefois à la famille provençale de Pontevès (1). Le document le plus curieux de cette série est, sans contredit, le *vidimus* d'une lettre du duc René II de Lorraine, du 10 janvier 1482, accordant au sénéchal de Lorraine, Baptiste de Pontevès, les deux seigneuries de Florennes et de Perche, au pays de Liège. Le sénéchal qui possédait de nombreuses terres en Provence n'avait pas hésité à les quitter pour se mettre au service du duc et l'accompagner dans ses expéditions. Pour le dédommager des pertes que pouvait lui occasionner son absence, René II lui avait, le 8 février 1481, promis 15.000 florins. Mais, à la suite d'un accord entre eux, il avait été convenu que Baptiste de Pontevès se contenterait de 12.000 florins. Comme René de Lorraine ne pouvait fournir cette somme tout de suite à son sénéchal, il lui remit en gage, par lettres datées de Nancy et du 10 janvier 1482, les deux seigneuries de Florennes et de Perche situées au pays de Liège, en Belgique (2). Cet acte fut *validé* le 5 février 1482, par Georges des Moynes et

(1) Pontevès, d'où elle tire son nom, se trouve dans le Var, arr. de Brignoles, cant. de Barjols. Elle est alliée à celle de Sabran.

(2) Il faut entendre: dans le temporel de l'évêché de Liège, car en réalité ces deux seigneuries sont assez loin de la ville de Liège: Florennes est un chef-lieu de canton, province de Namur, arrond. de Philippeville: Perche est sans doute Pesche, mêmes province et arrond., canton de Couvin, comme le pense M. Duvernoy qui a eu la bonté de nous dire son avis à ce sujet.

Humbert Fricaudet, de Saint-Mihiel, clerks et tabellions près de la cour de Nancy. C'est ce *vidimus* que nous publions ci-après.

LOUIS CAILLET.

(1482). 5 février. — Nancy. — *Acte des gardes Scel du tabellionnage du duc de Lorraine, vidimant des lettres patentes de René II, duc de Lorraine et de Calabre, marquis du Pont, comte de Vaudémont et d'Harcourt (écrites à Nancy le 10 janvier 1482) par lesquelles il accordait à Baptiste de Pontevoès, sénéchal du duché de Lorraine, les seigneuries de Florennes et de Perche, au pays de Liège, jusqu'au paiement d'une somme de 12.000 florins, dont le sénéchal se contentait au lieu des 15.000 florins à lui promis par acte donné à Nancy, le 8 février 1481, afin de le dédommager des pertes subies par lui en Provence, où il avait de nombreuses propriétés, pendant la durée de l'expédition ducale en Italie, dont il faisait partie.*

(Bibl. mun. de Lyon. — Coll. de chartes léguée par M. Henry Morin-Pons, en cours de classement et d'inventaire.)

Sur parchemin. — Scellé sur double queue. — Sur le débris de la queue subsiste un fragment du sceau en cire brune.

A TOUS CEULX qui cestui present vidimus ou transumpt verront et orront, NOUS, LES GARDES du seel du tabellionnage de nostre tres redoubté et souverain seigneur Monseigneur le duc de Lorraine et de Calabre, marchiz, etc. — de sa court de Nancy, salut. Savoir faisons que, aujourd'ui, date de cestes, par noz amez et fiables George des Moynes, secretaire et Humbert Fricaudet, de Saint-Mihiel, clerc tabellions jurez a | nostre dit tres redoubté seigneur en sa dite court de Nancy, furent veues, tenues, palpées, visitées et diligemment de mot apres autres leues certaines lectres patentes et auctentiques, saines et entieres en seaulx, parchemin, | escripture et signatures, deffaillans de tous vices et suspicions quelxconques, seellées des seaulx, aussi signées soubzscriptes et registrées des noms, seingz et soubzcriptions dont elles font expresse mencion |, si comme par l'inspec-

tion d'icelles apparut aus diz tabellions, desquelles lectres la teneur s'ensuit en ceste forme.

René, filz de la royne de Jherusalem, de Sicille, d'Arragon (1), etc., par la grace de Dieu, duc de | Lorraine et de Calabre etc., marchis, marquis du Pont, conte de Vauldemont (2), et de Harécourt (3), etc., a tous ceulx qui ces presentes lectres verront, salut.

Comme, au moyen et pour cause de ce que ja pieça, nous estans derrenierement | en Prouvence devers feu de tres noble recordacion, nostre tres redoubté seigneur et grant père (4), le roy de Sicille, que Dieu absoille, nostre tres chier et feal conseiller et chambellain Baptiste de Ponthevez, seneschal de nostre dit duchié | de Lorraine, a nostre tres grande prière et requeste, se fust delibéré de laisser et habandonner tous autres party, ensemble ses terres, rentes, seigneuries, possessions et biens quelxconques, tant meubles que immeubles, en | accompagnant nostre personne par mer et par terre (5), en tres grant peril et dangier de sa personne et a la consummacion de sez biens, a l'occasion de quoy lui eussions des lors promis par lectres escriptes et signées de nostre | main et autrement de le recompenser bien et loyalement de nostre pouvoir et de le restituer de toutes les pertes, dompmages et interestz que, pour nous et a nostre cause et service, il auroit et soustiendroit en ses terres, seigneuries, | et biens quelconques, pour desquelles promesses nous acquicter en partie envers nostre dit seneschal, puis aucun temps en ça, lui eussions baillé, cédé, quieté et transporté a tiltre de gaigiére, pour lui, ses hoirs et | ayant cause, noz villes, places, chasteaulx, terres et seigneuries de Florines et de Perche avec tout le revenu appartenant et dependant, le tout assis et scitué es pays de Liege, pour les tenir et posseder et en prendre, | lever et recepvoir tous prouffitz et emolumens par lui et ses dis hoirs, tant et si longuement et jusques ad ce que par nous ou nos dis hoirs luy seroit païé, baillé et delivré realment la somme de quinze mille escuz d'or | du coing de Monseigneur le roy, pour une foiz, avec toutes reparacions que, en icelles places, terres et seigneuries, il et ses dis hoirs y pourroient avoir faictes, frayées et soustenues, ensemble aussi

(1) Yolande d'Anjou, fille de René I^{er}.

(2) Vaudémont (Meurthe-et-Moselle), arr. Nancy, cant. Vézelize.

(3) Harécourt (Calvados), arr. Falaise, cant. et comm. Thury-Harcourt.

(4) René I^{er} mort en 1480, qui lui laissa le duché de Bar.

(5) Il fit diverses expéditions. — Ainsi en 1482, il alla secourir les Vénitiens contre Ferrare. Il se trouvait à Adria.

tous les deniers | qu'il ou ses dis hoirs auroient paieiz pour le rachapt d'aucunes des pièces, rentes ou droictures appartenans aus dictes seigneuries, s'aucun rachapt en avoit fait, comme tout ce peut plus a plain apparoir par noz lettres | patentes que nostre dit seneschal en a par devers luy, expédiées en nostre ville de Nancy, le huitiesme jour du mois de febvrier, l'an mil quatre cens quatre vingts, ausquelles nous refferons et presentement soit | ainsi que, affin d'eviter toutes questions pour l'advenir ou les contrarietez qui, a cause des pertes et dompmages soustenues par nostre dit seneschal, a l'occasion de nostre dit service et choses dessus dites, pourroient | sourdre entre nous et les nostres, luy et les siens, ayons appointé et accordé et par paction expresse convenu avec nostre dit seneschal que, pour tous les interestz et dompmages qu'il a soufferts de ses dis biens meubles |, comme bestial, graines, sel, vins, debtes en deniers que luy estoient deuz ou dit pays de Prouvence, pensions, utensilles de maisons, armes, armures et generalment tous ses autres biens meubles qu'il avoit et possedoit ou dit pays a | l'eure de son derrenier depart; aussi, pour tous dampmaiges et interestz qu'il a soustenuz de toutes les revenues, yssues et emolumens des dessus dits terres, heritaiges, seigneuries qu'il eust receu et peu recevoir, si | ne fust ad cause de nostre dit service, jusques au present jour, esquelx interestz et dompmages n'entendons en riens comprendre les terres, heritaiges, places et seigneuries delaissées par nostre dit seneschal, dont en partie | l'avons recom-pensé et du surplus sommes deliberez de parfaire, comme promis luy avons, sommes et serons tenuz de luy paier, bailler et delivrer ou a ses dis hoirs et ayans cause la somme de douze mille escuz de | bon or et de juste poix, du coing de mon dit seigneur le roy, pour paiement desquelx luy avons accordé et par paction expresse accordons qu'il et ses dis hoirs et ayans cause aient, tiengnent et possèdent | doresnavant nos dites villes, places, terres et seigneuries de Florines et de Perche, avec tous les villaiges, droictures, reddevances, appartenances et deppendances d'icelles, et en lievent, preignent et reçoivent tous | les prouffitz, rentes, revenues et emolumens quelx-conques, en tous droiz de seigneurie, comme tout selon le contenu de noz autres lectres qu'il en a de nous, comme dit est, lesquelles lettres vou-lons estre et demeurer en leur | force et vertu et sortir leur plain effect. en tout et partout, sans riens en icelles deroguer, prejudicier, muer ou innover, fors tant seulement en la reduction des quinze mille escuz dessus dis que icellui | nostre seneschal nous a ramenez et reduitz de son propre mouvemant, p r traicté et accord fait entre nous et luy, a la somme de douze mille escuz et par la declaracion du paiement de ce present appointement, | lesquelz douze mille escuz,

nous ou nos dis hoirs luy serons tenuz paier ou faire paier, bailler et delivrer pour une foiz avec toutes reparacions, edifices, fortifications et ouvraiges qu'ilz y pourroient avoir faiz ou sommes de | deniers par eulx employées et mises pour le rachapt d'aucunes pieces ou rentes deppendans des dites seigneuries et selon qu'il est declairé en nos dites lettres, auparavant qu'il ou ses dis hoirs soient tenuz d'eulx departir des dites terres et | seigneuries ou aucunes d'icelles, advenant lequel cas, icelles noz terres et seigneuries nous reviendroient et retourneroient de plain droit et les pourrions reprendre en noz mains et rejoindre a nous, nonobstant que par noz lectres precedens fuissions tenuz a nostre dit seneschal de luy rendre et paier pour le rachapt de nos dites terres et seigneuries la somme de quinze mille escuz, laquelle somme il, de son plain gré et | consentement, a reduycte et ramenée a la dessus dicte somme de douze mille escus, ainsi que dit est, en traictant lequel appointement n'avons jamaiz entendu ne n'entendons aucune chose estre defalqué |, deduict ou rabbattue a nostre dit seneschal ou ses dis ayans cause de tous les deniers, rentes et revenus, prouffitz et emolumens qu'ilz prendront et leveront des dessus dites terres et seigneuries, tant et si longuement qu'ilz les auront en main et que | nous ou nos dis hoirs luy aurons paie la dite somme de douze mille escuz avec les autres choses susdites, si aucunes en y avoit, et lesquelles rentes, deniers, prouffitz, yssues, levées et revenues des dessus dites terres et, seigneuries de Florines et Perche, ensemble de toutes leurs appartenances et deppendances luy avons des maintenant pour lors donnez et donnons par franche et pure dounacion que on dit donacion faicte entre les vifz pour | nulle quelconque chose irrevocable, tant pour les dompmages et interestz qu'il a soustenuz, lesquelx estoient de trop plus grande valeur que la dite recompense, comme aussi pour les bons et agreables services | qu'il nous a faiz, tant de sa personne que de sez biens, lesquelles choses dessus dites nous et nostre dit seneschal et chacun de nous avons juré et promis par la foy et serement de noz corps de entretenir et entierement observer | pour nous, nos dis hoirs ou ayans cause et en riens ne contrevenir des choses dessus dites et declairées en quelque maniere ou façon que l'en peut dire, proposer ou alleguer all'encontre, cessans tous contredictz et empeschemens | ; en tesmoign de ce, nous et nostre dit seneschal avons signé ces dites presentes de noz seingt manuelz et icelles fait seeller de noz seaulx armoyez de noz armes et doubler pour par chacun de nous en estre retenu ung original. | Données en nostre dite ville de Nancy, le dixiesme jour de janvier, l'an mil quatre cens quatre vingts et ung, ainsi signées au blanc : René, Cotignac et soubzscriptes sur le reploitz : par Monsei-

gneur le duc etc, maistre Jehan | de Lamballe, prothonotaire, du
saint siege apostolique, esleu de Toul et abbé de Saint Mansuy (1),
messires Jehan Wisse, de Gerbeviller (2), bailliy de Nancy, Thomas, de
Paffenehoffen, bailliy de Vauldement, Hardoin de la Jaille, chevaliers, |
Charles Baron, Pierre du Fayl, seigneur de Basoilles (3), Petit Jehan de
Bron, maistres d'ostel, Jaques Wisse, capitaine de la garde, Anthoine
Gele, tresorier, Maistre Jaques Memaut, licencié en loix, procureur, et
Anthoine Warin, | receveur generaux de Lorraine, presens ; pour
secretaire, Maistro. Registrata. Michael. EN TRESMOING de laquelle
vision, pour tant que, collacion diligente faicte premierement par les
dites Georges et Humbert, tabellions | dessus dis, de ce present tran-
sumpt vulgairement appellé vidimus, ont trouvé icellui transumpt du
tout concorder aux lettres originaux cy dessus transcriptes sans au-
cune chose estre diminuée ou adjoustée | , nous gardez dessus nommez,
a la feable relacion d'iceulx tabellions faicte a nous soubz leurs saingz
manuelz et ausquelx nous creons fermement, avons seellé cez presen-
tes lettres de vidimus et transumpt | du seel du dit tabellionnaige
de Nancy, saulz tout droiz, qui furent faictes, données et transcriptes,
le cinquiesme jour du mois de fevrier, l'an mil quatre cens octante
ung. |

Fricaudet. Ainsi est. |

(*Sur le repli*) : (*Sous le repli*). Collacion est faicte aux lectres origi-
naux | par nous tabellions cy dedans escriptz | etc.

(*Au dos*) : Transumpt et vidimus pour noble et honnoré seigneur |
Baptiste de Ponthevez, seigneur de Cotignac (4) et de | Rosieres aux
Sallines (5), seneschal de Lorraine, etc. |

(1) Saint-Mansuy, Meurthe-et-Moselle, comm. de Toul.

(2) Gerbéviller, Meurthe-et-Moselle, ch.-l. de cant. de l'arr. de Lu-
néville.

(3) Bazoilles, Vosges, arr. et cant. de Neufchâteau.

(4) Cotignac, Var, arr. Brignoles, ch. l. cant. — Les de Pontevès
étaient seigneurs de Cotignac.

(5) Rosières-aux-Salines, Meurthe-et-Moselle, arr. Nancy, cant. Saint-
Nicolas-du-Port.

Note sur la maison d'Ambly, du Réthelois.

Le billet de décès de 1784, publié par M. É. Duvernoy dans le *Bulletin mensuel de la Société d'archéologie lorraine* (Juin 1910, p. 138), se rapporte certainement à l'un des descendants de la maison d'Ambly, originaire du village d'Ambly (Rhételois). Ce nom Philippe François-Clériadus d'Ambly ne figure ni dans la généalogie d'Ambly (Verduinois), ni dans celles des autres familles qui ont ajouté à leurs noms patronymiques celui d'Ambly.

La maison d'Ambly, du Rhételois, divisée en plusieurs branches aujourd'hui éteintes, portait : *D'argent à trois lions de sable, lampassés de gueules, et posés 2 et 1. Devise : Pour la gloire.*

Dans la généalogie de cette famille (1), on trouve à la 12^e génération :

XII. Philippe-François d'Ambly, marquis des Ayvelles, baron de Chauvirey, né le 17 mars 1676, aide de camp du maréchal de Boufflers ; épousa le 23 février 1695 Marie-Béatrix du Châtelet, fille de Daniel du Châtelet, marquis de Lenoncourt et d'Élisabeth de la Fontaine-Vernon. D'où quatre garçons et trois filles. Les fils furent :

1^o Gaspard-Hardouin-François, mort le 30 juillet 1779, sans postérité ;

2^o François, né en 1701, tué à la bataille de Dettingen, en 1743.

3^o Louis d'Ambly, né en 1699, colonel de cavalerie, qui épousa en Franche-Comté Marie-Madeleine de Sonnet (1747), d'où la branche établie en Franche Comté, éteinte au XIX^e siècle.

(1) Consulter : *Nobiliaire de Champagne*, Bibl. de Verdun, manuscrit d'Attel ; — Arch. Meuse, série E, liasse 46 ; — Archives particulières de M. le comte de Rotallier.

4° *Clériadus* d'AMBLY, chevalier, qui figure avec le titre de « brigadier des armées du Roy en 1767 » et mourut sans postérité.

Ce dernier, Clériadus, chevalier d'Ambly, paraît être celui que le billet de décès de 1784 désigne sous les prénoms de Philippe-François-Clériadus. Sauf preuve du contraire, nous ne pensons pas que ce billet puisse s'appliquer à un autre personnage de la maison d'Ambly.

J.-B.-A. GILLANT.

Étudiants lorrains à Bâle.

(ADDITIONS ET RECTIFICATIONS)

La liste publiée par M. Pfister dans le numéro de juin du *Bulletin* a provoqué les remarques que voici :

Page 125. — Les renvois aux notes sont mal présentés ; on trouve deux fois le renvoi 2 ; lire : 1469-70 (3) et plus loin : Theodricus Saltzmesser de Dusa (4) et ajouter la note (4) Dieuze, ancien chef-lieu de canton de la Meurthe.

Page 126. 1473-1474. — 70. — Dominus Albertus Clementis curatus de Wahequeyo (7). La note 7 est erronée. Il faut lire *Wahegneyo*, et il s'agit de Vagney, cant. de Saulxures, arrond. de Remiremont, Vosges. Ce curé de Vagney, Albert Clément, est connu par d'autres documents. Il était originaire de Frizon,auj. cant. de Châtel, Vosges, et il était à la date du 27 août 1492, doyen de la chrétienté de Remiremont. En 1495, il était remplacé à Vagney par le notaire apostolique Didier Molet, de Hagécourt, aujourd'hui cant. de Dompierre. On voit que les étudiants se rendirent aussi à Bâle par le col de Bussang et la vallée de la Thur.

(M. Didier-Laurent, curé de Monthureux.)

Juin 1910



CADRAN SOLAIRE HORIZONTAL DU XVIII^e SIÈCLE
AUX ARMES DE LA FAMILLE LE COMTE

Page 128. — 1496 1497. — Jeorius Daumann de Sancto Theodoco (3). — Theodoco est vraisemblablement pour Theotoco, la mère de Dieu. Il s'agirait dès lors de Sainte-Marie, sans doute Sainte-Marie-aux-Mines, attribuée par erreur au diocèse de Toul, comme il arrive souvent.

Page 129. — 1522. — 27. — Johannes Cavetus Tullensis dioc. — Jean Caoet est signalé comme notaire apostolique, chanoine de Remiremont et lieutenant du grand sonrier en 1538. On le trouve dans des documents antérieurs de 1530, 1532, 1535. On possède son testament daté du 4 janvier 1545 (n. st., 1546), où il prend le titre de doyen de la chrétienté de Remiremont.

(M. Didier-Laurent.)

Idem. 1522-1523. — 12. — Johannes Gerardini de Spinalo. — Trois Jean Gérardin, au moins, se sont succédé dans les stalles canoniales de Remiremont à partir de 1517 jusqu'au début du xvii^e siècle ; il s'agit ici sans doute du second d'entre eux.

(M. Didier-Laurent.)

Page 130, ligne 8. — La notice concernant l'étudiant antiluthérien Nicolaus Dumanus, qui fut créé recteur en 1527, se termine par une leçon impossible : « qui curias simulant » n'a pas de sens. Le ms. doit porter :

« Qui Curios simulant et Bacchanalia vivunt. »

C'est la citation textuelle de Juvénal, satire II, vers 3. Il s'agit dans Juvénal des faux philosophes, qui affectent la sévérité des vieilles mœurs romaines dont les *Curii* étaient le type, et qui en secret se livrent à la débauche.

(P. Perdrizet.)

Page 131. — Augusti 14. — Daniel a Riviere Essensis (1)

(1) « Sans doute Essey-les-Nancy. La famille La Rivière semble avoir partagé les idées protestantes. » (Note de M. Pfister.). — Je crois que cette famille de seigneurs d'Essey était ordinairement appelée *de Rivière* et non *de la Rivière*. Hugo, *Maison des Salles*, mentionne : « Daniel de Rivière, décédé à l'âge de 17 ans, l'an 1581, non marié ».

Lotharingicus, « Claudius Lescarignat Semiensis Lotharingus, moderator prioris adolescentis ».

Au sujet du second, M. Pfister dit en note : « C'est le précepteur de Daniel de La Rivière » ; et quant à *Semiensis*, il met : « peut-être Sion en Lorraine ».

Je crois devoir rectifier cette identification : *Semiensis* me paraît ne pouvoir être qu'une altération du nom de Saint-Mihiel. Nous retrouvons effectivement dans cette ville, en 1581, le nom de Claude Lescarignat : le 17 juin de cette année, sa femme, « Nicole Royer », est marraine de Jean Richier (1), petit-neveu du grand sculpteur Ligier Richier, dont la femme, Marguerite Royer ou Rouyer, était vraisemblablement proche parente, peut-être tante de Nicole. Claude était décédé dix ans plus tard ; en effet, le 4 septembre 1591, « Nicolle, veuve de Claude Lescarignat », est de nouveau marraine : elle tient sur les fonts de baptême un enfant de « Didier Rouyer », qui était sans doute aussi l'un de ses proches parents (2). Ce dernier personnage est apparemment le même que Didier Royer, manufacturier, qui fut anobli en 1598.

M. P. Pillement, dans son intéressant travail sur l'*Ancien hôpital Saint-Julien de Nancy* (1903), dit (p. 32) : « En 1624, on achète à Saint-Mihiel un reste de boutique auprès de dame Pierre le Dard (3), veuve de feu Didier le Carignat. »

comme fils de « Claude de Rivière, seigneur d'Essey, de Vatimont et de Létrécourt, bailli de Saint-Mihiel », et de Marguerite de Mercy. Cette fonction de bailli de Saint-Mihiel me paraît expliquer les relations de la famille avec Claude Lescarignat.

(1) V. mon travail *La famille des Richier* (extr. des *Mém. de la Société des lettres, sciences et arts de Bar-le-Duc*, 2^e série, t. IV, 1885), p. 28.

(2) *Ibid.*, p. 41.

(3) La famille le Dart avait été anoblie, l'année 1529, en la personne de Jacques le Dart, qui épousa Mahaut Grollot, fille de Toussaint Grollot et, selon toute apparence, proche parente, sœur peut-être, de Marguerite Grollot (Grolot, Groulot), femme de Gérard Richier, le fils de Ligier. V. DUMONT, *Nobil. de Saint-Mihiel*, t. II, p. 15-16, et *La famille des Richier*, p. 15-16.

Il s'agit là vraisemblablement d'un fils de Claude Lescarnat et d'un filleul de Didier Rouyer.

(L. Germain de Maily.)

Même page. — 1589. 11. — 0. — Un Samuel Le Pois fut ministre à Badonviller, dans le comté de Salm. Ce doit être le Samuel Piso cité.

L'autobiographie de Pierre Du Moulin, publiée dans le *Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français*, t. VII, 1858, donne p. 339 ce détail intéressant : Du Moulin, passant à Vitry le François en 1599, dans la suite de Catherine de Bourbon, duchesse de Bar, fut logé chez la veuve du pasteur Samuel Le Pois, Marie [de] Colignon, et la demanda en mariage.

(H. Dannreuther.)

CHRONIQUE

Sur le Musée lorrain.

Le *Bulletin* de cette année a déjà signalé (p. 23) une étude de M. Alphonse Germain, critique d'art de Paris, sur *L'Art en Lorraine*. Le même écrivain vient de donner à la revue *Les Marches de l'Est*, numéro de juin 1910, un article d'une vingtaine de pages, avec planches, sur *Les Musées de Lorraine et du Barrois*. Il débute ainsi : « Entre tous les musées de ces pays, ceux de Nancy la Belle requièrent l'attention. Tout d'abord, le Musée historique lorrain, justement réputé. Les séries d'œuvres auxquelles il sert de temple sont très précieuses pour l'étude, et nul initié ne les contemple sans goûter d'intenses délices ; présentées dans de meilleures conditions, elles impressionneraient même le public le moins averti. La partie de l'ancien palais ducal qu'elles habitent est devenue tout à fait

insuffisante ; pour être mises en valeur, il leur faut un plus grand espace, au moins le local occupé par l'École des Beaux-Arts. »

Suivent quelques appréciations fort intéressantes sur les principaux objets exposés, principalement sur les sculptures lorraines, dont l'auteur fait grand cas. D'autres ouvrages, dit-il, « achèvent de montrer combien a toujours été sain et délicat le sentiment décoratif en Lorraine ». Et il conclut : « Ces brèves indications suffiraient pour montrer que le Musée mériterait d'amples études. »

Demande de renseignements.

Une petite erreur s'est introduite dans notre note concernant le décès de M^{lle} de Lambert, que le *Bulletin* a publiée dans son numéro de juin. Le seigneur de Gondelange et de Mondorf qui s'y trouve mentionné s'appelait « de Martiny » et non pas « de Martigny ». Il est nécessaire de signaler cette rectification, puisque l'armorial luxembourgeois connaît les familles de Martiny, de Martigny, de Martini, qui toutes sont différentes.

Nous profitons de l'occasion pour faire appel à l'amabilité des chercheurs qui pourraient nous être utiles en voulant bien nous communiquer des renseignements relatifs à l'alliance d'un membre de la famille de Martiny avec une comtesse de Rosières.

Henri-Gérard de Martiny, dit de Weiler-la-Tour, fils de Phil.-Jacques, seigneur de Weiler, Waldbredimus, etc., et de Marie-Jeanne, née marquise de Villers, épousa Charlotte, comtesse de Rosières. Vers 1812, les époux quittèrent le pays de Luxembourg et leur château de Weiler, et sont allés habiter Pont-à-Mousson, où leur adresse fut la suivante : chez Madame de Rosières, rue Paisible. M. de Martiny institua par testament olographe, daté de Weiler-

la-Tour, 16 oct. 1812, la comtesse de Rosières pour son héritière universelle. En 1822, la douairière de Martiny résidait à Versailles, où elle a fait enregistrer ce testament le 17 avril de la même année (1).

Nous serions reconnaissant à nos confrères qui voudraient bien nous transmettre des notes complémentaires sur Henri-Gérard de Martiny et sur la comtesse de Rosières.

Les de Martiny portaient : *d'argent au chevron d'azur, accompagné en chef de deux faucons au naturel affrontés et en pointe d'un chêne de sinople*. Couronne à neuf perles. Le cachet armorié de H.-G. de Martiny représente comme supports deux lions.

ÉMILE DIDERRICH.

BIBLIOGRAPHIE

Les mines d'argent de La Croix-aux-Mines en Lorraine au XVI^e siècle, Nancy, 1909, grand in 4, impr. Berger-Levrault.

La *Revue lorraine illustrée*, si avantageusement connue de tous ceux qui s'intéressent au passé et au présent de notre province, vient de leur rendre un nouveau service en publiant, non pas en tirage à part, mais en volume supplémentaire, une curieuse suite de dessins originaux du xvi^e siècle qui figurent l'exploitation de la mine d'argent de Saint-Nicolas, à La Croix-aux-Mines, près de Saint-Dié. Il y a là 25 planches, dont 24 doubles, précédées d'une étude de M. André Girodie qui les commente. Lui-

(1) Notes tirées de l'acte notarial concernant la cession de la rente héréditaire du moulin de Puttelange, constituée le 28 mai 1620 en faveur du baron de Recke, seigneur de Weiler-la-Tour (notaire Roeltgen, Rodemach, 29 oct. 1838), ainsi que du dossier : *Familles de Martiny*, dans les Collections de la Société historique à Luxembourg.

même eut le mérite de découvrir les dessins originaux et d'en comprendre tout l'intérêt : ils se trouvent dans la bibliothèque d'un collectionneur d'Amiens qui les avait prêtés à l'exposition d'art ancien de la ville de Tourcoing.

L'auteur de ces dessins est un artiste, sans doute alsacien, du xvi^e siècle, qui s'appelait Heinrich Gross. A quelle époque au juste vivait-il ? Exerçait-il, comme il est probable, une fonction dans les mines lorraines ? A-t-il produit d'autres œuvres ? Autant de questions qui restent jusqu'à présent sans réponse. Il est utile de les signaler à tous les fureteurs d'archives et de collections d'art, qui trouveront peut-être un jour ou l'autre de nouveaux renseignements sur cet artiste. Il est digne d'attirer leur attention, car son recueil est pour le xvi^e siècle ce que le fameux Graduel de Saint-Dié est pour le xve, un tableau complet et minutieux du travail des mines et de la vie des mineurs en Lorraine. Les planches 8 à 15 nous montrent des vagonnets, en tout semblables à ceux d'aujourd'hui, roulant sur des rails, non pas en fer à la vérité, mais en bois, parce qu'alors le bois n'avait aucune valeur, et que le fer était encore très coûteux. Sur les planches 15 à 20, nous voyons que les mineurs se servaient aussi de brouettes, et que cet instrument de travail si utile n'a donc pas été inventé par Pascal. Ces mineurs eux-mêmes, avec leurs bonnets pointus et les tabliers de cuir qui pendent, non sur leur ventre, mais sur leurs reins, font penser à ces korrigans ou à ces kobolds dont les légendes celtiques et germaniques peuplent notre sous-sol. Les femmes aussi travaillent, mais seulement hors de la mine, à trier et laver le minerai (planche 19). La planche 23 nous fait voir la fonderie et l'affinerie du métal, qui se pratiquaient sur place ; les planches 2 et 25 montrent l'engagement des ouvriers et leur paye.

Cette publication est à la fois très documentaire et très

élégante, et pour en augmenter l'utilité, M. Girodie a reproduit, à côté de son texte, des miniatures du Graduel de Saint-Dié, et des gravures de la Cosmographie de Sébastien Munster (édition de 1552) relatives aussi au travail des mines, et qu'il est bon de comparer aux dessins d'Heinrich Gross.

É. D.

Sur le catalogue de la collection Brincourt, de Sedan, qui a été vendue à Paris le 30 juin et le 1^{er} juillet 1910, nous relevons sous les nos 677, 678 deux lettres autographes d'Abraham de Fabert, maréchal de France, né à Metz en 1599, adressées au cardinal Mazarin : l'une du 18 février 1642 est relative à l'exercice du culte catholique à Sedan dont Fabert était gouverneur ; l'autre du 2 mai 1660 rend compte de négociations avec l'électeur de Cologne.

La *Revue des autographes* de Charavay, numéro de mai 1910, indique deux documents intéressants : n° 266, lettre de Lavisey, contrôleur des fortifications de Moyenvic, à M. de Feuquières, lieutenant général dans les Trois Évêchés, au sujet des travaux faits à cette place (31 juillet 1632). Il s'agit de ce Pierre Lavisey sur lequel un long travail a été publié dans les *M. S. A. L.* de 1909. — N° 267, mémoire de Vauban en 1698 sur les fortifications de Longwy, copie du xviii^e siècle, avec plan de cette ville.

Dans la *Revue belge de numismatique*, 1910, p. 281-294, M. Ed. Bernays décrit des monnaies luxembourgeoises et barroises inédites du xiv^e siècle, sortant de divers ateliers, entre autres de ceux de Damvillers et de Saint-Mihiel. Il

revient à ce propos sur certains points de l'histoire de Marville, déjà traités par lui dans un article de la même Revue, dont notre confrère, M. Léon Germain, avait contesté les conclusions ici même (*B. S. A. L.*, 1908, p. 136).

Dans un volume qu'il vient de publier tout récemment à la librairie Michaut sur *Le Mélodrame*, M. Paul Ginisty étudie longuement Guilbert de Pixérécourt, qui fut un des maîtres du genre, et qui se qualifiait lui même de « législateur du mélodrame ». On sait que Pixérécourt est lorrain : né en 1775, il est mort à Nancy le 11 juillet 1844, et le cimetière de Préville possède sa tombe. Il composa une centaine de pièces que M. Ginisty analyse avec soin : bien oubliées aujourd'hui, elles eurent, à l'époque, un succès énorme, parce qu'elles répondaient au besoin d'émotions fortes d'un public qui avait assisté au drame révolutionnaire et napoléonien. Pixérécourt eut du reste un autre mérite que celui-là : il fut le premier à attacher une grande importance au décor, à s'en servir pour compléter l'illusion théâtrale. Grâce à lui, l'art du décor fit de réels progrès dont bénéficie encore la scène actuelle. Malgré la faible valeur littéraire de ses pièces et l'étrangeté — d'aucuns disent même la cocasserie — de ses imaginations, il méritait donc d'être remis en lumière dans cet intéressant ouvrage.

Pour la Commission de rédaction, le Président : PIERRE BOYÉ.

L'imprimeur-gérant : A. CRÉPIN-LEBLOND, 21, rue Saint-Dizier, Nancy.

BULLETIN MENSUEL
DE LA
SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE LORRAINE
ET DU
MUSÉE HISTORIQUE LORRAIN

10^e ANNÉE. — NUMÉROS 8-9. — AOUT-SEPTEMBRE 1910

MÉMOIRES

Description de la Lorraine en 1674.

Le document que nous nous proposons d'analyser a déjà été imprimé et il n'est pas absolument inconnu. M. Rod. Reuss s'en est servi dans son *Alsace au XVII^e siècle*(1), pour le récit succinct qu'il a donné de la campagne de Turenne de 1674, en Alsace ; mais nous ne croyons pas qu'aucun historien de la Lorraine en ait fait usage, et pourtant il contient une description partielle du duché en l'année 1674, dont quelques traits méritent d'être relevés. C'est une relation de l'expédition faite en Lorraine et en Allemagne lisez en Alsace — par un écuyer bourgui-

(1) Tome I, pp. 224-227. L'un de nos étudiants à la Sorbonne, M. G. Zeller, s'est aussi appuyé sur ce document dans son mémoire qui lui a valu le diplôme d'études supérieures d'histoire et de géographie : *La seconde occupation française de la Lorraine de 1670 à 1683.*

gnon, Claude Joly (1), qui partit avec la noblesse du bailliage de Dijon, quand l'arrière-ban eut été convoqué en août 1674 par le roi Louis XIV, et qui fut désigné comme commissaire des escadrons bourguignons.

Cette relation resta longtemps inédite (2); elle ne fut publiée qu'en 1836, sous le titre suivant : *Relation de ce qui s'est passé à la convocation et pendant le voyage de l'arrière-ban de France en Allemagne en 1674*. A Paris, à la direction du *Spectateur militaire*, 1836, 115 pages in-8°. La brochure est rare; elle ne se trouve, à notre connaissance, dans aucune bibliothèque nancéienne. Nous nous sommes servi de l'exemplaire de la Bibliothèque nationale sous la cote Lh⁴ 15.

Le 17 août 1674, des lettres patentes de Louis XIV appelèrent au service, pendant deux mois, la moitié de la noblesse des provinces situées à moins de cent lieues des frontières alors menacées par l'ennemi. Les provinces désignées étaient l'Ile-de-France, la Normandie, l'Anjou, la Touraine, le Berry, l'Orléanais, le Blaisois et pays de Chartres, le Bourbonnais, le Nivernais, le Maine, le Limousin, la Haute et Basse Marche, l'Auvergne, le Lyonnais, le Forez et Beaujolais, la Bourgogne et Bresse, la Champagne et Brie (3). Les nobles désignés devaient se trouver le plus tôt possible sur les bords de la Meuse, sous les ordres du marquis de Rochefort (4), qui commandait dans la

(1) La famille Joly occupa longtemps en Bourgogne les premières places du Parlement et de la Chambre des comptes. Cf. LA CHENAVE-DESBOIS, *Dictionnaire de la noblesse*, 2^e édit., t. VIII, p. 242. Bibl. de Dijon, ms. n° 1331-1371, t. XVIII. Sur les armoiries de cette famille, voir *Revue nobiliaire*, 1866, p. 303.

(2) Nous ne savons pas ce qu'est devenu le manuscrit.

(3) CAMILLE ROUSSET, *Histoire de Louvois*, t. II, p. 96.

(4) Sur le marquis de Rochefort, voir *Histoire de Nancy*, t. III, p. 218. Le maréchal de Créquy avait quitté la Lorraine après le quartier d'hiver de 1671-1672. Le marquis de Rochefort y exerçait dès lors le commandement militaire. Il s'intitulait « capitaine des gardes du

Lorraine, occupée par les Français depuis 1670. La mesure prise par le roi causa partout une vive rumeur. « Malgré la misère publique, écrit Joly, on ne pouvait s'empêcher de rire en voyant le remue-ménage que causait la convocation de l'arrière-ban ; on vit plusieurs jeunes gens qui avaient jusque-là contrefait les nobles quitter humblement leurs rapières et endosser des manteaux noirs, d'autres qui n'avaient pas fait semblant d'être gentilshommes, prendre l'épée sans savoir bien de quel côté il la fallait mettre. On ne voyait partout que nobles se trémousser pour faire leurs équipages ; les uns cherchaient des chevaux, les autres des valets ; tous cherchaient de l'argent, et leurs amis des excuses pour leur en refuser honnêtement. » Nous négligeons les autres détails relatifs à la convocation. Nous disons simplement que les gentilshommes du bailliage de Dijon se trouvèrent le 12 septembre à l'auditoire de cette ville, que la moitié, ceux qui tirèrent des billets blancs, furent déclarés exempts, que l'autre moitié, les « billets noirs », s'apprêtèrent aussitôt à partir. Par Is-sur-Tille, Chaumont, Joinville, Saint-Dizier, ils arrivèrent le 29 septembre à Sainte-Menehould. Là les nobles se concentrèrent sous les ordres du maréchal de Créqui (1), qui voulait bien les commander, en place de M. de Rochefort qui venait d'être blessé. Des nobles de Bourgogne on forma deux escadrons. Les Dijonnais firent partie du premier, qui reçut comme commandant M. de Bragny (2), comme cornette M. de Chazelle. La troupe

corps du roi, lieutenant-général des armées de S. M. et commandant pour son service en Lorraine et Barrois ».

(1) Le maréchal de Créqui s'ennuyait de son inaction et accepta ce commandement, bien qu'il le trouvât inférieur. Pendant le séjour en Alsace, il résigna le commandement entre les mains de Turenne et ne le reprit qu'au moment du retour en Lorraine.

(2) La terre de Bragny se trouve près de Verdun-sur-Saône, au bailliage de Nuits, au diocèse de Chalon.

ne tarda pas à se mettre en mouvement, et, le 2 octobre au soir, elle arriva à Saint-Mihiel. Ici nous laissons la parole à l'auteur de la relation.

Le lendemain, nous allâmes voir l'abbaye qui est une des plus considérables de Lorraine, quoique la mense de l'abbé ne soit que de 8.000 livres de rente. M. le cardinal Piccolomini l'a tenue en commende (1) et l'a depuis quelques années remise en règle ; il y a fait établir pour abbé un homme de qualité, originaire d'Angleterre, qui a un soin particulier de rétablir les ruines que le désordre de la guerre y avait causées. Il y a commencé un grand bâtiment (2) dont il n'y a rien encore d'achevé que deux escaliers qui sont magnifiques ; mais il a employé des ouvriers si peu habiles que, du côté du cloître qui est à droite, il n'y a pas un pilier qui ne porte à faux. L'église est dédiée à saint Michel qui est appelé par corruption saint Mihiel. Elle a été autrefois profanée par des gens de guerre qui ne se contentèrent pas d'en faire une écurie ; ils renversèrent les autels, brisèrent les statues de plusieurs princes de Lorraine et mirent leurs tombeaux en tel désordre qu'à peine a-t-on pu en rejoindre les pièces, et l'on n'y voit plus de toutes les inscriptions que quelques caractères tronqués qui ne signifient rien, en sorte qu'on ne sait plus le nom des princes qui y sont enterrés (3). Près du portail de l'église du côté de la ville, il y a

(1) Le cardinal Cælius de Piccolomini, archevêque de Césarée, nonce en France, fut nommé par le pape abbé de Saint-Mihiel, le jour même de la mort du cardinal Bichi, le 25 mai 1655. Il reçut aussi l'abbaye de Beaupré. Il visita Saint-Mihiel en 1658. En l'année 1666, il renonça à la commende, moyennant une pension de 750 écus romains (3.418 francs barrois). Dom Heneson, dont le père Jean, originaire d'Angleterre, était un avocat distingué aux grands jours de la ville, fut nommé abbé régulier, par bulles du 7 juillet de cette année. Cf. DUMONT, *Histoire de la ville de Saint-Mihiel*, t. II, pp. 90, 94 et 106, et t. IV, p. 366.

(2) C'est le grand bâtiment de l'abbaye dit le Palais.

(3) L'église de Saint-Mihiel, construite au XI^e siècle, sera entièrement remaniée au XVIII^e siècle par l'abbé Maillet. Elle eut beaucoup à souffrir du siège de la ville par Louis XIII en 1633 ; mais nous ignorons à quel événement précis Joly veut faire allusion, quand il parle de la profanation de l'église. Au lieu de tombeaux de princes lorrains, il faut lire : tombeaux des comtes de Bar, de la famille des princes lorrains. M. LÉON GERMAIN énumère les comtes et comtesses de Bar qui furent enterrés dans cette église. *Monuments funéraires de l'église Saint-Michel à Saint-Mihiel*, pp. 54-62. Extrait des *Mémoires de la Société des Lettres, Sciences et Arts de Bar-le-Duc*, 1886.

une petite chapelle bâtie par une personne dévote qui avait été à la Terre-Sainte (1) et qui a fait faire en cet endroit un sépulcre sur le modèle de celui de Notre-Seigneur, où l'on dit que les dimensions sont exactement observées. On y entre par une petite porte carrée, par laquelle on ne saurait passer sans se courber avec beaucoup de contrainte. Quand on est au delà de la porte, on trouve un petit espace capable de contenir cinq à six personnes debout, à droite duquel est une arcade treillissée large de 6 à 7 pieds et haute d'un peu moins, sous laquelle est représenté le corps de Notre-Seigneur enseveli (2). On va voir ce tombeau par dévotion ; mais on en va voir un autre par curiosité dans l'église paroissiale (3), qui est admiré de tous les sculpteurs et de tous les peintres. Les figures sont de pierre blanche, un peu plus grandes que nature. Il n'y en a pas une qui n'ait une attitude et un agrément particulier ; mais celle de la Madeleine et celle d'une femme qui porte la couronne d'épines (4), passent, parmi les connaisseurs, pour deux chefs-d'œuvre inimitables.

Avant que la Lorraine fut réduite à l'obéissance du roi, il y avait en cette ville un Parlement (5) dont le pays ne regrette point la suppression.

(1) Cette chapelle était une chapelle du Saint-Sépulcre. Dom Loupvent, prieur claustral de l'abbaye, qui fut en Terre-Sainte en 1531, observa les dimensions exactes du Saint-Sépulcre, pour en faire dresser un pareil à Saint-Mihiel. Il exécuta ce dessein après son retour, sans doute en l'année 1539. La petite chapelle fut démolie en 1756 et n'a pas laissé de trace. On trouvera d'intéressants détails sur cette chapelle dans un article de HENRI BERNARD, *Un monument symbolique de l'école Sammielloise*, dans les *Mémoires de la Société des lettres, sciences et arts de Bar-le-Duc*, 1903, p. 275.

(2) Il s'agit donc d'une statue du Christ. Cette statue fut transportée après 1756 dans une chapelle de l'église abbatiale. Elle est entièrement distincte du *Sépulcre*, contrairement à une hypothèse qui a été émise. Cf. LÉON GERMAIN, *La chapelle de dom Loupvent et les Richier*, dans les *Mélanges historiques sur la Lorraine*, p. 203-212.

(3) L'église paroissiale qui date du *xvi^e* siècle est dédiée à saint Étienne. Le tombeau est le célèbre Sépulcre de Ligier Richier. Nous renvoyons à la description de PAUL DENIS, *Recherches sur la vie et l'œuvre de Ligier Rigier*, pp. 198 et suiv.

(4) On désigne à Saint-Mihiel, sans doute à tort, cette figure sous le nom de sainte Véronique.

(5) Ce Parlement portait le nom de grands jours de Saint-Mihiel. Après la première occupation française, Charles IV envoya en 1661 à Saint-Mihiel une chambre spéciale, la chambre de la cour de Saint-Mihiel, qui exerça ses fonctions tant bien que mal jusqu'au 21 janvier 1671 où un huissier du Parlement de Metz, Louis Mathieu, signifia à la Cour de se séparer. Cf. DUMONT, *o. c.*, t. III, p. 168.

sion. Depuis que le roi en a attribué la juridiction au Parlement de Metz, tout le monde se loue de la bonne justice qu'on y rend, et non seulement à Saint-Mihiel, mais à Nancy et dans toute la Lorraine ; on y fait une différence, tout à fait avantageuse pour MM. de Metz, entre eux et les Parlements qui avaient été établis par le duc (1).

(Le 3 octobre les Dijonnais quittent Saint-Mihiel) (2).

Nous reconnûmes ce jour-là l'esprit des Lorrains qui, sous une apparence de douceur et de bonté affectée, cachent une obstination invincible. Nous avions pris plusieurs guides à Saint-Mihiel, qui avaient fait mine de nous vouloir conduire ; cependant quand ils trouvèrent des maisons ouvertes sur le chemin, ils ne manquèrent pas de se couler dedans et nous échappèrent tous à la réserve d'un, qui nous dit qu'il ne savait pas le chemin. Nous le menâmes à deux ou trois lieues de là pour le lui apprendre, et de temps en temps on lui déchargeait une douzaine de coups de bâton pour l'obliger à nous guider ; il souffrit mille coups avec une patience qui nous faisait pitié, et nous dit toujours avec autant de douceur que d'opiniâtreté qu'il ne savait pas où il fallait passer. Cependant, quand nous fûmes à quatre lieues de Saint-Mihiel, nous sûmes qu'il était d'un village qui n'était éloigné que d'un quart de lieue du chemin par où nous passions (3).

Il nous arriva bien pis, le 4 octobre, à Ansauville (4), à M. de Bragny et à moi. (Nous avions commandé des charrettes et des chevaux à un Lorrain ; mais celui-ci s'enfuit sans tambours ni trompettes et il nous laissa, au hasard de perdre notre bagage, si nos amis n'avaient eu la bonté de le faire charger). Ce même jour nous fûmes coucher à Marbach (5), qui est un des plus dangereux postes que l'on nous pût donner. Ce village est dans un fond entouré de bois de toutes parts où les plus grands partis des ennemis pouvaient se cacher sans être aperçus. Comme il ne faisait pas sûr en cet endroit et qu'on avait tué près de là quelques gentilshommes orléanais, on commanda une garde un peu plus forte qu'à l'ordinaire. (Il ne se passa pourtant rien

(1) Claude Joly avait des parents au Parlement de Metz, et il faut se défier de cette appréciation beaucoup trop favorable.

(2) Les passages entre parenthèses ont été abrégés par nous.

(3) Nous avons tenu à reproduire cet épisode qui nous renseigne sur les sentiments des Lorrains à l'égard des Français qui avaient envahi leur pays.

(4) L'imprimé porte Assonville ; mais les noms propres y sont estropiés. Ansauville est au canton de Domèvre.

(5) L'imprimé porte Mabresche.

cette nuit, sinon que quelques gentilshommes de Châtillon faillirent tirer sur une vedette qui s'était endormie sur son cheval.)

Nous partîmes de Marbach le 5 octobre pour aller à Houdemont (1), et nos escadrons passèrent sur le fossé de Nancy sans entrer dedans. Je me détachai avec M. de Bragny et M. le chevalier de La Serrée, pour aller faire la révérence à M. le comte de Bissy (2) et pour aller faire les étendards du premier et du second escadron de Bourgogne. Je les fis faire tous deux pareils, d'un damas blanc, frangé d'or et d'argent. (Le peintre se trompa d'armoiries : il reproduisit les quartiers de Bourgogne ancienne bandés d'or et de gueules au lieu de faire des bandes d'or et d'azur).

Le soir je fus rejoindre nos troupes à Houdemont où nous demeurâmes jusques au 11 octobre...

Le 11 octobre, nous partîmes de Houdemont pour aller en Allemagne. Nous passâmes à Saint-Nicolas où il y a une très belle église ; plusieurs de nous mirent pied à terre pour y entrer et l'on nous y présenta un os du bras de ce saint (3) que nous baisâmes tous à genoux. On nous fit voir ensuite la statue d'un chevalier de la maison de [Réhicourt] (4), qui fut autrefois pris par les Turcs et qui fut, à ce que l'on nous assura, miraculeusement délivré de prison par saint Nicolas et rapporté en Lorraine ; on voit près de son effigie les chaînes dont on dit qu'il était lié, qui sont composées de morceaux de fer à charnières, et si pesantes que leur poids seul pourrait écraser un homme (5). De là nous passâmes à la vue de Rosières et nous arri-

(1) Cant. de Nancy-Ouest.

(2) Sur Claude de Thiard, comte de Bissy, cf. *Histoire de Nancy*, t. III, p. 219, n. 4. Il a, à ce moment, les titres de maréchal de camp, armées du roi, mestre de camp d'un régiment de cavalerie, gouverneur des ville et château d'Auxonne, commandant pour S. M. au pays et troupes étant en Lorraine.

(3) Cet os, rapporté de Bari en 1098 par Albert de Varangéville, fut enchâssé par le roi René dans un reliquaire en or, en forme de bras et que rehaussaient des camées antiques.

(4) Le mot est passé dans le manuscrit. Conon de Réhicourt aurait été miraculeusement délivré en 1240 de la prison où les Turcs le tenaient enfermé. Une procession solennelle se célèbre le 5 décembre dans l'église de Saint-Nicolas en souvenir de cet événement.

(5) La statue de Conon de Réhicourt n'existe plus. Les chaînes qui avaient fait pleurer l'année précédente la grande Mademoiselle ont elles-mêmes disparu, ainsi que les nombreuses chaînes que des prisonniers délivrés attachaient aux piliers de l'église. Cf. ÉMILE BADEL, *Simon Moycet et l'église de Saint-Nicolas*, dans les *M. S. A. L.*, 1889, p. 130.

vâmes le soir à Lunéville. C'est une place qui a été autrefois fortifiée d'ouvrages de terres qui se sont éboulés, et qui ne sont plus présentement en état de défense; il y a un château dont le dessin est fort magnifique, mais il n'est pas achevé (1).

Le 12, nous fûmes coucher à Herbéviller (2), où nous payâmes plus d'une pistole (3) ce qui nous avait coûté moins de trente sous à deux lieues de là. La force qui donne le prix de toutes choses à la guerre, causa cette différence. Et comme nous avions jusque là payé à discrétion, parce que nous étions les plus forts, on nous vendit ici à discrétion, parce que les denrées dont nous avions besoin étaient dans deux châteaux bien fermés (4), où on était en état de nous résister et de tout refuser impunément.

(Le 13, le maréchal de Créquy passa la revue; on nous plaça à gauche de MM. de l'Île-de-France.) Nous fûmes coucher le soir à Émeling (5) ou plusieurs de nous campèrent pour la première fois.

(Le 14, on continua la marche sur une ligne très longue; les valets se trouvaient au milieu. Les paysans qui étaient dans les bois vinrent fondre sur nos équipages et tuèrent quelques-uns d'entre eux.) Ce fut ce jour-là que nous commençâmes à manger du pain du roi. Lorsque nous passâmes près de Sarrebourg, qui est une petite ville de la Lorraine allemande, bâtie sur la Sarre et assez mal fortifiée, l'on nous fit donner quatre ou cinq cents rations de pain par jour et par escadron et on a toujours continué tant que nous avons été en Allemagne... De Sarrebourg, nous passâmes à Phalsbourg dont les ruines font un aspect digne de pitié: l'on n'y vit aucun vestige de remparts ni de fossés; et de toutes les marques qui peuvent faire connaître que ça a été autrefois une ville, il ne reste qu'une grande place carrée entourée de grandes mais superbes masures, dont les débris font juger que cette ville n'a pas été des moins considérables de Lorraine; mais dans l'état où elle est aujourd'hui, elle ne peut passer que pour un grand village.

(1) Lunéville possédait au moyen âge un château féodal; il fut partiellement détruit par le duc Henri II (1608-1624) qui bâtit sur l'emplacement une maison de plaisance. Celle-ci ne fut pas terminée et elle fut rasée au début du XVIII^e siècle, ainsi que les restes de l'ancien château, pour faire place au château actuel, œuvre de Germain Boffrand.

(2) Cant. de Blâmont.

(3) Terme de compte qui se disait de dix livres tournois.

(4) Sans doute le château de Herbéviller même et celui de Launoy qui se trouvait dans le voisinage.

(5) Imiling ou Immeling, cant. de Lorquin,auj. en Alsace-Lorraine. Imiling se trouvait sur la route du roi depuis 1661.

On y a bâti du côté d'Allemagne un petit château à quatre bastions et quatre demi-lunes proportionnées à l'état de la place (1).

(L'arrière-ban entre en Alsace et fait diligence ; il vient d'apprendre que les troupes de l'électeur de Brandebourg passent le Rhin. A Saverne, il reçoit la nouvelle de la bataille d'Enzheim. Il va prendre ses quartiers à Maurmunster. Là il pille les magasins de fourrage que Turenne a établis dans l'abbaye. Il reste campé à Maursmunster le 15 et le 16. Le 18, on s'attend à une grande bataille ; mais Turenne donne le signal de la retraite et marche vers le Nord (2). L'arrière-ban demeure quelque temps seul en face de l'ennemi, tout près de Wasselonne ; il reçoit enfin l'ordre de se retirer (3). On conduit ces nobles dans un village éloigné d'une lieue de Saverne du côté Nord et qu'on appelle Almach (4). Les nobles y passèrent la nuit du 20 octobre et la journée du 21. Le 22, Turenne les passe en revue ; lui-même s'installe à Dettwiller (5). Au début de novembre, l'arrière-ban reçoit l'ordre de retourner en Lorraine. Les deux escadrons bourguignons sont incor-

(1) La ville de Phalsbourg est une ville récente. Elle fut bâtie en 1570 par le comte palatin Jean et, comme on voit, un siècle après, elle était ruinée. La ville fut rebâtie, et Vauban la fortifia en 1679. Le château dont il est question et à côté duquel fut élevé Phalsbourg est le château d'Einartzhausen : il servait de citadelle à la nouvelle ville.

(2) Il n'aurait pu résister aux forces réunies de l'électeur de Brandebourg et de Bournonville ; il établit son camp à Dettwiller, derrière la Zorn ; puis, y laissant quelques troupes, il franchit les Vosges dans l'hiver de 1674-1675, les longea sur le côté ouest et parut tout d'un coup, par Belfort, en Haute-Alsace où il vainquit les Impériaux dispersés.

(3) L'arrière-ban fut à ce moment à l'avant-garde ; il semble bien que Turenne ait oublié ces gentilhommes. En réalité, il n'avait guère envie de se servir d'eux. Joly écrit : « Je me souvins en descendant la colline, près de Wasselonne, de ce que M. de Bissy nous avait dit à Nancy, qu'on nous montrerait aux ennemis comme des marionnettes et puis qu'on nous retirerait ; la chose arriva de la sorte, car nous n'avons pas vu l'armée depuis ce jour-là. » Saint-Hilaire, dans ses *Mémoires*, est plus favorable à ce corps : « Le secours (*l'arrière-ban*) joignit M. de Turenne au camp de Marlenheim et, quoiqu'il fût en soi peu considérable par son utilité, il ne laissa pas d'en imposer aux ennemis par la réputation de valeur que la noblesse française s'était conservée. » Édité. Lecestre, t. I, p. 176.

(4) Le mot est estropié ; nous ne voyons guère que Hattmatt qui réponde à la situation au nord de Dettwiller, à l'est de Saint-Jean et à une lieue de Saverne. On disait aussi Hackmatt.

(5) Joly écrit Etweilliers.

porés dans la brigade de M. Chalmazel (1), qui doit les ramener par Saint-Jean-des-Choux (2) et par Toul, avec les escadrons du Lyonnais, de Bresse, du Nivernais, du Limousin, de la Haute et Basse-Marche. Ils s'ébranlent non par Saint-Jean-des-Choux, mais par le col de Saverne, où nous ne fûmes pas plus tôt arrivés que la moitié de nous, croyant être en lieu de sûreté, commencèrent à marcher en voyageurs, et non plus en gens de guerre ? Les coureurs (3) se mêlèrent parmi les premiers rangs et le reste alla comme bon lui sembla. (Aussi faillirent-ils être surpris ; le maréchal de Créquy perdit ses bagages dans la traversée).

Nous passâmes la nuit du 10 novembre sur le fossé de Sarrebourg, à la gelée qui nous incommoda un peu, et le lendemain, qui était le jour de la Saint-Martin, nous fûmes entendre la messe aux Capucins, où nous trouvâmes le corps du marquis de Crussol que ses gens remportaient en France. M. le marquis de Brandebourg l'avait renvoyé précieusement embaumé dans un cercueil de plomb, avec une robe de satin blanc rattachée de rubans noirs (4)... Nous allâmes coucher à Émeling (5), où nous eûmes une alarme durant la nuit, à cause de quelques coups qu'on avait ouï tirer de loin ; mais on ne vit paraître personne. Nous en partîmes le 12... Le soir, nous arrivâmes à Blâmont où les ennemis avaient été quelques jours auparavant ; cette ville est assez grande, mais elle est à moitié ruinée (6).

De là nous fûmes le 13 coucher à Lunéville, et nous vîmes sur la gauche le quartier où la noblesse d'Anjou avait été enlevée (7) ; c'est

(1) La terre de Chalmazel se trouve dans le Forez, au diocèse de Lyon, non loin des confins de l'Auvergne.

(2) Saint-Jean, cant. de Saverne, au nord de cette ville.

(3) Les coureurs qui devaient servir d'éclaireurs.

(4) Le marquis de Crussol, colonel du régiment colonel, s'était jeté le 30 octobre dans un parti de Brandebourgeois qui portaient des casques bleues et qu'il avait pris pour des dragons du roi. Il fut tué et le grand électeur renvoya son corps à Turenne. PELLISSON, *Lettres historiques*, éd. de 1729, t. II, p. 208. FERD. DES ROBERT, *Les Campagnes de Turenne en Allemagne*, p. 501.

(5) Cf. *supra*, p. 176.

(6) Blâmont fut incendié pendant la guerre de Trente ans, et, en 1697, la ville ne comptait encore que 75 feux.

(7) La noblesse d'Anjou était arrivée très en retard ; elle ne fut que le 24 octobre à Saint-Mihiel et de là elle se porta vers l'est ; mais elle se laissa surprendre, le 5 novembre 1674, à Bénaménil (auj. cant. de Lunéville Sud) par un détachement lorrain de quatre régiments sous le commandement du colonel du Puy. 154 gentilshommes y furent

un assez grand village près d'une forêt, de laquelle on peut venir à couvert jusque auprès des premières maisons. Cette forêt servait souvent de retraite aux ennemis, et M. de Bissy fut averti, lorsque ces messieurs y furent logés, qu'il y avait un parti considérable ; il leur en donna incontinent avis, et ils furent avertis d'ailleurs que les ennemis s'assemblaient fort près d'eux. Ils firent bonne garde pour un soir ; mais le lendemain ils crurent que le péril était passé ; ils se contentèrent de faire la garde par bienséance, se divertirent à tirer leur poudre au blanc (1) et vécurent comme s'ils eussent été au milieu du royaume. Les ennemis, cependant, les observaient, et, ne se trouvant pas en assez grand nombre pour les attaquer, se tinrent durant trois jours cachés dans le bois en attendant du renfort qu'ils firent venir jusqu'à deux fois, et, leurs gens étant enfin arrivés, ils vinrent, le matin, de beau soleil, donner dans le village avec tant de vigueur, que ces pauvres gentilshommes n'eurent pas le loisir de s'assembler. Ils agirent en véritables gens d'arrière-ban, je veux dire sans ordre et sans discipline en général, mais braves à outrance en particulier. Ils firent toute la résistance possible ; il y en eut même qui aimèrent mieux périr que de se rendre et se laissèrent brûler dans une maison où ils étaient enfermés. Les ennemis firent tous les autres prisonniers, à la réserve d'un petit nombre qui se sauva ; mais ils perdirent leur commandant qui était un Lorrain nommé du Puy, lequel ayant été dangereusement blessé, fut, avec ses gens qui l'emportaient dans un manteau, pris par quelques troupes des nôtres qui étaient accourues au secours des Angevins (2). Ceux qui se sauvèrent furent reçus à Nancy fort honnêtement par M. de Bissy, et, le jour que nous passâmes, il nous fit voir un ordre qu'il avait reçu de leur faire donner à chacun cinquante écus et une route pour retourner dans leur pays.

faits prisonniers, y compris le chef, le marquis de Sablé. Bénaménil fut incendié. Cf. BEAUVAU, *Mémoires*, édit. de 1689, p. 404 ; DIGOT, t. V, p. 113. Joly nous apprend aussi aux appendices de son manuscrit que les Angevins perdirent « un étendard très magnifique qu'ils avaient pris plaisir à faire peindre. » Ceux des prisonniers qui purent payer leur rançon, de 30 à 40 pistoles, furent relâchés. Les autres furent renvoyés sous promesse de payer et laissèrent des cautions. Il arriva encore des captifs à Nancy en janvier 1675 et le gouvernement français se lassa de leur payer 50 écus comme aux premiers.

(1) Tirer à la cible.

(2) Parmi les Lorrains, le colonel Mercy, frère de l'illustre général, fut aussi grièvement blessé. Il put se traîner jusqu'à Badonviller où il se rendit au comte de Bissy. Il guérit et Charles IV paya sa rançon. DES ROBERT, *op. cit.*, p. 504.

On croyait partir de Lunéville le 14, parce que notre ordre ne nous y donnait point de séjour ; mais, les commandants des escadrons ayant prié M. de Chalmazel de permettre qu'on séjournât, nous y restâmes malgré les magistrats, pour faire raccommoder ce qui manquait à nos équipages. On a remarqué que ce seul jour de repos a sauvé plus de six cents de nos chevaux, qui seraient infailliblement demeurés en chemin, si nous avions été obligés de marcher.

Le 15, nous en partîmes et marchâmes tous ensemble jusques à Saint-Nicolas, où presque tous ceux qui avaient laissé leurs bagages à Nancy se détachèrent pour aller les reprendre. J'étais de ce nombre, et j'y allai avec M. de Bragny qui nous donna rendez-vous pour nous assembler et partir après dîner ; mais M. de Bissy l'empêcha de sortir, et tous les autres qui devaient se joindre à lui se trouvèrent si bien dans cette belle ville, que de quarante à cinquante qui devions partir, à peine nous trouvâmes-nous trois prêts à marcher. Nous hésitâmes si nous irions au quartier qui n'était éloigné que d'une lieue ; mais, nos amis nous ayant prié de demeurer, nous fîmes remettre nos chevaux, et j'employai le reste du jour à considérer les beautés de Nancy où je n'avais encore rien vu, quoique j'y fusse entré plusieurs fois (1), parce que les commissions qu'on m'avait données ne m'avaient laissé le loisir de satisfaire à ma curiosité. Cette ville est située sur une rivière appelée la Meurthe qui vient de Saint-Nicolas, à travers une des plus belles campagnes du monde. Elle est divisée en deux villes dont la vieille ferme contre la nouvelle. Celle-ci a quelque chose d'auguste dans la longueur, la largeur et l'alignement de ses rues, et dans les quatre édifices qu'on y a bâtis, comme l'hôtel de ville, les églises des révérends pères jésuites (2) et autres ; mais l'autre a quelque chose de plus considérable, quoiqu'elle soit bâtie moins régulièrement : c'est dans celle-ci qu'est le palais des ducs, qui est un grand logis bâti à l'antique, sur les quatre côtés d'une grande cour, où on entre par un coin (3). Cette maison pouvait autrefois passer pour belle ; mais, depuis qu'on a raffiné sur l'architecture, on a trouvé que les chevaux du duc étaient mieux logés que leur maître. Les écuries sont bâties tout le long d'une grande place, où elles font une face si vaste et si superbe, que ceux qui ne savent pas à quoi ce bâtiment est destiné le prennent

(1) Du 6 au 16 octobre, pendant le séjour de l'arrière-ban à Houdemont.

(2) L'église du collège (Saint-Roch) et l'église du noviciat, rue Saint-Dizier. Le quatrième édifice auquel Joly fait allusion est sans doute l'église des Dames du Saint-Sacrement, rue Saint-Dizier.

(3) La porterie du duc Antoine à l'angle S.-O. du palais.

pour le palais du prince (1). La plupart des seigneurs de Lorraine ont aussi dans la vieille ville leurs hôtels, fort bien bâtis et fort commodes, et il y a même plusieurs princes étrangers qui y ont de fort belles maisons qui servaient de demeures à leurs ambassadeurs, devant que le duc eut été chassé de ses états.

Les fortifications de cette ville (2) étaient presque entièrement rétablies lorsque nous y passâmes, et il ne restait à faire que quelques remparts et les chemins couverts qui seront fort grands et fort avancés dans la campagne. Toutes les murailles sont de brique : on les a relevées sur les fondemens des anciennes fortifications, et il n'y a point de différence, sinon que les nouvelles sont simplement revêtues de carreaux rouges, au lieu que les anciennes étaient embellies de compartimens de carreaux plombés (3). On voit encore des restes de ces anciennes fortifications aux portes qu'on n'a point démolies (4) et qui marquent bien la magnificence des princes de Lorraine, et le soin qu'ils ont eu d'embellir cette ville. Le dehors de ces portes est orné de statues ou d'armoiries d'une grandeur extraordinaire et d'une sculpture exquise, et, en dedans, on a bâti des voûtes qui reçoivent le jour par de grandes arcades, soutenues par des piliers (5) de pierre blanche, qui forment comme une espèce de halle à toutes les entrées de la ville. Les soldats qui sont en garde se trouvent à couvert sous ces voûtes, et elles sont si spacieuses que, quand il y a trop de troupes à Nancy pour pouvoir être commodément logées chez les bourgeois, on a mis à couvert sous ces portes jusques à quatre ou cinq mille chevaux.

J'observai deux ou trois choses singulières dans ces fortifications. Au lieu que, dans les corridors ordinaires, on se contente d'une seule banquette, on en a fait faire deux, dont l'une sert de degré pour monter à l'autre ; cela fait que le parapet est plus élevé et couvre mieux ceux qui sont sur la contrescarpe. On a aussi accoutumé de planter les palissades sur le parapet du chemin couvert ; mais, afin que le canon ne puisse les emporter par le pied, on les a fait ici planter

(1) Il s'agit ici de la grande et de la petite « escuierie » sur la place de la Carrière. Cf. *Histoire de Nancy*, t. II, p. 212.

(2) De la Ville-Vieille ; celles de la Ville-Neuve n'étaient pas encore rétablies.

(3) Cf. *Histoire de Nancy*, t. II, p. 386 et p. 415.

(4) Les portes Saint-Jean, Saint-Nicolas et Saint-Georges de la Ville-Neuve.

(5) Le mot pilier est impropre : il s'agit ici de cordons de pierre blanche dans l'arcade faite de briques.

sur la banquette la plus élevée au pied du parapet, afin que, si le canon vient à les rompre, il reste toujours quelques éclats qui embarassent les assaillants. J'ai remarqué aussi que le rempart est creux en quelques endroits, et qu'au lieu de canonnières, il y a dans les flancs bas de grandes portes qui donnent dans le fossé (1).

La place est commandée, du côté de France, par une éminence depuis laquelle on peut battre en ruine le palais du duc et la plus grande partie de la ville (2). On l'a cependant toujours vantée pour une des plus fortes places de l'Europe ; de moi, je crois que ces fortifications doivent passer pour les plus belles, mais non pas pour les meilleures. La nouvelle ville n'est encore fermée que de palissades qu'on a plantées sur les ruines des anciennes murailles, mais, après les échecs que M. de Turenne a donnés durant cette campagne aux Allemands, on croit qu'elle sera en état de défense avant qu'ils reviennent en Lorraine.

Voilà ce que j'ai pu remarquer durant une heure ou deux que j'ai été libre à Nancy, pendant lesquelles je ne songeai jamais ni aux tombeaux des ducs de Lorraine, qui sont en des églises (3) près du palais, ni à la chapelle des Bourguignons (4) qu'on a bâtie hors de la ville, après la défaite de notre dernier duc (5). Un homme qui aurait eu plus de loisir pourrait y avoir trouvé des choses plus remarquables.

(1) Toutes ces remarques d'un homme qui paraît bien connaître l'art des fortifications sont intéressantes. Voici quelques détails nouveaux sur ces fortifications que nous empruntons au mémoire cité de M. Zeller. Le prince de Condé passe à Nancy au début de février 1673 ; il émet l'avis qu'il faut à tout prix fermer la Ville-Vieille cette année, puisque les Impériaux se montrent menaçants ; on assurera la Ville-Neuve comme il sera possible. Vauban revient à Nancy le 26 mars ; une seconde fois, à la fin de novembre, après le départ du roi. Le revêtement de la Ville-Vieille est alors terminé et les fortifications se trouvent dans l'état où les voit Joly. La Ville-Neuve est simplement fermée par des palissades. On achève dans l'hiver de 1674-1675 les remparts de la Ville-Vieille, et les choses restent telles quelles, jusqu'à un nouveau voyage de Vauban à Nancy en janvier 1677. Vauban fait à ce moment décider la reconstruction des murailles de la Ville-Neuve. M. de Montille prend l'entreprise à la place de Saint-Lô qui est mort. On travaille en 1677, 1678 et 1679. En 1679, l'ouvrage est achevé. Pourtant il ne semble pas qu'à cette date les deux demi-lunes entre la Ville-Vieille et la Ville-Neuve aient été élevées. Nous en avons placé à tort la construction en 1673. *Histoire de Nancy*, t. II, p. 413. Elles ne datent sans doute que de la guerre de la ligue d'Augsbourg.

(2) Il s'agit ici du plateau de Malzéville.

(3) L'église Saint-Georges et l'église des Cordeliers.

(4) Notre-Dame-de-Bonsecours.

(5) Charles le Téméraire.

Ce que je cherchai avec le plus d'empressement fut le pauvre M. Petit que nous y avions laissé malade ; j'appris avec douleur qu'il était mort durant que nous étions en Allemagne...

Le 16, nous partîmes de Nancy par la porte de Saint-Jean où on dit qu'il arriva devant les premières guerres un prodige que tout le monde considéra comme un présage de la ruine du duc Charles. Un corbeau vint se poser sur les armes qui sont taillées en bosse sur cette porte, et arracha de son bec et de ses griffes la couronne ducale qui était sur l'écusson, à la vue de tous les soldats qui étaient en garde, qui firent ce qu'ils purent pour l'en empêcher.

Nous trouvâmes hors de la ville 18 ou 20 fantassins, que M. de Bissy avait fait tenir prêts pour nous escorter ; mais nous les renvoyâmes, parce que nous étions assez forts pour passer sans escorte. Nous trouvâmes à trois lieues de là notre brigade qui passait la Moselle dans un bac (1) ; le passage fut si long, que la nuit commença avant qu'il y eut un homme passé des deux escadrons de Bourgogne qui avaient l'arrière-garde ; quelques-uns du second escadron furent chercher un gué ; mais, pour nous autres, nous allâmes coucher à Gondreville où le bailli (2) nous reçut avec toute l'honnêteté possible, et le lendemain nous passâmes au bac.

17, 18 et 19 novembre. La même barque qui nous portait du côté de Toul rapportait du côté de Gondreville des troupes qui escortaient un convoi d'argent que l'on conduisait à Nancy. (Par suite d'une maladie, le fusil d'un soldat part et en tue un autre raide mort.) Lorsque nous fûmes arrivés à Toul, on eut peine à nous loger, parce qu'il y avait tant de troupes qu'on avait été contraint de mettre des chevaux jusque dans les cloîtres. (Claude Joly réussit à trouver l'hospitalité chez le doyen de Saint-Gengout ; on lui montre les curiosités de l'église de Saint-Gengout, notamment une côte humaine. Après avoir vu ce qui est considérable à Saint-Gengout, je vis l'église cathédrale dont le portail a de l'air de celui de Notre-Dame de Paris : il est orné comme celui-là de figures antiques grandes comme nature (3) ; mais il est beaucoup plus petit. On nous fit voir, à gauche en

(1) Ce bac était dans le voisinage de Gondreville, canton de Toul-Nord. Les cavaliers ont à sortir de la boucle que forme la Moselle de Pont-Saint-Vincent à Pompey.

(2) Il doit y avoir erreur : Gondreville n'était qu'une prévôté dépendant du bailliage de Nancy.

(3) Presque toutes ces figures ont été détruites à la Révolution. Cf. abbé MOREL, *Notice historique et descriptive de la cathédrale de Toul* dans A.-D. THIÉRY, *Histoire de la ville de Toul et de ses évêques*, t. II, 1844.

entrant, comme une chose très rare, une vis de degré sans noyau, dont toutes les marches sont tellement ajustées que les extrémités font une ligne spirale par le centre de laquelle on peut librement voir depuis le bas jusqu'au haut du degré (1) : ces sortes d'ouvrages sont rares en France ; mais ils sont si communs en Allemagne que j'en ai vu dans plusieurs maisons de paysans ; aussi ce ne fut pas un fort grand régal pour nous que ce degré qu'on admire à Toul. Nous eûmes plus de plaisir de considérer près de la porte qui est à droite un tableau qui est fort estimé. De là nous traversâmes la nef qui n'est pas bien proportionnée au reste du bâtiment ; nous allâmes en une superbe chapelle où on enterre les évêques : la voûte est enrichie de sculptures et on y voit plusieurs tombeaux qui méritent d'être considérés (2) Vis-à-vis de cette chapelle, il y en a une autre, au côté droit de la tribune, qu'un chanoine a fait autrefois bâtir et qui peut passer pour belle, quoiqu'elle n'égale pas celle dont je viens de parler (3). Le chœur est assez spacieux ; il est orné derrière l'autel de plusieurs tableaux auxquels des pilastres de marbre servent de cadres : mais la beauté de cet ouvrage n'en égale pas la dépense (4). On nous fit voir, au côté

(1) Comme nous l'écrit M. l'abbé Clanché, qui prépare un ouvrage sur la cathédrale de Toul, cette « vis de degré » existe encore : c'est la première montée de l'escalier de la tour septentrionale du portail, dite de Saint-Gérard, permettant d'accéder à la tribune du grand orgue et menant à la seconde galerie de ce portail. Cette vis, torse, à moulures, est exécutée avec soin ; la pierre, lissée par l'usage, est d'un beau grain. Aujourd'hui, par suite de la construction d'un mur, il n'est plus possible de se placer au centre de la spirale. L'escalier de la tour Saint-Étienne ne présente pas cette particularité.

(2) La chapelle des évêques a été ajoutée au collatéral septentrional. Elle fut fondée au xvi^e siècle par Hector d'Ailly, et là furent enterrés, outre le fondateur, Toussaint d'Hocédy, Pierre du Châtelet, Christophe de La Vallée, Chrétien du Gournay. On y lisait leurs épitaphes que reproduit l'abbé GUILLAUME, *La cathédrale de Toul*, dans les *M. S. A. L.*, 1863, pp. 210-212.

(3) Il s'agit ici de la chapelle à coupole, la chapelle de Tous-les-Saints, qu'on appelle parfois à tort chapelle de Sainte-Ursule ou des Onze-Mille-Vierges ; on la répare en ce moment, pour en faire une chapelle de Jeanne d'Arc. Elle est collée contre le bas-côté méridional. Elle fut aussi commencée sous l'épiscopat d'Hector d'Ailly, mort en 1532, et terminée par ses exécuteurs testamentaires.

(4) En 1625, fut commencée par Jessé Drouin la décoration du fond du chœur qui fut revêtu de marbre. Dans les panneaux supérieurs furent placées des peintures, saint Étienne, saint Amon, saint Gérard et sainte Aprône, œuvre de Rémond Constant. La décoration fut

gauche du chœur, le lieu où est enterré M. le premier président de Bretagne, auquel on n'a point encore fait d'épithaphe (1), et de l'autre côté est le tombeau magnifique du colonel Hébron, qui fut tué devant Saverne ; il est de marbre incrusté contre la muraille de l'aile droite de l'église, de laquelle il couvre plus d'une moitié ; on ne s'est pas contenté d'y mettre la statue de ce seigneur ; on y a ajouté les écussons de toutes ses alliances autour d'une grande inscription qui a été composée, à ce qu'on dit, par un ecclésiastique qui avait beaucoup d'esprit (2). J'en ai lu quelques lignes ; mais je n'eus pas le loisir de la lire tout entière. Vis-à-vis de ce tombeau, on garde dans une petite chapelle (3) plusieurs reliques, la plus considérable desquelles est une pointe d'un des clous dont Notre-Seigneur fut attaché en croix (4) ;

continué en 1628 et achevée seulement en 1724, par l'exécution de huit nouveaux tableaux représentant les quatre docteurs de l'église, saint Joseph, Léon IX, saint Pierre et saint Paul. On a prononcé à propos de ces tableaux le nom de Jacquard. (Abbé GUILLAUME, *l. c.*, p. 122.)

(1) Claude de Bretagne était premier président au Parlement de Metz. Il mourut à Chaudeney le 10 septembre 1669 et fut inhumé dans la chapelle de saint Gérard, à gauche du chœur — la gauche prise subjectivement — dans le transept nord. Cf. *J. S. A. L.*, 1870, p. 144. Sur Claude de Bretagne, voir EMMANUEL MICHEL, *Biographie du Parlement de Metz*, p. 58.

(2) Le colonel Hébron, d'origine écossaise, maréchal de camp dans l'armée française, fut tué au siège de Saverne le 8 juillet 1636. Le tombeau se trouvait dans le transept sud, contre la paroi occidentale qu'il couvrait en grande partie. — A cet endroit ont été trouvées récemment des traces de curieuses peintures. — L'épithaphe du colonel Hébron et un dessin de son fastueux monument ont été publiés par le comte E. FOURIER DE BACOURT, *Épithaphe et monuments funèbres inédits de la cathédrale et d'autres églises de l'ancien diocèse de Toul*, pp. 8-13, et planche. Si Joly avait poursuivi jusqu'au bout la lecture de l'épithaphe, il aurait su quel en était l'auteur :

Thomas Camerarius presbyter Scotus, inter cujus brachia expiravit, Marens inscripsit.

(3) Vis-à-vis de l'endroit où se trouvait le tombeau du colonel Hébron, sur la paroi orientale du transept sud, était la chapelle de la Blanche-Mère-de-Dieu, où fut transférée, le 27 novembre 1761, l'image de Notre-Dame au pied d'argent.

(4) Le clou lui-même dont la pointe est à Toul serait à Trèves ; mais M^r BARBIER DE MONTAUT s'inscrit en faux contre cette tradition, *Le saint Clou à la cathédrale de Toul*, dans les *M. S. A. L.*, 1885, p. 200. La dévotion au saint Clou remonte à Toul au x^v siècle.

on y garde aussi du lacet (1) et des cheveux de Notre Dame, une partie de la ceinture de saint Joseph qui a été retranchée de celle de Joinville, et un chef qu'on assure être de saint Jean-Baptiste, quoique M. Ducange prétende que le véritable chef de saint Jean est celui qu'on garde à Amiens.

(Le 20 novembre, M. de Chalmazel fait une revue; il annonce que le roi a encore besoin de sa noblesse pendant un mois, mais que ce service se ferait aux dépens de Sa Majesté (2). Cette proposition cause une indignation générale; les gentilshommes ne veulent pas être traités comme de simples cavaliers. Ils réclament une paie proportionnée à leurs équipages ou le licenciement (3). Finalement on se décide à les congédier. Ils passent le 26 à Neufchâteau, et, le 28, ils sont à Dijon.) Ce fut la clôture de notre expédition; après quoi tous nos messieurs sont demeurés tranquillement chacun chez eux, en attendant les récompenses qu'ils croyaient être dues à leurs travaux. MM. les officiers attendent leurs gages, dont ils n'ont pas encore touché un sol; quelques-uns attendent le revenant-bon des taxes, pour le partager, comme ceux de Paris (4): d'autres espèrent de l'emploi; il y en a même qui prétendent des pensions. De moi, je n'espère rien de tout cela; mais je m'étais seulement promis que, pour reconnaître nos services, on nous ferait l'honneur de nous faire graver en taille douce au-dessus d'un almanach; mais je vois bien que le siècle est ingrat; car il y a plus de cinq semaines que l'année est commencée, cependant il n'en a point encore paru où on ait représenté la noblesse (5).

Pour copie conforme: CHR. PFISTER.

(1) Un morceau de la robe. Voir l'inventaire des reliques de la cathédrale de Toul du 6 septembre 1662 publié par LEPAGE, dans le *J. S. A. L.*, 1852, p. 213.

(2) Cette décision fut prise par Le Tellier qui remplaçait Louvois malade.

(3) A Metz, les gentilshommes se révoltèrent. Deux ou trois cents d'entre eux, conduits par le chevalier de Vandy, partirent de la ville, malgré les ordres formels de Créqui. C. ROUSSET, *o. c.*, t. II, p. 100.

(4) Les nobles qui possédaient des fiefs et n'étaient pas en état de servir devaient payer une taxe proportionnelle au revenu de leurs fiefs; les roturiers qui possédaient des fiefs ne payaient pas, mais ils payaient finance. Ces taxes, levées par un gentilhomme dans chaque bailliage, servaient aux frais de l'expédition: on voit qu'en 1674 les nobles de Paris se partagèrent le reste.

(5) Ceci nous prouve que le récit fut écrit au début de 1675. Nous ne croyons pas que Joly soit ici ironique: il montre dans tout son ouvrage les inconvénients de l'arrière-ban, son indiscipline; mais il attache de

Fouilles exécutées en 1908 au Camp d'Afrique (Messein, M.-et-M.).

Jusqu'ici, les fouilles sommaires, exécutées à différentes reprises pendant le cours du XIX^e siècle dans le *Camp d'Afrique* », n'avaient donné que peu d'indices au point de vue de l'époque à laquelle on était en droit de faire remonter sa construction et son occupation. Cependant, on n'avait rien découvert dans son enceinte qui fût de nature à justifier le nom de *Camp de César*, qu'il porte sur la carte au 1/80,000^e.

Les travaux exécutés par M. Barthélemy avant 1889 (1), et ceux que j'ai fait faire en 1902 (2), avaient amené la découverte de vestiges attribuables aux époques de Hallstatt et de la Tène. Mes recherches avaient alors porté contre le vallum à matériaux calcinés, formant la seconde ligne de défense; j'avais en effet fait vider un fond de cabane, situé au pied du vallum à l'intérieur de l'enceinte, et pratiquer un sondage un peu plus loin, toujours contre le vallum. Les objets découverts furent un petit couteau

l'importance aux honneurs, à l'élection des officiers; il est fier d'avoir été choisi comme commissaire; il trouve que, malgré tout, la noblesse en a imposé aux ennemis. Il aurait voulu qu'une médiocre gravure au haut d'un almanach rappelât le souvenir de la levée de 1674. — Dans *Georges Dandin*, représenté en 1668, Molière s'était moqué de l'arrière-ban. M. de Sotenville, beau-père du mari confondu, dit de lui-même : « Mon nom est connu à la cour, et j'eus l'honneur dans ma jeunesse de me signaler des premiers à l'arrière-ban de Nancy. » Il ne saurait évidemment s'agir ici de l'arrière-ban de 1674; mais il nous faut aller une quarantaine d'années en arrière et songer à celui de 1635, convoqué sous les ordres du duc d'Angoulême et envoyé en Lorraine pour renforcer la garnison de Nancy. Cf. d'HAUSSONVILLE, t. II, p. 39. *MOLIÈRE*, éd. Despois et Mesnard, t. VI, p. 525, n. 2. — La convocation de l'arrière-ban en 1674 fut l'avant-dernière; il y en eut une dernière en 1689.

(1) Cf. *M. S. A. L.*, 1889, 1892.

Cf. J. BRAUPRÉ, *Les études préhistoriques en Lorraine*, etc....., p. 71.

de fer, une pointe de dard de même métal, et de nombreux fragments de poteries de l'époque de Hallstatt et des débuts de la Tène.

Mes fouilles de 1908 ont consisté en une tranchée, large de 3 à 4 mètres, creusée à l'intérieur de l'enceinte, parallèlement au pied du vallum calciné, à une distance de 7 mètres du milieu de celui-ci. Elle a été ouverte de l'Est à l'Ouest, à 4 mètres au-delà du fossé de la route stratégique actuelle qui traverse le *Camp d'Afrique*, soit à droite en entrant dans l'enceinte, en venant de Ludres, c'est-à-dire du Nord.

Là se trouvait l'emplacement d'une hutte; son aire repose sur un sol profondément atteint par le feu, recouvert d'une couche de charbons, épaisse de 0^m10 à 0^m30, dans laquelle on remarque des restes d'assez grosses pièces de bois de chêne et de tilleul calcinées, sur lesquelles on distingue encore des traces d'équarrissage. Ce sont évidemment les restes des chevrons de la toiture, qui a été incendiée avec le reste de l'habitation. Une couche mince de pierrailles, profondément altérées par le feu, recouvrant le lit de matières charbonneuses, montre que la toiture, composée probablement d'amas de feuilles sèches, devait être maintenue en place par une couche de petites pierres et de terre.

Du côté du vallum, à 5 mètres du centre de celui-ci, sous les éboulis, on voit un mur grossier, en pierres sèches, contre lequel était adossée la hutte, du côté du Nord. Les autres faces étaient fermées par une sorte de clayonnage assez primitif, formé de branchages amalgamés avec de la terre. Celle-ci, aujourd'hui cuite au rouge, a conservé l'empreinte des bois sur lesquels elle était appliquée. Elle formait une couche, large d'environ 0^m30 à 0^m40, dont la coloration et la nature, contrastant avec celle du sol environnant, permettait de suivre exactement le contour de

l'habitation. Celle-ci avait la forme d'un quadrilatère, large de 3 mètres. Au quatorzième mètre, la clôture en clayonnage formait un angle droit, afin de rejoindre le mur en pierres sèches adossé au vallum. L'absence de terre cuite sur la longueur de 0^m90 environ, contre le mur, atteste que la porte devait se trouver placée en cet endroit, c'est-à-dire face à l'Ouest. Seulement, au lieu de s'ouvrir directement sur le dehors, l'entrée débouchait sur un petit couloir, large de 2 mètres et long de 3, formé d'une part par la clôture Nord de la hutte, par la prolongation du mur en pierres sèches, et d'autre part par un autre mur perpendiculaire au premier, et long de 4 mètres. Cette disposition avait sans doute pour but d'empêcher le vent d'Ouest de pénétrer dans la hutte.

S'il nous avait été possible de commencer la fouille en partant du fossé de la route, nous aurions probablement rencontré là les traces de la clôture fermant la hutte du côté du Sud, et par conséquent pu reconnaître exactement sa longueur, mais nous n'aurions pas obtenu ce résultat sans détériorer un gros arbre. Tout ce que nous avons pu faire a été de rafraîchir légèrement la coupe du terrain sur le revers du fossé : cela nous a permis de constater, sous les racines, de très nombreux éclats de poterie, épars dans une terre très mêlée de parcelles charbonneuses. Cette particularité indiquerait-elle, que l'extrémité de la hutte n'était pas éloignée ? Cela serait assez vraisemblable, étant donné que près de l'entrée, dans le coin opposé au mur à sec, un amas de pots cassés avait également attiré notre attention.

Grâce à la nature du sol, entièrement composé de pierres calcaires, plus ou moins noyées dans l'humus, sur une épaisseur de 1 mètre à 1^m70, objets et ossements étaient bien conservés. Le fait est d'autant plus remarquable qu'il est exceptionnel en Lorraine.

Les débris de cuisine consistent en os et dents de sanglier, de cerf, de chevreuil, bien plus rarement de bœuf. Il est à remarquer que leur nombre n'est pas considérable, comme on pourrait s'y attendre au cas où la construction aurait été occupée pendant un long espace de temps de façon continue. Toutefois, on ne saurait, à mon sens, tirer argument de la rareté des débris de cuisine, car la maison peut avoir été proprement tenue, contrairement à ce qu'on voit le plus souvent.

Les objets découverts dans la hutte sont les suivants :

1° Un bracelet en bronze, très fin de tige ; son système de fermeture consiste en une pointe courte venant se loger dans une légère encoche percée dans l'extrémité opposée, le corps du bracelet faisant ressort.

2° Une moitié de bracelet de même modèle.

3° Un bracelet de bronze formé d'une tige irrégulière, dont les extrémités sont soudées ensemble.

4° Les restes d'une petite fibule en bronze, comprenant des fragments du porte-agrafe et de l'arc.

5° De menus morceaux de tiges de bronze, indéterminables.

6° Un fragment de bracelet en lignite.

7° Deux fusaioles ou grains de colliers en terre cuite.

8° De nombreux morceaux de poteries, vases, plats, etc.

9° Des morceaux d'une meule en porphyre quartzifère, fragmentée.

Le couloir et le mur précédant l'entrée de la hutte franchis, notre tranchée aboutissait à un emplacement fouillé en 1902, où nous avons découvert une sorte de serpe en fer, de nombreux éclats de poterie et des débris de cuisine. Là également se trouvait un fragment volumineux de la partie mobile d'une meule à main. La fouille de 1902 avait porté sur un espace extrêmement restreint, ayant été gênée par

des arbres dont les racines étaient enchevêtrées dans les éboulis du vallum. En présence des mêmes difficultés, nous dûmes également en 1908 arrêter là notre exploration, et la reprendre plus loin, à une distance de 20 mètres, c'est-à-dire pour la suspendre définitivement 17 mètres au delà, arrêtés cette fois plus encore par l'épuisement des crédits, que par les grosses difficultés du terrain (1).

Dans cette dernière partie de notre travail, nous découvrîmes dans la couche archéologique :

1° Un couteau de fer à soie, à lame recourbée, long de 0^m254, soie comprise.

2° Un ressort en bronze, ayant appartenu à une fibule en arbalète.

3° Une pointe de flèche en fer, longue de 0^m05.

4° Des éclats de poteries.

5° Des ossements d'animaux provenant de débris de cuisine.

6° Une aiguille en bronze, longue de 0^m07.

7° De petits morceaux de meules brisées (2).

En résumé, quels enseignements peut-on tirer des observations faites au cours de ces fouilles ?

Il ressort en premier lieu que nous n'avons trouvé aucun objet postérieur à l'époque de la Tène, et l'on pourrait même préciser davantage en éliminant complètement la Tène III.

En effet, le mode de fermeture des bracelets recueillis

(1) Indépendamment de cette fouille, nous avons fait quelques sondages sur d'autres points de l'enceinte, mais sans résultat. Un éboulement de la falaise s'étant produit à l'extrémité des vallums à l'angle Sud-Ouest, j'ai fait déblayer un foyer qui était devenu visible en partie, mais on dut cesser le travail en présence du peu de solidité du sol. Nous trouvâmes sur ce point une fusaiole en terre cuite et quelques débris de poteries grossières.

(2) Je ferai remarquer qu'on rencontre extrêmement rarement de meules intactes appartenant à cette époque. Il est à supposer qu'on les emportait lors du sac des habitations ou qu'on les brisait intentionnellement.

était en usage pendant la Tène I, comme j'ai pu le remarquer sur quatre bracelets de cette époque, dans le tumulus de Liverdun exploré par moi en 1907 (1). En outre, la petite fibule avait l'extrémité de son porte-agrafe indépendant de l'arc, ce qui est caractéristique de la Tène I. Le grand couteau de fer, et le bracelet de lignite principalement, sont plus anciens encore et me paraissent plutôt hallstattiens. Il en est de même d'un certain nombre de poteries. Malheureusement ces dernières sont si fragmentées, qu'il n'est pas possible d'en reconstituer une seule.

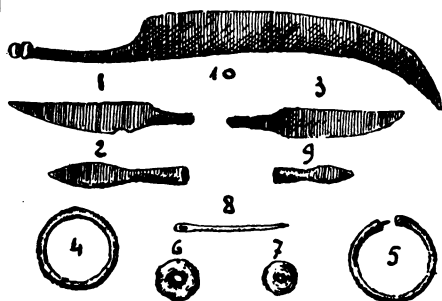
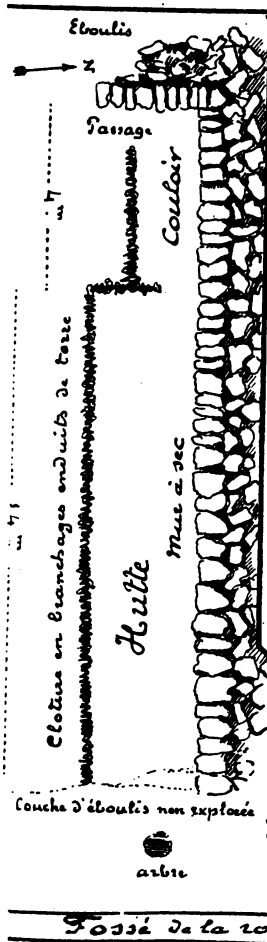
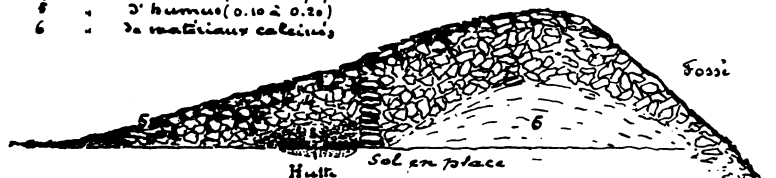
Il y a donc concordance entre les observations que j'ai faites en 1902, et celles de 1908. En conséquence, le nom de *Camp de César*, comme il était à prévoir, est à rejeter d'une façon absolue, et si d'aventure on a pu trouver dans le périmètre de l'enceinte quelque monnaie ou autre objet datant de l'époque romaine, leur présence ne saurait permettre de révoquer en doute le caractère pré-romain du Camp d'Afrique.

En second lieu, je crois pouvoir avancer que le plateau, dans le périmètre de l'enceinte, a été cultivé, à une époque probablement très ancienne. Les amas énormes de pierres entassées au pied de la face intérieure du vallum, aux endroits où ont porté nos fouilles, me paraîtraient provenir du nettoyage des champs. Pour se débarrasser des pierres les plus gênantes, on les aura ramassées et mises en tas sur certains points, comme cela se voit sur beaucoup de nos plateaux de nature pierreuse. Ce serait là l'origine des lignes de pierres et soi-disant tumulus signalés jadis dans l'intérieur même du camp, et dont les matériaux ont depuis servi aux empierrements de la route stratégique. Cela semblerait prouvé par ce fait que c'est presque uniquement sous ces amas de pierres que nous

(1) J. BEAUPRÉ, *La Station funéraire de la Garenne à Liverdun (M.-et-M.)*; Sépulture n° 12, p. 24. (*M. S. A. L.*, 1907.)

Août-Septembre 1910

- 1 couche cuite au rouge (0.10 à 0.15)
 - 2 " charbonneuse (0.10 à 0.20)
 - 3 " de petits matériaux (0.50 à 0.70)
 - 4 " d'éboulis (0.60 à 0.70)
 - 5 " d'humus (0.10 à 0.20)
 - 6 " de matériaux calcaires
- Coupe transversale du vallum



Objets découverts en 1902 et 1908

- 1 — couteau de fer. (1902)
- 2 — pointe de javalins en fer. (1902)
- 3 — couteau de fer.
- 4 — bracelet de bronze.
- 5 — idem.
- 6 — fusaiols en terre cuite
- 7 — idem.
- 8 — aiguille en bronze.
- 9 — pointe de fer (dard)
- 10 — couteau de fer.

(Réduits au $\frac{1}{4}$)

avons fait d'intéressantes trouvailles. Cela tient à ce que ces endroits ont été laissés dans leur état primitif, et recouverts de pierres et, par le fait même, protégés contre les remaniements, à l'encontre du reste de l'enceinte dont le sol a été d'autant plus retourné par la culture que la terre arable y a relativement une très faible épaisseur.

C^{te} J. BEAUPRÉ.

Guillaume d'Arches, fondateur de Bonfays.

Vers l'an 1145, Guillaume, dit de Bernole, seigneur d'Arches-sur Moselle, en Vosges, et sa belle-sœur, nommée Valence, choisirent un lieu désert et inculte de leur domaine, sur le Madon, pour y construire un monastère. Ce lieu se nommait Bonfays. Lorsque, mûs par l'esprit de piété, ils eurent élevé et doté la nouvelle fondation, ils l'offrirent à Étienne I^{er}, abbé de Flabémont (1), de l'ordre de Prémontré. Celui-ci accepta avec gratitude et détacha de sa communauté naissante un certain nombre de reli-

(1) Arches, Vosges, canton d'Épinal ; Bonfays, Vosges, arrond. de Mirecourt, canton de Dompaire, écart de Légéville ; Flabémont, Vosges, arrond. de Neufchâteau, canton de Lamarche, écart de Tigné-court. — Les auteurs ne sont pas d'accord sur l'année de la fondation de Bonfays. Hugo, abbé d'Étival ; dom CALMET, abbé de Senones ; les auteurs de la *Gallia christiana* ; DURIVAL ; LEPAGE et CHARTON ; Arthur BENOT donnent la date 1145. Benoît PICART signale seulement la moitié du XII^e siècle, sans préciser l'année. Aug. DIGOT affirme l'année 1155, suivant en cela dom Calmet ainsi que Durival qui ont varié sur cette question. L'abbé THOUVENIN, dans son *Bulletin paroissial d'Adompt*, fixe l'année 1146. Enfin un Mémoire, du XVII^e siècle, des archives des Vosges, du fonds non inventorié de Bonfays, dit que Guillaume d'Arches fonda son abbaye « environ l'an 1135 ou 1140. » La date la plus probable est bien 1145. Le premier abbé, Gunthier, mourut vers 1155 après avoir gouverné Bonfays pendant dix ans. La note suivante donne avec précision les références puisées dans les auteurs ci-dessus. Chaque fois que j'aurai à citer l'*Histoire de Lorraine* de dom CALMET, je me servirai de la première édition, à moins d'indication contraire.

gieux à la tête desquels il plaça Guntherus, le propre frère de Valence.

A peine installé, Guntherus, qui était un religieux d'une haute vertu et d'une grande sagesse, demande aux pouvoirs civil et ecclésiastique la confirmation du nouvel établissement. Il s'adresse au duc de Lorraine, Mathieu I^{er}, et au pape Eugène III, et en obtient ce qu'il sollicitait. Cela fait, il s'applique au soin de son monastère et sous sa houlette les moines font de tels progrès dans la régularité que les faveurs temporelles viennent bientôt grossir la dotation première et que les âmes éprises de vie religieuse accourent se mettre sous la conduite du vénérable abbé. Le nombre des prémontrés de Bonfays s'accroît considérablement et les populations d'alentour, les nobles du pays et les roturiers affluent à Bonfays, attirés par le désir de recueillir de la bouche de l'abbé les enseignements de la doctrine du Christ, les préceptes de la morale divine et les conseils salutaires de la pénitence et de la vie chrétienne. Pendant 10 ans, Guntherus mène à Bonfays cette vie d'apostolat, de régularité monastique et d'édification ; il meurt vers l'an 1155. Son successeur, Ascelinus, marche dignement sur ses traces : bon administrateur, parfait religieux, apôtre zélé, il fait bénéficier Bonfays des faveurs de Wichard II de Clermont (1) — Clefmont en Bassigny — sire de Monthureux-le-Sec, Thuillières, Saint-Baslemont, Moncel, Passavant (2).

(1) HUGO, *Annales Præmonst.*, t. I, p. 380 et preuves, p. 307 et suiv. ; *Gallia christiana*, t. XIII, col. 1149 ; BENOÎT PICART, *Pouillié de Toul*, t. II, p. 182, *Origines de la maison de Lorraine*, p. 236 ; CALMET, *Hist. de Lor.*, t. II, col. 28. *Notice de la Lor.*, t. I, col. 141 ; DURIVAL, *Mém. sur la Lor.*, p. 200 ; *Descript. de la Lorr.*, t. II, p. 160 ; *Bull. de la Soc. philom. vosg.*, t. XVIII, p. 63 ; *M. S. A. L.*, 1857, p. 316 ; LEPAGE et CHARTON, *Statistique des Vosges*, t. II, art. Bonfays ; CHARTON, *Les Vosges pittoresques*, p. 275 ; *Bulletin paroissial d'Adompt*, n° 3, p. 2 ; Archives des Vosges, série H, Cartulaire de Bonfays, art. Monthureux-le-Sec et Saint-Baslemont.

(2) Monthureux-le-Sec et Thuillières, Vosges, arrond. de Mirecourt, canton de Vittel ; Saint-Baslemont, Vosges, arrond. de Mirecourt, canton

Nous voudrions rechercher qui était ce Guillaume de Bernole, seigneur d'Arches, et quelle était cette Valence, sa belle-sœur, dont le frère, Guntherus, d'abord religieux norbertin à Flabémont, devient premier abbé de Bonfays.

Commençons par relever, au sujet de Valence, une erreur commise par Benoît Picart, dom Calmet, Durival et Lepage, qui font de cette noble et pieuse dame la femme de Guillaume d'Arches. Leur assertion est réfutée par la charte même que le duc Mathieu I^{er} donne pour la confirmation de Bonfays. Le souverain dit expressément que Valence est l'épouse du frère de Guillaume d'Arches : « Willelmus de Archis cum uxore fratris sui, Valentia ».

Valence et son frère, Gonthier, ne nous sont connus que par les documents de Bonfays et de Flabémont ; il n'est donc pas facile de spécifier à quelle famille ils appartiennent ; mais nous soupçonnons qu'ils étaient de l'ancienne famille de Deuilly.

Valence, lors de la fondation de Bonfays, devait être veuve, sans enfant vivant dans le monde, car nulle part on ne voit son mari, ni quelque enfant intervenir pour autoriser ou approuver son œuvre pie. Il est au contraire expressément affirmé qu'elle agit de concert avec Guillaume d'Arches, son beau-frère. Alors elle a dû faire sa fondation sur son bien patrimonial, sur son propre domaine doter ou bâtir le monastère que Guillaume d'Arches consentait à offrir avec elle à Flabémont. Ce domaine est Bonfays.

Or, on trouve dans le titre de fondation du monastère bénédictin de Deuilly, un siècle auparavant (1044) par Gauthier I^{er} de Deuilly (1), Adèle sa femme et Odelric leur fils, qu'ils donnent à la nouvelle maison religieuse divers

de Darney ; Moncel, Vosges, arrond. de Neufchâteau, canton de Coussey ; Clefmont, Haute-Marne, arrond. de Chaumont, chef-lieu de canton ; Passavant, Haute-Saône, arrond. de Vesoul, canton de Jussey.

(1) *Deuilly*, Vosges, arrond. de Neufchâteau, canton de Lamarche, écart de Serécourt.

biens, entre autres, leurs domaines de Bonfays : *prædia apud Bonfagit* (1). Celui de Valence ne serait-il qu'une contre-partie de celui de Gauthier de Deuilly (2) ?

D'autre part, le nom du premier abbé de Bonfays est très commun dans la famille de Deuilly ancien, ou Deuilly-Aigremont. Guntherus ou Gualterus, Gauthier se retrouve plusieurs fois à côté des noms des seigneurs de Deuilly-Vaudémont. Il est même devenu, croit-on, patronymique pour désigner la branche de Deuilly ancien qui a existé assez longtemps et qui avait gardé dans ses armes, comme pièce principale, le lion d'Aigremont (3).

Enfin, pourquoi Valence et Guillaume d'Arches, son beau-frère, ont-ils soin de remettre leur monastère aux mains du premier abbé de Flabémont, de l'affilier à une abbaye à peine sortie du berceau, ne datant que de 1138 ? Sans doute le frère de Valence y était religieux, sans doute la famille d'Arches a souvent été bienfaitrice de Flabémont, mais ne serait-ce pas plutôt parce que Valence gardait toutes les affections familiales envers les Norbertins

(1) CALMET, *Hist. de Lor.*, t. I, preuves, col. 418.

(2) Sous Judith de Vaudémont, abbesse de Remiremont (1124-1161) on trouve « domnus Albertus de Bonfail » qui fait à l'abbaye de Remiremont l'aumône d'un denier, payable annuellement. *M. S. A. L.*, 1897, p. 410. Ne serait-il pas lui-même, comme Valence et Guntherus, un descendant de Gauthier et d'Adèle, portant un fils d'Odelric de Deuilly ?

(3) Aigremont, Haute-Marne, arrond. de Chaumont, canton de Bourmont. Je n'ai pas ici à établir, preuves en main, la distinction qui serait à faire entre les deux familles de Deuilly. Ce serait sortir de mon sujet. La branche Deuilly-Vaudémont, par sa célébrité, a fini par éclipser Deuilly ancien. Mais quand on étudie attentivement les preuves que le P. Hugo a données sur l'abbaye de Flabémont, les notes que dom Calmet a rassemblées dans le tome second de son *Histoire de Lorraine*, 2^e édit., preuves, col. 13 et suivantes, que l'on compare le tout avec différentes pièces des Archives nationales, collection lorraine. n° 345 et certaines données fournies par Jacques Vignier dans sa *Décade historique des évêques de Langres*, tome II, article Deuilly, on ne peut manquer de constater que Deuilly-Aigremont subsista fort longtemps à côté de Deuilly-Vaudémont. Je ne parle pas d'une généalogie manuscrite, dont j'ai copie, des Gauthier de Deuilly, dressée, au xix^e siècle, par le comte Anatole de Bonnavay. Cette pièce est de non-valeur, faute de documentation ou de références.

établis sur les domaines de Deuilly par Deuilly-Aigremont et Deuilly-Vaudémont ; ne serait-ce pas par suite des mêmes affections que Guntherus, suivant sa vocation religieuse, aurait déjà pris l'habit monacal dans l'abbaye fondée par sa famille sur l'alleu héréditaire ?

Ces idées jetées en points d'interrogation sur l'identité de Valence et de son frère, ne peuvent être qu'une prévention, faute de documents capables de faire la lumière sur l'identification.

Si l'on ne sait rien de positif sur celle qui semble être la véritable fondatrice de Bonfays, par contre on peut jeter un demi-jour sur son beau-frère, dont l'apport n'est pas spécifié ; il l'aida du moins de son expérience et du prestige de son nom, sinon de l'appoint de sa fortune. Jusqu'alors nul n'a cherché à le faire connaître. On rencontre de temps à autre son nom dans les diplômes du ^{xii}^e siècle, on sait qu'il concourut à la fondation de Bonfays, mais d'où vient-il ? De quelle race est-il issu ? Personne n'a songé à s'en enquérir. On parle de Guillaume d'Arches, Guillaume de Bernole, et c'est tout.

Et d'abord qu'est ce que ce Bernole dont Guillaume porte le titre ? Remarquons que nulle part le fondateur de Bonfays n'est mentionné avec ce qualificatif, lorsqu'il apparaît comme acteur ou comme témoin dans les chartes lorraines. Le duc Mathieu I^{er}, parlant de lui dans la charte de Bonfays, ne le désigne que sous le nom de Guillaume d'Arches(1). Dans les différents diplômes de l'époque, que j'ai pu consulter, jamais je ne l'ai vu sous le nom de Guillaume de Bernole, mais bien sous celui de Guillaume d'Arches (2). On le trouve mentionné dans le manuscrit remiremontais

(1) HUGO, *An. Præmonst.*, t. I, preuves, p. 380.

(2) Guillelmus de Archis, titre de 1142 ; CALMET, *Hist. de Lor.*, t. II, preuves, col. 322. Cf. dom PLANCHER, *Hist. de Bourgogne*, t. I, preuves, p. 42. — Guillelmus de Archis, titre de 1144, CALMET, *ibid.*, col. 323. — Guillelmus de Archis, en 1157, *Société d'émulation des Vosges*, 1866, p. 272. — Villelmus de Archadis, 1159-1168, *B. S. A. L.*, 1855, p. 152.

de la bibliothèque de l'*Angelica* de Rome et jamais avec l'onomastique Bernole (1), pas plus que ce nom n'est donné à ses ascendants ou collatéraux d'Arches (2). Dans les titres de Flabémont et de Bonfays publiés par le P. Hugo, abbé d'Étival, la famille d'Arches a le titre de Tilleul ou Tilleux (3) accolé à son nom, et même ce dernier finit par dominer, tandis que celui d'Arches disparaît dès le début du ^{xiii}^e siècle, et dans aucune circonstance on ne relève celui de Bernole (4).

Enfin le recueil des documents de l'histoire des Vosges rapporte trois documents où apparaissent trois membres de la famille d'Arches sans que le titre de Bernole leur soit accordé (5).

(1) Dans une donation d'Albert III de Darney, en faveur de Remiremont, on trouve : Gualterus de Archis et Willelmus de Archis, *M. S. A. I.*, 1897, p. 408. De même on rencontre une autre donation, quelque peu antérieure, faite par « Lemmanus de Archis, Elodis, uxor ejus, Guillelmus Tortipedis (le boiteux) et Guillelmus filius ejus. » *Ibid.*, p. 401.

(2) Albrichus de Archis, titre de 1138, CALMET, *Hist. de Lor.*, t. II, preuves, col. 282, 318. — Albricus de Archis, Orricus filius ejus, titre de 1157, CALMET, *ibid.*, col. 352. — Philippus de Tilleul, Orricus pater ejus, Emelina mater sua et Albrichus de Archis, avus ejus, 1192, Hugo, *An. Præmonst.*, t. I, preuves, p. 553. — Albericus de Tillut, 1148, Hugo, *ibid.*, p. 546. — Theodoricus de Archis, 1118-1125, GUINOT, *Remiremont*, p. 398. — Theodoricus de Archis, 1172, Hugo, *ibid.*, preuves, p. 549.

(3) Tilleux, Vosges, canton de Neufchâteau.

(4) Philippus de Tilleul, Orricus pater ejus, Albricus de Archis, avus ejus Hugo, *loc. cit.* — Olricus de Tilleul, 1176, *Soc. d'emul. des Vosges*, 1866, p. 274. — Albericus de Tillut, 1148, Hugo, *ibid.*, preuves, p. 546. — Garserius et Rainerus de Tolo, 1162, Hugo, *ibid.*, p. 548. — Rainerus dominus de Tilleul, † 1192, Hugo, *ibid.*, p. 664. — Singone de Erches, 1202, CALMET, *Hist. de Lor.*, t. II, preuves, col. 414. — Hersindis domina de Tillul, 1228 et filii ejus Herardus, Liebaldu et Infridus et filia sua Regina, pro remedio animæ filii sui Orrici contulit... Hugo, *ibid.*, preuves, p. 556. — Liebaudus dominus de Tillo 1229, Hugo, *ibid.*, preuves, p. 557. Je donnerai en appendice les noms que j'ai recueillis de la famille d'Arches, mais par les notes ci-dessus, on peut constater que la famille de Tilleux descend d'Albéric d'Arches, qui est quelquefois appelé Albéric de Tilleul ou Tilleux.

(5) *Doc. de l'hist. des Vosges*, Thiédric d'Arches en 1172, t. VII, p. 10 ; Gérard d'Arches, clerc, 1172-1182, t. X, p. 134 ; Varnier d'Arches, avant 1284, t. VIII, p. 8.

Une seule fois, dans un titre authentique, se trouve ce singulier surnom donné à Guillaume d'Arches ; c'est dans la bulle du pape Lucius III, confirmant, en 1181, la fondation et la dotation foncière de Bonfays. Il est dit que Guillaume de Bernole a donné le lieu où fut bâtie l'abbaye de Notre Dame de Bonfays. Mais plus bas dans la même bulle est citée la rétrocession, faite par l'abbaye de Clairlieu aux prémontrés, de l'alleu de Jamey jadis donné à Clairlieu par les nobles du pays (1). Or, cette donation fut contresignée par notre Guillaume qui se dit, non de Bernole, mais d'Arches. Le pape lui-même donne cette signature : « Guillaume d'Arches », à côté de celles de Théodoric de Romont et de Gérard voué de Bruyères (2).

Avant Lucius III, la chancellerie romaine avait donné une bulle sous Adrien IV, en 1157, où apparaît le fondateur de Bonfays. En effet, l'abbaye de Remiremont lui accorde à titre précaire le fief d'Acée, devenu vacant par la mort d'Aubert II de Darney. Or, dans cette bulle, Adrien IV le nomme Guillaume d'Arches et non pas Guillaume de Bernole (3).

D'où vient donc ce titre que l'on rencontre une seule fois, auquel le P. Hugo d'Étival a donné du retentissement et que les auteurs postérieurs ont consacré ? Bernole n'existe ni en Lorraine, ni en Champagne, ni dans le Barrois. On trouve au XI^e siècle Barney qui n'est autre que Benney (4). Cette localité fut donnée par l'empereur saint Henri, en 1004, à Saint-Goëric d'Épinal. Dans le diplôme de l'empereur, on lit *Barnay*, et cette lecture se conserve jusqu'au milieu du XII^e siècle (5). Mais Barney ou Benney

(1) Voir le titre de la donation de Jamey, *M. S. A. L.*, 1853, p. 152.

(2) HUGO, *An. Præm.*, t. I, pr., p. 311.

(3) *Société d'émul. des Vosges*, 1866, p. 272.

(4) Benney, Meurthe-et-Moselle, arrond. de Nancy, canton d'Haroué.

(5) LEPAGE, *Dictionn. géogr. Meurthe*, p. 10.

— qui se lisait Bernay au ^{xv}^e siècle (1) — n'a jamais été, que je sache, une terre titrée, fieffée, inféodée à quelque famille qui en aurait pris le nom au ^{xii}^e siècle; depuis la donation de 1004, Benney est resté de la souveraineté du Chapitre d'Épinal. Du reste, jamais Barney ou Bernay n'a donné Bernole.

Par contre, dans la Haute-Marne, canton de Bourmont, à la frontière des Vosges, en bordure des anciens domaines de Bauffremont, se trouve Bernay, fief particulier dans la seigneurie de Prez-sous-Lafauche. Les possesseurs de ce fief en ont souvent porté le nom (2). Il est à croire que Guillaume d'Arches, de la famille de Tilleux, aura été propriétaire de ce fief et que la chancellerie romaine a plus ou moins latinisé, en 1181, *Bernay* en *Bernole* : G. de Bernay (vieille orthographe : Bernoy) devait en effet se traduire par *Bernolus*.

Pour autoriser cette manière de penser, il faut savoir que la famille d'Arches, n'étant autre que la famille de Tilleux (3), était vassale, peut-être même cadette de celle de Bauffremont.

Le premier sire d'Arches qui soit connu, est Thierry qui vivait au commencement du ^{xii}^e siècle. Ses descendants se sont appelés tantôt d'Arches tantôt de Tilleux; quelquefois le même personnage est désigné indifféremment de l'une ou de l'autre sorte. Les domaines de la famille de Tilleux étaient situés sur toute l'étendue de la terre de Bauffremont et si Bauffremont possédait des biens en dehors des terres de sa souveraineté, on rencontre Tilleux juxtaposé et relevant de Bauffremont. Aussi quand un membre de la famille de Tilleux s'avise de faire quelque

(1) *Doc. de l'hist. des Vosges*, t. I, p. 26.

(2) JOLIBOIS, *La Haute-Marne ancienne et moderne*, p. 56. Au ^{xiv}^e siècle et au ^{xv}^e, on trouve Simon, Jean et Philippe de Bernay (*Doc. de l'hist. des Vosges*, t. III, p. 127 et 161).

(3) Tilleux, Vosges, canton de Neufchâteau.

donation à l'abbaye de Flabémont, ou d'opérer une transaction quelconque, on voit surgir le suzerain de Bauffremont pour donner son consentement ou sa ratification (1). On trouve même des hommages rendus par les sires de Tilleux aux barons de Bauffremont (2). Ces faits groupés donnent à penser que la famille d'Arches pourrait être une branche cadette de Bauffremont, apanagée de Tilleux et domaines environnants.

Après cela, quoi de surprenant que Guillaume d'Arches eût possédé le fief de Bernay, voisin des terres de Bauffremont et Tilleux ? Et que cette terre lui eût valu de la part de Lucius III le surnom de Bernole ? Rien de plus naturel.

Quoi qu'il en soit, Guillaume d'Arches semble être le petit-fils de Thierry d'Arches et, je crois, le fils de Guillaume le Boiteux, « Torti pedis », que l'on voit, avec Lemmanus (3) d'Arches, faire donation d'un de leurs serfs à Remiremont entre 1124 et 1139 (4). Guillaume le Boiteux a en effet un fils, comme lui nommé Guillaume, mentionné dans cette même donation. Thierry d'Arches eut probablement encore un autre fils que l'on trouve fréquemment cité à cette époque. Albéric est presque toujours dit d'Arches ; on le trouve cependant qualifié de Tilleux. C'est cet Albéric qui fut la souche des sires de Tilleux ; avec son fils, Orlie d'Arches, le titre de Tilleux prit de l'importance et finit par éclipser celui d'Arches que ses ancêtres avaient porté. A l'extinction de la famille, au

(1) Hugo, *An. Præm*, t. I, ad probationes Flabonis montis, *passim*.

(2) *Doc. de l'hist. des Vosges*, t. IV, p. 72 et 81.

(3) Près de Tilleux, se trouve Lemmecourt, annexe de Beaufremont. Il ne serait peut-être pas téméraire de penser que ce village doit son nom à Lemmanus d'Arches « Lemmani curtis ». — Le village vosgien de Beaufremont a désormais l'orthographe « Beaufremont », tandis que la famille baronniale, qui en a gardé le nom, a adopté la lecture onomastique « Bauffremont ».

(4) *M. S. A. L.*, 1897, p. 401, ms. de l'*Angelica*.

xv^e siècle, le titre d'Arches avait disparu et les domaines de Tilleux passaient à la famille de Dommartin.

Pour faire connaître ce qu'il est possible de savoir de la famille d'Arches, j'ai recueilli les noms qu'il m'a été permis de rassembler et j'en donne une liste en appendice. Il sera ainsi plus facile de se former une conviction. Il m'a semblé d'autant plus opportun de publier ces quelques fiches, que la famille d'Arches a échappé jusqu'alors à l'attention des historiens, et que H. Lepage lui-même a pu faire une notice sur *Arches-sur-Moselle, le château, la ville et le village* (1), sans laisser soupçonner au lecteur qu'il eût existé des sires d'Arches. Il y a donc une lacune à combler.

Un dernier détail à relever. Nous savons que la fondatrice de Bonfays avait épousé le frère de Guillaume d'Arches. Quel était ce mari de Valence, dont le nom n'a pas été donné par le diplôme de Mathieu I^{er}, parce qu'il avait probablement disparu de ce monde au temps de la fondation de Bonfays ? Il ne serait pas impossible de le trouver parmi les témoins d'une donation faite à Remiremont vers 1140. Les fondateurs de Droiteval, Aubert III de Darney, Helvide, sa femme, et Lyétard, leur fils, prennent pour témoins de leur largesse Gérard, voué des Vosges, qui n'est autre que Gérard de Bruyères, dont le nom se retrouve souvent dans les chartes du temps, Guillaume d'Arches, celui qui en 1145 sera le fondateur de Bonfays, enfin Gualterus ou Gaultier d'Arches (2). C'est la seule fois que l'on rencontre le nom de ce dernier. Dès lors qu'il est uni, en la circonstance, à Guillaume d'Arches, il a une chance d'être son frère; ce serait ce mari de Valence, qui était déjà mort en l'année 1145 et sur lequel le duc Mathieu I^{er} a laissé planer le nuage de l'inconnu.

(1) Épinal, Collot, 1874, in-8 de 62 p., extr. des *Annales de la Société d'émul. des Vosges*, t. XIV.

(2) *M. S. A. L.*, 1897, p. 408.

FAMILLE D'ARCHES-TILLEUX

THÉODORICUS, ou Thierry, *de Archis*, est le premier nom connu ; on le trouve entre les années 1118 et 1125 (1).

Il eut probablement pour fils :

ALBRICUS *de Archis*, LEMMANUS *de Archis* et GUILLELMUS *Torti-pedis*.

Je parlerai d'Albricus dans la suite, en notant sa descendance.

LEMMANUS et GUILLELMUS *Torti-pedis* font, à eux deux, la donation à Remiremont d'un seul serf, au temps de l'abbesse Judith de Vaudémont et du duc Simon I^{er}, entre 1124 et 1139. Tous deux vivaient au temps d'Albricus d'Arches. Le fait qu'ils font ensemble une donation indivise semble prouver qu'ayant chacun des droits sur le serf qu'ils octroyent à Remiremont, ils sont héritiers au même titre, partant frères. Ce Guillelmus *Torti-pedis* a pour fils Guillaume (2).

GUALTERUS *de Arcis* et WILLERMUS *de Archis* sont témoins, vers 1140, d'une donation faite en faveur de Remiremont par Aubert III de Darney, sa femme et son fils (3). Je les crois frères, par conséquent fils de Guillaume *Torti-pedis* ; l'un est Guillaume d'Arches, fondateur de Bonfays, et l'autre serait le mari de Valence.

GUILLELMUS *de Archis* ou *Archadis* est mentionné à diverses reprises dans les chartres du XII^e siècle. Voir dans une note précédente les dates où son nom est rapporté. On ne sait s'il a laissé postérité. Cependant on rencontre :

GÉRARD d'Arches, qui était clerc (4) ;

VARNIER d'Arches avant 1284 (5) ;

(1) GUINOT, *Remiremont*, p. 398.

(2) *M. S. A. L.*, 1897, p. 401.

(3) *Ibid.*, p. 467.

(4) *Doc. de l'hist. des Vosges*, t. X, p. 134.

(5) *Ibid.*, t. VII, p. 8.

Enfin, en 1195, on trouve comme valet de Simon II, duc de Lorraine :

EBALUS d'*Arches* (1) ;

et SINGONE d'*Erches*, en 1202 (2) ;

Mais revenons à Albricus d'*Arches* et à sa descendance qui a pris le nom de Tilleux.

ALBRICUS a le titre de *Archis* en 1138 et 1157. En cette dernière année il est avec son fils Olicus de *Archis* (3). Il est dit Albericus de *Tillut* en 1148 (4). En 1192, de nouveau il est nommé de *Archis* par son petit-fils Philippe de Tilleux (5).

Ses fils furent :

1^o ENFRIDUS qui fut chanoine et qui est mentionné par son neveu Philippe de Tilleux en 1195 (6).

2^o THÉODORICUS ou Thiédric, Thierry de *Archis*, se trouve en 1172 (7) ; il reparait en 1195 (8).

3^o OLRICUS de *Tilleux*, que nous avons vu en 1157 nommé Olicus de *Archis*, se voit en 1176 dans une charte de Remiremont (9). Il était marié à Emeline qui vivait encore en 1192.

D'Olicus d'*Arches*, *alias* de Tilleux, et d'Emeline naquit :

PHILIPPE de *Tilleux*, bienfaiteur de Flabémont, à l'occasion de la mort de son frère REINERUS de *Tilleux* en 1192. Il rappelle dans l'acte de ses largesses *Albricus de Arches* « avus ejus » et *Orricus* « pater ejus ». Parmi les enfants

(1) *M. S. A. L.*, 1902, p. 37.

(2) CALMET, *Hist. de Lor.*, t. II, preuves, col. 444.

(3) *Ibid.*, p. 282, 318, 352.

(4) Hugo, *loc. cit.*, pr., p. 549.

(5) *Ibid.*, p. 553.

(6) *M. S. A. L.*, 1902, p. 36.

(7) *Doc. de l'hist. des Vosges*, t. VII, p. 10, cf. Hugo, *An. Præmonst.*, I, pr., p. 549.

(8) *M. S. A. L.*, p. 36, note 2.

(9) *Soc. d'émul. des Vosges*, 1866, p. 274.

d'Olricus d'Arches faut-il encore placer GARSIRIUS de Tilleux, qui avec Reinerius apparaît comme témoin d'une donation faite à Flabémont en 1162 (1) ? A ceux-ci, on pourrait peut-être joindre *Ebalus* d'Arches, *Gérard* d'Arches et *Singon* d'Arches dont on a parlé ci-dessus, à moins qu'ils ne soient fils ou de Guillaume d'Arches ou de Thierry d'Arches. Quoiqu'il en soit, Philippe de Tilleux confirme une donation faite à Beaupré et rappelle Olric son père en 1195 (2). Il épousa Hersendis de Bauffremont qui, veuve vers 1214, se remaria à Simon de Paroye (3).

Philippe de Tilleux eut pour enfants :

1^o ORRICUS de *Tilleux*, déjà décédé en 1228 ;

2^o HUARDUS, mentionné par sa mère comme vivant en 1228 ;

3^o LIÉBAUDUS, seigneur de Tilleux avant 1229, cité également en 1228. Il avait épousé Pétronille et fait avec elle une donation à Flabémont en 1229 ; il vit encore en 1233 ;

4^o INFRIDUS de *Tilleux*, cité par sa mère en 1228 ;

5^o REGINA de *Tilleux*, également citée en 1228. En 1233, Reine était veuve d'André d'Amance (4).

Tous ces enfants de Philippe de Tilleux et de Hersinde étaient, par leur mère, petits-enfants de Hugues II de Bauffremont et de Hauvide de Bourlémont (5).

Quels furent les enfants de Liébaud de Tilleux ? Faut-il placer dans sa descendance VARNIER d'Arches qui se trouve en 1284 (6) et COLLIGNON d'Arches, prévôt d'Épinal en 1297 (7) ? Rien ne le fait savoir. Mais en 1326 on trouve :

(1) HUGO, *loc. cit.*, p. 664 et pr., p. 548, 553.

(2) M. S. A. L., 1902, p. 36.

(3) Archives de la famille de Bauffremont.

(4) HUGO, *loc. cit.*, pr., p. 556 et 558.

(5) Archives de la famille de Bauffremont ; notes communiquées par M. le Prince de Bauffremont.

(6) *Doc. de l'hist. des Vosges*, t. VII, p. 10.

(7) *Ibid.*, t. X, p. 299.

OUDOT de *Tilleux*, qui reprend son fief entre les mains de Wauthier de Bauffremont, et en 1347 entre celles de Liébault II de Bauffremont, en déclarant que les biens, dont il fait reprise, proviennent de l'ancien domaine de Bauffremont (1). Enfin THIÉBAUT de *Tillue*, au nom d'Odatte de Dombasle, sa femme, rendit foi et hommage en 1392 à Henriette d'Amoncourt, alors secrète du Chapitre de Remiremont, pour tout ce qu'elle possédait en fief à Biffontaine (2).

En 1420, la forteresse et le château de Tilleux étaient ruinés et appartenaient, ainsi que tous les domaines de la famille de Tilleux, à la famille de Dommartin-sur-Vraine (3).

M.-C. IDOUX.

Les premières expériences aérostatiques faites en Lorraine. — Note complémentaire.

A l'appui d'une étude sur les débuts de l'aérostation en Lorraine, parue dans le volume des *Mémoires* de 1909 (4), nous avons reproduit, d'après la planche donnée à l'époque par le *Journal littéraire de Nancy*, l'appareil « pneumato-chymique » qu'inventa le professeur Pierre-

(1) *Doc. de l'hist. des Vosges*, t. IV, p. 72 et 84.

(2) MARQUIS, *Recueil des choses mémorables de l'insigne chapitre de Remiremont*, ms. in-4, 1784, copie de ma collection, fol. 108. — Biffontaine, Vosges, arrond. de Saint-Dié, canton de Brouvelieures.

(3) *Doc. de l'hist. des Vosges*, t. V, 2^e partie, p. 37. — Dommartin-sur-Vraine, Vosges, arrond. de Neufchâteau, canton de Châtenois.

(4) *Les premières expériences aérostatiques faites en Lorraine* (1783-1788), dans *M. S. A. L.*, année 1909, pp. 5-48. Tiré à part, Nancy, Berger-Levrault, 1909, in-8, avec 3 planches.

François Nicolas et dont le savant se servit pour gonfler le premier ballon perdu lancé dans la région de l'Est. Un de nos dévoués confrères, M. Jean-Julien Barbé, vient de retrouver, chez un antiquaire de Metz, le cuivre original de cette planche. Il a eu l'excellente pensée de l'offrir au Musée historique lorrain.

Le don d'une pièce si intéressante à des titres divers méritait d'être signalé tout spécialement. Il nous sera permis de profiter de cette circonstance pour apporter à notre travail deux courtes additions.

C'est dans la cour de l'ancienne Université de Nancy — la Bibliothèque municipale actuelle, — que Nicolas, nous l'avons vu, lâchait son cylindre de taffetas, le 19 décembre 1783. Le bâtiment de l'Université, aussi, abrita le premier ballon monté qu'on vit dans la province, celui dans lequel Blanchard s'élevait à la Pépinière le 1^{er} juillet 1787. On sait que la Bibliothèque publique fondée par le roi de Pologne, et dont les origines se rattachent étroitement aux origines de la Société royale des sciences et belles-lettres (Académie de Stanislas), fut d'abord installée au Palais ducal, dans la galerie des Cerfs. Transférée en 1763 à l'hôtel de ville, elle prit seulement possession en messidor an II des locaux qu'elle occupe encore aujourd'hui. Toutefois, dès les commencements de la construction de l'Université (1770), le premier étage avait été destiné à recevoir ces livres. A cette intention, on y avait même placé, en 1775, les belles boiseries de la bibliothèque des jésuites de Pont-à-Mousson, œuvre du frère Paulus. Quand Blanchard arriva dans la capitale lorraine, au milieu du mois d'avril 1787, on n'attendait plus, pour procéder à un déménagement sans cesse reculé, que le complet achèvement de l'édifice. Or, le procès-verbal de la séance de l'Académie du 1^{er} mai suivant contient, sur le choix par le vaillant aéronaute d'un magasin ou atelier provisoire, ce passage significatif :

« Le Secrétaire perpétuel a fait part à la Compagnie d'une lettre de M. Blanchard, actuellement en cette ville, par laquelle il demande la liberté de faire usage de la nouvelle salle de la Bibliothèque, pour y déposer les préparatifs de l'aérostat avec lequel il se propose de faire incessamment une expérience. L'Académie lui a accordé sa demande et a chargé le Secrétaire perpétuel de l'en instruire (1). »

Nicolas n'avait pas été sans avoir des imitateurs. De différents côtés, physiciens et gens du monde tinrent à fabriquer et à lancer des ballons. Il ne faudrait pas croire, cependant, que les essais de ce genre eussent été entièrement libres. Il y avait lieu de veiller aux imprudences. Les montgolfières surtout, avec leur réchaud embrasé, étaient un réel danger. Le document ci-dessous, antérieur de cinq jours au divertissement offert, à la Malgrange, par le chevalier de Boufflers, atteste que le lieutenant général de police « des villes, fauxbourgs et banlieue » de Nancy, Christophe-Antoine Urion, s'en préoccupa :

ORDONNANCE DE POLICE,

Qui fait défenses de lancer des Ballons ou Machines aérostatiques, sans y être autorisé par le Gouvernement.

Du 24 avril 1784.

Il est fait très-expresse défense à toutes personnes, de quelque condition qu'elles soient, de lancer des *Ballons* ou *Machines aérostatiques*, chargées de feu, sans y être autorisées par le Gouvernement, sous peine de désobéissance. Et sera la présente défense lue, publiée et affichée dans les lieux ordinaires et accoutumés. Nancy, le vingt-quatre Avril mil sept cent quatre-vingt-quatre. *Signé* : URION (2).

PIERRE BOYÉ.

(1) Archives de l'Académie de Stanislas ; procès-verbaux manuscrits, vol VII, p. 507.

(2) Ni les Archives municipales, ni la Bibliothèque publique ne possèdent d'exemplaire du placard. Cf., par contre, *Recueil des ordonnances de Lorraine*, t. XV, p. 425.

La devise de François de Rosières, seigneur de Chaudeney.

François de Rosières, seigneur de Chaudeney (1), capitaine et prévôt de Saint-Mihiel, fit imprimer en cette ville, par François du Bois, l'an 1619, un ouvrage dont le titre est bien connu des bibliophiles : *Les roses de l'amour céleste*. Noël, qui possédait ce livre rare, a dit, en parlant de l'auteur : « L'écu de ses armes et sa devise, HONNEUR EN MORT, se trouvent deux fois sur le frontispice de l'ouvrage (2) ». J'ai cité ce passage dans un petit article que j'ai donné en 1907 aux *Annales de l'Est et du Nord* (3), à propos d'un intéressant travail de M. Louis Davillé (4).

Les gens du xvi^e siècle et du commencement du xvii^e faisaient souvent usage de sentences si bizarres et ils étaient si fort hantés par l'idée de la mort, que la devise, telle que la fournissait Noël, — dans un ouvrage très soigneusement imprimé, — ne m'avait pas trop surpris. Mais cette leçon est inexacte, comme j'ai pu le constater en consultant les *Nouvelles recherches* de Beaupré (5) et, mieux encore, la reproduction du frontispice du livre, donnée dans le *Trésor du bibliophile lorrain* (6), ainsi que, tout dernièrement, dans l'étude de M. Henri Bernard sur

(1) Canton de Toul-Sud.

(2) *Catal. raisonné des collections lorraines* de Noël, t. II, p. 580-581, n° 4303.

(3) *François de Rosières, seigneur de Chaudeney*, dans les *Annales de l'Est et du Nord*, 1907, p. 560-564 (aussi tiré à part).

(4) Louis DAVILLÉ, *Rosières de Chaudeney et l'Histoire de Charles III*, dans les mêmes *Annales*, 1907, p. 194-208.

(5) BEAUPRÉ, *Nouvelles recherches de bibliographie lorraine*, 1856, ch. III, p. 59.

(6) J. FAVIER, *Trésor du bibliophile lorrain*, 1889, pl. 40, fig. 2.

Saint-Mihiel qui commence de paraître dans la *Revue lorraine illustrée* (1).

La devise est : *Honneur ou mort*, ce qui est beaucoup plus logique et naturel.

Il m'a paru utile de signaler l'inexactitude commise par Noël et le texte vrai de la devise de François de Rosières ; elle n'est pas mentionnée dans les recueils de Chassant et Tausin, sinon comme attribuée à une famille de Mongey (Bresse) [2].

L. GERMAIN DE MAIDY.

BIBLIOGRAPHIE

Le Pouillé du diocèse de Verdun.

La Société d'archéologie lorraine, qui compte parmi ses membres tant d'érudits, ne peut manquer d'accueillir avec faveur la publication du quatrième et dernier volume de l'ouvrage intitulé : *Pouillé du diocèse de Verdun*, volume consacré à l'archiprêtré de Montmédy (3)

La haute importance de cet ouvrage s'impose à quiconque s'intéresse aux souvenirs du passé, du passé local. Le diocèse de Verdun entre pour une part trop considérable dans l'élément lorrain, pour qu'il puisse être négligé des historiens de notre vieux duché. N'est-il pas pour nous le seul survivant des fameux « Trois Évêchés » dont les

(1) Henri BERNARD, *Saint-Mihiel*, dans la *Revue lorraine illustrée*, 1910, fig. p. 59.

(2) Henri TAUSIN, *Supplément au Dictionnaire des devises*, t. I (1895), p. 222.

(3) *Pouillé du diocèse de Verdun*, commencé par l'abbé N. ROBINET, continué par l'abbé J.-B.-A. GILLANT ; t. IV, *Archiprêtré de Montmédy*, Verdun, Laurent fils, 1910, in-8 de 489-80 p., avec deux cartes.

noms retentirent si souvent dans nos annales ? Ne renferme-t-il pas dans ses limites la capitale du Barrois, berceau de cette maison de Bar de si grand renom, qui se fondit au xv^e siècle dans la maison ducale de Nancy ?

Suivant la méthode des anciens pouillés qui dorment aujourd'hui dans la poussière de nos archives, ou qui circulent encore en de rares exemplaires, les auteurs exposent le tableau du diocèse, archiprêtre par archiprêtre, doyenné par doyenné, paroisse par paroisse. Dans ce cadre rationnel sont contenus tous les renseignements susceptibles d'intérêt : le chiffre de la population ancienne en regard du chiffre de la population actuelle ; le style architectural de l'église — ici nous distinguons l'or du clinquant, la saine architecture de l'odieux pastiche — ; et la date des registres paroissiaux, et les anciennes circonscriptions, et les nombreuses fondations qui enrichissaient nos églises, et les listes des dignitaires de la hiérarchie ecclésiastique. Chaque paroisse, chaque corporation, chaque abbaye a son histoire, brièvement mais fidèlement résumée. Au même titre que l'opulente collégiale, le modeste ermitage se trouve préservé de l'oubli ; et c'est justice, car souvent ce petit coin de terre a été le théâtre d'événements dignes d'occuper la postérité.

Le dernier volume est muni de nombreuses pièces justificatives ayant trait principalement à la période révolutionnaire, fin d'une organisation qui régissait depuis de longs siècles l'Église de Verdun ; inauguration d'un ordre nouveau, aux débuts d'abord incohérents, finissant par trouver quelque stabilité sous la crosse de Nancy, pour arriver enfin, en 1823, au rétablissement de l'antique siège de Verdun.

Deux cartes coloriées, dues à l'érudition de M. l'abbé Aimond, terminent ce volume et complètent tout l'ouvrage. Elles exposent aux yeux du lecteur : l'une, la physionomie

du temporel de l'Évêché de Verdun, démembré de plus en plus par des voisins moins scrupuleux que puissants ; l'autre, le même diocèse en 1790, avec ses anciens établissements, abbayes, collégiales, prieurés, avec l'importante augmentation territoriale qu'il doit à la création des nouveaux départements.

Il faut donc louer sans réserve celui qui eut l'idée de ce précieux ouvrage, M. l'abbé Robinet, mort après avoir publié, en 1888, le tome premier. Il faut louer celui qui eut la vaillance de reprendre, de continuer et de terminer cette tâche, M. l'abbé Gillant, notre confrère. Nul n'était mieux désigné pour recueillir cet héritage de labeur.

J. NICOLAS.

Un écrivain qui s'est acquis un beau renom en s'occupant de périodes plus récentes de notre histoire, M. Gabriel HANOTAUX, de l'Académie française, entreprend une étude étendue sur Jeanne d'Arc. En tête du premier chapitre, qui a paru dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 mai 1910, il trace le programme des recherches qu'il conviendrait de faire pour renouveler le sujet et être sûr de posséder tout ce que le *xv^e* siècle nous a laissé sur l'héroïne et sur son entourage. Il faudrait surtout, dit-il, dépouiller méthodiquement les archives italiennes, en particulier celles du Saint-Siège, et celles de l'Angleterre et de l'Écosse. Tous ces dépôts sont fort riches, et jusqu'à présent n'ont pas été explorés dans ce sens. Il faudrait diriger des investigations analogues dans les anciennes archives des ducs de Bourgogne, qui ont été souvent fouillées, mais où il y a encore à trouver. Et cela fait, on pourra publier « un trésor de Jeanne d'Arc, un monument où les textes soient réunis, vérifiés et commentés », et qui remplacera l'ou-

vrage de Quicherat, fort précieux, mais dès maintenant incomplet, et de plus devenu très rare.

Ajoutons qu'il y aurait encore à trouver dans les divers dépôts d'archives lorraines, même après Lepage, Chapelier, Siméon Luce et d'autres. Il importe que la Lorraine ne reste pas en arrière, si, comme il est probable, ce grand travail s'entreprend sous peu. Avis à ceux de nos confrères que ne rebutteraient pas les écritures du ^{xv}^e siècle : elles ont leurs difficultés, mais avec de la patience, on les surmonte. Et rechercher des documents inédits sur les origines de Jeanne d'Arc est un acte méritoire et fécond de reconnaissance envers la libératrice de la France et de piété patriotique.

Dans ce même article, p. 273-275, M. Hanotaux touche à la question si discutée de la nationalité de la Pucelle, et il le fait très discrètement, sans trop vouloir affirmer. Il ne sait pas si la maison du père de Jeanne d'Arc était sur la partie de Domremy relevant directement de la couronne, ou sur la partie qui relevait du duché de Bar. On pouvait dire alors, conclut-il, et nous dirions encore aujourd'hui que ce village était « en France, au pays de Lorraine ». La châtellenie de Vaucouleurs avait alors une condition très spéciale : « Projetée à l'extrémité des pays de la couronne, glissée en quelque sorte, comme un coin entre les grands fiefs lorrains, la pointe vers les pays d'Empire, elle avait une mission particulière. Elle était, dans ces régions, l'extrême avancée, l'enfant perdu de l'expansion française. »

E. D.

Un érudit d'origine lorraine, M. Louis DAVILLÉ, a publié sur *Les prétentions de Charles III, duc de Lorraine, à la couronne de France* (Paris, Alcan, 1909, in-8 de xvi-320 pages) un savant ouvrage qui lui a valu, en 1909, comme

thèse complémentaire, le titre de docteur ès-lettres en Sorbonne, et, en 1910, une partie du prix Prost. Il étudie d'abord les origines des prétentions de Charles III, découlant d'une part de sa prétendue ascendance carolingienne, de l'autre de son mariage avec Claude de France, fille du roi Henri II, dont la dot de 300.000 écus d'or au soleil n'avait jamais été payée. Il montre ensuite les rapports de Charles III avec la Ligue, qui prit naissance à Nancy, dans divers conciliabules, en 1580, 1584 et 1588, et aussi les négociations que le duc engagea avec diverses puissances, avec l'Espagne entre autres, pour les faire entrer dans ses vues. Il montre son intervention peu efficace aux États généraux du royaume en 1593, l'échec de ses ambitions, sa réconciliation avec Henri IV par les traités préliminaires de Laon et de Saint-Germain en 1594, par le traité définitif de Folembray en 1596, enfin par le mariage du marquis de Pont, fils aîné du duc, avec Catherine, sœur du roi, mariage négocié dès 1596 et célébré seulement en 1599.

Il y a donc là un tableau de la diplomatie du grand duc Charles III dans la période la plus importante peut-être, et la plus mouvementée de son règne, avec des renseignements très neufs et curieux sur les ambassades et les missions secrètes envoyées par lui. On y trouve aussi bien des choses sur le gouvernement intérieur du duché, dans ses rapports avec l'action extérieure. M. Davillé estime au-dessous de la vérité le chiffre de dix à douze millions auquel on a évalué les dépenses de Charles III pour la Ligue. Ainsi s'explique l'embarras des finances ducales vers la fin du règne. L'auteur a fait des recherches très étendues, et en a exposé les résultats avec beaucoup de netteté et de pénétration. Il s'était du reste préparé à ce travail par diverses études préliminaires publiées surtout dans les *Annales de l'Est*.

E. D.

Notre confrère, M. Albert COLLIGNON, fait paraître en ce moment même *Le mécénat du cardinal Jean de Lorraine, 1498-1550* (Nancy, Berger-Levrault, 1910, in 8 de 175 pages). Cette étude forme un fascicule des *Annales de l'Est*, transformées de revue trimestrielle en collection de mémoires indépendants ; elle est ornée d'une planche qui reproduit la belle médaille du cardinal attribuée à Benvenuto Cellini. Jean est souvent confondu avec le cardinal Charles, son neveu ; aussi M. Collignon a-t-il commencé par retracer sa vie politique et religieuse : il était le troisième fils du duc René II, frère par conséquent du duc Antoine et de Claude, qui est la tige de la maison de Guise. Il suivit ce dernier à la Cour de France où il fit une brillante fortune : il devint le titulaire d'une douzaine d'évêchés, entre autres de ceux de Metz, Toul et Verdun, et d'autant d'abbayes. Il fut fait, en 1518, cardinal et légat pour toute la Lorraine, entra en 1530 au Conseil du roi François I^{er}, et, pendant tout ce règne et le début du suivant, eut le plus grand crédit et reçut les faveurs les plus signalées. Ses immenses revenus lui permirent de faire beaucoup de bien, car il était charitable, et aussi de protéger et de pensionner les gens de lettres et les artistes. Par là, il contribua largement au mouvement de la Renaissance. La plupart des écrivains qu'il favorisa ainsi appartiennent à la France ; cependant, nous voyons que, n'oubliant pas son pays d'origine, il patronna aussi quelques auteurs lorrains, ou vivant en Lorraine, Symphorien Champier, médecin de son frère, le duc Antoine, le poète Louis des Masures, qui deviendra secrétaire du duc Charles III, Laurent Pillart, l'auteur de la Rusticiade. M. Collignon a réuni en appendice les longues dédicaces latines, en prose et en vers, dans lesquelles ces divers écrivains louent le cardinal, non sans hyperbole. Au cours du travail, il a donné des traductions très élégantes de

plusieurs de ces textes, dont la latinité n'est pas des plus faciles. Notons encore, p. 25, une liste des séjours du cardinal en Lorraine, p. 155, une étude sur les portraits que nous avons de lui. Un copieux index clôt le volume.

M. Collignon a déjà écrit plusieurs beaux chapitres de l'histoire de la Renaissance en Lorraine. Oserons-nous exprimer le vœu qu'il rapproche et complète ces morceaux isolés, et nous donne une étude d'ensemble sur les lettres lorraines au xvi^e siècle. Personne n'est plus à même que lui de l'écrire.

E. D.

La librairie Flammarion vient de donner dans sa collection des Dictionnaires départementaux le *Dictionnaire biographique illustré de Meurthe-et-Moselle* (Paris [1910], in-8 de 743 pages). C'est principalement la biographie contemporaine qui remplit ce volume, et elle comprend tant les personnes nées dans le département que celles venues d'ailleurs qui y exercent des fonctions importantes. Quant à la biographie rétrospective, elle est singulièrement conçue, car on trouvera bien ici Jacques Callot, les généraux Drouot et Duroc, l'abbé Grégoire, Héré, etc., mais on n'y trouvera pas Digot, Lepage, Dombasle et bien d'autres. Cet ouvrage servira donc peu aux historiens, et nous continuerons à envier les provinces et les départements qui ont su se donner des répertoires où figurent toutes leurs célébrités.

E. D.

Pour la Commission de rédaction, le Président : PIERRE BOYÉ.

L'imprimeur-gérant : A. CRÉPIN-LEBLOND, 21, rue Saint-Dizier, Nancy.

BULLETIN MENSUEL
DE LA
SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE LORRAINE
ET DU
MUSÉE HISTORIQUE LORRAIN

10^e ANNÉE. — NUMÉRO 10. — OCTOBRE 1910

Procès-verbal de la séance du vendredi 8 juillet 1910.

Présidence de M. Pierre Boyé, président.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Communications.

MM. le médecin-inspecteur Schneider, Émile Diderrich, Edmond Dubois et Ferdinand Scheurer ont adressé leurs remerciements à l'occasion de leur admission comme membres titulaires.

M. le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, répondant à l'envoi du rapport annuel, a fait savoir à M. le président qu'il était heureux de constater la prospérité toujours croissante de notre Société « qui se place au premier rang des Sociétés d'archéologie locales grâce à l'activité éclairée de ses membres et de ses administrateurs ».

M. le président entretient la Société des projets d'agrandissement du Musée, agrandissement dont la nécessité est reconnue de tous ; il est bon d'ajouter que tout porte à croire que ces projets sont près d'aboutir, du moins en partie.

Nécrologie.

Il est donné avis du décès survenu, à Saint-Mihiel, le 10 juin dernier, de M. Félix Larzillière, conservateur des forêts en retraite, membre de notre Société depuis son arrivée à Nancy.

Distinction honorifique.

L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a décerné, sur la fondation Louis Fould, un prix de 1500 francs à notre confrère M. Paul Perdrizet et à son collaborateur M. Lutz pour leur ouvrage sur le *Speculum humanæ salvationis*.

Admissions.

La Compagnie des forges et aciéries de la Marine et d'Homécourt, MM. le lieutenant-feldmaréchal François de Bockenheim, Théophile Collignon, Georges Couthaud, le docteur Hauviller, le baron de La Chaise, Paul Luc, Paul des Robert, René Rogé, le docteur Joseph Schuhl sont admis comme membres titulaires.

Présentations.

Sont présentés en la même qualité : le Pensionnat de M^{lles} Adrienne Brouty et Jeanne Reverchon, 1, rue Mably, par MM. Alexandre de Roche du Teilloy, Jean de Roche du Teilloy et Charles Sadoul ; M^{me} Devallée, professeur, 2, rue du Faubourg Stanislas, par MM. Alexandre de Roche du Teilloy, Jean de Roche du Teilloy et Charles Sadoul ; M^{lle} Laure Dubois, à Vézelize, par MM. Alexandre de

Roche du Teilloy, Jean de Roche du Teilloy et Pierre Boyé; MM. l'abbé Charles **Aimond**, docteur ès lettres, professeur au collège Saint-Louis, à Bar-le-Duc, par MM. Robert **Parisot**, Georges **Pariset** et Émile **Duvernoy**; Charles **Caye**, élève à l'École normale d'instituteurs de Meurthe-et-Moselle, par MM. le docteur **Voinot**, Pierre Boyé et Edmond des Robert; Émile **Hinzelin**, homme de lettres, 10, rue Saint-Charles, à Villemomble (Seine), par MM. **Alexandre** de Roche du Teilloy, Jean de Roche du Teilloy et **Pierre** Boyé.

Ouvrages offerts à la Société.

Les pierres armoriées d'Aspelt, par Émile **DIDERRICH**. Luxembourg, Fr. Bourg-Bourger, 1909. Extr. de 22 p. in-8, avec fig., du tome XV de la revue *Ons Hémecht*.

Essai sur l'histoire de l'Ordo missae dans les trois diocèses lorrains Metz, Toul et Verdun, par l'abbé L. **CHERPIN**. Saint-Dié, X. Sutter, 1910, 1 vol. de 147 p. in-8.

Présentation d'un vase en bronze trouvé dans le département de l'Oise, par **MORIN-JEAN**. Le Mans, Monnoyer, 1910. Extr. de 6 p. in-8 du Cinquième congrès préhistorique de France, session de Beauvais, 1909.

Les sapinières du plateau de Malzéville, création et résultats financiers, avec plan en couleurs, par Jacques **RISTON**. Nancy, **Sidot** frères, 1910, 28 p. in-8.

Lectures

M. **René** **MARTZ** présente les pièces acquises pour le Musée à la vente de la collection Quintard.

M. **Léon** **GERMAIN DE MAIDY** donne lecture d'une notice : *L'arbre des fées à Domrèmy se trouvait-il en un lieu mal famé?*

MÉMOIRES

La famille des Porcelets de Maillane ; le château et la paroisse de Valhey.

Jean des Porcelets est un des prélats qui ont honoré le siège épiscopal de Toul (1607-1624). Les historiens le font naître à la fin du xvi^e siècle au château de Valhey, tout près d'Einvile qui devint la patrie du cardinal Mathieu, et dans le voisinage de Bonviller qui devint la patrie de Mgr Midon, évêque missionnaire d'Osaka (mort en 1893).

Le château n'existe plus, pas même à l'état de ruines et il est presque effacé dans la mémoire des habitants du lieu. D'autre part, les informations publiées sur la famille des Porcelets sont assez sobres et assez peu concordantes (1). C'est ce qui m'a décidé à faire paraître ici les notes suivantes qui me sont tombées fortuitement sous la main. Elles sont extraites pour la plupart, soit d'une liasse qui figure aux Archives départementales de Meurthe-et-Moselle sous la cote H. 775, soit d'un manuscrit de la bibliothèque publique de Nancy (n^o 21) [2], soit enfin de documents conservés au château de Gerbéviller, et dont j'ai pu prendre connaissance grâce à l'obligeance de M. le marquis de Lambertye.

I. — Le château de Valhey fut sans doute commencé par *Henri-Didier d'EINVILLE* en 1450. Le 28 janvier de cette année-là, en effet, il fait savoir que le fils de René I^{er}, Jean duc de Calabre, lieutenant du roi de Sicile, lui a permis de bâtir, sur sa terre de Valhey « près d'Henville », une

(1) Cf. l'article de M. FAVIER, dans le *J. S. A. L.*, 1878, p. 403 et 452.

(2) Ce manuscrit est écrit en latin et orné de nombreux dessins tracés par une plume très exercée ; ces dessins représentent les actions religieuses, chevaleresques et politiques, auxquelles ont pris part les divers membres de la famille.

maison forte avec hautes murailles, tours, fossés, braies, pont-levis... et d'entreprendre les travaux dès que bon lui semblera ; en retour de cette faveur il promet d'être le loyal vassal des ducs de Lorraine, de reprendre d'eux sa seigneurie de Valhey, et à l'occasion d'ouvrir son château aux troupes de son souverain seigneur à la première réquisition qui lui en sera faite. Henri-Didier d'Einville, écuyer, est mort avant le 14 janvier 1453, et par conséquent, s'il s'est mis aussitôt à l'œuvre, il n'a pu réaliser complètement le plan du beau manoir qu'il avait rêvé.

Après lui, les destinées du château de Valhey nous échappent jusqu'au milieu du ^{xvii}^e siècle. Un document non daté, ni signé, mais qui semble avoir été rédigé vers 1634, en fait une description sommaire. C'est un mémoire en forme de dénombrement, où nous relevons entre autres cette remarque, que les parties les plus en vue du château, étaient des pierres taillées aux armes de la maison des Porcelets et de celle d'Apremont. Ce détail nous donne à entendre que les principales constructions de l'édifice ne remontaient pas au delà des parents de l'évêque de Toul, Jean des Porcelets (qui vivait encore en 1612), et Esther d'Apremont. On relève encore dans ce document que les tours qui défendaient l'entrée d'honneur et plusieurs dépendances importantes n'étaient pas achevées. On serait tenté de croire que le projet de Didier d'Einville s'était endormi pendant plus d'un siècle : mais cette hypothèse reste peu vraisemblable si on jette un coup d'œil sur le chartrier de la famille, qui dénote une grande prospérité en consignant de nombreux titres d'acquêt ; et d'ailleurs en 1576, nous rencontrerons une mention de la chapelle du château. Ce qui est plus probable, c'est qu'à la fin du ^{xvi}^e siècle, ou au commencement du ^{xvii}^e, la grande fortune de Jean des Porcelets lui avait inspiré le goût de donner à sa demeure des proportions plus vastes et un aspect plus moderne. De plus en plus, à cette époque, le vieux château-fort, peu ajouré, à la masse pesante et à

l'appareil formidable de défense, s'est transformé en une maison élégante, aux tourelles plus gracieuses que redoutables, avec grandes fenêtres chargées d'ornements et galeries pleines de lumière. Quoi qu'il en soit, voici le texte du *xvii^e* siècle avec son ancienne orthographe :

Le chasteau en figure carrée paralogramme, composé de quatre corps de bâtiments deffendus par quatre grosses tours quarrées, ferment à pont-levis, entouré de fossés, revestus de murailles, dans lequel il y a 27 chambres à feu, outre plusieurs garderobes et petits membres, avec trois caves vaultées et une chapelle en bon estat.

L'entrée du chasteau est du costé du mastin par une basse-court où il y a un fort beau logement pour un recepveur ; deux granges, l'une pour le foin, et l'autre pour retirer le disme ; diverses estableries, collombier et bergerie.

Les deux tours qui deffendent la porte et pont-levis du chasteau ne sont parachevées, néanmoins les murailles eslevées hors escalade. Suivant le dessein projecté du bastiment du chasteau, y reste à bastir aux deux extremités du devant de la largeur de deux grands corps de logis et de celui où est la porte, pour lier et joindre lesdits trois corps de logis sur le dehors par logements et chambres, n'estant jointes qu'au dedans de la cour du chasteau, Pour commodité des quatre corps de logis, il y a trois montées de degrés, une très belle quarrée à repos de pierre ressemblant à marbre de jaspe, le dessus des marches taillié en diverses figures d'un beau compartiment : et deux autres montées rondes. aussy de pierre, le frontispice de la grande porte dudit degré quarré de mesme pierre, enrichy et taillié de diverses figures avec les armes des *Porcelletz*, l'haulme à trois quartiers comme d'une teste de porc (1). Joignant ledit degré sur la cour est aussy une autre porte enrichie, le dessus de mesme pierre tailliée et représentant avec un bel ordre toute la basterie d'une cuisine.

Au long du corps de logis du costé du sort et jardin à l'opposite de la maîtresse porte du chasteau, au dedans de la cour, est une gallerie de pierres supportées sur goulles, dont le des-

(1) La maison des Porcelets portait : *d'or au porc passant de sable*.

soub du plat fond est figuré des mesmes figures et sinmétrie que le dessous des marches de degrés ; duquel plat fond il y a deux ou trois pièces de cassées, comme encore quelques pierres du garde-fou qui estoit à pilliers aultant plains presque que vuides ; partie de la pierre est dans un coing de la cour, et le reste dans une des cuisines ; ladite gallerie servait pour aller de dessus le grand degré au corps de logis du costé de bize, qui néanmoins a sa moitié d'aulture costé.

Le corps de logis du costé du midy, est composé d'une belle escuirie, remise de carrosses, grenier au foing, au-dessus des fours et une chambre au-dessus en bon estat. Au dedans de la cour du chasteau ès deux costés de la grande porte sont le puis et bassin de fontaine, le puis du costé du midy et le bassin de la fontaine, de bize, partie enfoncée dans le mur, le dessus en forme de coquille d'une très belle pierre ressemblant au marbre ; et au dessus de la dite coquille enrichie de diverses figures de mesme pierre *avec les armes de la maison des Porcellets allié d'un costé avec Aspremont* (1).

Tous les bastiments du chasteau couverts à escaille qui est une sorte d'ardoise, à la réserve de la gallerie construite de bois qui est au long du corps de logis de la grande porte du chasteau. — Le chasteau et parroch de Valhey sont tenus par le seigneur de Valhey en toute justice haute, moyenne et basse... Il a la collation de la cure dudit Valhey et de la chapelle des Jobats y annexée ; la moityé de la collation de la chapelle de Saint-Nicolas fondée en l'église parochiale d'Einvile par dame Catherine, dite d'Athienville (2) ; l'autre moitié appartenant

(1) La maison d'Apremont portait : *de gueules à la croix d'argent*. Une autre branche de cette famille portait : *de sable au chef d'argent paré de trois corbins de gueules*. Suivant Husson l'Escossois et D. Calmet, originairement : *d'argent à trois merlettes ou corbeaux de sable*.

(2) Le texte de 1634 marque par erreur Catherine d'Athienville : il faut lire Marguerite.

Marguerite d'Athienville, demeurant à Einvile, fit son testament le 26 avril 1414. Elle y rappelle qu'elle a fait construire, à ses frais, une chapelle Saint-Nicolas, dans l'église d'Einvile ; elle assigne une dotation pour le chapelain qui y fera le service à perpétuité en priant pour elle, pour son frère Germain-Colin d'Athienville, et pour ses parents

aux héritiers du feu sieur de Chasteau Bréhain, qui nomment alternativement à toute la collation de la chapelle du Saint-Esprit fondée en l'église d'Einvile (1).

Nous n'avons aucun renseignement positif sur la date de la disparition du château de Valhey ; il a sans doute été ruiné comme tant d'autres pendant la guerre de Trente ans. D'ailleurs, nous savons d'une façon certaine que l'armée suédoise, conduite par le duc Bernard de Saxe-Weimar, séjourna une partie du mois d'octobre 1635 à 3 kilomètres de là, à Serres ; que ses soldats pillèrent et incendièrent le couvent des Minimes, brisèrent les autels, profanèrent les vases sacrés et commirent une multitude de déprédations. Le roi de France à qui on avait adressé des plaintes au sujet du vandalisme de ses alliés, fit prendre des informations ; et le sieur L.-A. Mellerai, qui reçut le mandat de s'enquérir de la vérité des faits, certifia, après avoir constaté les traces de leur sauvagerie, que la misère était plus grande qu'on ne saurait l'exprimer (2).

Le proche voisinage d'un château appartenant à une riche famille lorraine, n'a pu manquer d'exciter la convoitise de ces bandes avides de rapines.

Avant les guerres du xvii^e siècle, le revenu de la terre de Valhey était d'environ 3.900 francs, y compris la dîme de Maixe qui valait 600 francs et les constitutions de rente

défunts. Le chapelain devra chanter la messe quatre fois par semaine aux intentions de la fondatrice. Il sera nommé par elle, et après son décès le droit de patronage appartiendra à Didier, fils de Philippin de Vic (écuyer), son cousin, et à Jean de Chambrey, son autre cousin. En 1420, le 5 octobre, elle modifie la clause concernant le patronage. Jean de Chambrey étant mort, et Didier-Philippin étant trop jeune pour s'entendre aux affaires, elle déclare qu'après sa mort ses cousins *Jean-Didier d'Einvile* et *Henri, son frère*, exerceront ce droit de patronage sans que les héritiers de Jean de Chambrey et ceux de Philippin soient admis à faire opposition. Le titulaire de la chapelle en 1420 est Thieselin de Bathelémont, prêtre.

(1) Arch. de M.-et-M., H. 775.

(2) Arch. de M.-et-M., H. 1067.

qui rapportaient 1.831 francs. La grosse dîme de Valhey rapporta 76 resaux de blé et autant d'avoine en 1627 ; 91 resaux de blé et autant d'avoine en 1632.

II. — Il nous reste à parler de la noble lignée qui illustra Valhey. Henri-Didier d'Einville, le premier châtelain de Valhey (frère de Jean Didier d'Einville), avait eu de sa femme, Jeannette Loyon, deux enfants : Jean d'Einville, cité dans des documents de 1468 et de 1480, et Barbeline, qui épousa Collard de Herbéviller le 29 avril 1467 (1).

A la fin du xv^e siècle, le petit-fils de Jean d'Einville se fait appeler tantôt Claude d'Einville et tantôt Claude de Valhey (2). Il vivait encore en 1536. Il avait épousé avant 1490 Catherine de Châtel (sur Moselle) et était remarié dès 1514 à Isabelle de Sampigny. Dans plusieurs documents, il est qualifié receveur de Châtel et de la châtellenie de La Garde (3). En 1542, il aurait été mis, dit-on, à la tête de 10.000 fantassins allemands, sous le haut commandement d'Ulrich de Wurtemberg, marchant pour le compte de François I^{er}, roi de France. Sa fille, Catherine de Valhey, la dernière héritière du nom, apporta sa terre aux Porcelets de Maillane, originaires de Provence, en épousant en 1542 André, le premier représentant de cette maison, qui s'est

(1) Jeannette Loyon, de Nancy, épousa en secondes noces Henri de Marche (Maixe), écuyer, seigneur de Géroncourt (peut-être Gellenoncourt, qui se disait autrefois Geveroncourt). Jeannette eut encore pour enfants, sans doute de son second mariage : Claude, Andreu, et Catherine qui entra chez les Prêcheresses de Nancy. Elle choisit sa sépulture dans l'église de ces religieuses.

(2) Le fils de Jean d'Einville ne nous est pas connu ; peut-être s'appelait-il aussi Jean. Selon CAYON, *Ancienne chevalerie de Lorraine*, p. 200, Jean III d'Einville et Claude sont mentionnés dans une missive adressée par Charles le Téméraire aux principaux seigneurs lorrains en 1475. Cet auteur semble considérer Jean et Claude comme frères ; à notre avis, Jean était plutôt le père de Claude ; le père et le grand-père de ce dernier auraient porté le même nom. En tout cas, dans une charte de 1536, Claude de Valhey se dit le petit-fils de feu *Jean d'Einville*, et, en 1468, la femme d'un Jean d'Einville est appelée Didière.

(3) Arch. de la Moselle, G. 13, fol. 7.

établi en Lorraine. André des Porcelets arrive dans notre pays dès 1527, à l'âge de 12 ans ; il est page de François, fils aîné du duc Antoine. Il devient maître de l'hôtel du duc, capitaine de Bruyère, et finalement bailli et capitaine d'Épinal. Il meurt en 1575. — Pour se conformer à ses intentions, sa veuve, Catherine de Valhey, entreprend aussitôt des démarches pour faire ériger l'antique chapelle Sainte-Madeleine de Valhey en église paroissiale avec curé résident. Jusque-là, Valhey était une simple annexe d'Einville, « Enville ad Jargum ». Le curé d'alors, Badoire des Moines, ne venait célébrer la messe à Valhey les dimanches et fêtes que par complaisance, car il ne recevait pour rétribution que les offrandes qui étaient apportées ces jours-là par les fidèles. Ceux-ci vivaient dans une ignorance extrême des vérités de la religion. La sincère piété des seigneurs du lieu les détermina à procurer aux habitants un curé résident qui les instruisit, leur administrât plus fréquemment les sacrements et leur facilitât les voies du salut. Pour dotation de la nouvelle cure, Catherine offre une maison avec jardin, située à Valhey en la rue Haute, entre la ferme seigneuriale et le sentier qui va à Einville ; un autre jardin fruitier lieudit *ès près pastis* ; vingt paires de grains, la dîme des vignes et la coupe de deux arpents de bois par an. Le titulaire de la cure n'aura pas d'autre charge que d'acquitter une messe le mercredi de chaque semaine, à l'intention des fondateurs, soit à l'autel du saint sacrement, érigé par les seigneurs dans l'église de Valhey, soit à l'autel de la chapelle du château. Le 25 octobre 1576, Jean Buxet, évêque de Christopole et suffragant de Toul, agréa officiellement les ouvertures qui lui sont faites, et accorde des lettres d'érection canonique de la paroisse en présence de Nicolas Cugin (chanoine régulier de l'abbaye de Saint-Sauveur et curé de Bauzemont) et de Claude Poirson (chanoine de Saint-Remy de Lunéville) ;

de plus, par reconnaissance envers Catherine et pour encourager ces sortes de pieuses libéralités, il lui accorde, à elle et à ses héritiers, le patronage noble et laïc de la cure de Valhey. Catherine devenue veuve se retira chez les sœurs de Sainte-Élisabeth établies à Lunéville (1), y fit profession et y demeura jusqu'à sa mort arrivée en 1584.

Le fils unique d'André des Porcelets et de Catherine de Valhey fut appelé Jean. Il hérita des convictions fortes et des sentiments religieux de ses parents. Il guerroya en France et en Grèce. Il était chambellan du duc de Lorraine en 1578 ; capitaine-enseigne de cent hommes d'armes de la compagnie de Henri, marquis du Pont, avec lequel il prit part à différentes campagnes pour le service des rois Charles IX et Henri III ; en 1759, il se distingua dans l'armée qui était sous la conduite de Juan d'Autriche et d'Alexandre Farnèse. Il servit ensuite dans l'armée du duc Charles III, devint gouverneur de Pont-à-Mousson, puis de Neufchâteau ; il passa dix ans à Toul ; prit une part active aux sièges de Coiffy, Montigny, Montclair et La Fauche (2), sous le commandement de Henri, marquis du Pont, et au siège de Châteauvilain sous le commandement de François de Vaudémont. Il fut fait baron du Saint-Empire. Plusieurs fois il fut mis à la tête des troupes du cardinal Charles, évêque de Strasbourg, et fut heureux en plusieurs rencontres. En 1591, il fut nommé par ce prélat son chambellan, son conseiller, le grand maître de son hôtel, et bailli de l'évêché de Metz. En 1590, le 9 septembre,

(1) Le manuscrit latin n° 21 de la Bibliothèque publique de Nancy, dit qu'elle se retira chez les *Clarisses* de Lunéville ; mais c'est une inexactitude. Les *Clarisses* formaient le second ordre suivant la règle de saint François et reconnaissaient sainte Claire pour leur première mère ; les sœurs de Sainte-Élisabeth formaient le troisième ordre et reconnaissaient sainte Élisabeth de Hongrie pour leur première mère. Ces dernières seules avaient un couvent à Lunéville. En 1581, nous trouvons la mention de Nicolas d'Einvillle, chanoine trésorier de l'abbaye de Saint-Remy de Lunéville. Peut-être était-il le frère de Catherine.

(2) Ces localités sont aujourd'hui dans la Haute-Marne.

Charles III, apprenant la maladie grave de sa mère Christine de Danemark, lui confia le mandat de gérer ses intérêts dans la succession qu'il devait éventuellement recueillir. Enfin, en 1604, Jean fut nommé maréchal de Barrois et en 1609 maréchal de Lorraine. — En 1600, il tomba si gravement malade qu'il fit son testament le 13 décembre ; mais il ne mourut qu'en 1613, puisqu'en 1611 et 1612, il fonda le couvent des Carmes de Nancy. A plusieurs reprises, il avait été envoyé par le duc Charles III en France, en Italie, en Belgique, en Allemagne, pour conduire différentes négociations, et en 1587, pour prix de ses services, il avait reçu la haute, moyenne et basse justice de Gussainville (prévôté d'Étain). En 1589, il prêta un capital de 27.700 francs au duc Charles qui avait grand besoin d'argent pour entretenir l'armée qu'il avait mise sur pied ; pour garantie de cette somme, il reçut en gage les villages de Jezainville et Gezoncourt.

Il avait épousé en 1571 Esther d'Apremont, fille de Gérard d'Apremont, bailli de Verdun, et de Guillemette du Châtelet. En 1593, le 9 mars, en souvenir de sa chère épouse qui venait de mourir, il fit une fondation pour entretenir un maître d'école à Valhey, et il offrit une généreuse dotation pour attirer plus sûrement un candidat d'entre les plus capables. Ce maître d'école devait enseigner à la jeunesse la religion catholique et le chant ; il devait aussi remplir les fonctions de marguillier, « décorer l'église au contentement du sieur curé, sonner les vêpres, messes, matines, midi et complies, à toutes heures deues et convenables ». Il devait être tenu aussi de mener les enfants à l'église « pour rendre grâces à Dieu, chanter un *Salve Regina* ou autre antiphone selon l'exigence du temps, avec commémoration de ladite sainte Magdeleine patronne de ladite église, ensemble *Da pacem Domine* et l'oraison suivante, un *De profundis* avec l'oremus *Fidelium* pour les fondateurs trespasés de ladite église. »

Jean des Porcelets et Esther d'Apremont eurent trois enfants. Le premier fut *André*, qui devint bailli de l'évêché de Metz, gouverneur de Marsal, grand maître de l'hôtel du duc Henri II, et qui fut seigneur de Maillane, Valhey, Moncourt, Frouard, Ville (au Val Sainte-Marie), Lixières, Botte, Gussainville. Il mourut à Épinay, près de Paris, le 18 août 1623. Il avait eu quatre enfants de sa femme Élisabeth le Danois-Cernay (d'une famille originaire d'Aragon) : 1^o *Jean*, qui mourut sans alliance le 8 novembre 1623; 2^o *Claude-Dorothée*, mariée à Gaston Jean-Baptiste de Tornielle, marquis de Gerbéviller et comte de Brionne; 3^o *Marie*, mariée à François de la Baume, comte de Saint-Amour, prince de Cantecroix; 4^o *Marie-Aprône*, mariée à Jacques-Honorat de la Baume, comte de Suze, marquis de Villars. — Claude-Dorothée, qui devint comtesse de Brionne, était fort estimée de saint Pierre Fourier, qui en parle avec vénération dans plusieurs de ses lettres. Le 24 août 1634 le Bon Père écrivait de Belchamp aux religieuses d'Épinal : « Je recommande à vos saintes prières Madame la comtesse de Brionne bien malade à Gerbéviller, village voisin d'ici. C'est la fille de Madame de Maillane et nièce de feu Mgr de Toul et de feu Madame d'Apremont, bienfaiteurs très insignes de nos congrégations (1). » — Le 13 novembre suivant, il écrit aux religieuses de Saint-Mihiel : « Je recommande à vos saintes prières l'âme de feu Madame la comtesse de Brionne, de laquelle on fait les services ces jours : *quand j'arrivoi à Gerbéviller, on venait de l'inhumer : dont il me fait grand peine.* »

Le second fils de Jean des Porcelets et d'Esther d'Apremont fut Paul, qui mourut à l'âge de 18 ans, après s'être fait remarquer par une grande piété.

Enfin le troisième fils de Jean des Porcelets et d'Esther d'Apremont fut Jean des Porcelets qui devint évêque de Toul. Il naquit à Valhey le 24 août 1580 (1), et mourut à

(1) ROGIE, *Œuvres de saint Pierre Fourier*, t. V, p. 367.

Nancy le 14 septembre 1624. Sa vie est bien connue, nous n'essaierons pas de la résumer. Ses neveux par alliance lui élevèrent un superbe mausolée, œuvre de César Bagard, dans l'église des Jésuites de l'ancien collège, qui devint l'église paroissiale Saint-Roch (2). Le buste de l'évêque, qui faisait partie de ce monument, se trouve aujourd'hui au Musée lorrain, grâce à la générosité de l'abbé Delalle, vicaire général, qui devint évêque de Rodez (3). Lionnois reproduit son épitaphe qui était en lettres d'or sur marbre noir. Dom Calmet a publié la relation du voyage que fit l'évêque Jean des Porcelets en 1606, lorsqu'il fut envoyé vers le roi Jacques d'Angleterre par le duc Charles III et le pape Paul V (4).

Ainsi le dernier représentant de la famille des Porcelets en Lorraine fut Jean, évêque de Toul, mort en 1624. Les généalogistes nous avertissent qu'il y avait encore en Lorraine une autre famille des Porcelets, qui avait été anoblie et était originaire de Neufchâteau. Cette dernière portait *d'or à trois porcs de sable, 2 et 1*. C'est ce qui explique que l'on trouve en 1732: frère François-Louis des Porcelets, chevalier de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, cham-bellan, etc. (5).

ED. CHATTON.

NOTA. — Pendant que cet article était sous presse, j'ai recueilli de nouveaux renseignements sur la famille d'Einville; ils feront l'objet d'une note supplémentaire.

(1) Plusieurs historiens le font naître en 1582, mais le texte de son épitaphe, qui semble un document plus sûr, marque 1580.

(2) Cf. LIONNOIS, *Histoire des villes vieille et neuve de Nancy*, t. II, p. 420-421; PFISTER, *Hist. de Nancy*, t. II, p. 887.

(3) *Catalogue du Musée*, partie sculpture, n° 3.

(4) CALMET, *Hist. de Lorr.*, 2^e édition, t. VII, col. LIX.

(5) CH. DENIS, *État civil de Lunéville*, p. 104.

Les colonnes milliaires de Scarpone.

La *Notice de la Lorraine*, à l'article Scarpone, rapporte que d'après un mémoire manuscrit communiqué à dom Calmet, par M. Deslandes, grand vicaire à Metz, « on voyait, il y a quelques années (1), à Scarpone, une colonne chargée d'écriture en rond contenant dix lignes dont il était difficile de former des noms significatifs, tant à cause que ces caractères n'exprimaient pas un discours suivi, que parce que plusieurs de ces lettres étaient effacées et gâtées par le temps et par la superstition des paysans qui les ont rompues exprès, dans la fausse supposition que cette colonne avait servi de base à une idole ; qu'on y voyait encore une autre colonne où on lisait en beaux caractères romains :

D. . X
SANCTA....X
MANII....X. »

Le même mémoire ajoute que « ces deux colonnes, ou ces deux morceaux d'une même colonne, étaient apparemment les débris de la colonne milliaire qui était au milieu de la place de Scarpone, comme dans les autres villes considérables de l'empire romain, colonnes sur lesquelles on gravait les noms des villes qui se trouvaient sur les routes et les distances de l'une à l'autre. »

Ces débris de colonnes ont été recueillis par le P. Le Bonnetier, et placés dans un angle de la semelle du pied du clocher neuf de Scarpone en 1778 (2), comme il le dit lui-même.

Mais le prieur de Scarpone conteste, après examen, qu'il s'agisse là de débris de colonnes milliaires. Le premier

(1) Commencement du XVIII^e siècle.

(2) Voir *J. S. A. L.*, 1880, p. 56 à 58.

morceau, d'après lui, est une pierre sépulcrale où les x ne signifient autre chose que des points de ponctuation, au gré du sculpteur. L'autre cippe est un morceau de colonne ronde, poli par les deux bouts, lequel a souffert dans un incendie, et porte quatre petites lignes de lettres mal gravées (1).

Une autre colonne fut encore trouvée un demi-siècle plus tard. Celle-ci est bien une colonne milliaire. Le P. Le Bonnetier (2) va nous conter son histoire : « En octobre 1778, dit-il, comme on aplanissait, tout proche de Scarpone, le vieux chemin romain de Toul, précisément à quelques toises au-dessus de sa jonction avec le grand chemin qui va de Nancy à Pont-à-Mousson, on trouva une colonne milliaire qui a trois pieds quatre pouces de haut et douze pouces de diamètre. Elle était couchée dans les débris du chemin. »

Un peu plus loin, l'auteur ajoute : « A cinquante toises de 6 pieds l'une au-dessus du pont que l'on rétablissait cette année-là, près duquel la route de Toul vient rejoindre celle qui conduit de Scarpone à Metz, était couchée, dans le côté occidental du chemin, une colonne milliaire ornée de l'inscription suivante :

I
MARC A
AURELI
P. FELIXI A
P. MAX
C II P. P. G. E.
C M L X.

Imperator Marco Antonino Aurelio, pio,
felici, augusto, pontifici maximo, consuli
secundo, præfecto perpetuo Germaniæ.
960 pas — (romains ou gaulois).

(1) LE BONNETIER, manuscrits, t. I. — Les manuscrits du P. Le Bonnetier sont à la Bibliothèque municipale de Nancy, n^{os} 942 à 947.

(2) *Ibid.*

« Cette colonne milliaire avait été dressée, selon ma remarque, précisément au point où cette voye romaine commence à se courber, avant d'entrer à Scarpone, pour former le petit zigzague qu'elle trace depuis là jusqu'à la sortie de la ville. Je la fis amener dans mon jardin ; elle est un peu usée à la tête par des froissements que j'attribue à l'usage que les cavaliers en ont fait pour monter à cheval. »

Le P. Le Bonnetier avait réuni dans son jardin toutes les stèles et tous les bas-reliefs romains trouvés à Scarpone et aux environs. Le tout était aligné le long des murs de son église, et son musée lapidaire se composait, sur la fin du xviii^e siècle, de près de cinquante pièces d'architecture ancienne. La colonne, dédiée à Marc-Aurèle, portait le n^o 18.

La plus grande partie de cette collection fut, pendant la Révolution, jetée dans la Moselle, pour garantir le pré d'un propriétaire peu amateur d'antiquités romaines.

Le P. Le Bonnetier fut très affligé en apprenant cet acte de vandalisme, et quand il sortit des prisons de Nancy où il avait été enfermé pendant la Terreur (1), il consigna, dans un de ses manuscrits, les plaintes que voici :

« Depuis la Révolution, Scarpone a été dépouillée de ces pierres chargées de figures et d'anciennes inscriptions lapidaires. Les plus hardis s'en sont rendu maîtres, les ont prises et dispersées à l'aventure et à leur profit. »

Un batelier de Scarpone s'adjudgea la colonne de Marc-Aurèle, la roula sur le bord de la Moselle, et y scella un anneau au milieu pour y attacher son bateau. Elle fut retrouvée par M. de Saulcy en 1831 et transportée par ses soins à Nancy, où elle se trouve actuellement. On peut la voir au Musée lorrain, sous le numéro 249 du Catalogue ; l'anneau du batelier y est encore adhérent.

(1) Cf. Abbé MELNOTTE, *Le P. le Bonnetier, dernier prieur curé de Scarpone*. Nancy, 1892, in-8°.

La colonne milliaire de Marc-Aurèle porte 960 pas, comme indication de distance. Cette fraction placée là, au lieu du chiffre mille, n'est pas ordinaire.

« Ce nombre de 960 pas, dit le P. Le Bonnetier, si notre interprétation est juste, donne à penser qu'il y avait autant de colonnes milliaires que de fois mille pas, entre Toul et Scarpone. Il y en avait dix mille d'après l'Itinéraire d'Antonin et la Table de Peutinger. Si notre colonne ne porte que 960 pas, c'est que, depuis la colonne précédente, on aurait trouvé mille pas, si elle n'eût été placée en dehors de Scarpone, mais bien dans la ville même. Les Romains comptaient par milles pour mesurer les chemins dans tout l'empire, excepté dans la Gaule où ils comptaient aussi par lieues, mais seulement à partir de Lyon..... Ammien Marcellin dit que les lieues gauloises étaient de 1 500 pas romains, et l'Itinéraire d'Antonin, qui évalue quelquefois ces lieues gauloises en milles romains, le fait toujours suivant cette proportion. »

Nous n'essaierons point ici de discuter cette assertion d'Ammien Marcellin, ni de fixer la longueur du mille romain ou de la lieue gauloise par rapport aux mesures itinéraires modernes.

Notre colonne milliaire était placée à un endroit où se trouvaient déjà des habitations sur la falaise connue sous le nom de *Quemine*. On a trouvé sur cet emplacement des débris de constructions gallo-romaines, une grande quantité de tuiles à rebords et un cimetière de cette époque.

On découvrit même là en 1822, à quelques centaines de mètres de Dieulouard, un sarcophage portant le millésime de 1221. Ce fait n'a rien de surprenant, étant donné, dit A. Digot dans un article sur les sépultures de Pompey (1), « que les chrétiens continuèrent à inhumier dans les cimetières payens, et que l'on ne cessa d'y enterrer pendant longtemps ».

(1) Voir *J. S. A. L.*, 1852, p. 58.

Nous pouvons penser que la colonne milliaire se dressait à l'entrée de la Scarpone leuquoise et qu'elle s'y trouvait avant la construction du castrum gallo-romain et l'extension de la cité vers l'Est.

Y avait-il un milliaire dans la Scarpone gallo-romaine, proche du castrum ou dans le castrum même ? C'est probable.

Sans doute, le petit cahier bleu dont parle le P. Le Bonnetier dans ses manuscrits (1) et auquel il renvoie souvent le lecteur, parce qu'il attache une grande importance à l'exactitude des indications qu'il y donne sur Scarpone et sur la voie romaine de Toul à Metz, sans doute le petit cahier bleu nous fournirait sur ces points de précieuses données. Puisse-t-on le retrouver !

La Scarpone leuquoise devait s'étendre sur les lieux dits les Vieux-Pâquis. Le pied-terrier de la prévôté de Dieulouard, de 1630, nomme cet endroit : « un pâquis joignant la prairie, de 14 à 15 arpents, où les habitants de Scarpone ont droit à un vain pâturage ».

Au ^{xvii}^e siècle, la communauté de Dieulouard-Scarpone, obérée par les guerres, vendit les Vieux-Pâquis aux Bénédictins anglais de Dieulouard, d'où leur vint le nom de Jardins des Moines.

A la Révolution, ces jardins furent vendus comme biens nationaux, et à l'époque où fut dressé le cadastre, ils reprirent leur nom de Vieux-Pâquis. Un des propriétaires de ces jardins trouva, en 1818, proche la voie romaine, côté sud, un reste de temple dédié au dieu Mercure, sa statue et son autel. Puis la même année, on trouva encore d'autres statues, dont l'une représentait le dieu Pan. Laurent Mansuy, ancien maire de Dieulouard, dit dans ses *Notices sur l'ancienne ville de Serpanne (Scarpone)*, parues

(1) LE BONNETIER, manuscrits, t. I, p. 15 et 16.

en 1817-1818, que les jardins des Moines étaient formés presque entièrement sur les ruines de l'ancienne ville de Scarpone, et qu'au milieu se trouvait un cimetière ».

C'est dans les Vieux-Pâquis qu'en 1831, M. de Sauley fit des fouilles fructueuses qui attirèrent l'attention. C'est là également, sur la rive gauche du bras de la Moselle, que le comte Jules Beaupré fit, en 1904, d'intéressantes fouilles, qui fournirent des objets remarquables au Musée lorrain.

Revenons un peu à l'Itinéraire d'Antonin. Ce document indique le chiffre XII (lieues gauloises sans doute) pour la distance de Scarpone à Metz, tandis que la Table de Peutinger porte XIII (lieues), et que la *Notice de la Lorraine* de D. Calmet marque pour la même distance le chiffre XIII, d'après la table. Devons-nous chercher la cause de cette différence dans le déplacement du milliaire qui aurait suivi celui du centre de la localité vers l'Est ? En admettant qu'on ait compté pour entière une lieue simplement commencée, on le pourrait à la rigueur avec les chiffres respectifs de XIII et de XII, mais pas avec les chiffres de XIII et de XII. Le déplacement de la localité n'a pu être que de quelques centaines de mètres au plus. La longueur de la lieue gauloise, de 2 222 mètres d'après la Commission de topographie des Gaules, de 2 415 mètres d'après notamment M. Pistollet de Saint-Ferjeux et notre confrère M. A. Poirot (1), serait trop considérable pour permettre une telle explication. La longueur du mille romain, lui-même, qu'on évalue souvent à près de 1 500 mètres ne s'y prêterait pas davantage, avec les chiffres précités. Ces différences de chiffres ne proviennent-elles pas plutôt d'altérations dues aux copistes de ces deux documents ?

Encore un mot sur Scarpone. Le P. Le Bonnetier nous dit dans un de ses manuscrits : « Les Scarponais peuvent bien réclamer Constantin le Grand comme auteur de leur

(1) Voir B. S. A. L., 1905, p. 28.

église primitive, et admettre que l'autel en marbre fut donné par ledit empereur » (1).

Il nous semble aussi qu'on peut attribuer au temps de Constantin ou de ses premiers successeurs la construction du mur de circonvallation du castrum de Scarpone, avec des matériaux qui se trouvaient dans la Scarpone de l'époque d'Auguste et même de l'époque antérieure, colonnes, chapiteaux, cippes funéraires, débris de statues païennes, etc...

Ces fortifications ont dû être augmentées ou reconstruites à l'époque de Valentinien, lorsqu'on entreprit en hâte de protéger le Nord-Est de la Gaule contre les invasions des Barbares (2).

La découverte faite en 1899 de deux cippes funéraires gallo-romains, trouvés dans les fondations des remparts de Scarpone, en y faisant des fouilles pour construire une cave, semble bien confirmer cette opinion (3).

D'autre part, parmi les pièces de monnaies romaines trouvées à Scarpone, lors des fouilles faites pour la canalisation de la Moselle de 1868 à 1870, le plus grand nombre était de l'époque constantinienne. L'entrepreneur des travaux nous en fit voir à nous-même maintes fois.

Depuis une vingtaine d'années, nous avons pu recueillir de différentes personnes des monnaies romaines ramassées en cultivant des houblonnières situées dans l'île de Scarpone. La majorité des pièces est aussi du temps de Constantin et de ses premiers successeurs.

L'obélisque élevé à Scarpone en l'honneur de Constantin le Grand, joint à d'autres monuments dont les vestiges ont subsisté longtemps, nous montre la prospérité de Scarpone à cette époque.

CHARLES BUSSIENNE.

(1) LE BONNETIER, manuscrit 943, p. 274.

(2) Le mur de circonvallation avait encore, au temps du P. le Bonnetier, 45 pieds de haut.

(3) Voir *J. S. A. L.*, 1900, p. 99-101.

Épitaphes à Laneuvelotte et à Velaine-sous-Amance (1).

Nous avons publié ici même (2) une épitaphe de 1621 conservée à Laneuvelotte, et exprimé le regret de n'avoir pas rencontré une autre épitaphe de 1618 signalée avec la précédente par R. de Souhesmes. Depuis, cette épitaphe a été retrouvée dans le grenier de la mairie. Elle est tracée sur une plaque de marbre noir de 0^m 40 de haut sur 0^m 29 de large, provenant sans doute du cimetière, en majuscules à demi effacées :

NICOLAS, FILS DESDITS
SEIGNEUR ET DAME DE
NEUFLOTTE, AAGÉ DE
TROIS MOIS ET TROIS
SEPMAINES, EST VENU
ACCOMPAGNER SA
SŒUR LE DIXIESME JOUR
DE FEBVRIER MIL SIX
CENT ET DIX HUIT

Ainsi, les seigneur et dame de Neuflotte ou Laneuvelotte avaient déjà perdu un autre enfant, qui était enterré au même lieu, puisque l'enfant nommé ici est qualifié fils *desdits* seigneur et dame, et qu'on ajoute qu'il est venu rejoindre sa sœur. Il reste donc à retrouver, si elle existe encore, au moins une épitaphe, qui n'était déjà plus là quand Souhesmes a composé, avant 1899, son utile répertoire *Nancy inconnu*.

En 1621, la même famille perdra un troisième enfant, une fille, celle dont nous avons déjà donné l'épitaphe : on sait combien d'enfants mouraient alors en bas âge, faute d'une bonne hygiène, même dans les familles riches.

* * *

Dans l'église de Velaine-sous-Amance, en haut de la nef,

(1) Communes du canton de Nancy-Sud.

(2) *B. S. A. L.*, 1907, p. 263; 1908, p. 39.

côté Évangile, tout près de l'autel de saint Joseph est fixée au mur une plaque de marbre noir de 0^m33 de haut sur 0^m41 de large, sur laquelle est dessiné un calice, avec au-dessous l'inscription suivante en majuscules dorées :

D. O. M.

M^e CLAUDE-JOSEPH COSSIN,
NOMMÉ A LA CURE DE VELAINES
PAR LE CONCOURS, APRÈS L'AVOIR
GOUVERNÉE PENDANT 15 ANS
AVEC ZÈLE ET ÉDIFICATION,
EST DÉCÉDÉ LE 1^{er} 8^{bre} 1787,
AGÉ DE 59 ans. SON CORPS A
ÉTÉ INHUMÉ A COTÉZ DE LA TOUR
A DROITE EN ENTRANT A L'ÉGLISE
REQUIESCAT IN PACE.

Nous voyons dans les registres paroissiaux de Velaine que le curé Cossin avait été mis en possession le 27 octobre 1772 ; que son frère, Jean-Baptiste, était curé de Saulxerotte, près de Colombey, qu'il fut inhumé dans le cimetière, et non pas dans l'église, comme pourrait le faire croire la fin, peu claire, de son épitaphe.

La façon dont se faisaient, sous l'ancien régime, les nominations de curés au concours, a été exposée par l'abbé Mathieu dans son *Ancien régime dans la province de Lorraine et Barrois*, Paris, 1879, p. 114-116.

E. DUVERNOY.

MUSÉE LORRAIN

DONS

SECTION III

Par M. ADAMI, épicier à Nancy : Planche peinte représentant des produits en vente dans une épicerie, et qui, tout en servant d'enseigne, préservait du soleil les denrées véritables.

Par M. Ch. SADOUL : Heurtoir, provenant de Villers-sous-Prény.

— M^{me} HOUZELOT DE CORNEMONT, par l'intermédiaire de M. Heim, bijoutier : Bague d'enfant (xviii^e siècle).

— M. VOIRIN, à Paris : Éperon à longue tige du xv^e siècle, éperon du xvii^e siècle, pointe de flèche en fer du moyen âge, le tout de provenance lorraine.

— M. JASSON, architecte de la Ville de Nancy : Boulet de canon trouvé dans le sol des fondations du nouvel abattoir, à 0^m80 de profondeur.

— M. R. de GOUSSAINCOURT, à Givet : Crémaillère de style meusien provenant de Hierges (Ardennes) ; cadre représentant la Sainte-Famille (fin du xvii^e siècle).

SECTION IV

Par M. Jean-Julien BARBÉ : Cuivre original représentant l'appareil à gonfler les ballons inventé par le chimiste Nicolas (xviii^e siècle).

DÉPOTS

SECTION III

Par la VILLE DE NANCY : Diverses pièces provenant des grilles de Jean Lamour, place Stanislas, à Nancy ; portrait de François Drouët de St-Mard, ancien maire de Nancy.

ACQUISITIONS

SECTION III

Grille à rôtir, rond et tournant ; deux heurtoirs, deux grandes targettes, le tout de provenance lorraine.

Encrier en faïence de Toul.

Porte-bouquet en faïence de Lunéville.

SECTION IV

Passeport délivré par le Comité permanent des trois ordres réunis à l'hôtel de ville de Nancy le 1^{er} octobre 1789.

Passeport délivré, à la maison commune de Nancy, le 29 messidor an III.

Pour la Commission de rédaction, le Président : PIERRE BOYÉ.

L'imprimeur-gérant : A. CRÉPIN-LEBLOND, 21, rue Saint-Dizier, Nancy.

BULLETIN MENSUEL
DE LA
SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE LORRAINE
ET DU
MUSÉE HISTORIQUE LORRAIN

10^e ANNÉE. — NUMÉRO 11. — NOVEMBRE 1910

Procès-verbal de la séance du vendredi 14 octobre 1910.

Présidence de M. Pierre Boyé, président.

Communications.

MM. le feld-maréchal de Bockenheim, Théophile Colli-
gnon, le capitaine Couthaud, le docteur Hauviller et le
docteur Schuhl ont adressé leurs remerciements à l'occa-
sion de leur admission comme membres titulaires.

M. le Préfet de Meurthe-et-Moselle a fait savoir que le
Conseil général a maintenu à notre Société, pour l'année
1911, la subvention habituelle.

M. le président dépose sur le bureau un certain nombre
d'exemplaires du programme du 49^e congrès des Sociétés
savantes qui s'ouvrira à Caen, le mardi 18 avril 1911.

Nécrologie.

Il est donné avis du décès de M. l'abbé Fringant, ancien
curé d'Allamps, membre de la Société depuis 1878.

Distinctions honorifiques.

Ont été nommés :

Officier de l'Instruction publique, M le docteur Zilgien.
Chevalier du Mérite agricole, M. Jules Boppe.

Admissions.

Le Pensionnat de M^{lles} Adrienne Brouty et Jeanne Reverchon ; M^{me} Devallée ; M^{lle} Laure Dubois ; MM. l'abbé Charles Aimond, Charles Caye et Émile Hinzelin sont admis comme membres titulaires.

Présentations.

Sont présentés en la même qualité : La Société des Mines de Valleroy, par MM. Pierre Boyé, Justin Favier et Léon Germain de Maily ; M^{me} Jules Liégeois, 8, rue de la Monnaie par MM. Alexandre de Roche du Teilloy, Jean de Roche du Teilloy et Pierre Boyé ; MM. Arthur Géraud, sous-chef de division au Crédit foncier, en retraite, 7, rue Pelouze, Paris, VIII^e, par MM. Edmond des Robert, Pierre Boyé et Charles Sadoul ; Henri Launoy, conseiller municipal, à Dieuze, par MM. le baron de La Chaise, Michel Thiria et P. de Beaumont ; l'abbé Henri-Ferdinand Laurent, curé d'Écrouves, par MM. l'abbé Modeste Demange, Paul Denis et Émile Duvernoy ; Louis Remy, chef de district à la Compagnie de l'Est, 17, rue Saint-Nicolas, par MM. Léon Cloud, Charles Sadoul et Pierre Boyé ; Jean-François Rouppert, 40, rue de Mon-Désert, par MM. Émile Duvernoy, Charles Sadoul et Pierre Boyé.

Ouvrages offerts à la Société.

Annuaire de Lorraine. Nancy, A. CRÉPIN-LEBLOND, 1910, 1 vol. in-4 de 2182 p. à 2 col. — Donné par M. Crépin-Leblond.

Pouillé du diocèse de Verdun, commencé par l'abbé N. ROBINET, continué par l'abbé J.-B.-A. GILLANT ; t. IV, Verdun, L. Laurent fils, 1910, iv-498-79 p. in-8, avec 2 cartes en couleurs.

Les volontaires de la Meurthe aux armées de la Révolution (levée de 1791), par Henry POULET. Paris-Nancy, Berger-Levrault, 1910, 1 vol. de 376 p. in-8.

Les sépultures de l'église Saint-Dagobert de Longwy-Haut, par Lucien HUBERT. Longwy, J.-B. Marie, 1910, petit in-8 de 32 p.

Les préliminaires de la Révolution à Nancy. L'agitation parlementaire en 1788, par Christian PFISTER. Extr. de 78 p. in-8 des *M. S. A. L.*, 1910.

Description de Lunéville, de Nancy et de la Cour de Lorraine en 1731, publié par Christian PFISTER. Extr. de 38 p. in-8 du *Bulletin de la Société philomatique vosgienne*.

Catalogue des gravures int. ressassant la Lorraine et le Barrois qui se trouvent en vente à la Chalcographie du Musée du Louvre, par Marcel GROSIDIER DE MATONS. Extr. de 28 p. in-8 des *Mémoires de la Société des lettres de Bar-le-Duc*, 1909.

Un souvenir de Vic-sur-Seille. Metz, Imp. lorraine, 1910, 20 p. in-8 avec 1 plan et 1 fig. — Donné par M. Lamy.

Deux épitaphes des familles de Manteville et de Pouilly, par le baron DE THOMASSIN DE MONTBEL. Nancy, A. Crépin-Leblond, 1910. Extr. de 7 p. in-8, avec 3 pl. hors texte, du *B. S. A. L.*

Le curé de Mars-la-Tour, 16 août 1910. Son œuvre, son Musée, par Émile BADEL. Nancy, A. Crépin-Leblond, 1910, 24 p. in-8.

L'église Saint-Maurice d'Épinal, par André PHILIPPE. Paris, J. Dumoulin, 1910. Extr. de 54 p. in-8, avec 10 pl. hors texte et plusieurs fig. dans le texte, des *Marches de l'Est*.

La Pologne n'est pas morte, par LÉON BERNARDIN. Paris. 1910. Extr. de 10 p. in-8 des *Marches de l'Est*.

Die Erhaltung der Siegel, par Ernest HAUVILLER. Metz, G. Scriba, 1910, 22 p. gr. in-8 avec 1 pl. hors texte.

Une séquestration au XVI^e siècle, par Edmond DES ROBERT. Nancy, A. Crépin-Leblond, 1909. Extr. de 13 p. in-8, avec 1 blason dans le texte, du B. S. A. L.

Lectures.

M. le docteur VOINOT donne lecture de sa communication intitulée *Anthropologie et anatomie pathologique d'un crâne mérovingien trouvé à Poussay (Vosges)*, destinée aux *Mémoires*. La Société en vote l'impression et nomme, pour former la commission de revision : MM. les docteurs Zilgien, Melchior et Pillement.

M. Pierre BOYÉ continue l'exposé de ses *Recherches sur l'agriculture en Lorraine au XVIII^e siècle*.

MÉMOIRES

Découverte du tombeau de Jean Forget à la cathédrale de Toul.

Les deux magnifiques chapelles Renaissance bâties en hors d'œuvre au devant de l'entrée du transept et aux extrémités de chacune des nefs collatérales de la cathédrale de Toul, ont été, de tout temps, fort remarquées. Malheureusement, les erreurs commises par les différents historiens toulous au sujet de la dénomination liturgique, ou plutôt canonique, de ces deux gracieux édicules, ont donné lieu à de fâcheuses méprises, notamment sur l'em-

placement exact de la sépulture de quatre évêques de Toul : Hector d'Ailly, Toussaint d'Hocédy, Pierre du Châtelet et Christophe de La Vallée.

Pour être plus bref, désignons, pour l'instant, par chapelle de droite celle qui va nous occuper et qui se trouve proche l'entrée orientale du cloître.

L'abbé C.-G. Balthasar (1) la nomme chapelle *des Rois*, à cause des statues des rois mages que l'on y remarquait ; en fait Hector d'Ailly, son fondateur, y enterre, dans la partie inférieure, au-dessous d'Hector, Toussaint et même Pierre du Châtelet. C.-L. Bataille (2) lui donne le nom de *chapelle de la Nativité*, en raison du retable de son autel ; puis encore des Rois ; et enfin de *Sainte-Ursule et des Onze mille Vierges*, eu égard aux reliques données par l'évêque Hector d'Ailly. De plus, il désigne par chapelle *des Morts* sa partie inférieure, qui a son entrée au bas des escaliers du cloître. Les sépultures seraient les mêmes que précédemment. L'abbé Deblaye (3) dit de même : chapelle *des Rois-Mages* ou de Sainte-Ursule, et, au-dessous, chapelle des Morts, dans laquelle il enterre Hector d'Ailly ; mais il en sort Toussaint d'Hocédy dont il a remarqué l'építaphe, visible encore aujourd'hui, dans la chapelle *des Évêques*, et il lui attribue à tort la fondation de cette chapelle. De plus, et à bon droit, il reconnaît le tombeau de Pierre du Châtelet dans la chapelle des Évêques.

Survient l'abbé Guillaume (4), qui en fait la chapelle de Sainte-Ursule ou des Onze mille Vierges, et qui nous dit : « La confusion qui, jusqu'ici, a existé à l'occasion des deux chapelles, paraît devoir être dissipée par une simple

(1) *Notice historique et descriptive sur la cathédrale de Toul*, 1848, p. 38 à 40.

(2) *La cathédrale de Toul*, 1855, p. 78.

(3) *Œuvre des sépultures des évêques de Toul*, 1861, p. 21.

(4) *La cathédrale de Toul*, 1863, p. 140 et 174.

explication (1). » Notons de suite que cette explication est purement fantaisiste, et que l'historien précité fait d'Hector d'Ailly le fondateur des deux chapelles, tout en plaçant sa sépulture dans la chapelle des évêques. Toutefois, l'abbé Guillaume désigne la chapelle inférieure sous son véritable vocable : *Notre-Dame-de-la-Gésine* ou *in puerperio*, ou *de la Purification* (2), et assigne ailleurs l'emplacement de la chapelle *de la Nativité* (3).

M. Arthur Benoit remet toutes choses au point, en appelant la chapelle de droite, suivant le plan de dom Calmet : chapelle *de Tous-les-Saints*, et dit que « le corps de l'évêque Hector d'Ailly fut déposé dans sa chapelle de *Sainte-Ursule* qui plus tard fut bien plus connue sous le titre de *chapelle des Evêques* ». Seulement, cet auteur ne possède pas encore l'entière vérité quand il attribue les blasons du fondateur de la chapelle à l'écolâtre Jean de Barbas (4).

Enfin, Le Mercier de Morière jette, le premier, « un jour nouveau sur un point de l'histoire de la cathédrale de Toul, qui est resté jusqu'à présent fort obscur : la fondation de la chapelle indiquée dans le plan de l'église cathédrale de Toul, donné par dom Calmet, sous le nom de *chapelle de Tous-les-Saints* (5). » Il fait bien remarquer que le testament d'Hector d'Ailly rend toute hésitation impossible et que ce grand évêque n'a fondé, dans l'église de Toul, que la chapelle des Onze mille Vierges, située « du costé de son hostel épiscopal (6). » Au sujet des armoiries peintes qui se rencontrent de part et d'autre du charmant

(1) *Ibid.*, p. 143.

(2) *Ibid.*, p. 183.

(3) *Ibid.*, p. 175.

(4) *Description de quelques monuments funéraires d'évêques de Toul*, 1878, p. 22-23.

(5) *Les testaments au profit de l'Église de Toul*, dans *M. S. A. L.*, 1884, p. 155.

(6) L'hôtel de ville actuel.

portique d'entrée de la chapelle de droite, il ajoute : « Au milieu de gracieux ornements, on voit, plusieurs fois répété, un blason ainsi composé : *de gueules, au chevron d'or, accompagné, en chef, de deux roues d'or, et, en pointe, d'une ancre de même*, avec la devise : ANCHORA MEA DEUS. » Observons que ce blason était répété huit fois au-dessous de l'ancienne coupole de la chapelle, et deux fois sur la face antérieure du tombeau dont il sera question dans la suite. La masse d'or ou pal cometté, ou plutôt le *bâton de chanfre* qu'en raison de la distance ou de l'oblitération l'on a confondu facilement avec une crosse épiscopale, surmonte le tout.

Laissons encore la parole à Le Mercier de Morière : « Pour nous, nous appelons l'attention sur ce passage du testament de Jean Forget, qui semble fixer en sa faveur la question de la fondation de la chapelle de Tous-les Saints : « *Item*, dit-il, j'eslis la sépulture de mon corps, quand il « plaira à Dieu m'appeler d'avec les vivans, en l'église de « Toul, *tout au milieu de la place où se fera l'arc trium-* « *phant de la chappelle* que j'ay marchandé à y bastir ; « et, si la chappelle estoit faicte à ceste heure, je veulx « estre inhumé en la sépulture d'icelle chappelle. »

Il importe avant tout de ne rien attribuer à Jean de Barbas ; autrement les écussons porteraient : *de gueules, à trois jumelles d'argent*. Il est vrai que Le Mercier de Morière n'avait pas la prétention de résoudre définitivement la question ; il fournissait seulement un document important.

J'ose maintenant dire, et c'est ce qui dissipera certainement les derniers doutes de M. l'abbé Eugène Martin (1) ; la question est résolue. Voici pourquoi. Grâce à l'obligeante communication de M. L.-M. Perron-Ricault, mem-

(1) *Semaine religieuse du diocèse de Nancy et de Toul*, 12 novembre 1910.

bre de la Société d'archéologie de Nantes, j'ai pu identifier les armoiries. Elles se trouvent dans l'*Atlas du Nouveau manuel de numismatique du moyen-âge et moderne* (1), où on lit : « Jeton gravé en creux de Jean Forget, doyen du chapitre de Toul. — Écu du chapitre de la cathédrale, aux trois cailloux de Saint-Étienne. — Armes à un chevron, deux roues et une ancre. Cuivre » La planche qui accompagne la susdite description est précisément le méreau décrit par A. Digot (2), sans indication de la famille qui portait ces armes. Je ferai seulement remarquer une légère erreur : Jean Forget ne fut pas doyen, mais chantre.

Toute cette longue digression nous entraîne loin de la découverte du tombeau ; elle était cependant nécessaire pour fixer la question et expliquer pourquoi, avec les registres capitulaires, avec les cérémoniaux toulousains, avec les pouillés, j'appellerai chapelle d'Hector d'Ailly, ou des Évêques, ou de Sainte-Ursule et des Onze mille Vierges, celle de gauche, vers le jardin épiscopal ; et simplement chapelle de Tous-les-Saints, celle de Jean Forget, à droite, vers le cloître.

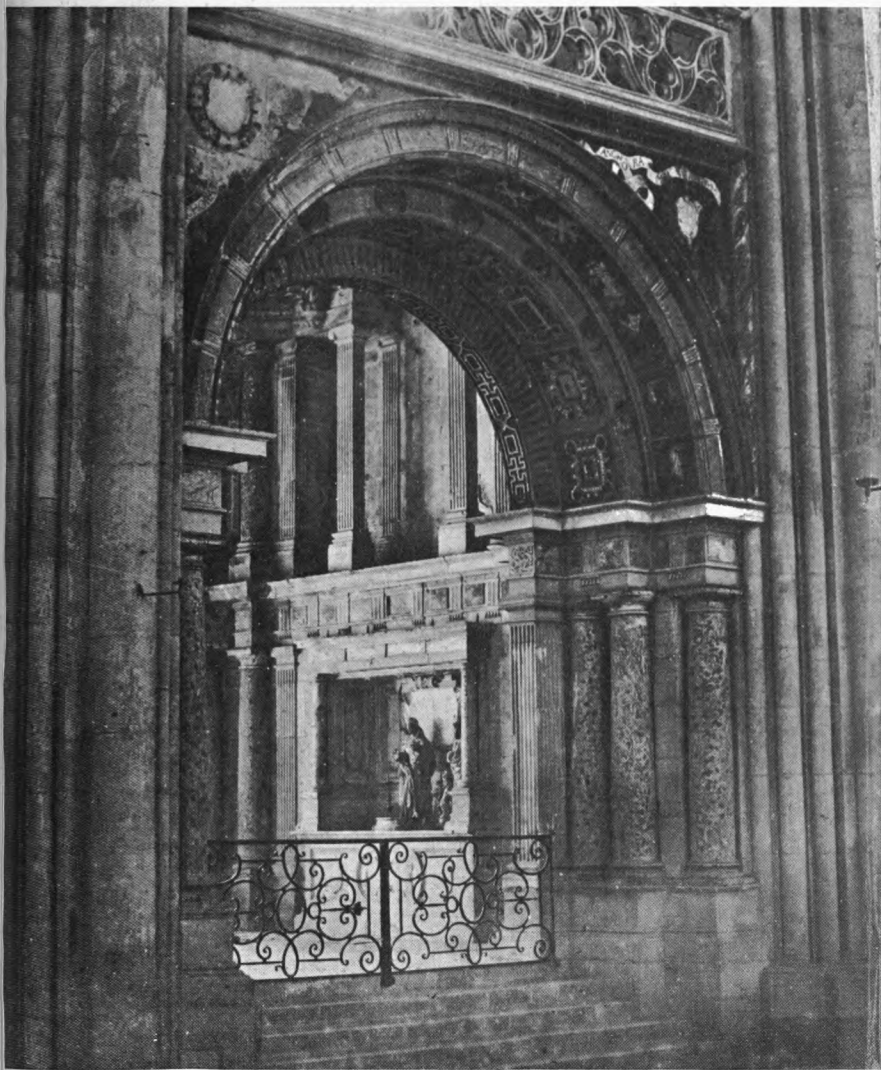
Dans mes nombreuses notes sur cette discussion, figurent les longues polémiques engagées avec feu entre les abbés Guillaume et Deblaye, égarés tous deux. Il est inouï de constater à quel point ils ont torturé les textes qu'ils alléguaient, à seule fin d'avoir le dernier mot. Il sera peut-être intéressant d'en faire un jour la publication.

* *

Bâtie en matériaux trop tendres, dépouillée de ses vitraux, complètement fermée quelque temps après la guerre de 1870, finalement écroulée il y a environ une dizaine d'années, et menaçant d'entraîner toutes les parties adjacentes, la chapelle attira l'attention spéciale

(1) Paris, Manuels Roret. — Voir n° 633.

(2) *M. S. A. L.*, 1861, p. 172.

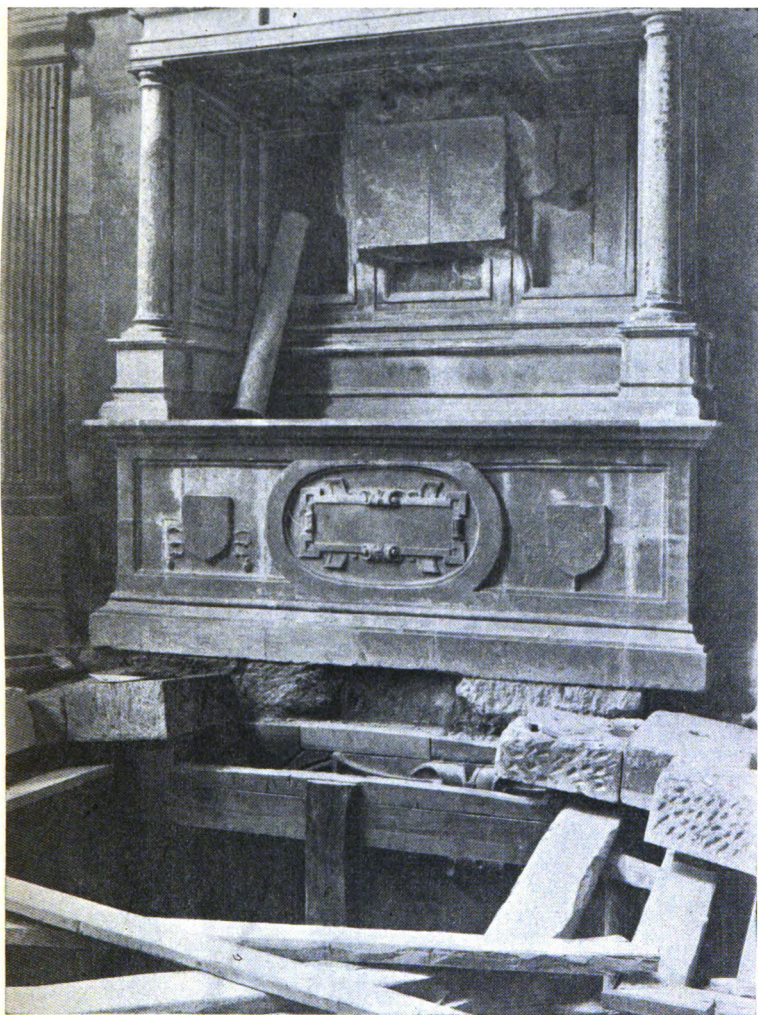


Ch. Gilbert, phot.

CATHÉDRALE DE TOUL. — COLLATÉRAL MÉRIDIONAL.

Entrée de la chapelle de Tous-les-Saints.

Novembre 1910.



TOMBEAU DE JEAN FORGET

A LA

CATHÉDRALE DE TOUL.

de la Commission des monuments historiques. La réfection s'imposa ; une forte somme, pas assez importante cependant, fut votée ; le Département et la Ville de Toul y participèrent. De longs mois s'écoulèrent, les travaux traînèrent en longueur, si bien qu'une voûte peu épaisse, séparant le sol de l'édicule d'avec la chapelle inférieure de la Purification, ayant dû être démolie de nouveau, les ouvriers aperçurent, à environ trois mètres au-dessus du sol du cloître, une cavité, juste au-dessous du tombeau mutilé et au côté occidental de la chapelle supérieure. Dans la cavité se trouvait un cercueil en plomb.

De suite, M. l'archiprêtre Aubry et M. le maire Albert Denis, notre confrère, trouvant là une occasion unique d'élucider un point d'histoire locale, n'hésitèrent pas à poursuivre les recherches. Le vendredi 4 novembre, on eut vite fait de pénétrer dans le caveau, qui mesure 2 m. 10 de longueur, 0 m. 80 de profondeur, 1 m. 70 de hauteur. Le cercueil a 1 m. 80 de longueur ; il va en se retrécissant et en s'abaissant depuis la tête, qui regarde le septentrion ; le dessus est à deux pans. Le corps repose à 0 m. 77 du sol de la chapelle supérieure, sous son tombeau mutilé à la Révolution ; toute épitaphe est disparue. Le squelette est en bon état, mais atteint par les infiltrations qui ont motivé la reconstruction récente de la chapelle, ont pénétré même dans ce cercueil de plomb épais et en ont rongé tout ce qui entourait le cadavre ; il a été impossible d'identifier les quelques restes de tissus. Le crâne est celui d'un d'un homme ordinaire, quelques cheveux blancs et quelques dents y adhèrent encore. Chose tout à fait curieuse : dans le cercueil, et vers les pieds surtout, se remarquent de nombreuses et longues racines. Se trouve-t-on en présence de plantes odoriférantes et d'embaumement, ou bien les infiltrations auraient-elles permis la naissance de végétations ? Un examen de ces plantes pourrait seul en décider.

A part cela, nous ne découvrîmes, à notre déception, aucun insigne soit sacerdotal soit abbatial, car il faut savoir que Jean Forget, grand-chantre et chanoine de Toul, après avoir été choisi par Pierre Godar, abbé du monastère des chanoines réguliers de Saint-Léon IX, pour son coadjuteur, était devenu, le 3 mars 1543, premier abbé commendataire de cette célèbre abbaye toulaise. Son successeur fut Nicolas de Vencey, mort évêque de Bagnerey et grand-archidiacre. La *chantrerie* était la troisième dignité du chapitre. Si celui qui en était revêtu n'était pas chanoine, ses fonctions se bornaient à veiller sur le chœur en ce qui concernait le chant seulement, à porter chape rouge précieuse, gants de soie rouge garnis de franges d'or, avec un riche bâton de chœur ressemblant à une crosse surmontée de la statuette du patron saint Étienne, pour présider, le jour des Rameaux, la procession qui se rendait à l'église Saint-Waast. S'il était chanoine, et c'est ici le cas, il disait de plus à son tour la messe conventuelle et avait place au chœur auprès du doyen et du grand-archidiacre.

Les tables chronologiques des abbés de Saint-Léon et des grands-archidiacres nous apprennent que Jean VI Forget mourut au commencement d'octobre 1549. Nul doute que sa chapelle fût terminée, puisque son corps repose dans la sépulture d'honneur et non point sous l'*arc triomphant* qui couronne la montée des huit degrés.

Je n'ai pu découvrir le lieu d'origine du grand-chantre. Il peut être bon de savoir, à titre documentaire, que, parmi ses exécuteurs testamentaires, on relève les noms de Dominique Orlion, chanoine de Toul, son neveu, et d'Eucaire Husson, chanoine de Liverdun, son cousin. Nous retrouvons un Jacques Forget, *affranchy*, demeurant en 1512 à Nevilley « on prévosté de Clermont » (1), et un Jean

(1) Cf. A. ROSEROT, *Titres de la maison de Rarécourt de La Vallée de Pimodan*, 1903, p. 67.

Forget, premier médecin de Charles IV, duc de Lorraine, natif d'Essey-en-Lorraine, anobli en 1630, et qui avait fait ses études en compagnie du prince Nicolas-François de Lorraine, évêque de Toul (1). Citons aussi Jean Anselme-Marie Forget, docteur en Sorbonne, né à Candé (Maine-et-Loire) en 1725, devenu official de Langres, puis grand-vicaire de Meaux, et décédé aumônier de Saint-Jean-lès-Candé, le 5 octobre 1788.

On admire à Toul, rue de Rigny, dans l'ancienne maison canoniale habitée aujourd'hui par le receveur des postes, une vaste cheminée Renaissance aux armes de l'abbé de Saint-Léon, avec profusion de fins rinceaux et deux médaillons sculptés, le tout surmonté d'un bon tableau à l'huile représentant probablement Jean Forget (2). La taque, aux armes de Lorraine et de France avec monogramme du Christ, mais de date postérieure, est également curieuse.

Jean Forget ne borna par ses largesses à la construction de la riche chapelle. Il laissa au chapitre 5 000 francs pour son obit et une messe de onze heures, tous les vendredis, en sa chapelle, avec lecture de la Passion. Le *coutre* qui en fermait les grilles, recevait 5 blancs. Il légua à l'aumônerie, entre autres choses, son gagnage d'Ourches, qui valait 10 francs de rente, et il rétablit la chapelle de Notre-Dame-de-Macé, près Langor, à Pagny-sur-Meuse. On y remarque encore l'inscription suivante, que je crois inédite : « *Joannes Forget cantor Ecclesiae Tullensis hoc sacellum vetustate collabefactum et pene dirutum a fundamentis restauravit ampliavitque ad honorem dive Virginis Matris Marie anno Domini M^o V^o XXXVI^o sedente Paulo III^o pontifice maximo ; Carolo V^o imperatore moderante ; Francisco I^o super Francos regente ; Anthonio Lotharingos et Baren.*

(1) DOM CALMET, *Bibl. lorr.*, col. 373.

(2) La Lorraine artiste a reproduit cette intéressante cheminée.

Principante ; Io., cardinali à Lotharingis pontificante feliciter. »

On pourrait objecter que la chapelle de Tous-les-Saints se trouvait adossée à l'un des piliers de la grande nef, en face des degrés. Il est vrai qu'elle fut fondée comme presbytérale en cet endroit, l'an 1336, par Poirresson Malfe-reilz, « citain » de Toul, et Menette, sa femme, au-dessus de leur tombe. Mais, dans la suite (1), elle fut transférée dans la chapelle de Jean Forget, comme, du reste, l'indique dom Calmet, ainsi que le cérémonial du Jeudi-Saint. La messe de l'aurore s'y célébrait le jour de Noël, à l'autel où se trouvait représentée la crèche (2). A la restauration, on y acquitta les deux services en mémoire du roi Louis XVI et de sa famille.

J'ai pu relever les noms de quelques chapelains de Tous-les-Saints. C'est, en 1415, Jean Estelet de Dombasle ; puis en 1437 messire Barnefroy le Haroux, de Royalmeix, « chapellain de la chapelle fondée à l'autel de Toussaincts », qui fait transaction de biens immeubles au profit de la chapelle conjointement avec l'intéressant chanoine, maistre Nicole Drouet, dit la *vielle beste du Nuefchastel*. En 1460, c'est Paignier ; puis, successivement : Basset, François Briel, Claude Gerlet ; celui-ci meurt en 1533 et laisse sa « *chapellerie* » à JEAN FORGET, qui devint prévôt de Villey-St-Étienne en 1536, doyen de la collégiale de Liverdun en 1544, chanoine de Toul en 1545, enfin chantre et trésorier.

Nous voyons encore Désiré Trousson, Désiré Simon, Barthélemy de Thelod (1537), Barthélemy Gareti, Désiré Rouyer de Blénod (1543), Michel Le Clerc, *alias* Marbache, Nicolas Richer (1762), enfin Jaujon en 1785. Le revenu net pour la desserte de la chapelle montait à 180 livres 12 sols

(1) Et probablement au moment où l'on débarrassa les nefs de tous les autels adossés aux piliers.

(2) Ce qui explique le vocable de la Nativité.

7 deniers. La chapelle était grevée de 20 messes annuelles à 10 livres, sur 198 l. 4 s. 1 d. de revenus, dont un cens de 3 s. 3 d. dû par l'abbé de Saint-Léon ; elle payait un impôt qualifié de *don gratuit ordinaire*, soit 7 l. 11 s. 6 d. •

M^{sr} Delalle, mort évêque de Rodez, nous a laissé, alors qu'il était curé de la cathédrale de Toul, une description, jusqu'ici inédite, de la chapelle de Tous-les-Saints. Cette description est faite, en partie, d'après les souvenirs du « père Buisson », ancien enfant de chœur des chanoines, puis *serpent* de la maîtrise, et décédé tailleur longtemps après la Révolution.

Bien que Buisson possédât une mémoire prodigieuse sur tout ce qu'il avait admiré étant jeune homme, certains détails peuvent, selon lui, dans la chapelle, manquer d'exactitude.

On voyait « à gauche en entrant, la crèche ; au fond, les statues des trois rois, de grandeur naturelle, en pierre bronzée, toutes trois portant une couronne à pointes, en cuivre blanchi. Au-dessus de chacune d'elles était appendu, au moyen d'un fil de fer, une étoile, à différentes hauteurs. L'autel en pierre, orné de sculptures et marbré, supportait la crèche où était l'enfant Jésus dans un berceau surmonté d'un baldaquin en marbre, richement sculpté, porté sur le massif de l'autel et engagé dans le mur ; sur le devant, deux rideaux comme ceux d'une alcôve, le tout en partie doré. Sur l'autel, à droite et à gauche, de petites niches avec chacune une statuette avec costume différent. Les unes portaient un manteau semé d'étoiles, les autres se distinguaient par une longue barbe. Toutes les quatre étaient coiffées d'une toque semblable à celle des avocats et surmontée d'un panache qui retombait en avant, le tout en marbre. On les supposait représenter les émissaires d'Hérode à la recherche de l'enfant divin. Autour du berceau se voyaient la sainte Vierge, saint Joseph et quatre autres personnages, hauts d'environ un pied et demi, aussi

en marbre. A droite, en entrant, une espèce de grotte qui existe encore, laquelle contenait quatre statues en pierre polychromée et dont l'une avait le dos tourné à la porte d'entrée. Elles étaient nu-tête, cheveux lisses et de costumes différents (1). L'entrée de la chapelle était protégée par une grille à deux battants, bronzée, et montant jusqu'à la naissance du cintre. Aux angles intérieurs, il se dressait, en bas et en haut, des niches, mais restées vides. Le dôme était orné de sculptures mutilées et couronné par des vitraux peints. » Treize médaillons, représentant les figures et instruments de la Passion, se voient encore, mais mutilés, sous le grand arc de l'entrée.

A la Restauration, le maire de Toul, cédant à l'impulsion de l'époque, voulut consacrer la chapelle à la mémoire de Louis XVI et des siens. Il y fit établir un mausolée, disparu aujourd'hui. C'était une pyramide quadrangulaire, dont les faces portaient les inscriptions suivantes, rappelant chacune des victimes :

- I. Le crime l'immola,
 La vertu le pleura,
 Le ciel le reçoit.
- II. J'ai tout vu,
 J'ai tout entendu,
 J'ai tout oublié !
- III. Né pour un trône,
 Il ne connut que les prisons.
- IV. A la vertu immolée.

Devant ce mausolée se célébraient les obsèques, après les services des 21 janvier et 16 octobre.

* * *

Il importe de désigner actuellement la chapelle sous son ancien vocable de Tous-les-Saints. Celui de la Nativité

(1) Sans doute des statues allégoriques, comme celles des *Arts libéraux* au tombeau de Hugues des Hazards, dans l'église de Blénod-lès-Toul. Voir *B. S. A. L.*, 1906, p. 104.

prête à confusion avec la crèche que l'on admire dans le cloître, et aussi avec une ancienne fondation de 1299 : « la Nativité Notre-Dame en faveur du chantre de la cathédrale, faite par le sieur Nicolas, chanoine et chantre ». Quant à la chapelle inférieure, c'est improprement qu'on la dit : des Morts. Les chanoines la dénommaient couramment : *de la Purification*, au cloître. Elle contient, à la vérité, des sépultures, entre autres celle de Nicolas dit l'abbé, décrite par notre confrère M. Léon Germain de Maily (1) ; de « sires Érars », de « sires Demanges de Cripey » (1307), de « sires Martins de Moustin Arraincy » (1365), de « maistres Jehans », de « vénérable personne maistre Onart (?) », chanoine et aulmonier (?) », tous chapelains de Notre-Dame *in puerperio*, à l'exception peut-être de Nicolas.

Il me reste à préciser le lieu de la sépulture du fondateur de la chapelle des Évêques. Hector d'Ailly repose à l'endroit le « plus honorable » de cette chapelle, donc du côté évangile, sous les fenêtres, au bas du mur septentrional, à la suite de Toussaint d'Hocédy. Pierre du Châtelet fait pendant vers la nef à Hector d'Ailly, et Christophe de La Vallée gît contre le mur oriental, entre l'autel et Hector d'Ailly. La sépulture de Chrétien de Gournay occupe le côté opposé.

Je pousse, en terminant, un cri d'alarme. Puisse-t-il être entendu ! A quand la restauration de la chapelle des Évêques ? Ses vitraux ont disparu, son magnifique plafond à caissons se désagrège et prépare une catastrophe imminente, semblable à celle de l'autre chapelle. La pluie y pénètre. Cette année surtout j'ai été frappé de son complet délabrement. Il faut se hâter si l'on ne veut pas la voir disparaître. Il importe aussi de fermer sans retard, de verres blancs provisoires, les baies ouvertes de l'autre édicule.

(1) J. S. A. L., 1892, p. 131.

J'en appelle aux artistes, qui ne me démentiront point. Les deux chapelles de Toul, dont l'auteur est resté jusqu'ici inconnu, appartiennent aux plus intéressantes créations du style Renaissance.

G. CLANCHÉ.

Robert Lescaille, 1575, 1582.

Voici encore une identification que je viens proposer au sujet de la *Liste des étudiants lorrains inscrits à l'Université de Bâle*, liste publiée récemment par M. Pfister (1).

On y voit figurer, à l'année 1573, *Robertus le Caigle Lotharingus* (2), nom évidemment altéré.

Conformément à une communication de M. Henri Bernard, inspirée par M. Louis de l'Escale, tous deux nos confrères, je crois qu'il s'agit de Robert Lescaille, lequel, avec un ou deux frères et un beau-frère, comparut vers 1582 à la Recherche du poursuivant d'armes Didier Richier : il fut reconnu noble par reprise féminine d'une famille Dupont, anoblie en 1501. Les intéressés demeuraient alors à *Lahaicourt* (3).

La forme *le Caigle* est assez étrange ; cependant elle peut s'expliquer ; le *gl* semble être une sorte d'italianisme : chacun sait que, dans la langue de Dante, les deux *l* mouillés latins sont représentés par *gl* ; d'autre part, *Lescaille* se prononçait certainement *Lécaille* (4) : un étranger a pu croire que *les* était l'article pluriel et qu'il fallait, au singulier, dire *le*.

(1) *B. S. A. L.*, juin 1910.

(2) *Ibidem*, p. 131.

(3) *Laheycourt*, arr. de Bar-le-Duc, cant. de Vaubécourt.

(4) Il est probable que ce nom s'écrivait parfois *les Cailles* ; cf. les noms, assez répandus, *Lacaille*, *La Caille*, etc.

A propos de cette famille, je crois devoir profiter de l'occasion pour signaler quelques erreurs ou incertitudes qui me paraissent exister dans l'article du *Nobiliaire* de dom Pelletier. Il dit que la reprise de noblesse fut permise à « Henry, Robert et Gérard Lescaille, frères et enfans de Jean Lescaille ». Il semble par la suite qu'au lieu de *Jean*, il faudrait lire *Claude* et que Henry était seulement un beau-frère ; celui-ci me paraît devoir être identifié avec *Jehan Bon Henry* (1), mari de Françoise Lescaille, la quatrième fille de Claude. Quant à Gérard, il ne reparait point dans l'énumération des enfans de ce Claude ; peut-être n'était-il qu'un cousin, dont le père se serait nommé Jean, ce qui aurait trompé dom Pelletier ou plutôt l'auteur de la rédaction de la Recherche.

Un autre passage de la même rédaction, tel que le reproduit dom Pelletier, parle d'une maintenue de noblesse accordée en 1540 à « Claude Lescaille, fils dudit Robert » ; je présume qu'au lieu de *fils* il faut lire *père*.

Enfin, il est à remarquer que l'anoblissement ne provient pas directement de la famille Dupont ; la femme de Claude Lescaille était non de cette famille Dupont, mais de la famille Maillet ; elle est appelée « Loyse Maillet, fille de feu Jehan Maillet... et de damoiselle Barbe de Neufville » ; si, comme il le dit avec ses associés, Robert a obtenu « permission de suivre la noblesse de leur mère », c'est par la famille Maillet que cette noblesse leur serait parvenue ; mais alors Robert et ses compagnons ne seraient plus exacts en disant que leur mère démontrait « être issuë d'un nommé Jehan Dupont leur ayeul », car leur aïeul maternel devait être de la famille Maillet, et leur bi-

(1) Il conviendrait sans doute d'écrire *Bonhenry*, comme nom patronymique. L'épithète *bon* est entrée dans un grand nombre de noms de familles, où elle précède non seulement un substantif commun, — *Bontemps*, *Bongarçon*, *Bonfils*, *Bonnefoy*, *Bonvalet*, etc., — mais aussi quelquefois un nom de baptême : *Bondidier*, *Bondurand*, etc.

saïeul de la famille de Neufville. — Il serait intéressant d'élucider toutes ces questions (1).

Je termine par un renseignement nouveau sur Claude Lescarignat, dont j'ai parlé dernièrement (2). — M. H. Bernard a eu l'obligeance de m'écrire: « J'ai noté à l'état-civil de Saint-Mihiel le nom de Nicolle, femme de Claude Lescarignat, comme marraine de Claude, fils de Daniel Latache et de Marie, sa femme (22 février 1595). » Ainsi que me le fait remarquer notre excellent confrère, ce renseignement vient à l'appui des relations de parenté indiquées entre la famille Latache (ou Lataxe) et celle de Ligier Richier; car, comme j'ai eu à le dire, la femme de Ligier et celle de Claude Lescarignat appartenaient à la même famille Royer ou Rouyer (3).

L. GERMAIN DE MAIDY.

René II et l'orgue de la collégiale de Saint-Dié.

Sommier, dans son *Histoire de l'église de Saint-Diez*, p. 232, indique brièvement que le pape Alexandre VI (1492-1503) supprima une prébende de chanoine au cha-

(1) Le mot *aïeul* est peut-être pris dans un sens général, celui d'ancêtre, et l'on pourrait songer à cette généalogie: Jean Dupont, père de N. Dupont, mariée à N. de Neufville, dont Barbe de Neufville, mariée à Jean Maillet, dont Louise Maillet, femme de Claude Lescaille, dont Robert. Mais peut-on admettre tant de générations de 1501 à 1582, surtout si l'on songe que Claude obtint une maintenue de noblesse dès 1540 ?

(2) *B. S. A. L.*, 1910, p. 162.

(3) Sur les indications de parenté entre les familles Latache et Richier, voir l'article de M. H. Bernard sur une production en vers de Jean-Ignace Varin (1708), dans le *Bulletin mensuel de la Soc. des lettres de Bar-le-Duc*, 1907, p. LXXXVII et suivantes.

pitre de Saint-Dié, pour en employer les revenus à l'entretien d'un orgue et d'un organiste.

Il y a deux ans, nous avons signalé (1), d'après un catalogue d'autographes de la librairie Charavay, un document qui montre le duc René II intervenant dans la même affaire : le 5 décembre 1498, il écrit à Jean Maradès, coévêque de Toul (2), pour le prier d'agir auprès du pape afin d'assurer un traitement à l'organiste.

Depuis, notre obligeant confrère, M. Georges, de Lunéville, à qui les lecteurs du *Bulletin* doivent déjà plusieurs actes importants (3), a acquis cette lettre, et il veut bien nous la confier pour la publier. Elle est écrite sur une feuille de papier de 255 millimètres de haut sur 213 de large ; par malheur, elle n'est pas intacte : un trou de 75 millimètres de long sur 25 à 35 de large s'étend obliquement dans le bas et affecte neuf lignes, à chacune desquelles il enlève un ou plusieurs mots, que nous remplacerons ici par des points.

E. DUVERNOY.

(*Au dos*) A révérend père en Dieu, nostre très chier, et bon amy, Jo. Maradès, coévêque de Toul.

Révérend père en Dieu, très chier et bon amy, lez vénérables noz très chiers et bien amez doyen et chapitre de Saint-Dié nous ont fait remonstrer que pour la décoration de leur église, et augmentation du service divin, ilz ont piéça construit en icelle unes belles orgues, à leur granz frais et despens, et n'est possible qu'ilz puissent trouver bons organistes à volonté sans grandes coustenges ; aussy ne voudroient laisser icelles tomber ne aller à déclin par faulte d'un organiste. Et pour ce que, après lez catédralles de noz pays de Lorraine, ladite église est la plus honorable et mieulx déservie, et que singulièrement

(1) *B. S. A. L.*, 1909, p. 48.

(2) Jean Maradès, ou de Marades, ecclésiastique espagnol, nommé en 1498, renoncera à ses droits sur Toul en 1499.

(3) Cf. *B. S. A. L.*, 1907, p. 164 ; 1908, p. 210 ; 1910, p. 62.

summes affecté à icelle, et à l'augmentacion du service.. vous prions qu'il vous plaise tenir la main envers nostre saint... pape; que, pour l'entretènement desdictes orgues, il plaise à sa... une dez prébendes de ladicte église ausdictes orgues, comme plus... leur supplicacion qu'ilz présente à ceste cause. Sy.... faire que lesdictz de chapitre puissent cognoistre noz.... ctueuses. Et vous nous ferez ung très singulier plaisir... quant aucunes choses vouldrez que pour vous puisse... l'ayde de Dieu qui, révérend père en Dieu, très chier et bon amy, vous donne ce que plus désirez.

Escript à Nancey, le V^e jour de décembre, l'an 1498.

Le tout vostre bon amy, RENÉ (1).

Hugues des Hazards à Sienne.

L'építaphe de Hugues des Hazards (2), évêque de Toul de 1506 à 1517, nous apprend que ce prélat avait passé sept ans dans la ville italienne de Sienne, à étudier l'un et l'autre droit, qu'il y devint docteur et alla à Rome exercer la profession d'avocat jusqu'au jour où le duc René le rappela en Lorraine pour tirer parti de ses talents.

Un de nos confrères, M. l'abbé Mod. Demange, désireux d'en savoir davantage, écrivit à ce sujet au directeur des archives de l'État à Sienne, et en reçut une lettre qu'il veut bien nous communiquer pour le plus grand profit des lecteurs du *Bulletin*, et dont voici la traduction (3) :

(1) Cette dernière ligne est écrite d'une autre main que le reste de la lettre, sans doute de la main même du duc.

(2) Cette építaphe, très longue, est publiée par l'abbé GUILLAUME à la p. 197 de sa *Notice sur le bourg de Blénod-les-Toul*, Nancy, 1843, in-12. Elle est en latin, et sa traduction se trouve à la p. 82 du même ouvrage.

(3) Cette lettre est en italien ; l'extrait des registres de l'Université, placé entre guillemets, est en latin.

Voulant d'une façon ou de l'autre répondre à votre demande, je dirai que, de l'époque où Hugues des Hazards fréquenta l'Université de Sienne, manquent les rôles d'étudiants, comme manquent d'ailleurs les rôles de ceux qui sont admis aux grades académiques.

Toutefois, j'ai trouvé quelques souvenirs de des Hazards, sur l'époque où il fut admis à la Sapience, ou, si l'on veut, au collège annexé à l'Université. Le fait est que dans le tome II des délibérations de l'Université, sous la date du 21 mai 1477, on lit :

« 21 mai 1477 au soir, on a décrété que soit reconnu comme accordée à messire Hugues des Hazards, Français, étudiant en droit civil, la première chambre restant vacante dans la maison de Sapience, et qu'il ait à sa disposition cette chambre parmi les chambres neuves de la maison de Sapience, nonobstant toute disposition contraire. »

En dehors de la mention ci-dessus, nous n'avons aucun autre document.

CHRONIQUE

Cours de Faculté.

Quelques-uns des cours qui seront professés dans l'hiver de 1910-1911 à l'Université de Nancy intéressent la Lorraine.

A la Faculté des lettres, notre confrère M. Robert Parisot exposera la Diplomatie lorraine le mercredi à 9 heures. — Notre confrère M. Paul Perdrizet parlera de Ligier Richier le vendredi à 4 h. 1/2 (en février et mars seulement).

A la Faculté des sciences, M. Joly traitera de la Géologie de la Lorraine le samedi à 5 h. 1/2.

Monument de Bosserville.

Sur l'initiative de M. Émile Badel, publiciste, un comité s'est formé pour élever un monument près de Bosserville, à l'endroit où en l'an II et en l'an III, puis en 1813 et 1814,

furént inhumés de nombreux soldats qui étaient morts à l'hôpital militaire établi dans l'ancienne chartreuse. Les souscriptions peuvent être adressées ou à M. Badel, secrétaire, 5, rue Pichon, ou à M. Ed. Thomas, trésorier, 11, rue Saint-Georges, à Nancy.

Charlotte de Rosières.

Charlotte de Rosières, sur qui notre confrère M. E. Diderich demande des renseignements (1), est citée par Dumont dans le *Nobiliaire de Saint-Mihiel* (t. II, p. 41). Elle était, dit-il, fille de Charles-François de Rosières et de Marie-Célestine-Philippine Simone de Marmier, qu'il épousa en 1764. Il vint avec elle habiter Nancy. Charlotte était le second de leurs neuf enfants.

Dumont la mentionne ainsi, sans indiquer le lieu de naissance :

« Charlotte-Françoise, née le 19 novembre 1766 ; parrain N... ; marraine Catherine-Françoise du Châtelet, épouse de François-Philippe, marquis de Marmier, ancien lieutenant-colonel de cavalerie. Elle fut mariée au baron de Martigny. »

Cette famille de Rosières, dont la branche d'Euvezin est la plus célèbre, portait : « *D'or à deux léopards d'azur contournés, à la bordure engrelée de gueules.* »

L. GERMAIN DE MAIDY.

BIBLIOGRAPHIE

Le tome V de l'*Inventaire analytique des archives anciennes de la ville d'Épinal*, rédigé par MM. Charles FERRY et André PHILIPPE, vient de paraître (Épinal, impr. Fricotel, 1910, in-4 de 388 et 66 p. à 2 colonnes). Ce volume comprend les séries DD à II et termine l'ouvrage. Il justifie son

(1) Cf. B. S. A. L., 1910, p. 164.

titre par l'étendue et la précision des analyses ; parfois même des documents d'importance sont reproduits in-extenso, par exemple, aux pages 179 et suivantes, les nombreux traités de paix passés par la ville. Un tel inventaire dispensera dans bien des cas de se reporter aux documents.

Notre confrère M. Ernest HAUVILLER publie *Les archives révolutionnaires du département de la Moselle à Metz* (Paris-Metz, 1910, in-8 de 33 p., extrait des *Annales révolutionnaires* de 1910). C'est un inventaire des papiers provenant des districts de Briey et de Longwy, ou relatifs aux représentants du peuple en mission, c'est-à-dire d'une portion importante de la série L.

Notre confrère M. Lucien HUBERT a recherché dans l'état-civil de la commune et analysé les actes concernant *Les sépultures de l'église Saint-Dagobert de Longwy-Haut* (Longwy, 1910, in-8 de 32 p.). Cette église fut commencée en 1683, finie en 1690 ; de 1684 à 1775, il n'y eut pas moins de 453 morts enterrés dans le sol de l'église ; puis, pour des raisons d'hygiène, on renonça à cet usage. Cette sorte d'inventaire nous fait connaître beaucoup de noms intéressants, avec les dates de décès.

M. Marcel GROSIDIER DE MATONS a dressé le *Catalogue des gravures intéressant la Lorraine et le Barrois qui se trouvent en vente à la Chalcographie du Musée du Louvre* (Bar-le-Duc, 1910, in-8 de 26 p., extr. des *Mém. de la Soc. des lettres de Bar-le-Duc*, 1909). Elles représentent des plans et vues de villes, des armoiries, des fêtes et cérémonies, des médailles, des portraits conservés soit à Paris, soit à Versailles, enfin des œuvres de graveurs lorrains.

La Société royale des antiquités d'Amsterdam publie une étude de M. ENSCHEDÉ sur *Jean-Nicolas de Parival*, né à Verdun en 1605, qui se fixa en Hollande dès 1624, y resta

et y mourut en 1669. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages, tous écrits en français, qui eurent de nombreuses éditions et furent traduits en diverses langues, entre autres d'une sorte de guide intitulé *Délices de la Hollande* (1651).

Dans le *Bulletin archéologique* du Comité des travaux historiques et scientifiques, 1910, p. LXXXVI, M. BEAUPRÉ parle de ses fouilles de Gugney-sous-Vaudémont, en particulier du beau vase en serpentine qu'il y a trouvé (Cf. *M. S. A. L.*, 1909, p. 444) ; MM. Capitan et Gentil, qui ont examiné ce vase au microscope, insistent sur son grand intérêt.

Le dernier catalogue de la librairie Paul Cornuau, 13 boulevard Haussmann, à Paris, signale un ordre du roi Louis XIV, daté de Versailles et du 3 novembre 1671, pour l'inspection des garnisons françaises en Lorraine.

MUSÉE LORRAIN

DONS

SECTION II

Par M. Léonce VOIRIN, à Paris : tétradrachme d'Alexandre le Grand, et sept monnaies grecques en bronze.

— 22 monnaies consulaires et impériales en argent, et 46 grands, moyens et petits bronzes romains.

— 48 monnaies royales françaises en argent et billon, gros tournois, blancs, testons, écus et divisions, de Philippe IV à Louis XVI.

— 7 monnaies lorraines et quelques deniers féodaux.

— 18 monnaies étrangères diverses, en argent et quelques pièces en cuivre.

— médailles en cuivre des Expositions universelles de 1855, 1867 et 1878.

Pour la Commission de rédaction, le Président : PIERRE BOYÉ.

L'imprimeur-gérant : A. CRÉPIN-LEBLOND, 21, rue Saint-Dizier, Nancy.

BULLETIN MENSUEL
DE LA
SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE LORRAINE
ET DU
MUSÉE HISTORIQUE LORRAIN

10^e ANNÉE. — NUMÉRO 12. — DÉCEMBRE 1910.

Procès-verbal de la séance du vendredi 11 novembre 1910.

Présidence de M. Pierre Boyé, président.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Communications.

MM. l'abbé Aimond, Charles Caye et Émile Hinzelin ont adressé leurs remerciements à l'occasion de leur admission comme membres titulaires.

Nécrologie.

Il est donné avis du décès, survenu le 7 novembre dernier, de M. Émile Mellier, inspecteur d'académie honoraire, membre de la Société depuis 1881 et membre du

Comité du Musée ; ainsi que de celui de M. Gaston Stainville, juge au tribunal civil de Nancy.

Distinctions honorifiques.

Le général de Lardemelle a été élu membre titulaire de l'Académie de Stanislas.

MM. Louis Lespine et Charles Sadoul ont été nommés membres correspondants de l'Académie de Metz.

Admissions.

La Société des mines de Valleroy, M^{me} Jules Liégeois, MM. Arthur Géraud, Henri Launoy, l'abbé Laurent, Louis Remy et Jean-François Rouppert sont admis comme membres titulaires.

Présentations.

Sont présentés en la même qualité : MM. le docteur Pierre Bonnette, médecin-major de 1^{re} classe au 39^e régiment d'artillerie, à Toul, par MM. Pierre Boyé, Charles Sadoul et Léon Germain de Maidy ; François Boucher, élève à l'École des Chartes, 9, rue Mazarine, Paris, par MM. Jules Garnier, Ferdinand Bretagne et Émile Duvernoy ; Édouard Carion, ancien agent-voyer cantonal, villa Blanche, à Neufchâteau, par MM. le prince-duc de Bauffremont, Pierre Boyé et Léon Germain de Maidy ; Henri Honnorat, pharmacien de première classe, à Villerupt, par MM. Crépin-Leblond, Justin Favier et Charles Sadoul ; Jean Parisot, 6, rue des Brice, par MM. Charles Sadoul, Edmond des Robert et Georges Demeufve.

Ouvrages offerts à la Société.

Les préliminaires de la Révolution à Nancy. L'élection aux états généraux et le cahier de la ville de Nancy, par Christian PFISTER. Nancy, A. Crépin-Leblond, 1910, in-8 de 106 p. Extr. des *M. S. A. L.*, 1910.

Le « Grimé » de Saint-Dié, étude sur d'anciens lutrins fixes pour le chant ou la lecture de l'épître et des prophéties, par L. GERMAIN DE MAIDY. Nancy, A. Crépin-Leblond, 1909. Extr. de 25 p. in-8 du *B. S. A. L.*, oct.-nov. 1909.

Une inscription devinette de 1546 à Sainte-Maure (Aube), par le même. Caen, H. Delesques, 1908, 6 p. in-8.

Les statues de saint Henri et de saint Yves à l'église abbatiale de Saint-Mihiel, par le même. Nancy, Berger-Levrault, 1909, 20 p. in-8, avec 1 pl. hors texte.

Les parements d'un tombeau du XVI^e siècle, à Génisac (Gironde), par le même. Nancy, Berger-Levrault, 1909, 21 p. in-8, avec 1 pl. hors texte.

Note complémentaire sur la cloche de Bermont, par le même. Extr. de 6 p. in-8 du *B. S. A. L.*, mars 1910.

Images de saint Michel psychopompe sur des tombeaux, par le même. Extr. de 5 p. in-8, avec 1 pl. hors texte, du *B. S. A. L.*, juin 1909.

Sur les branches diverses de la famille de Mussey ayant porté des armoiries différentes, par le même. 6 p. in-8.

Le roi légitime. La loi de dévolution du trône dans la maison de France, par Henri DE LA PERRIÈRE. Paris, H. Daragon, 1910, in-8 de 167 p.

Renouvellement du Bureau.

L'ordre du jour appelle l'élection des membres du Bureau (bibliothécaire, bibliothécaire-adjoint et trésorier non compris).

Le Président déclare le scrutin ouvert et invite les membres présents à y prendre part.

Le dépouillement donne les résultats suivants. Votants : 23 ; majorité absolue : 12.

Obtiennent :

1^o Pour les fonctions de Président : M. Pierre Boyé, 22 voix ; 1 bulletin blanc.

2^o Pour les fonctions de Vice-Président : M. Justin Favier, 22 voix ; 1 bulletin blanc.

3^o Pour les fonctions de Secrétaire : M. Edmond des Robert, 22 voix ; 1 bulletin blanc.

4^o Pour les fonctions de Secrétaire-adjoint : M. Émile Duvernoy, 22 voix ; Marcel Maure, 22 voix ; 2 bulletins blancs.

En conséquence, la composition du Bureau n'est pas modifiée.

Lectures.

M. LÉON GERMAIN DE MAIDY lit une note : *Sur la prétendue « armoire au cierge pascal » de l'église d'Avioth*, note destinée au *Bulletin mensuel*.

M. Paul PERDRIZET fait une communication : *A propos d'une image d'Épinal*. La Société en décide l'impression dans ses *Mémoires* et nomme pour former la commission de revision : MM. Léon Germain de Maidy, Charles Sadoul et Edmond des Robert.

MÉMOIRES

Monnaies et médailles

Acquisitions récentes du Musée lorrain.

Des dons fréquents viennent, chaque année, accroître les séries de monnaies et médailles du Musée lorrain, toujours reçus avec gratitude et enregistrés au *Bulletin mensuel*, mais ne comportant pas, pour la plupart, une description particulière ; il en est autrement des acquisitions qui ont enrichi notre médaillier pendant l'année qui s'achève.

Il faut mentionner d'abord deux médailles que nous a cédées M. Florange et qu'il avait publiées en 1905 dans les *Mémoires de la Société des lettres, sciences et arts de Bar-le-Duc* (1). Toutes deux sont en bronze, fondues et de grand module, et représentent le comte de Richécourt en buste tourné à droite, de trois quarts sur l'une, de profil sur l'autre. La première offre, au revers, une allégorie assez compliquée ; elle est signée de Jean Lapi, qui travaillait à Florence vers 1736 ; la seconde, anonyme, mais sans doute aussi de travail florentin, a pour revers un mors, symbole de soumission, à moins qu'on n'y voie l'emblème d'un conducteur de peuple.

Emmanuel-François-Joseph-Ignace-Dieudonné de Nay, baron de Richécourt, né à Saint-Mihiel le 2 janvier 1697, avocat, puis conseiller au parlement de Lorraine, plus tard

(1) Tome IV, 4^e série, et tirage à part avec une planche. — Ces médailles sont aussi reproduites dans la *Revue lorraine illustrée*, 1909, p. 69, 79.

maître des requêtes et secrétaire d'État, reçut le titre de comte de la régente Élisabeth-Charlotte, suivit à Florence, en 1737, François III, qui lui confia le gouvernement de son nouveau duché, et plus tard, après son élévation au trône impérial, fit de lui un chambellan, le nomma colonel d'un régiment à son nom, puis lieutenant général des armées de l'empire, enfin ambassadeur près la cour de Naples. Emmanuel de Nay avait épousé Jeanne, baronne de Bourcier de Villers, dont il eut quatre enfants, et mourut en 1768, probablement à Nancy.

C'était un Lorrain de la Woëvre, aux mérites plus solides sans doute que brillants, excellent fonctionnaire plutôt que diplomate ou capitaine, qui, malgré la faveur persistante dont il fut l'objet, n'a pas laissé trace dans l'histoire, et serait sans doute tombé dans l'oubli si les deux médailles contemporaines de son gouvernement de Toscane, et dont l'une au moins est d'un beau travail, n'étaient là pour faire revivre sa mémoire parmi ses compatriotes.

Nous avons eu, en deuxième lieu, la bonne fortune d'acquérir dans une vente publique sous la direction de l'expert Fuldauer, à Amsterdam, un exemplaire en argent du jeton au château de Chanteheux ; en cuivre il est peu commun, et en argent d'une extrême rareté ; c'est le premier que j'aie vu passer aux enchères. Ce beau jeton du cabinet du Roy de Pologne, aux armes royales dans un cartouche surmonté de la couronne, entouré d'un collier d'ordre, avec deux aigles couronnés pour supports, nous intéresse d'autant plus qu'il est signé : NICOLE A NANCY, et qu'il reproduit au revers la façade de Chanteheux (*sic*), dont la destruction suivit de si près la mort de son fondateur. Emmanuel Briard a publié en 1884, dans le *Journal de la Société d'archéologie lorraine*, d'après une pièce conservée aux archives de Meurthe-et-Moselle (1), un curieux arrêt

(1) Registre d'arrêts de toutes espèces, 1748, B. 250, n° 123.

de la Chambre, Cour des monnaies, du 7 août 1748, rendu sur réquisitoire du procureur général agissant d'ordre du chancelier, qui ordonne de « faire fabriquer plusieurs bourses de jettons d'argent pour le service du Roy, lesquels jettons doivent avoir pour empreintes d'un côté les armes de S. M. et de l'autre le château de Chanteheux (*sic*), disant qu'ils seront frappés au balancier ordinaire de l'Hôtel royal des monnaies, au titre porté par les ordonnances et règlements, par un ouvrier monnayeur en présence d'un officier dudit hôtel... » etc.; — nous croyons bien, ajoute Briard, qu'il n'y en a qu'un seul exemplaire connu (du jeton en argent), celui de la collection Monnier, n° 907 du catalogue de la vente.

A quel usage était destiné ce jeton ? Sa date, 1748, ne permet pas d'y voir une médaille commémorative de l'inauguration du château ; si c'était un jeton de service pour le personnel, on n'en aurait pas fabriqué des bourses. Ces bourses étaient probablement distribuées par le roi à certains hôtes de Chanteheux à titre de cadeau et de souvenir, et les jetons y étaient peut-être en usage aussi comme marques de jeu propres à la résidence.

Les coins du jeton de Chanteheux sont conservés au musée d'Épinal ; ils ont été acquis par feu M. Laurent, son directeur, qui en a fait tirer quelques épreuves en bronze.

Mais c'est la vente de la collection de M. Léopold Quintard qui nous a permis, grâce à l'importance du crédit que nous a ouvert le Comité, de combler, par l'acquisition d'un certain nombre de raretés, de sérieuses lacunes dans notre suite lorraine ; cette vente s'est faite à Paris, les 13 et 14 juin, sous la direction de M. Florange. L'ancien président de la Société d'archéologie lorraine avait eu, dès son jeune âge, le goût des monnaies anciennes, et collectionnait dès le collège ; sans restreindre ses recherches aux seules

monnaies de notre province, c'est à leur étude qu'il s'était principalement attaché : il avait pu acquérir, en tout ou partie, des trouvailles faites dans le pays ; il avait largement profité de la dispersion d'anciennes et riches collections et recueilli notamment quelques-unes des bonnes pièces de la collection Robert. C'est ainsi qu'il avait rassemblé de belles séries de monnaies et de jetons du duché et des Évêchés, avec des raretés de premier ordre, quelques-unes inédites ou jusqu'à présent uniques, dont il nous a été possible d'obtenir un bon nombre.

I. — MONNAIES.

N° 3 du catalogue. — Gérard d'Alsace (1048-70). Denier de Remiremont.

[GE]RARDV[S]. Croix pattée cantonnée de deux besants.

R₂. SCS P [ETRVS]. Édifice fortifié.

(Saulcy, pl. I, fig. 2 et Maxe-Werly, *Numism. de Remiremont et de St-Dié*, p. 25, n° 2, d'après de Saulcy). Il semble bien, à certains détails figurés dans le dessin de M. de Saulcy, que ce soit la pièce même qu'il avait eue sous les yeux dans la collection du Dr Voillemier, qui vient d'entrer au Musée ; nous n'avions aucune monnaie de Gérard d'Alsace.

Les très rares deniers connus de Gérard ont été frappés exclusivement à Remiremont et à Saint-Dié ; il avait obtenu de son parent Brunon, évêque de Toul, devenu le pape Léon IX, l'avouerie des deux abbayes, et c'est à ce titre qu'il y a frappé monnaie. Aussi, notre denier porte-t-il à la fois le nom du patron spirituel de l'église romarimontaine, saint Pierre, et le nom de son patron laïc, le voué Gérard, de même qu'il offre d'un côté une croix, de l'autre une forteresse ; on ne connaît jusqu'à présent aucune monnaie proprement ducal de celui qui implanta sa maison en Haute-

Lorraine, et peut-être serait-il plus rationnel de classer les deniers de Gérard dans les suites de monnaies abbatiales de Remiremont et de Saint-Dié.

Le n° 4 du catalogue, autre denier de Gérard d'Alsace, mais frappé à Saint-Dié, a été acquis également par un collectionneur lorrain.

Nos 7 et 8. — *Simon I^{er} (1115-39). Quatre deniers de Nancy, et un denier faux ancien.* — Ces monnaies sont mal frappées et frustes ; les légendes mal venues et presque illisibles doivent être complétées l'une par l'autre. Elles présentent au droit le type dégénéré et immobilisé du temple carolingien, et au revers une croix pattée cantonnée de besants et d'étoiles.

Saulcy pensait qu'il devait exister des monnaies de Simon I^{er} dont le règne a duré près de vingt-cinq ans, ajoutant qu'elles avaient jusqu'alors échappé à toutes les recherches. Le catalogue de la collection Monnier ne fait même pas mention du nom de ce prince ; quant à Ch. Robert, il décrit sous les n°s 1179 et 1180 de son catalogue, en les attribuant à Simon, des monnaies, y compris le denier faux en cuivre, qui sont sans aucun doute celles-là mêmes que le Musée vient d'acquérir. Pourquoi a-t-il donné à Simon I^{er} ces monnaies qui ne portent que le nom de l'atelier à l'avvers et au revers ? C'est sur cette répétition même qu'il fonde son attribution, parce qu'on la retrouve chez les contemporains de Simon ; à Metz sous l'évêque Thiery III, à Épinal, à Nancy même, sous Mathieu I^{er}, son successeur ; je crains cependant que le désir de combler une lacune dans la série ducale n'ait été au fond la raison dominante de cette attribution ; quoi qu'il en soit, ces deniers de facture barbare offrent pour nous cet intérêt qu'ils sont les plus anciens où l'on trouve le nom de Nancy comme atelier monétaire.

N° 86. — *Jean I^{er}. Gros, de grand module, frappé à Nancy.* — Il représente le duc vu à mi-corps, de face, couvert d'une

cotte de mailles, coiffé d'un casque conique avec nasal et couvre-nuque de mailles, portant l'épée et se couvrant d'un écu à la bande de Lorraine; au revers, un aigle essorant posé sur l'écu penché; la pièce a un peu souffert et le flan en est légèrement bosselé, mais les légendes sont intactes et le type assez net pour fournir d'intéressants détails de costume.

Saulcy ne connaissait cette belle et rare monnaie que par un dessin du Recueil de Mory d'Elvange; aussi la reproduction qu'il en donne (pl. VI, n° 9) est-elle inexacte; le duc y est figuré avec un chapel de roses. C'est le n° 171 du catalogue Monnier, où la pièce, qui a atteint 126 francs, est qualifiée *plaque*, et dont le n° 1340 du catalogue Robert paraît être une subdivision.

N° 88. — *Du même. Grande plaque de Prény.* — Inconnue de Saulcy, elle est fort rare et notre exemplaire est celui de la collection Robert (n° 1343 du catalogue) qui a passé d'abord dans la collection Henri Meyer (n° 2657), puis dans la collection Quintard. Cette plaque est identique à celles frappées à Nancy et Neufchâteau pendant la régence de Marie de Blois, veuve du duc Raoul, et pendant les premières années du règne de Jean lui-même; ces monnaies larges et minces, généralement en argent de bas titre, caractérisent le milieu du xiv^e siècle dans nos régions.

L'atelier monétaire du château de Prény n'aurait fonctionné, si l'on en juge par ses produits connus, que deux fois à cent vingt ans d'intervalle, et chaque fois pendant un temps très court. Une première fois sous le règne de Mathieu II, dont Ch. Robert possédait un denier au cavalier armé et à l'aigle éployé avec la légende PRINEL, unique exemplaire connu qu'il avait publié en 1861 dans la *Revue numismatique* (1), qui figure à son catalogue sous le n° 1208 et qui n'est malheureusement pas resté en Lor-

(1) Planche XIII, fig. 1.

raine ; — une seconde fois au début du règne de Jean. En recherchant à quels événements correspondent ces frappes exceptionnelles de numéraire dans ce poste avancé du duché, on remarque que vers 1230, comme en 1352 et années suivantes, elles coïncident avec des difficultés et des guerres entre le duc de Lorraine et ses voisins, le comte de Bar, maître de Pont-à-Mousson, et l'évêque de Metz ou la république messine.

N° 90. — *Jean I^{er} et Robert, duc de Bar. Petit gros de Nancy.* — C'est le n° 11 de la planche VII de Saulcy, qui porte en légende du droit : † IOHANNES ⁂ ET ⁂ ROBERTVS ⁂ DVX ⁂ S (*socii*), autour d'un écu parti de Lorraine et de Bar ; cette rare monnaie d'association, qui rappelle les monnaies frappées trente ans auparavant dans les ateliers barrois et luxembourgeois en vertu d'un pacte conclu entre le comte Henri IV, père de Robert, et le roi de Bohême Jean l'Aveugle, comte de Luxembourg, a été fabriquée en vertu d'une convention de l'année 1371, aux termes de laquelle Robert s'engageait à fournir à Jean pour vingt mille florins d'argent en lingots que Jean devait faire monnayer à Nancy aux noms et armes des deux princes alliés. Le métal fourni par le duc de Bar paraît d'assez bas titre et notre exemplaire a malheureusement été plié, puis redressé ; il y avait deux subdivisions de cette monnaie dans la collection Monnier (n°s 192 et 193) ; quant à l'exemplaire écorné et fruste de la collection Robert (n° 1346), il avait atteint 39 francs.

N° 105. — *Antoine de Vaudémont. Demi-gros de Vézelize.* — Antoine de Vaudémont, petit-fils du duc Jean I^{er}, (son père Ferri, fils puîné de Jean, ayant épousé la fille du comte Henri V de Vaudémont et fait rentrer ainsi le comté dans la maison de Lorraine) se croyait le véritable héritier du duché quand mourut, en 1431, sans postérité masculine, le duc Charles II, qui avait institué héritier son

gendre René d'Anjou, déjà duc de Bar ; la guerre éclata aussitôt entre eux ; René y fut vaincu et fait prisonnier à Bulgnéville ; mais l'intervention de troupes françaises provoquée par les régents de Lorraine, changea la face des choses et, dès le mois d'août 1439, Antoine avait perdu toutes ses places, sauf son château de Vaudémont. Les monnaies qu'Antoine de Vaudémont fit frapper dans son atelier de Vézelize, comme prétendant, se placent donc nécessairement entre 1431 et 1439. Sur le demi-gros qui nous occupe, il ne prend pas le titre de duc ; la légende est en effet : $\text{KRTBORIVS} * \text{DC} * \text{LOTRO}' * \text{Z} * \text{C}$ (*comes*), avec une épée en pal accostée d'un K et d'un alérion.

Ces monnaies, dont on ne connaît que cinq variétés, ont dû être frappées en petit nombre. Il est à remarquer que le trésor de Vaudeville (1), découvert en 1907 dans des substructions voisines d'un gué du Madon, que notre confrère le Dr Voinot a inventorié et décrit dans le numéro de janvier 1908 du *Bulletin mensuel*, et qui comprenait près de huit cents monnaies, était presque exclusivement composé de gros de Charles II et de René d'Anjou comme duc de Bar, avec un seul gros de René comme duc de Lorraine ; c'est-à-dire postérieur à 1431, sans aucune monnaie d'Antoine de Vaudémont, bien qu'il eût été enfoui, selon toute probabilité, pendant la guerre que provoqua l'accession de René au trône de Lorraine.

Notre demi-gros peut être le n° 6 de la planche X de Saulcy, qui n'en diffère que par la dernière lettre de la légende, M au lieu de C (*comes*), le dessin qu'il reproduit étant plus ou moins exact, attendu qu'il n'avait pas vu la pièce en nature, mais en croquis seulement ; ce serait exactement le n° 8 de la même planche (2), si la disposi-

(1) Canton de Haroué.

(2) Voir aussi HERMEREL, *Rech. sur les monnaies des comtes de Vaudémont*, p. 98, n° 23. (Extrait des *M. S. A. L.*, 1893.)

tion n'en était inverse, le nom du prince se trouvant du côté de la bande aux trois alérions au lieu d'être du côté de l'épée comme sur notre monnaie, qui n'est autre que le n° 221 *bis* du catalogue Monnier où elle est qualifiée d'unique (?).

N° 131. — *Nicolas de Vaudémont. Teston de 1552.* — Nicolas de Vaudémont, fils puîné du duc Antoine, frère cadet du duc François I^{er} et oncle du jeune duc Charles III, fut corégent de Lorraine avec la duchesse douairière Christine de Danemark pendant la minorité de son neveu ; il eut trois femmes et porta les titres de comte de Chaligny, marquis de Nomeny et duc de Mercœur ; en 1552, le roi Henri II, ayant envahi la Lorraine, emmena le jeune Charles, qui avait neuf ans, à la Cour de France, et destitua de la régence la duchesse, nièce de Charles-Quint ; c'est sans doute alors que Nicolas, resté seul régent, fit frapper monnaie à son nom avec le titre d'administrateur de Lorraine et Barrois ; les quelques monnaies connues de ce prince sont toutes de 1552 ; cette année-là, en effet, toute l'autorité souveraine se trouva concentrée en ses mains et, Charles-Quint étant venu investir Metz, il fallut lever des troupes et faire frapper du numéraire pour les payer ; c'est ainsi qu'ont été émis les doubles deniers que les ordonnances monétaires françaises appellent *sols de guerre* ou *carolus*, et qui ne sont pas communs. Mais Nicolas fit certainement frapper de plus grosses espèces. Saulcy décrit, p. 129, une monnaie à l'effigie du prince, dont il donne la reproduction pl. XVII, fig. 9, qui faisait partie du Cabinet de France, et qui paraît être un demi-teston. La nôtre est un teston, qui porte au droit l'effigie de Nicolas, au buste cuirassé de profil à droite, ceint d'une couronne comtale, avec la légende : ✠ NICO ✠ C ✠ VAVOE ✠ AOMIN ✠ LOTH ✠ B, et au revers les armes pleines de Lorraine à huit quartiers, timbrées d'une couronne de comte et la légende : ✠ MONETA ✠ NANCEII ✠ CVSA ✠ 1552. L'effigie est malheureu-

sement un peu effacée, comme par une circulation prolongée.

M. Quintard a publié cette curieuse monnaie dans les *Mémoires de la Société*, 1878, p. 23 ; il l'avait probablement acquise depuis peu et il est regrettable qu'il ne donne aucune indication de provenance. M. Lucien Wiener a reproduit la pièce, sur la planche qui accompagne sa *Note pour servir à l'histoire de la numismatique pendant la minorité de Charles III*, extrait de nos *Mémoires* pour l'année 1900, note qui avait pour principal objet la description d'un quart de teston de Charles III enfant, au millésime de 1550, récemment entré au Musée.

Ce teston de Nicolas de Vaudémont régent est jusqu'à présent unique, et il présente un intérêt historique tel qu'il eût été fâcheux de le voir nous échapper.

Les monnaies qui suivent ont une tout autre valeur artistique que les précédentes, mais offrent un intérêt numismatique moindre ; elles ont toutes été frappées à Nancy.

N° 144. — *Charles III. Écu de 1571*, au buste cuirassé, de profil à gauche ; au revers, un grand écu aux armes pleines, surmonté de la couronne ducale, entre les fleurons de laquelle le millésime ; pas de marque monétaire ni d'initiale de maître.

Saulcy décrit, p. 150, et reproduit (pl. XX. fig. 4) un écu de 1571 qui ne ressemble en rien à celui dont il s'agit ; « je m'explique difficilement, écrit-il, le manque absolu de barbe à l'effigie ducale sur les écus de 1571, tandis que ceux de 1569 montrent déjà le prince avec toutes les apparences de la virilité » ; il ajoute, il est vrai, qu'il a dû extraire le dessin de cet écu, lequel appartenait à M. Dordelu, du recueil de M. d'Elvange, dont il y a lieu de penser une fois de plus qu'il contient bien des inexactitudes ; en 1571, Charles III avait vingt-huit ans et portait la barbe courte, comme en 1569 déjà ; de même aussi que

sur l'écu de 1572, reproduit sous le n° 1 de la planche XXI, et semblable au nôtre, si ce n'est que le millésime est sous le buste, au lieu d'être placé dans les fleurons de la couronne du revers.

Cette pièce est une des plus rares de la série des grosses monnaies de Charles III (1) ; elle a dû être portée, car on remarque, sur la tranche, la trace d'un anneau enlevé. Le Musée ne possédait jusqu'alors que les écus de 1557, 1569, et 1603, plus communs, surtout les deux derniers.

N° 149. — *Du même. Demi-écu de 1588* (Saulcy, pl. XXIII, fig. 40).

Cette belle pièce est, par malheur, assez fortement usée. On voit, au revers, à droite de l'alérion surmontant le heaume couronné qui timbre l'écu, aux armes pleines posé sur un manteau ducal et supporté par deux aigles, la lettre G, initiale de Gennetaire (Nicolas), qui fut maître de la Monnaie de Nancy de 1582 à 1616 ; le nom du graveur ne nous est pas parvenu, et cependant les admirables monnaies d'or et d'argent de la fin du règne, représentant le prince vieilli, supportent sans trop de désavantage la comparaison avec les productions des artistes italiens qui gravaient, au xvi^e siècle, les portraits des Sforza et des Este, des Farnese et des Médici.

M. Lucien Wiener avait dans sa collection un demi-écu pareil au nôtre et en même état, trouvé à l'emplacement de l'ancien gymnase des pompiers, dans les terres du bastion qui a fait place à l'Institut chimique.

N° 186. — *Léopold. Écu de 1700.* — La suite des monnaies de Léopold, or et argent, était particulièrement riche. Cet écu est inédit et ne porte pas de signature ; le portrait du duc, aux cheveux longs et bouclés, sans perruque, est charmant. Au revers, bande de Lorraine dans un cartouche ovale surmonté de la couronne fermée. Très belle pièce.

(1) Cat. Monnier, n° 362.

N° 195. — *Du même. Écu de 1710* (Saulcy, pl. XXX, fig. 5; Monnier, n° 736; Robert, n° 1584). — Buste drapé, tourné à droite, perruque bouclée; au revers, écu rond aux armes simples entre deux palmes, surmonté de la couronne fermée. Les initiales de Saint-Urbain, graveur des coins de cette pièce, qui se trouvent d'ordinaire vers la pointe du buste, ne sont pas visibles sur l'exemplaire, très beau, bien que portant une légère trace de suspension; mais les motifs décoratifs du revers, en particulier la coquille, rappelant ceux qui ornent les jetons de l'Hôtel de Ville, dont Saint-Urbain est l'auteur, désigneraient suffisamment le graveur de cet écu, s'il n'en existait des exemplaires signés.

N° 209. — *François III. Petit écu de 1736* (Saulcy pl. XXXIV, fig. 10; Monnier n° 813). — Magnifique pièce, presque à fleur de coin, faisant partie d'un système monétaire comportant des monnaies d'or et d'argent émises durant la dernière année du règne et dont on ne peut dire avec certitude quel est le graveur.

II. — JETONS ET MÉDAILLES.

N° 248. — *Jeton de la Chambre de Ville de Nancy, 1634*. — Nous n'avions de ce jeton que des exemplaires en cuivre jaune; l'exemplaire en argent de la collection Quintard est beau, malgré un défaut du flan, et assez rare (1). C'est en 1634 que le profil de la ville a été modifié sur les jetons, et que le graveur Jean Racle en a fait un nouveau, qu'il a signé de ses initiales I. R. F., avec les bastions et clochers de la Ville-Neuve faisant suite, pour la première fois, à ceux de la Ville-Vieille; le coin du droit du jeton nouveau est au Musée. Il existe donc deux variétés pour 1634; celui que nous venons d'acquérir appartient à la première.

(1) QUINTARD, *Jetons de l'Hôtel de Ville de Nancy aux XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles*, Nancy, 1890, in-4, n° 9 et pl. 1, 5.

Décembre 1910.



JEAN I^{er} — Gros de Nancy.



JEAN I^{er} — Plaque de Prény.



NICOLAS DE VAUDÉMONT. — Teston, 1552.



CHARLES III ET CLAUDE DE FRANCE.

Jeton de mariage.

Décembre 1910.



CHARLES III. — Ecu de 1571.



LÉOPOLD. — Ecu de 1700.



Médaille sur l'affaire de Nancy.

N^o 264. — *Jeton de l'Hôtel de Ville aux armes de Chaumont et de Bergeret.* — Nous en possédions deux exemplaires en bronze ; la pièce acquise est en argent et à fleur de coin ; ce jeton fut frappé en 1759 pour M. de La Galaizière fils, alors intendant de Lorraine, à l'aide du coin d'avvers du jeton de 1729 (1), et d'un coin nouveau, gravé spécialement par Collin père et qui porte, dans un cartouche d'une belle sobriété, décoré de branches de myrte, les deux écus ovales accolés de Chaumont et de Bergeret, surmontés d'une couronne. C'est une charmante petite pièce et de toute rareté.

N^o 285. — *Méreau de la collégiale Saint-Georges de Nancy.* — Il s'agit d'un plomb de 24 millimètres de diamètre, en assez mauvais état, offrant d'un côté une image grossière de saint Georges terrassant le dragon, de l'autre un personnage debout de face, tenant une lance à pennon sur lequel il se peut qu'il y ait une croix, et appuyant la main gauche sur un objet indéterminable, qui peut être un écu. M. Quintard a décrit cette petite médaille en 1868, dans le *Journal de la Société d'archéologie* (2), et en a donné un dessin ; s'appuyant sur une certaine similitude entre l'image du personnage à pied tenant un pennon et celle qui figure sur le contre-scel du chapitre de Saint-Georges, appendu à un titre de 1520 dont Henri Lepage a également donné un dessin dans son étude sur l'*Insigne église collégiale de Saint-Georges de Nancy* (3), et qui représente aussi un personnage à pied, de face, tenant un étendard marqué d'une croix et appuyé sur un écu, M. Quintard a voulu voir, dans le plomb de sa collection, un méreau du chapitre de Saint-Georges, sorte de jeton de présence que les chanoines se seraient fait rembourser en argent par le trésorier. C'est une hypo-

(1) *Ibid.*, p. 26, n^o 14.

(2) *Sur un méreau inédit de la collégiale Saint-Georges de Nancy*, p. 11.

(3) *Bulletin de la Soc. d'arch. lor.*, t. I^{er}, 1849, p. 273.

thèse que nulle découverte postérieure n'a ni confirmée, ni démentie, nul document ne permettant d'ailleurs d'affirmer que les méreaux étaient en usage au chapitre de Saint-Georges. En outre, notre ancien président, qui possédait, ainsi qu'il l'indique, cette pièce depuis assez longtemps, ne nous dit, comme d'habitude, ni quand, ni comment elle est entrée dans sa collection, ni sa provenance, ce qui, au cas présent, ne serait cependant pas sans intérêt. Cette pièce nous ayant été adjugée avec une autre et par surcroît, nous la classerons avec l'attribution que lui a donnée son ancien possesseur, mais en indiquant que cette attribution est purement hypothétique.

N° 287. — *Affaire de Nancy. Médaille dédiée à Désilles, défenseur de la loi.* — *Cuivre, 33 millimètres ; bélière enlevée, B. unique (?)*. — Telles sont les mentions portées au catalogue. Elles sont inexactes. La médaille, en bronze, n'est pas dédiée à Désilles, dont le nom n'y figure même pas. M. Quintard l'a décrite avec plus de précision dans le *Journal de la Soc. d'archéol.*, 1869, p. 28 : au droit, deux guirlandes enlacées en forme de cœur ; dans l'espace libre ainsi formé, en trois lignes : DÉFENSEUR | DE LA | LOI ; en bas, sur une terrasse, deux canons opposés par l'affût, des boulets et quatre drapeaux ; au revers, dans une couronne formée de deux branches, l'une de chêne, l'autre de laurier, en cinq lignes : A | NANCY. | & LE 31 & | AOUST | 1790 ; un casque (?) est placé à l'avvers, au-dessus du point où se joignent les deux guirlandes, et affleure le bord supérieur, au revers, en bas et à l'entrecroisement, des branches de chêne et de laurier.

L'auteur émet l'hypothèse que cette médaille a pu être frappée en Angleterre et invoque un extrait du registre des délibérations du Conseil général de l'assemblée administrative au district de Nancy, aux termes duquel plusieurs personnes, frappées de l'héroïsme de Désilles, « ont souscrit pour faire graver en Angleterre une médaille qui

immortalise le nom de ce généreux militaire... » (1). Ce projet fut-il exécuté ? On ne sait ; mais il y a plus : notre médaille ne porte même pas le nom qu'elle serait destinée à immortaliser ; c'est d'ailleurs une pièce coulée, d'un travail médiocre, qui a dû être portée, ainsi que permettent de le supposer la trace d'une bélière enlevée et l'usure légère qu'on remarque au centre de chaque face ; enfin l'inscription : DEFENSEUR DE LA LOI paraît indiquer qu'il s'agit d'une médaille commémorative, peut-être sans caractère officiel, dont il a dû être fondu un nombre assez restreint d'exemplaires, pour être remis à certains civils ou gardes nationaux, en témoignage de leur participation à l'affaire du 31 août. Il n'est pas admissible, en effet, qu'une médaille en l'honneur de Désilles ne porte ni son effigie ni même son nom. Quoi qu'il en soit, sa place était marquée dans notre Musée. M. Quintard n'en connaissait pas et je n'en ai jamais vu non plus d'autre exemplaire. Ici encore, il ne nous fournit aucune indication de provenance.

N° 299. — *Charles III. Jeton sans date relatif à son mariage.* — ✠ CAROLVS • 2 (*sic*) • D • G • CAL • LOTH : BAR • ET • GVEL • DVX. Écu aux armes pleines, timbré de la couronne ducale et accosté de deux croix de Lorraine.

R. ✠ DVPLICI CONCORDIA NEXV FIRMIOR. Chiffre formé de deux C entrecroisés sous une couronne ducale, entre deux fleurs de lis, une troisième au-dessous. Module 29-30 millimètres, argent doré, bel état.

Ce beau jeton, dont je n'ai trouvé trace ni dans le catalogue Noël, ni dans les collections Monnier et Robert, n'a pu être gravé, comme l'indique l'allusion à la concorde affermie par un double lien, qu'à l'occasion du mariage, célébré en 1560, de Charles III avec la princesse Claude,

(1) Arch. de M.-et-M. — Proc. verb. des séances du Directoire du département, du 2 août au 31 décembre 1790.

seconde fille de Henri II, lien matrimonial venant renforcer le lien politique déjà établi par l'éducation du prince à la cour de France.

N° 313. — Léopold. — Petit médaillon ovale de 32 millimètres sur 29, en corne noire, monté dans un cercle de cuivre à bélière.

LEOP · I · D · LOTH · ET · BAR · REX · IER. Son buste de profil à droite.

R. REGNAT · PACIFICVS · REGIT · CONSILIIS · PIETATE · PRÆIT en légende ; et dans le champ en trois lignes : * SPEM * PROLE * FIRMAT, alérions et croix de Lorraine au-dessus et au-dessous.

M. Monnier possédait un de ces médaillons (n° 783), qui a passé dans la collection Laprevote. Celui de la collection Quintard paraît être le n° 3075 du catalogue Noël, à propos duquel Noël écrivait : « Je ne connais cette médaille mortuaire que chez moi. » Pourquoi mortuaire ? Peut-être parce qu'elle est en corne noire. Mais la légende évoque tout le contraire d'une idée de mort, et les traits du prince indiquent non la fin, mais les premières années du règne, et rappellent notamment le portrait gravé sur le teston de 1704.

J'indique, pour terminer cette énumération, que les sceaux ont atteint des prix relativement élevés ; qu'il était inutile d'essayer de disputer à certains amateurs ceux du tabellionnage de Deneuvre, du prieur de Sainte-Marie Majeure de Pont-à-Mousson, de Saint-Mansuy de Toul, par exemple. Je n'ai pu acquérir, avec un joli cachet du XVIII^e siècle aux armes de la famille Nicolas, de Saint-Mihiel (n° 696), que le n° 683, sceau, en cuivre ovale de 37 × 32 millimètres, du Siège royal des Monnages de Lorraine et Bar (XVIII^e siècle).

RENÉ MARTZ.

Fraude sur le vin, à Dieuze, en 1784.

Dans une liasse de la série H, aux Archives de Meurthe-et-Moselle, nous avons trouvé, servant de chemise à un dossier, un placard in-folio, aux armes de la ville de Dieuze (1), qui relatait la façon, aussi habile que malhonnête, employée par un marchand de vin peu scrupuleux, pour tromper sa clientèle et ses fournisseurs sur la quantité de vin livrée ou achetée.

Voici la teneur de ce placard :

JUGEMENT DE POLICE | DE LA VILLE DE DIEUZE | *qui fait défenses à Michel Mansuy, bourgeois de St-Nicolas | de vendre, à l'avenir, du vin en cette ville. | Du 14 juillet 1784.*

Vu par la chambre de police de Dieuze le rapport dressé par le maire royal, expositif, qu'il venait d'être instruit par Joseph Idatte, tonnelier et jaugeur-juré de cette ville, qu'il y était arrivé le nommé Michel Mansuy, demeurant à St-Nicolas, avec différentes pièces de vin ; que les tonneaux avaient deux boudons, l'un rentrant et l'autre saillant ; qu'à ce moyen il trompait le public, soit en vendant, soit en achetant ; que lorsqu'il achetait, il faisait jauger par le boudon saillant, et lorsqu'il vendait, il faisait jauger par le boudon rentrant ; que sa friponnerie avait été reconnue huit jours auparavant sans que la police en ait eu connaissance ; que la mauvaise foi de cet homme était portée jusqu'au point que, sur une vingtaine de mesures, il y avait, pour l'acheteur, perte de plus de trois : le soit communiqué au procureur du roi ; ses conclusions, par lesquelles il estime qu'il y a lieu d'ordonner que, par deux maîtres tonneliers, visite sera faite des tonneaux mis en dépôt, pour reconnaître s'il y a fraude dans leurs constructions, de quel genre elle est, et de quel préjudice elle est dans le cas d'apporter à l'acheteur. Ordonnance du 5 du courant conforme aux conclusions, qui nomme pour experts Jean-George Morbieu et Nicolas Pierron, maîtres tonneliers en

(1) Nous avons réservé cet intéressant document héraldique, en vue d'en donner la reproduction dans un article, en préparation, sur les armoiries inédites, ou inexactement mentionnées, de certaines localités lorraines.

cette ville ; leur rapport du 6 par lequel il conste qu'ils ont remarqué aux tonneaux deux boudons ; qu'après avoir jetté la jauge par le boudon saillant, ils auraient trouvé qu'il y a une grande différence en jaugeant par le boudon rentrant et le boudon saillant ; qu'après avoir fait défoncer les tonneaux, ils auraient remarqué trois esselins cloués dans le bout du tonneau aboutissant sur le fond et un morceau de fond dit une rainure de fond, fait exprès et cloué après la pièce de fond du milieu à l'autre bout, en sorte que cela élève la jauge ; ledit procès-verbal affirmé ; le soit communiqué du 8 au procureur du Roi ; ses conclusions du 10. Tout vû et considéré. Ouï M. le Maire royal en son rapport.

La chambre de police de la ville de Dieuze ordonne que le produit des vins saisis le premier du courant demeurera confisqué au profit de l'Hôtel-Dieu de cette ville, sur icelui les frais préalablement prélevés, à l'effet de quoi les vins seront vendus sous les Halles par un huissier-priseur, le premier jour de marché : que les trois tonneaux vuides, également saisis, demeureront déposés dans la cave de l'Hôtel de Ville, en conséquence de la fraude constatée par lesdits procès-verbaux. Fait défenses audit Michel Mansuy, marchand de vin à St-Nicolas, d'en vendre à l'avenir dans cette ville, sous peine de confiscation et d'amende. Ordonne que le présent jugement sera imprimé, lû, publié et affiché dans tous les lieux ordinaires de cette ville.

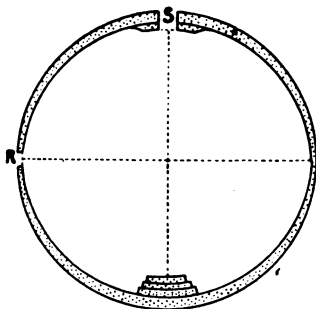
Fait et jugé à Dieuze, en la Chambre du conseil de la police, le 14 juillet 1785 (*sic*), par MM. Charles, Conseiller-Maire-Royal, Cunin, Leclerc et Pistarnis, Conseillers du Roi-Échevins.

Par la Chambre : TEMBLAIRE, Secrétaire.

Quelques mots d'explication nous ont semblé utiles, aussi nous avons fait prendre avis auprès d'un négociant en vins, versé nécessairement dans la question.

Les deux boudons ou ouvertures ne devaient pas se trouver l'un à côté de l'autre, car le client vendeur ou acheteur aurait pu s'apercevoir de la supercherie. La coupe supposée du tonneau truqué, que nous donnons ci-contre, montre comment devaient être placés les deux boudons, rentrant : R,

et saillant : S. La jauge, barre de bois ou de fer graduée (1), indiquait nécessairement des chiffres différents, suivant l'ouverture qu'utilisait Mansuy.



Lorsqu'il achetait, il plaçait son tonneau la bonde ou bondon S en haut, par suite la jauge n'indiquait qu'un chiffre inférieure à la capacité réelle, puisqu'elle ne reposait pas sur le fond même du tonneau, mais sur l'élévation factice formée de pièces de bois rapportées ; de plus la douve du haut avait aussi été épaissie.

Quand il vendait, il mesurait ou faisait mesurer par la bonde R, mise alors en haut. Pour celle-ci les douves étaient sans doute amincies en haut et en bas, et la jauge donnait une contenance exagérée, en tout cas très différente de celle que donnait l'emploi du bondon S. Le placard nous fait savoir que pour l'achat la fraude s'élevait à trois mesures sur vingt, c'est-à-dire à un peu plus du septième de la contenance réelle.

C'était donc aux vignerons, à ceux qui vendaient leur vin à Mansuy, que ce coquin portait le plus grave préjudice.

Maintenant à Dieuze, comme dans toute l'Alsace-Lorraine, les tonneaux ne peuvent circuler qu'après avoir été mesurés dans un bureau, à l'aide de récipients gradués, et estampillés au fer rouge.

E. DES ROBERT.

(1) Le Musée lorrain possède une mesure pour le jaugeage des tonneaux, n° 1079 du *Catalogue* édité en 1895.

Inscription funéraire de Jean Lenelle d'Ivoiry et d'Anne Labranche, son épouse.

Dans le cimetière entourant l'humble église du hameau d'Ivoiry (1), j'ai découvert une modeste croix en pierre (2), portant l'inscription suivante en lettres majuscules :

AUJOURD'HUI POUR MOI,
DEMAIN POUR TOI.
ICY REPOSE LES CORPS DE JEAN
LENELLE D'IVOIRY, CAPITAINE
D'INFANTERIE DÉCÉDÉ LE 4
OCTOBRE L'AN 1741 ET DE
DAMOISELLE ANNE LABRENCHÉ
SON ÉPOUSE, DÉCÉDÉE LE 16
JANVIER 1751. PRIEZ DIEU
POUR LE REPOS DE LEURS AMES.
Au revers de cette croix on lit encore ce qui suit :
J'AIME SEIGNEUR LA BEAUTÉ
DE VOTRE MAISON ET LE LIEU OU
EST VOTRE GLOIRE.

Jean Lenelle d'Ivoiry était fils de Bonaventure « Linel », marchand à Ivoiry, et d'Élisabeth Mahon. Le 4 avril 1698, il épousa à Ivoiry, alors qu'il était lieutenant en garnison à Verdun, Anne Labranche, veuve en premières noces de Claude Loyal; elle était fille de Louis Labranche et d'Anne Colson.

Le 18 octobre suivant, baptême de leur fils unique Louis; Jean Lenelle d'Ivoiry, est qualifié dans l'acte d'officier et d'échevin de l'église d'Ivoiry.

Le 4 octobre 1741, décès de Jean Lenelle d'Ivoiry, à

(1) Ivoiry, écart d'Épinonville, arr. Montmédy, cant. Montfaucon.

(2) Dans ce cimetière, existe une autre croix en pierre portant la date de 1684; mais je n'ai pu en déchiffrer l'inscription, tellement elle est illisible.

l'âge de 82 ans ; il était alors capitaine réformé à la suite de Verdun.

Le 16 janvier 1751, décès d'Anne Labranche, son épouse, à l'âge de 83 ans.

Leur fils Louis épousa le 24 février 1724, à Ivoirry, Catherine de Forges, fille de Nicolas de Forges, marchand, et de Marguerite Jacques ; il eut une nombreuse famille, notamment Jean-Louis, né le lendemain de son mariage, qui fut maire de la ville de Lyon, et fut tué dans une émeute à la Révolution.

Cette famille Lenelle d'Ivoirry s'est éteinte dans les premières années du xix^e siècle, en la personne de Nicolas Lenelle d'Ivoirry, chirurgien à Romagne-sous-Montfaucon.

En compulsant les registres de la paroisse Saint-Nicolas d'Ivoirry pour avoir des renseignements généalogiques sur la famille Lenelle d'Ivoirry (1), j'ai constaté qu'elle avait ajouté, à partir de 1698, à son nom patronymique, celui d' « Ivoirry », et que, par la suite, tous les membres de cette famille ont signé sur les registres paroissiaux : « L. d'Ivoirry ».

Le premier acte se rapportant à cette famille, qui est du 26 janvier 1686, la désigne simplement sous le nom de « Lenel » ; dans un autre acte du 28 août 1689, un membre de cette famille est désigné sous le nom de « Linel », dit « Bourguignon ». Dans son acte de mariage, le capitaine Jean Lenelle d'Ivoirry est désigné également sous le nom de « Linel », mais il signe L. d'Ivoirry ; c'est à partir de ce jour que le nom d'Ivoirry a été ajouté au nom primitif.

Il y a mieux : dans son acte de décès, le capitaine Jean Lenelle d'Ivoirry est qualifié de « messire ». Son épouse, Anne Labranche, dans un acte de baptême du 7 janvier 1733, est qualifiée de « damoiselle », ainsi que dans son

(1) Le nom est écrit Linel, Lesnel, Laisnel et Lenel, sur les registres paroissiaux.

inscription funéraire, et cependant un membre de la famille Labranche, dans un acte de naissance du 30 avril 1697, est qualifié de « mendiant ».

Ce qui n'a pas empêché Jeantin, dans son *Manuel de la Meuse*, à l'article « Ivoiry », de dire que les membres de la famille Lenel d'Ivoiry apparaissent dans les premières alliances des Wales de la Chiers et des Failly de l'Othain, et que le titre seigneurial primitif des d'Ivoiry argonnais, était le même que chez les d'Ivoiry verdunois.

ÉMILE GROFFE.

CHRONIQUE

Avis important.

Les membres de la Société qui auraient changé d'adresse en 1910, sont instamment priés de faire connaître au plus tôt leur nouvelle adresse au secrétaire annuel, M. des Robert, 6, place d'Alliance, à Nancy, afin d'éviter tout retard dans la réception des *Mémoires* et du *Bulletin*.

Jean Forget.

A propos de l'article sur le tombeau de Jean Forget à la cathédrale de Toul, inséré dans le dernier numéro du *Bulletin*, notre confrère M. l'abbé Ch. Aimond veut bien nous signaler qu'un autre Jean Forget était, à la même époque, chanoine de la cathédrale de Verdun, et que, dans le nécrologe de cette église récemment publié par lui (p. 170), la mort de ce Jean Forget est datée du 27 novembre 1557.

MUSÉE LORRAIN

DONS

SECTION II

Par la maison DAUBRÉE, au nom du comité : Plaquette du docteur Bernheim, exécutée par Victor Prouvé.

SECTION III

Par M. H. B. de JANDIN : Boulet de pierre trouvé à Saint-Nicolas-de-Port, sur l'emplacement de l'ancien couvent des Annonciades.

— M. Jean PARISOT : Cafetière en ancienne porcelaine de Plombières.

— Le comte Louis BEAUPRÉ : Bas-relief en terre cuite représentant le mariage mystique de sainte Catherine. Travail lorrain du XVIII^e siècle.

— M. P. CHARBONNIER, architecte des monuments historiques : Poignée de cercueil trouvée dans des fouilles exécutées à Nancy, impasse Domremy.

Tuile plate portant, tracée en creux dans la pâte, la mention suivante: IO. BL. 1752. Provenance: Eglise de Nomeny.

— Le comte Jules BEAUPRÉ : Bayonnette à douille à entaille ; lance plate à deux tranchants (XVIII^e siècle).

— Un BLAMONTOIS : Statuette en métal doré représentant un animal fantastique.

SECTION IV

Par M. Henri WELSCHINGER, de l'Institut : Carte montrant les prétentions allemandes sur la Lorraine en août 1870 ; photographies de la protestation des députés des départements alsaciens et lorrains à l'Assemblée nationale.

— M. Léon GERMAIN DE MAIDY : Gravure de la Petite Passion, de Callot, ayant servi de satisfecit délivré à l'élève Joseph de Lambrussel.

— Les comtes Jules et Louis BEAUPRÉ : 89 gravures provenant de la collection du conseiller Beaupré ; 83 portraits de personnages lorrains ; 4 gravures populaires ; 2 lithographies d'après dessins de Grandville.

— M. HAUVILLER : Reproductions du sceau de la prévôté de Thionville ; du sceau de Charles II, duc de Lorraine ; du sceau de Léopold.

— M. Marcel VAGNER : 4 bois d'imprimerie.

— M. Emile DUVERNOY : 2 portraits lithographie.

SECTION V (1).

Par les comtes Jules et Louis BEAUPRÉ : Quatre dessins de Louis Benoît, représentant des types de paysans lorrains.

— M. Georges DEMEUFVE : Brosse à habit au chiffre du duc Léopold de Lorraine.

-- M. Paul CHENUT : Épreuve en plâtre reproduisant un moule en bois (à gâteaux ou à fromage?), aux armes pleines de Lorraine, entourées de l'inscription : Vive Charle de Lorraine.

DÉPOT

SECTION III

Par la VILLE de NANCY : Portrait du F. Paulin, capucin, mort à Nancy en odeur de sainteté, 1629.

ACQUISITIONS

SECTION III

Vierge en ivoire de provenance lorraine (xvi^e siècle).

Vierge en terre cuite vernissée, fabrication lorraine (xviii^e siècle).

Assiettes en ancienne faïence de Toul.

Partie d'un squelette enveloppé d'un suaire ; sculpture sur pierre provenant de Saint-Elophé (commencement du xvi^e siècle).

SECTION V

Ancien berceau des Hautes-Vosges. Provenance : Remiremont.

(1) Cette section, consacrée à l'Art populaire, a été créée récemment, comme l'expliquera un prochain numéro du *Bulletin*.

Pour la Commission de rédaction, le Président : PIERRE BOYÉ.

L'imprimeur-gérant : A. CRÉPIN-LEBLOND, 21, rue Saint-Dizier, Nancy.

TABLE DES MATIÈRES

Séances.

	Pages
Séance du 10 décembre 1909.	3
— 14 janvier 1910	25
— 11 février	49
— 11 mars	73
— 15 avril.	97
— 13 mai.	121
— 10 juin	145
— 8 juillet	217
— 14 octobre	241
— 11 novembre	265
— 9 décembre (voir le n° de janvier 1911).	

Mémoires.

Un traité sur la maladie du cardinal Charles de Lorraine, par Chr. PFISTER.	6
L'église de Domèvre près Haraucourt, par Edmond CHATTON (avec une planche)	10
A propos de Nicolas Clément (<i>suite</i>), par L. GERMAIN DE MAIDY. .	15
Une tentative d'enlèvement du tombeau du comte d'Harcourt en 1863, par le comte de WARREN	18
Sur un épisode peu connu de l'affaire de Nancy, par P. DUMONT (avec deux planches).	28
Note sur le cri d'armes de la maison de Lorraine, par Max PRINET et Léon GERMAIN DE MAIDY	37, 60
L'invasion allemande de 1544, par E. DUVERNOY.	41
L'école de Barbonville jusqu'à la Révolution, par L. HOUILLON. .	52
Lettre de Nicolas d'Anjou au chapitre de Saint-Dié, par E. DU- VERNOY.	62

Note complémentaire sur la cloche de Bermont, par L. GERMAIN DE MAIDY	65
Charles IV et Marie Mancini, par Robert PARISOT	78
Deux épitaphes des familles de Manteville et de Pouilly, par le baron de THOMASSIN DE MONTBEL (<i>avec deux planches et un tableau généalogique</i>)	85
Mort de la baronne de Maxéville, 1795, par Émile DIDERRICH.	92
La légende du Bois Chenu à Domremy-la-Pucelle, par Edmond STOFFLET	99
Une dette de René d'Anjou sur le duché de Bar, par Louis CAILLET.	114
Liste des étudiants lorrains inscrits à l'Université de Bâle, par Chr. PFISTER, avec additions et rectifications par divers.	124, 160
Cadran solaire horizontal du XVIII ^e siècle, avec inscriptions et blason, par L. ROBERT et Ed. des ROBERT (<i>avec une planche et une figure</i>)	133
Décès de mademoiselle de Lambert, 1772, par Émile DIDERRICH.	137
Un billet de décès de 1784, par E. DUVERNOY.	138
Épitaphe à Gare-le-Cou, par E. DUVERNOY	139
Les noms de Bouxières-aux-Chênes, par E. DUVERNOY	148
Don de René II à Baptiste de Pontevès, sénéchal de Lorraine (1482), par Louis CAILLET	153
Note sur la maison d'Ambly, du Réthelois, par J.-B.-A. GILLANT.	159
Description de la Lorraine en 1674, par Chr. PFISTER	169
Fouilles exécutées en 1908 au camp d'Afrique, par le comte J. BEAUPRÉ (<i>avec une planche</i>).	187
Guillaume d'Arches, fondateur de Bonfays, par M.-C. IDoux	193
Les premières expériences aérostatiques faites en Lorraine. Note complémentaire, par Pierre BOYÉ	206
La devise de François de Rosières, seigneur de Chaudeney, par L. GERMAIN DE MAIDY	209
La famille des Porcelets de Maillane, le château et la paroisse de Valhey, par Edmond CHATTON	220
Les colonnes milliaires de Scarpone, par Charles BUSSIENNE	231
Épitaphes à Laneuvelotte et à Velaine-sous-Amance, par E. DUVERNOY.	238
Découverte du tombeau de Jean Forget à la cathédrale de Toul, par G. CLANCHÉ (<i>avec deux planches</i>)	244
Robert Lescaille, 1575, 1582, par L. GERMAIN DE MAIDY	256
René II et l'orgue de la collégiale de Saint-Dié, par E. DUVERNOY.	256
Hugues des Hazards à Sienne	260
Monnaies et médailles. Acquisitions récentes du Musée lorrain, par René MARTZ (<i>avec deux planches</i>).	269

Fraude sur le vin à Dieuze en 1784, par Ed. des ROBERT.	285
Inscription funéraire de Jean Lenelle d'Ivoiry, et d'Anne Labranche, son épouse, par Émile GROFFE	288

Chronique.

Décès de MM. E. Rolland et H. Bardy	43
Additions et corrections	44, 290
Œuvres d'Isabey, Bagard.	44
Versements de membre perpétuel.	44, 143
Congrès des Sociétés savantes	70
Rapport fait au nom de la Commission des finances pour l'année 1909, par Ch. GUYOT	75
Excursion du 19 mai à Saint-Mihiel, par E. DUVERNOY	116
Thèses de doctorat de l'abbé Ch. Aimond, par E. DUVERNOY	140
Demande de collaboration	142
Sur le Musée Lorrain	163
Demande de renseignements, par Émile DIDERRICH, et Réponse, par L. GERMAIN DE MAIDY	164, 262
Cours de faculté	261
Monument de Bosserville	261
Avis important	290

Nécrologie.

M. Louis Robert, 1849-1910, par le comte J. BEAUPRÉ	93
Henri d'Arbois de Jubainville, par E. DUVERNOY.	95

Bibliographie.

Procédure au bailliage de Longwy, par Lucien Hubert (M. MAURE).	21
L'art en Lorraine, par Alphonse Germain	23
Tables généalogiques, par Otto Forst (E. DUVERNOY)	44
Comité des travaux historiques.	45, 71, 264
Table des Mémoires de l'Académie de Metz	45
L'origine du nom de Faucilles, par L. Gallois (E. DUVERNOY)	46
Patois et folk-lore de la Lorraine, par Ch. Sadoul	46
Revue belge de numismatique	71, 167
Généalogie des Bockenheim (E. DUVERNOY)	96
Bibliothèque de l'École des chartes	143
Les mines d'argent de la Croix-aux-Mines en Lorraine au xvi ^e siècle (E. DUVERNOY)	165
Catalogues de librairie	167, 264

Guilbert de Pixérécourt, par Paul Ginisty.	168
Le pouillé du diocèse de Verdun, par J.-B.-A. Gillant (J. NICOLAS)	210
Jeanne d'Arc, par G. Hanotaux (E. DUVERNOY)	212
Les prétentions de Charles III à la couronne de France, par Louis Davillé (E. DUVERNOY)	213
Le mécénat du cardinal Jean de Lorraine 1498-1550, par Albert Collignon (E. DUVERNOY).	215
Dictionnaire biographique illustré de Meurthe-et-Moselle (E. DUVERNOY)	216
Inventaire des archives d'Épinal, par Ch. Ferry et A. Philippe	262
Archives révolutionnaires de la Moselle, par E. Hauviller	263
Sépultures de l'église de Longwy, par L. Hubert	263
Catalogue de gravures, par M. Grosdidier de Matons	263
J.-N. de Parival, par Enschedé	263

Musée lorrain.

Dons au Musée.	23, 47, 71, 96, 143, 209, 264, 291
Acquisitions	24, 48, 72, 96, 144, 240, 292
Dépôts.	48, 240, 292

Planches et figures.

✓ Tour de Domèvre, près Haraucourt	12
✓ Affaire de Nancy en 1790	28, 36
✓ Épitaphes dans l'église d'Épiez	84, 86
✓ Tableau généalogique et héraldique	90
✓ Cadran solaire horizontal du XVIII ^e siècle	136
✓ Le camp d'Afrique (fouilles de 1908)	192
✓ Cathédrale de Toul. Entrée de la chapelle de Tous-les-Saints	248
✓ Tombeau de Jean Forget à la cathédrale de Toul	248
Deux planches de médailles	272 2 8

